



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

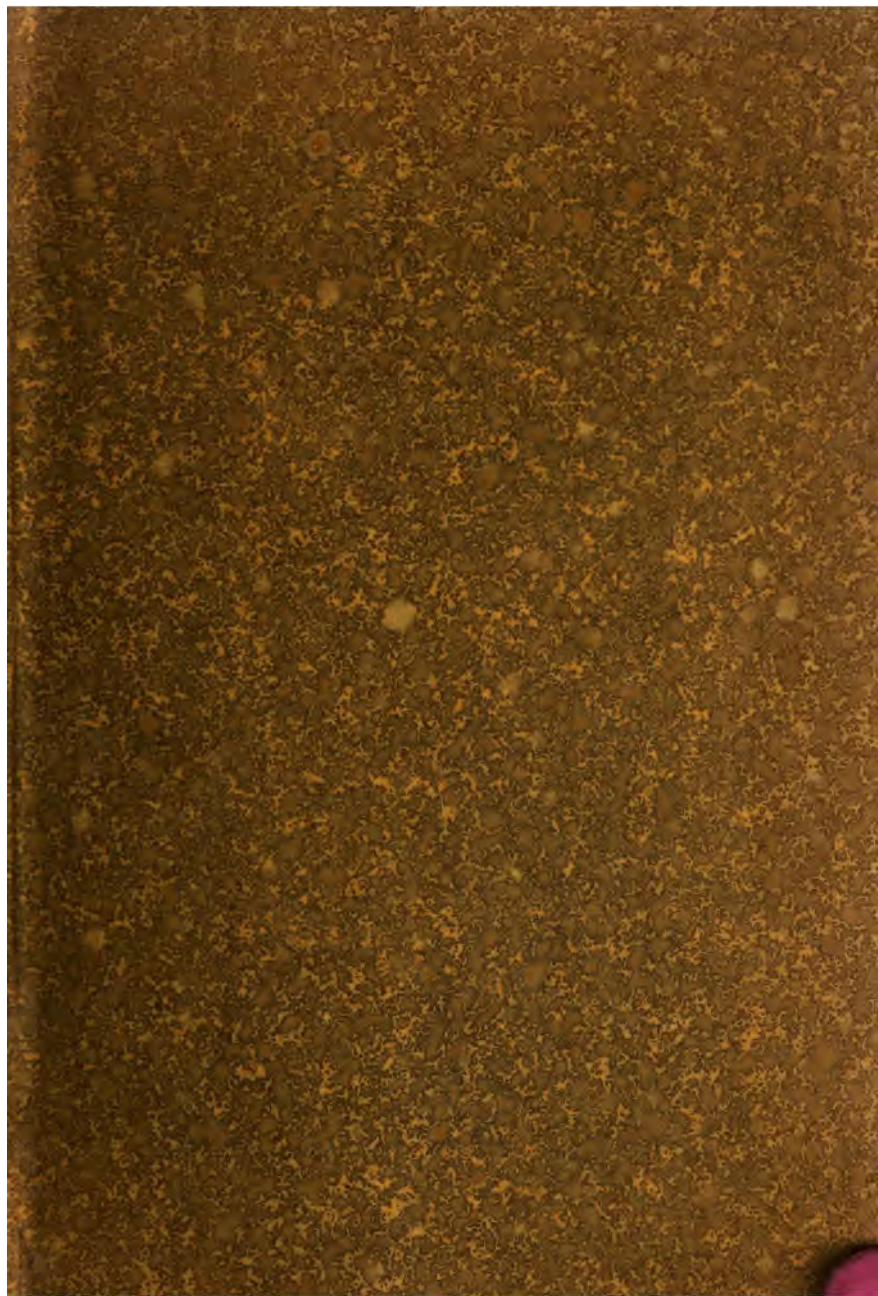
Nous vous demandons également de:

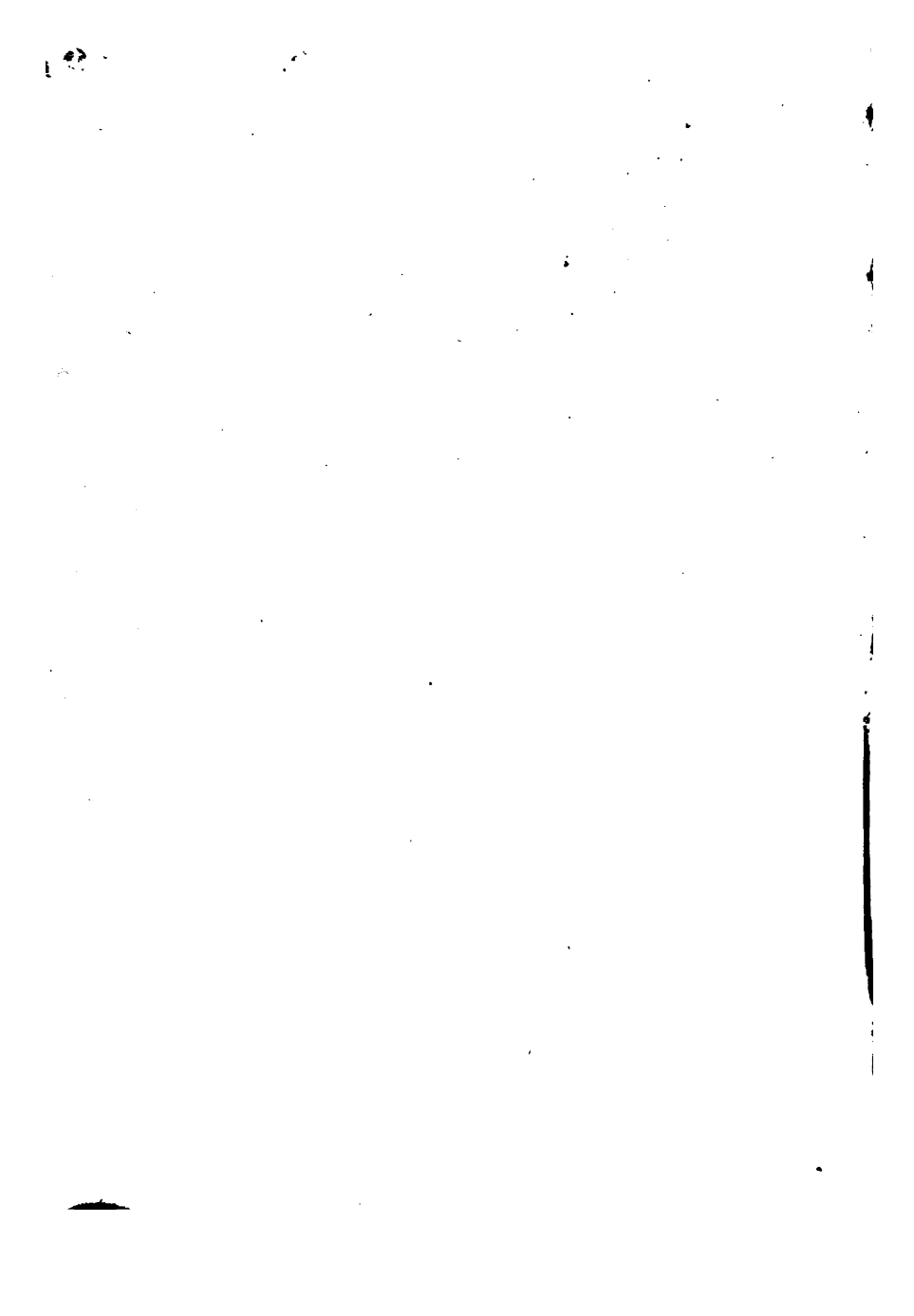
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



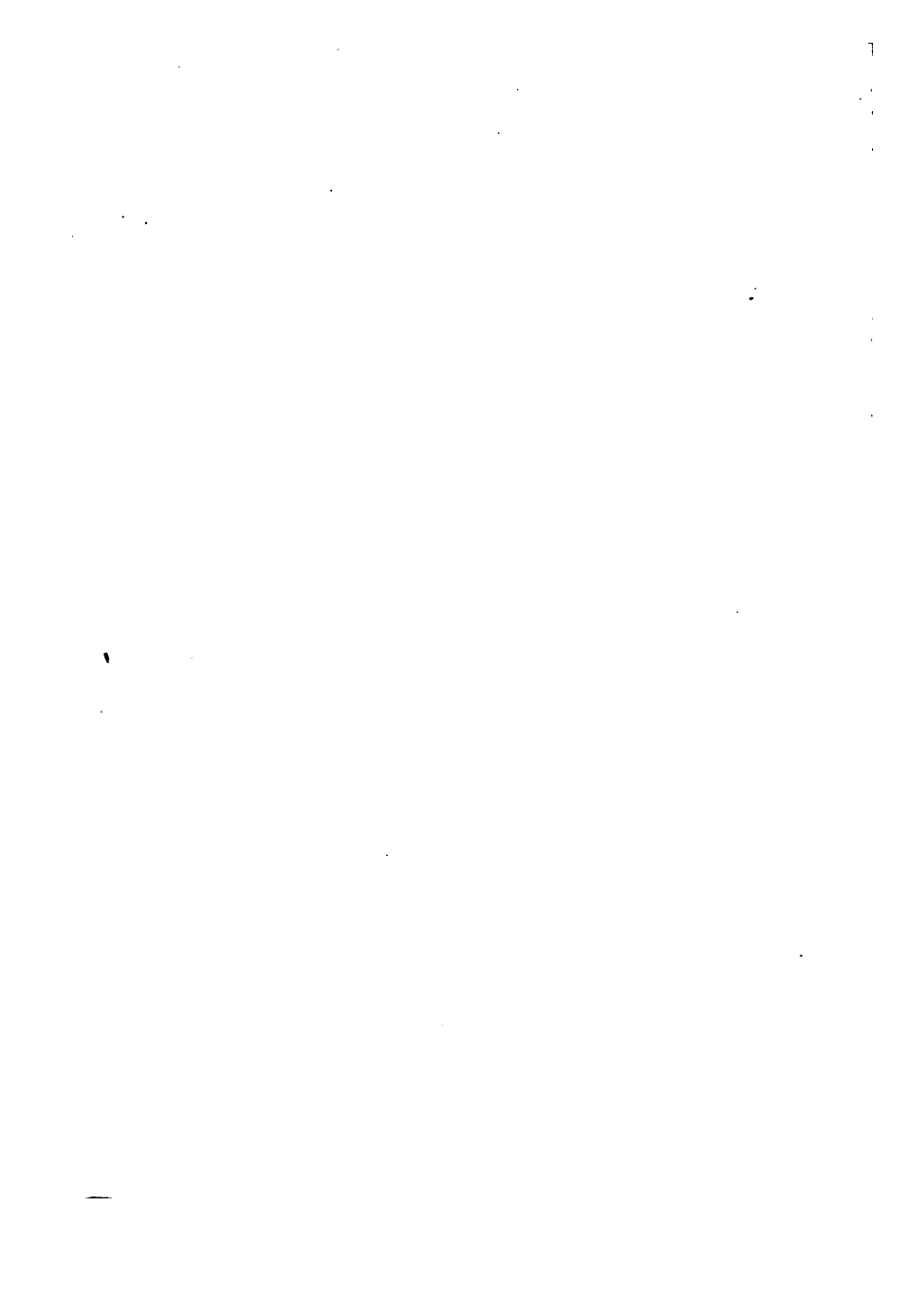




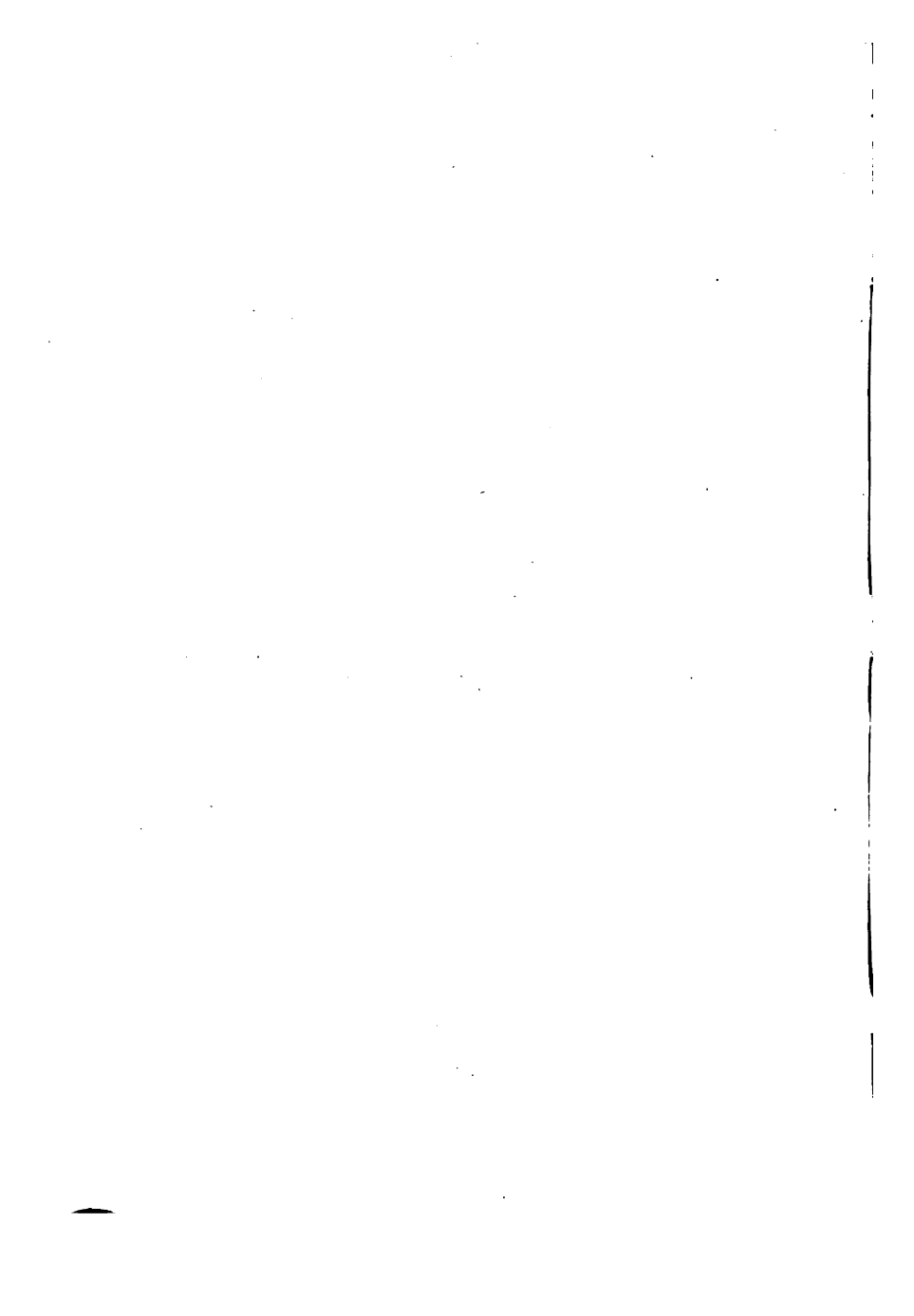
858
D20
F



4/6 2



NUOVA RACCOLTA
DI
SCRITTI DANTESCHI



GIOVANNI FRANCIOSI

89776

NUOVA RACCOLTA

DI

SCRITTI DANTESCHI

ILDEBRANDO GIUDICATO DA DANTE — IMPOR-
TANZA DEL PORRE STUDIO NELLA DIVINA COMMEDIA
— DEL VELTRO ALLEGORICO — IL SATANA DAN-
TESCO — LE RAGIONI SUPREME DELLA STORIA
SECONDO LA MENTE DI DANTE ALIGHIERI — DEL-
L'EVIDENZA DANTESCA STUDIATA NELLE METAFORE,
NELLE SIMILITUDINI E NEI SIMBOLI — BEATRICE
E L'ANIMA DEL POETA.



PARMA

FERRARI E PELLEGRINI EDITORI

1889.

PROPRIETÀ LETTERARIA.

Tip. Ferrari e Pellegrini.

A CHI LEGGERÀ

Pigliando commiato da questo volume, ov'è tanta parte di me stesso, mi torna a mente una bella comparazione di Prudenzio: quella de' *semi*, che ritentano la zolla materna e *cespite ab imo Veteres meditantur aristas*. Anch'io ho ripensato con amore le vecchie spighe; e i semi del vero, durati intatti (dopo tanto mutar di cose intorno a me) nell'anima tenace, sentirono i primi germogli, e volentieri tornarono ad avvivarli. Non per fredda opera di riflessione fu tratta la parola a ricoprire, quasi larva o colore, il pensiero; ma la pronta virtù del pensiero, ricorrendo qua e là, come succhio vitale in pianta, ringiovanì di sè la parola. Però ciascun lavoro, sostanzial-

mente e nella forma dell' arte, rimase quello che fu; mantenendo (non ostante lo spesseggiare de' ritocchi) propria tempra e movenza di stile, tanto da rendere di mano in mano il vario atteggiarsi della mente e l' orma del tempo. Così nel libro delle RAGIONI (dove si espone dantescamente quel Cristianesimo alto e sereno, a cui la superba vanità de' filosofi potrà mutar nome e veste, non toglier vita e gioventù, mai) volli serbata l' antica semplicità della parola del cuore; nè al trattato dell' EVIDENZA mi parve sconvenisse un fare per lo più minuto e tranquillo, lumeggiato di vivezze descrittive, o al discorso su BEATRICE baldanza e rapidità di sintesi immaginosa. Il corredo dottrinale (note e citazioni nel testo) curai moltissimo, aggiungendo o correggendo con pazienza ostinata; ma non volli che, per sovrapporsi od insinuarsi di studi e di osservazioni più recenti, alcun lavoro perdesse proporzione e misura. La *stillata sostanza* di quanto pensai su Dante dal 1876 fino ad oggi offrirò nel secondo volume di questa Raccolta, e meglio

nel Commento al gran Poema; grave lavoro, che già fu sogno ardito di giovinezza, e or potrà essere (se forze e tempo mi bastino) documento non ispregevole di operosa virilità.

GIOVANNI FRANCIOSI.



PAROLE PREMESSE
ALL' EDIZIONE LE MONNIER.

« Ma la parola, che dal cuor non parte,
Mai ne' cuori non entra..... »
GOUTHE.

Prefazioni, vòlte solo ad accattar benevolenza o a rimpinzare il volume, a me non garbano; ma stimo buono mandare innanzi a ciascun libro la franca parola, che ti schiari un po' dell' animo di chi scrive e ti metta l'occhio ne' ripostigli del suo pensiero.


Altri da bellezza è condotto a verità, io da verità fui condotto a bellezza; e ora li vedo nella mia mente questi due mirabili aspetti del Valore infinito rimandarsi lume, quasi come due volti, onde rida una stessa letizia d'amore. Fanciullo vivace, io sentiva dentro me irrequieto desiderio della bellezza e dell'arte; ma le retoriche vanità, che

paion *persona*, i pomposi dettami, che il poeta alemanno ben somiglia a *vento nebuloso tra le aride foglie*, non potevano farmi contento; e io, sdegnando, siccome vano, lo studio di siffatta bellezza, mi gittai bramoso alle severe investigazioni del vero, cercando con amore crescente i Libri scritturali, i Padri, i Filosofi, i Poeti teologi, Dante fra tutti, perchè stupendo accoglitore dell'antico senno e del nuovo. Ma in Dante io vagheggiava il pensatore; e l'anima mia era tutta intesa alla *dottrina, che s'asconde Sotto il velame degli versi strani*: onde il mio primo lavoro dantesco fu d'indole filosofica, e i pochi e brevi discorsi, che qui precedono alle *Ragioni supreme*, o furono, come l'*Ildebrando*, frutto di studi sulle ragioni della storia nostra, studi naturalmente raccolti al maggior segno del mio meditare, o mi vennero opportuni nell'atto dell'insegnamento, quali il *Veltro allegorico* e il *Satana*. Se non che, come più e più prendevo della vista del Poema sacro,

Limpido mar di sapienza bella,

mi sorgeva dinanzi ognor più chiara ed aperta la splendida forma dell' arte, quasi nuovo Sole, che lentamente dilagava, *le temperanze de' vapori spessi*. Ma questa era quieta visione intellettuale e non anco allegrezza del cuore, che vive dell' intima vita di uno scrittore, dentro ricevuta e sentita. Intanto l' amore e il dolore svegliavano e crescevano ogni riposta forza dell' anima mia: ond' io, più giovane e vivo che non fossi stato mai, mi vòlsi di nuovo al Poema sacro e vi scòrsi una seconda non più vista bellezza, come il Poeta, avvalorato dalle Ninfe beate, negli occhi della sua Donna. Allora mi prese talento di scrivere l' *Evidenza* e la *Beatrice*, studiando a trar fuori dall' intimo della parola il segreto della vita, l' arte dell' affettuoso pensiero, che osservando raccoglie e trasfigura il veduto universo o, ripiegato sopra sè stesso, investiga e talora divina le meraviglie dell' anima e dell' Increato. Chi poi dicesse che, meditando sull' opera altrui, troppo io v' ho posto del mio, non gli vorrò male per questo; ma liberamente

gli dirò: che sull'opera altrui (nè potevo fare altrimenti) sempre meditai con amore, e che l'amore di necessità genera e crea. Se nell'anima dell'Alighieri fosse davvero ciò ch'io *vidi* e *sentii* nella sua parola, uomo non sa; ma che monta? Ogni concetto di questo libro fu pensato per solo amore del vero; e tu, onesto lettore, in nome di questo amore comune prendilo in buon grado e, se anco a te paia tale qual fu nel mio desiderio, dånne lode a quella sovrana Verità, che in quanto vive e sente e vuole desta un'eco potente, che a lei ne richiama.



NEL TUO SACRO NOME
O ITALIA
MADRE ANTICA DI CIVILTÀ
GRANDE NE' TUOI TRIONFI PIÙ GRANDE NE' TUOI DOLORI
VIVA LUCE ALLA TERRA
DI MEMORIE E DI SPERANZE IMMORTALI
RIVELATRICE ISPIRATA DI LIETI VERI
MIRABILE E CARA
PER DIVINO RISO DI NATURA E D'ARTE
IO RACCOMANDO QUESTO VOLUME
PIENO DELL' AMORE DI TE
E DEL TUO SOVRANO POETA.

MDCCCLXXV.

ILDEBRANDO
GIUDICATO DA DANTE.

A TE BUONA COMPAGNA DELLA MIA VITA
CHE PER GENTILE VIRTÙ
OGNI GUSTATO VERO
TORNI IN DOLCEZZA D' AMORE.

MODENA, XXIII LUGLIO MDCCCLXIX.



ILDEBRANDO GIUDICATO DA DANTE

« A te fia bello
Averti fatto parte per te stesso. »

Parad., xvii.

« È tempo di rendere all'antico
Alighieri quella desiderata lode, che
egli si fece predire dall'avo suo Cac-
ciaguida. »

OZANAM.

Il far servire l'alto e libero spirito degli
avi alle nostre passioni è così grave colpa,
che solo mi appar minore di quella de' falsi
profeti, che il senno di Dio empientemente usur-
parono a confortare innanzi agli occhi dei mor-
tali le loro menzogne. E se Dante scrivesse
ai nostri dì, io credo che agl'indovini vor-
rebbe attergati questi sciaurati profanatori
dell'ingegno e della virtù. Contro questi io
mi levo, forte della coscienza di onest' uomo
e di franco amante del vero.

Chi non ha udito chiamare il nostro Alighieri *Ghibellin feroce, esule sdegnoso, furibondo partigiano*? Tanta e sì antica è la voce, che, se la parola di lui non suonasse viva ed aperta, mal potrebbe contraddirlo. Ma, vivaddio, questo nobile intelletto lasciò di sè bellissimo e largo testimonio in quella stupenda rappresentazione dell' umana vita, ch' egli chiamò *Commedia*, e negli altri suoi libri: però chi ne cerchi la parola con mente chiara e con purità d' affetto dovrà riconoscere che il grande Esule, vissuto in tempi di parti feroci e tratto talvolta a dar viste di parteggiare, nell' intimo dello spirito seppe mantenersi invitto amatore della giustizia e forte di quell' animo intero, che, quasi ròcca a' venti, per soffiare di passioni non si piega, nè dà crollo mai. ¹

Serbando ad altro luogo di svelare appieno il giudizio di Dante sull' età dei *Comuni*, io qui torrò a dimostrare com' egli, nemico d' ogni turpitudine e innamorato d' ogni bellezza e bontà, fosse di Chiesa o d' Imperio, dovesse pigliarsi in amore e in riverenza l' animo d' Ildebrando e l' opera sua.

Egli è proprio di pochi e capacissimi intelletti il comprendere in sè molteplicità quasi

¹ « Dante nel poema giudica delle cose e delle genti d' Italia, sciolto da ogni spirito di parte. Non è il Guelfo, nè il Ghibellino che scrive; è il filosofo, l' uomo che, dopo aver vaneggiato cogli altri, si calma e si fa a considerare la questione più dall' alto. » GIUSTI, *Scritti varii*, pag. 316.

infinita di cose e ritrarle tutte a sovrana unità, secondo quella norma divina, onde le cose tutte tendono all' *uno*, come dice la bella voce « universo. » Tra cotesti intelletti due soprammodo trovo maravigliosi per larghezza di comprensione e per sublimità di sintesi: Agostino e Dante. L'uno, discorsi tutti i tempi dell'umana famiglia, ne raccoglie l'istoria a unico reggimento di potestà non fallace, e rallargando l'intento alla contemplazione di ogni creatura, ne trova il principio, la vita e il fine nell'altissima Trinità del Vero, del Bene e dell'Amore infinito. L'altro ne' suoi tre regni mostra come nel corpo diverso e mutevole dell'umana civiltà sia, spirito di vita, la trina unità dell'immutabile governo di Dio; e vuole poi che a questa unità di governo invisibile risponda, quanto può, quella del governo visibile di un monarca potentissimo e solo. ¹ L'*uno* è il *bene*.² però è sapienza, amore e virtù, cibo divino del simbolico Veltro. E amore, sapienza, virtù, in quell'infinità di perfezione, che di gran lunga soverchia l'*umano* e l'*angelico accorgimento*, si raccolgono in Dio: onde la robusta mente del Nostro bene avvisava in Dio salda e vivente la legge, che governa, volgendola al suo fine, la vita delle nazioni. Seguendo questo nobile avviso, egli a' Cardi-

¹ Per questa rispondenza Bruto e Cassio sono, come Giuda, maciullati dai denti di Lucifero. Vedi il canto XXXIV dell' *Inferno*.

² « Maxime ens, maxime est unum; et maxime unum, maxime bonum. » *De Monarchia*, I, 17.

nali, dimentichi della dottrina e de' costumi dei Padri, gridava: « Vivit Dominus »¹, e ai reggitori dei popoli: « È scritto nel libro di Sapienza: *Amate il lume di sapienza voi, che siete dinanzi alli popoli*: e il lume di sapienza è essa verità, »² che raggia da Dio, *sole spirituale e intelligibile*.³

Chi ben consideri l'alto concetto di questa dantesca monarchia, figura di quella invisibile, che tiene sull'umanità *una sostanza in tre persone*, vedrà come, a senno di Dante, non meriti nome e dignità di *monarca* chi la giustizia diparta, anco per poco, dal suo governo. Lo stesso può ripetersi di ciascun reggitore di gente o città, sia re, console o duca; poichè come dalla suprema monarchia gli viene autorità d'imperare, così da essa gli deriva quell'ottima norma di giustizia, onde si reggon gl'imperî. Nell'anima del fiorentino Poeta suonava potente la parola di Agostino: « I Regni senza giustizia esser grandi ladroneggi: »⁴ però nel *Paradiso* da spiriti luminosi, congiunti in quel *segno*, « che fe' i Romani al mondo reverendi, » fa giudicare i malvagi reggitori de' popoli; e tocca prima di Alberto tedesco re de' Romani, poi di Filippo il Bello e di Edoardo I d'Inghilterra e di Roberto di Scozia e di Alfonso di Castiglia e di Vincislao

¹ *Epistola ai Cardinali italiani*.

² *Conv.*, IV, 16.

³ *Ivi*, III, 12.

⁴ *Città di Dio*, IV, 4.

di Boemia e di Carlo II di Puglia e di quei di Portogallo e di Norvegia e di quel di Rascia, che « male aggiusta il conio di Vinegia. » Nè si rimane dal gridare con vigoroso affetto: « O beata Ungheria, se non si lascia Più malmenare! E beata Navarra, Se s'armasse del monte che la fascia. » ¹ Sacra era a Dante la monarchia universale, come tutela della giovane Cristianità e così necessaria preparazione a più libero reggimento; ² sacro l'ufficio dei re, chiamati a discernere *della vera cittade almen la torre*: ma se monarca o re non usasse a bene dell'alto suo ministero o peggio lo pervertisse e travolgesse al male, cessava a senno di lui ogni dignità e ogni bellezza di operazione imperiale o regia, e i popoli bene avrebber potuto levarsi contro la mala signoria, che, prevaricando, li accuorasse. Dopo questo parmi inutile aggiungere quanto il Nostro si avesse in ira que' reggitori, che trascorressero il confine del proprio ufficio: e se aperto contradisse a Federigo II, perchè, filosofando, trascorse in una stolta definizione della nobiltà, ³ che dovett'egli sentire di quegli im-

¹ *Paradiso*, XIX.

² « Non aspettar mio dir più, nè mio cenno:
Libero, dritto, sano è tuo arbitrio,
E fallo fora non fare a suo senno;
Perch'io te sopra te corono e mitrio. »

Purg, XXVII.

In queste parole, che Virgilio (umana sapienza, onde si giova il Monarca nel suo imperio) volge a Dante (umanità), è bellamente adombrata la verità ch'io accenno.

³ *Cont.*, IV, 9, 10. Lo Scolari e il Fraticelli malamente intesero che Dante parli a questo proposito di Federigo I; il quale non fu

peratori, che a siffatta nobiltà, lume di vita umana e civile, non guardarono nell' anima, ma furono, quasi *valli vòlte ad aquilone*,¹ cuori foschi e selvaggi?

La risposta vien da sè: ond' io credo che alla mente dell' Alighieri Arrigo IV apparisse come tipo dei nemici della giustizia, Gregorio come tipo dei difensori di questa e della potestà rinnovata da Cristo. Perocchè il primo, nemicando ogni lume di sapienza e dirompendosi ad ogni vizio, guastò il costume de' popoli e diè ciecamente di cozzo nelle immutabili ragioni di Dio; mentre il secondo, degno custode dell' Evangelo, splendente di animo e di costume, fieramente avverso a tutto che sapesse di viltà e d'ingiustizia, opponeva la virtù di un volere incorrotto al furore di bestial cupidigia, la dignità del *gran manto* all' oltracotanza della *spada*.² E quello che io affermo non ha solo conforto di probabile congettura, ma sostegno di fatto nelle due mirabili figure di Matilde e Damiano, onde il Poeta si valse a glorificare l' impresa del magno Ildebrando.

La Matelda dantesca è vivo ritratto, checchè

ultimo imperatore de' Romani rispetto al tempo che Dante scriveva il *Convito*, nè ebbe per successori in Germania Rodolfo, Adolfo e Alberto, nè meritò lode di *laico* e *chierico grande*.

¹ *Conv.*, IV, 20.

² « Vittorioso in questa pugna, ben prevedeva che nel ritirarsi nel santuario avrebbe lasciato negli uomini una salutare persuasione del come nella società cristiana la voce *potestà* non sia un sinonimo di *arbitrio*.... e che un diritto, il quale rapina sulle ragioni del Signore, non sia diritto, ma sacrilegio di giustizia. » Tosti, *Vita della contessa Matilde*, pag. 135

altri ne dica, ¹ della Grancontessa, amore di ogni anima gentile e studio d' ogni mente innamorata del vero e del bello: di lei, che alla destrezza politica e al guerresco ardimento seppe congiungere lo squisito senso dell' arte e la delicata umiltà de' pensieri e degli affetti: che, pugnando al fianco di Gregorio la gran battaglia della ragione contro la superbia de' sensi, pur ebbe a mente il povero e l' orfanello e la vedova; che valli e monti popolò di templi e di torri e di salutari edifici; di lei, che vive nella ricordanza del popolo come le sante delle leggende e ad un tempo come le più solenni eroine dei romanzi cavallereschi. Dante, nato del paese dell' arte e della gentilezza, amò di quella donna la fiorente gioventù dello spirito, lo studio del bello e l' umile accoglimento del cuore: cittadino.

¹ Alcuni tra' commentatori moderni, torcendo a senso ghibellino la dottrina di Dante, danno il bando alla Contessa di Toscana, perchè nemica dell' Impero. « La ripugnanza (avverte il Selmi) a considerare quella famosa donna come prescelta ad una parte importante tra i personaggi allegorici del poema, derivò dalla consuetudine di giudicare Dante come Ghibellino nella sua dottrina, mentre egli ripudiò di appartenere a sette e parlò dei Ghibellini con rimprovero non meno che facesse dei Guelfi. » (*Del concetto dantesco*, pag. 23.) Altri affermano che a Matilde di Toscana, *matrona morta sessagenaria*, mal si convengono il volto e la movenza giovanile della Matelda di Dante; ma costoro non pensano come nell' idea dell' artista naturalmente l' immagine storica vesta lume di gioventù e di bellezza. Anche l' antico Salmista uscì dalla fantasia del Buonarroti in forma di giovane atleta, spirante dalle membra bellissime il vigore sereno degl' inni; e se Vincenzo Consani amò dare a Matilde la matronale maestà di Lucrezia e di Cornelia, il mio Giovanni Duprè nel *Trionfo della croce* ben la immaginò dantescamente leggiadra, in atto verginale, umile e vereconda.

e ramingo, ne amò la pietosa larghezza e la munificenza regale: cantore della *rettitudine*, l'ardente affetto della giustizia e la volontà operosa del bene. E chi non sente quasi un'aura di affettuosa riverenza verso Matilde là dove Cacciaguida ricorda il *viver bello* e la *cittadinanza fida* de' tempi, in cui la Contessa governava Firenze? ¹ Chi non lo sente in quei versi divini, che dipingono la gentile abitatrice del paradiso terrestre? Pia, vereconda, contemplativa, ella canta e ride e *onestamente gli occhi avvalla* e manda un vivo lume dal volto; ² ma come alla serena contemplazione la buona Contessa volle congiunto l'animoso e vario operare, così questa divina Matelda va scegliendo *fior da fiore*, *Ond'era pinta tutta la sua via*: ³ scelta, che lo stesso Poeta attribuisce a Lia, manifesto e antico simbolo della vita operativa. ⁴ Non è dunque a meravigliare se di questa donna ei fece uno dei più alti simboli della sua *Commedia*; la donna dell'*amore*, che avviva il senno e la mano, la scienza e l'arte: ⁵ non è a meravigliare, pensando come l'innamorata fantasia tenda a levare in cima d'ogni bellezza quanto ella vagheggi; ma neppure è da credere che quell'alto

¹ *Parad.*, XV.

² *Purg.*, XXVIII.

³ Ivi, loc. cit.

⁴ Ivi, XXVII.

⁵ « Deh, bella Donna, che a' raggi d'amore
Ti scaldi »

Purg., XXVIII.

e pacato intelletto dell'Alighieri si lasciasse così trapiantare dalla fantasia, che ponesse in dimentico nel simboleggiare la sua Matelda le ragioni e i legami dell'universale allegoria. Or questa chiedeva che l'amore figurato in Matelda fosse non solo amore dell'uomo singolo, sì anche dell'intera umanità; amore, che nella sua fiamma divina consumando ogni mala radice di scandalo e d'ira, ridurrebbe tutti i popoli a quella giocondissima pace, ultima dolcezza e perfezione di vita, ond'è immagine bella il *terrestre paradiso*. Ma perchè Dante potesse prendere Matilde a simbolo di siffatto amore, occorreva ch'ei la considerasse aiutatrice di Gregorio nella terribile pugna del nuovo spirito di Cristo col dèmone d'una civiltà barbogia e corrotta. In fatto (*se ben si guardi con la mente sana*) la Matelda dantesca, corrente *lieve come spugna* sull'acqua d'Eunoè, rivo celeste che insapora del bene le anime pure, è palese ricordo della Matilde storica, che soccorre del suo verginale affetto al forte pensiero di Gregorio, educando con lui nella civil compagnia la coscienza della giustizia, che altri potrebbe definire il sapore del bene. E anche nei tempi, in cui la Contessa ebbe a vivere, pose mente il Poeta, ben sapendo come i tempi sieno cimento degli uomini. Tenebre fitte erano a quei dì sulla terra, e il tumulto delle ire e delle pugne feroci s'aggrava intorno al quieto e santo petto della grande Matilde, come

il tumulto delle voci e dei suoni infernali intorno al capo del Poeta: onde la *dolce melodia* corrente per l' *aere luminoso* di quel felice soggiorno, ove Dante pone la gloriosa Contessa, se da una parte ben s' addice alla bella donna, siccome a simbolo dell' amore, che vive di luce di verità e d' armonia di voleri, dall' altra ne muove ad opportuno raffronto dei tempestosi principî della cristiana città con la sua lieta e tranquilla fine, che Matilde quasi adombrava nella ferma letizia dell' animo suo: raffronto, per cui la virtù di questa donna aggrandisce per modo, che ci sentiamo forzati a dire di lei quello, che Dante diceva della sua Beatrice: « Si è nuovo miracolo gentile. » Or chi reggeva l' animo di Matilde, chi ne teneva alto l' affetto, sì che la sua fiamma vitale non fosse affaticata mai da' venti delle umane passioni? Non altri che Ildebrando.

Detto di Matilde, facciamoci a Damiano. Fin dalla sua gioventù il Poeta, severo amatore della giustizia e dell' antico vivere cittadino, dovette porre amore al grande Benedettino, che, pugnando con la *spada dello spirito*, ch' è la *parola di Dio*,¹ contro i chierici simoniaci e concubinarî, richiamava i popoli all' antica semplicità ed ischiettezza di vita e che, toccando della gran lite tra la Chiesa e l' Imperio, nettamente partiva le ra-

¹ San Paolo, *Epistola agli Efesini*, VI, 17.

gioni di Cesare da quelle di Dio: ¹ poi, fatto esule, quando trasse a' silenzi dell'eremo avelanese e sull' alto giogo del Catria riposò del suo vago e doloroso cammino, egli ebbe quasi a conversare con lo spirito di Damiano, e forse nella viva luce di lui rallegrava e avvalorava l' intima vista dell' anima. Ma questo amore dell' uomo non bastava perch' e' potesse, non che ricordarlo con affetto, porlo tra que' contemplanti operatori di civiltà, che si stanno nel *settimo splendore*, raggianti sotto il petto del *Lione ardente*, ² e di più trarlo a parlare con lui prima del grande Archimandrita degli Ordini religiosi dell' occidente; dico di Benedetto, che nell' umana compagna rinnovò la verginità della mente e lo schietto amore di una spirituale bellezza. A tanto si condusse il Poeta, perchè considerò Damiano non soltanto come il solitario abitatore dell' eremo, *contento ne' pensier contemplativi*, ma come altresì il vescovo battagliero, il primo cooperatore del cardinale Ildebrando nella preparazione ad opera capitale di civiltà: e poichè in siffatta preparazione la luce dell' amore irraggiata da Benedetto, pugnando col tenebroso amore de' sensi, sfolgorò più che mai a rallargare il cuore dell' umana famiglia, bene il Poeta, prima che in Benedetto, fa

¹ Vedasi nelle opere di Damiano il *Dialogo fra un regio Avvocato e un Difensore della Chiesa*.

² *Parad.*, XXI. Il *Lione ardente* simboleggia fortezza e ardore di vigilante operosità.

d' avvenirsi in Damiano, che nella coscienza di lui sorgeva più pronto e più vivo. Nè altrimenti poteva considerarsi Damiano, s' egli stesso in una sua epistola a Ildebrando così giudicava di sè: « In tutte le tue battaglie e vittorie, meglio che fratello d' arme o seguace, io m' avventai come folgore. A qual contesa mai ti mettevi, dove io non fossi contendente e giudice?... » ¹

E qui, volgendo e fermando ogni considerazione al primo intento, come corda all' aspo, io dico: ravvisati nella Matilde e nel Damiano glorificati da Dante i due poderosi cooperatori dell' opera ildebrandiana, non è più a dubitare del grande amore, che il Nostro dovette porre in quell' opera e nel Magnanimo che l' operò. Invero chi mai, sano della mente, vituperando un' impresa, ne porrebbe in cielo i ministri? E chi, avendo in pregio cotesta impresa, ne terrebbe a vile l' operatore? Nondimeno, a questo mio franco affermare altri potrebbe contraddire, opponendo che, se Dante avesse voluto glorificare Gregorio VII, e' non si sarebbe rimasto dal farne lode aperta e che l'averne quasi schivato il nome è chiara prova, se non di vituperio, certo di noncuranza. Ma questo argomento, sebbene assai grave, non parmi di tanto peso che vinca quello di ogni altro recato da me. Innanzi tratto, pongasi mente che, se di tutte le grandi cose (opera

¹ *Liber II Epistolarum*, ep. VIII.

meglio dell' umana specie che dell' uomo) può dirsi vano ricordarne l' autore, questo più specialmente vuole esser detto delle grandi *riforme*: lo spirito dell' umanità con lento lavoro le prepara nel segreto della sua coscienza; l' uomo deputato da Dio scruta in quel segreto e, avvisata la virtù che vi s' asconde, l' addita e la trae ad atto di comune felicità. Or Dante, così acuto di mente e così largo di cuore, colse le più riposte ragioni dell' opera d' Ildebrando, e nella parola di lui sentì l' affetto ardente, quasi dissi alato, dell' umanità, che, rapita negli albóri di un nuovo giorno, si drizzava animosa verso i lieti gioghi della sua perfezione. Poi, se dal tacere potessimo pigliare argomento di noncuranza o di spregio, dovremmo dire che il Nostro curasse ben poco anco il grande Agostino, non avendone tocco se non di volo e senza lode: ¹ eppure vediamo che cercò il suo maggior volume con grande studio e che ne trasse, non ch' altro, il principio sommo della sua *Commedia*; la partizione delle due città, terrestre e divina, secondo che l' amore s' appunti nell' uomo o in Dio. ² Ma quale più vivo segno di riverenza e d' affetto verso alcuno, che

¹ « Quell' avvocato de' tempi cristiani,
Del cui latino Agostin si provvide. »

Parad., X.

« Francesco, Benedetto ed Agostino. »

Parad., XXXII.

² *Città di Dio*, XIV, 28.

il seguirne la dottrina o l' esempio? Or così appunto Dante volle adoprare con papa Ildebrando. E' si pose in cuore la suprema parola di lui, e, perchè ogn' uomo se la fermasse nell' animo, dimostrò (ritraendo la storia ideale di tutti i tempi) come nulla valga a impedire nel suo fatato alzarsi lo spirito dell' umanità; angelica farfalla, « Che vola alla giustizia senza schermi. » ¹ Di più, se dalla somiglianza degli animi nasce l'affetto, Dante dovette amare Ildebrando, perchè grandemente gli somigliò. ² E chi non vede la somiglianza, che accenno? Tutti e due miracolo d' intelletto e di volontà trionfale, fortissimi nell' amore e nell' ira, innamorati di una città invisibile, sulle cui cime splende sereno il *Sole della giustizia*, e santamente desiderosi di conformare ad essa la città, che va errando tra le bufere del tempo; vollero che gli uomini, chinati a terra come bruti, si drizzassero a contemplare quella vivace fontana di luce intellettuale: se non che, l' uno, successore di Pietro, nella luce di Cristo additò il principio sommo della vera potestà; ³

¹ *Purg.*, X.

² Ricca parola è quella del Tosti: « Ildebrando fu il Dante dei Pontefici; » ma vuole il suo compimento in quest' altra: Dante fu l' Ildebrando dei Poeti.

³ Egli voleva l' Impero non servo a sè, come il volgo tuttodì ripete, ma servo a giustizia e a Dio. Leggasi la sua bella epistola a Rodolfo di Svevia; ove, mostrando di aver grande affetto alla congiunzione del Sacerdozio e dell' Impero nell' unità della concordia, soggiunge: « Come pe' due occhi l' umano corpo piglia governo di lume temporale, così per queste due dignità in ischietta religione concordi crediamo reggersi ed illuminarsi di lume spirituale

l'altro, cittadino e filosofo, v' additò il principio sommo della sapienza e della pace.¹ Ma di quegli uomini, che posero la vita pel trionfo del vero e del bene, sono principalmente da considerare i travagli patiti e la morte. L'altissimo Papa, rinnovatore della coscienza civile, e l'altissimo Poeta, rinnovatore della scienza e dell'arte, cercando pace e non trovandola in terra,² stanchi del corpo e pur vittoriosi dell'animo, vennero a morte lontani da lor dolce nido e da ogni cosa più cara, esuli e vituperati; ma sui loro sepolcri l'Angelo di Dio, folgore nell'aspetto, sedeva ad annunziare vittoria.

A queste parole brevi mi si conceda di aggiungere che Dante, glorificatore dell'impresa d'Ildebrando e tanto somigliante di natura e d'intendimenti a quel Papa riformatore, non potè non amare i larghi e nobilissimi frutti di tale impresa e tra essi la libertà de' Comuni. Veggasi: i tempi a lui più cari sono quelli, in cui siffatta libertà germinava;³ gli uomini

il corpo della Chiesa.... » Mansi, tomo XX, pag. 75-76. Vedi anche il Voigt, *Vita di Gregorio VII*; Cesare Balbo, *Sommario e Pensieri sull'istoria d'Italia*; Massimo D'Azeglio, *Scritti postumi*.

¹ Al sole, simbolo di Cristo, Virgilio esclama con fidanza: « Tu scaldi il mondo, tu sovr'esso luci: S'altra cagione in contrario non punta, Esser den sempre li tuoi raggi duci. » (*Purg.*, XIII). Ognuno intende che *scaldi* si riferisce a Cristo, come a principio di amore, e *luci* gli si riferisce, come a principio di sapienza.

² Dante abitò nell'eremo di Fonte Avellana; Gregorio posò in quello di Montecassino, ed è fama che lungamente pregasse sulla tomba di San Benedetto.

³ *Parad.*, XV.

prediletti quelli, che alla pianta novella diedero cura amorosa. ¹ Nè la pugna de' Lombardi col Barbarossa parve al Poeta trista o infeconda; ma forse la *cortesía*, madre di opere leggiadre, onde fu ricco, prima che Federico II avesse briga, il paese rigato dall' Adige e dal Po ², credetela derivata da que' nobili petti, che giurarono a Pontida e pugarono a Legnano. A questi nomi di domestico affanno e di gloria il mio cuore d' Italiano s' allarga, e la parola discenderebbe veloce come premuta d' alta vena d' affetto; ma (dirò col Poeta) *Non mi lascia più ir lo fren dell' arte*. Solo, a mo' di conchiusione, invito quei gentili, che mi hanno seguito, a considerare nell' ampia mente dantesca, siccome io li veggo nell' anima, e *di vederli in me stesso m' esalto*, i tre magni spiriti, ond' ho parlato: Damiano, Matilde e Gregorio; i quali mi paiono simboleggiare tre principî sommi della cristiana

¹ I tre vecchi, in cui rampogna l' antica età la nuova, sono tutti e tre discendenti di famiglie, che talvolta giovarono la Lega e sempre la parte popolana, che mal sofferiva le insolenze dei Tedeschi (Vedi il Litta, la *Cronica* del Panciroli e quella di Jacopo Malvezzi pubblicata dal Muratori.) E anco i Malaspina, di cui Dante porta sì cortese opinione, ebbero parte nella Lega, e Obizzo I ne fu senno e polso.

² *Purg.*, XVI. Vero è che la distruzione di Milano non parvegli cosa da sfregiare della sua naturale bontà il Barbarossa; ma è d' uopo, secondo la mente del Poeta, distinguere tra la guerra cessata con quella orribile distruzione e l' altra felicemente adempita con la giornata di Legnano. Alla prima precorsero atti manifesti di ribellione a quell' Imperio, che Dante venerava come solo giusto e vero; laddove alla seconda andarono innanzi atti di moderazione dignitosa e di ragionevole soggezione.

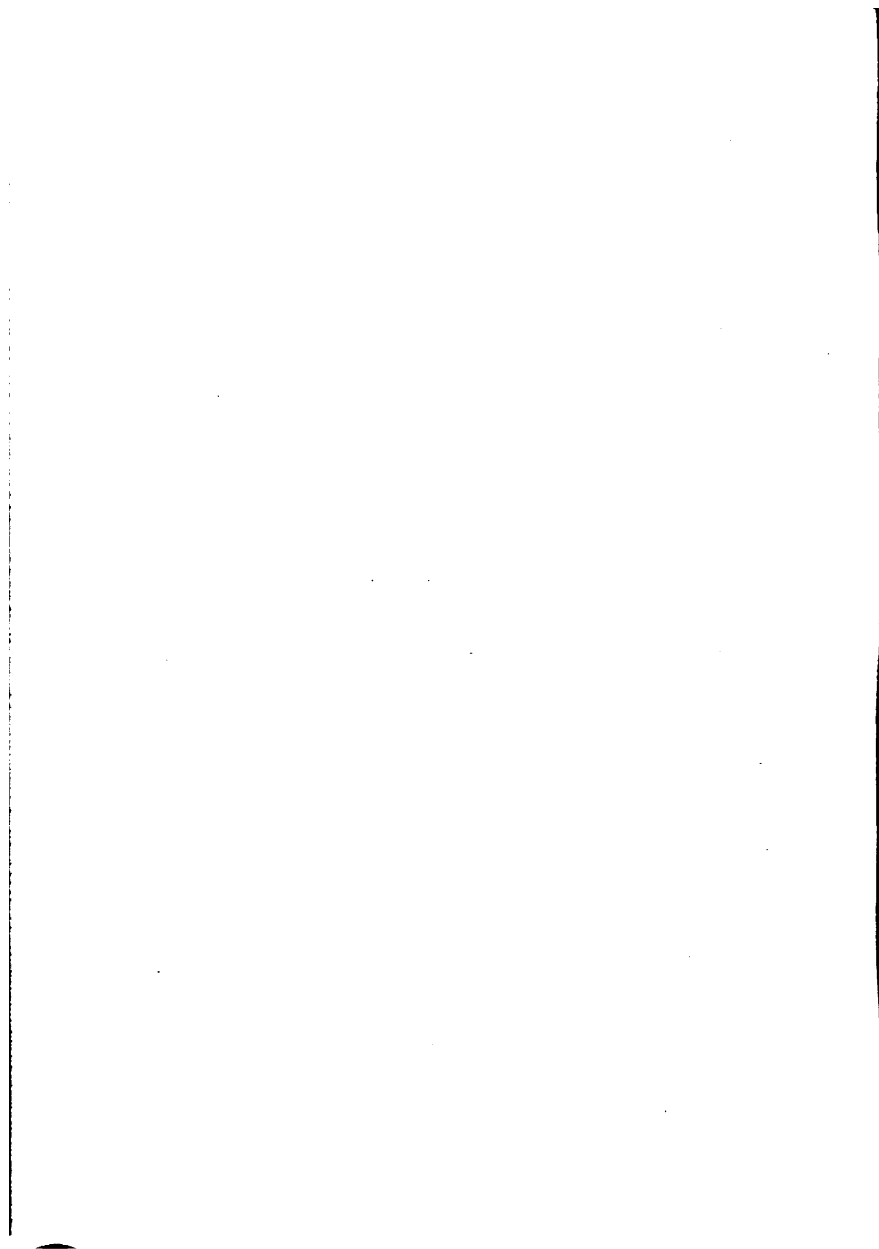
civiltà: contemplazione del vero, amore del bene e potestà di giustizia. Ogni popolo della terra, per poco ch' e' si diparta dal diritto cammino, ritraggasi a questi principî di vita; e noi, possessori felici di questo lieto paese, per nobiltà di natura contemplatori e amatori potenti, ma per soverchio di giovanile baldanza mal disposti a riverire, poniam mente che il principio di autorità, consacrato dall'opera d'Ildebrando e dalla parola di Dante, è fonte d'ogni bellezza morale e civile, è spiracolo di quel *primo ed ineffabile Valore*, onde piglia ordine di vita

Quanto per mente o per occhio si gira.



DISCORSI

DETTI NEL R. LICEO MURATORI.





IMPORTANZA DEL PORRE STUDIO

NELLA DIVINA COMMEDIA

« Siccome gli antichi Greci dal solo Omero la sapienza e la eloquenza traevano, Dante volle anch'egli la medesima utilità prestare col suo poema; di dentro a cui dagli antichi nostri si profferiva ai discepoli quanto lume bisognasse per bene intendere e ragionare molto meglio, che dalle volgari scuole si apprenda; ove con dispendio pubblico e stolidità privata solo s'impara a sconoscere il vero ed il naturale ed a fortificare l'ignoranza colla presunzione. »

GRAVINA.

Benchè d' ogni parte a' nostri di cresca la riverenza e l'amore al divino Poeta, io stimo opportuno di rafferma innanzi a voi l' importanza del porre lungo studio nell' opera maggiore di lui, a rintuzzare la vana arroganza di chi questo Grandissimo aggiunga e confonda alla solita schiera de' Classici, e a farvi palese come il mio intendimento di darvi in quest' anno per fondamento primo di studio la *Divina Commedia* non muova da sconsigliata

predilezione, ma da salde ragioni e da invitta persuasione dell' animo.

Tre cose danno ragione di pregio alle opere dell' ingegno: *bontà, verità, bellezza*; e secondochè l' una all' altra prevalga, l' opera va più o meno pregiata; ma se tutte e tre vi s' accolgano in amoroso legame di perfezione, ella dee per fermo reputarsi ottima e quasi divina. Posto questo, se mi succeda di farvi manifesto come siffatto mirabile accoglimento occorra appunto nella *Divina Commedia*, io vi avrò con ciò dimostrato la meravigliosa eccellenza di lei e ad un tempo l' utilità, che potrà derivarvi dal pigliarla a principale argomento delle vostre meditazioni.

Per tempissimo, amore di spirituale bellezza, distruggendo nel nostro Poeta ogni sensuale appetito e sedendo signore da lato al consiglio della ragione, ¹ traeva l' intendimento di lui da ogni viltà e gli poneva in cuore ogni dolcezza di affetto, ogni umiltà di pensiero. Vinti così gl' impedimenti del *terrestre limo*, l' animo suo nobilissimo, affissandosi nel sole del sommo Vero e del Bene infinito, siccome cagione prima di quella bellezza, ond'egli era preso, si levò al cielo imperturbabile di altissima contemplazione; e come amor gli dettava, propose a sè stesso, *in pro del mondo che mal vive*, di celebrare la bellissima luce di quel sole divino, mostrando com' essa illumini e fe-

¹ Vedi nella sua *Vita Nuova*.

condi la vita dell' uomo e delle nazioni. Ecco il seme di quella stupenda rivelazione di ri-
posti veri, ch' egli chiamò *Commedia* e ch' io
amerei di chiamare *Specchio di vita*. Altri di
sparse moralità arricchì le vaghe invenzioni
dell'ingegno; ma niuno dei Classici nostri drizzò
nella scienza morale, come in segno supremo,
l'arco della mente e molto meno si alzò a
quella sommità di principî, ove si spande la
luce di Dio. Dante pervenne sì alto, e di lassù
vide chiaro l'ordine degli spiriti e de' loro
amori, seme (com' egli dice) *d' ogni virtù e
d' ogni operazione, che merta pene*: vide la comu-
nanza civile degli uomini ordinata alla divina
ed eterna; sì che, dettando le supreme leggi
di quella, tenne sempre l'occhio alle più alte
leggi di questa. Nè l'altezza, da cui mirava,
gli tolse d'attendere alle più umili cose; ma
ogni minimo vizio fu da lui sferzato e ogni
più minuta e più riposta virtù ritratta e lodata
con istudio d'amore. Da ciò le vicende della
sua gloria, che salì col salire dell'italiana
virtù, scese con lo scender di questa.¹ Ed io
non temo di esagerare, affermando che nella
Divina Commedia trovasi accolto tutto il fiore
della morale rivelata da Cristo, in quanto è
norma di vita e principio di perfezione vera
all' uomo e all' umana specie. Or perchè noi
non vorremo far gustare ai giovani di così
gran volume quanto più sia possibile? L'edu-

¹ Vedi C. Balbo, *Vita di Dante*.

cazione dell' animo sta innanzi a quella dell' intelletto; e poco monta che il giovane ignori in tutto o in parte le pazzie di Orlando, le meraviglie di Armida, la bellezza e la grazia di Laura; ma grandemente importa che ben s' invasi nella mente, come liquore prezioso e vitale, l' alta bontà della parola di Dante. « Torniamo pure (grida il Balbo con vigoroso affetto), abbandoniamoci all' onda, che ci fa tornare al più virtuoso fra' nostri scrittori, a colui ch' è forse solo virilmente virtuoso fra' nostri classici scrittori. »

Se la nobiltà dell' intendimento, il divino lume della virtù fosse unico pregio del gran poema, pur basterebbe esso solo a innamorare di sè ogni spirito ben disposto. Ma Dante alla nobiltà somma dell' intendimento congiunge ricchezza mirabile di sapienza, sì che, mentre educa l' animo, conforti la mente di solido cibo. Egli è ormai verità provatissima che egli accolse nel suo poema ogni più alta dottrina di tutti i tempi fino a lui, e che i più nobili rampolli dell' antico ingegno seppe innestare alla nuova pianta della dottrina di Cristo, componendo i dettami di Aristotile e di Platone con le sentenze di Agostino e dell' Aquinate. Nè a questo si stette contento, ma con nuove e sottilissime investigazioni, in cui non so se più sia da meravigliare l' acutezza del dubbio o la temperanza, toccò importantissime verità di sì profonda

natura, che la nostra mente cede quasi a *tanto oltraggio*; mostrando col vivo esempio come il dubbio, perchè sia fruttuoso, debba nascere appiè dell' albero della verità, e come natura, se ben secondata e non travolta all' andazzo di male passioni, ci spinga di altezza in altezza a quel sommo Vero, in cui l' intelletto si acqueta, come in suo nido. E che dirò dell' insegnamento, che porta seco quella ricca vena di storia viva, corrente per ogni parte del gran poema, a nutrire di sè i germi fecondi delle accennate verità? Se la storia dei tempi andati fu per antico stimata maestra di vita e specchio del vero, che dovrà dirsi della storia, che una mente capace, un animo puro e giustissimo narri de' tempi suoi, recando giudizio pacato e sottile su' fatti presenti, e raffrontando questi ai passati per cogliere la riposta cagione degli uni e degli altri? Io davvero stimo più utile, per virtù educatrice, la lettura de' moltissimi luoghi storici del poema dantesco, che non quella di tutte le cronache e di tutte le storie de' secoli XIII e XIV.

Ma qui non si fermi la vostra ammirazione. Lasciando stare le scienze dello spirito, in cui Dante, a giudizio di tutti, fu eccellentissimo, egli, intelletto divinator, gittò nella sua *Commedia* alcuni semi di quelle scienze fisiche, che, cresciute a dismisura, vediamo oggi fiorire e fruttificare a meraviglia. Già Guglielmo Libri

additò nel poema di Dante mirabili tóccchi di cose matematiche, e più recentemente Giovanni Antonelli vi notò accenni di cose astronomiche, il Visiani di cose botaniche, il Pareto di geologiche, il De Renzi di mediche.

Se non che, io temo che alcuno di voi dica fra sè: poniam pure che in Dante sia copia divina di bontà e di sapienza, che rileva questo al tuo proposito? Tu, istitutore di lettere amene, vuoi forse metterti in toga di filosofo o di scienziato? A questa naturale dimanda io rispondo innanzi tutto che bellezza, verità, bontà sono una cosa, e che però nello studio delle lettere, c' ha per subietto primo la bellezza del dire, non deve porsi da parte o in ultimo luogo la verità e la bontà; ma riguardarle con intenzione d' amore, come fonti saldi e certi, ond' esce perennemente limpido rivo di bellezza. E poi, dubitate voi forse che nella mente di Dante non iscendesse, più chiaro e più largo che in altro Classico mai, cotesto rivo divino? Nessuno fu più valente di lui nel vestire di sensibili forme bellissime le verità più astratte, nessuno più vivo pittore di tutti gli affetti e de' lor costumi, nessuno più nuovo e più evidente nelle sue comparazioni, nessuno più ricco di vispa, varia e proprissima lingua. Miracolo d' arte, la sua *Commedia* ne porge esempio di ogni maniera di stile e di poesía; sì che cercando in quella, trovi l' acutezza e la precisione del

dialettico, la efficacia dell' oratore (or dolce, ora acerbo, ora impetuoso, or pacato), la gravità di chi ammaestra, l' evidente semplicità di chi narra, la vivezza di chi descrive: e come nel grande vi senti la sublimità commotiva del tragico, così nel mediocre e ridicolo ti gusta il sale del comico e il *forte agrume* del satirico; nella lode l' impeto lirico e la rapidità immaginosa, nel dolore la soave dolcezza dell' elegia: ¹ onde può bene aggiustarsi a lui ciò che il grave Quintiliano afferma di Omero: « Come dall' oceano i fiumi e i fonti pigliano cominciamento e lena al corso, egli diede principio ed esempio a tutte le parti dell' eloquenza. »

Ma a che mi dilungo in parole su cosa, che il fatto dimostra aperto? Correte attentamente la storia delle lettere nostre, e vedrete in ogni secolo prosatori e poeti dei migliori, ciascuno secondo la diversità di sua natura, aver tolto cibo da questa mensa, che Dante preparava più specialmente a quei pochi, che drizzarono il collo al *pan degli angeli*. Io non mi porrò già a noverarvi la lunga schiera, ma solo mi contenterò di citare, tra' poeti, un Ariosto, un Tasso, un Parini, un Alfieri, un Monti, un Foscolo, un Leopardi, un Giusti; tra' prosatori, un Boccaccio (commentatore di lui), un Machiavelli, un Giambullari, un Gelli, un Davanzati, un Borghini, un Galileo, un Redi,

¹ Vedi la *Ragion poetica* di Vincenzo Gravina.

un Gozzi, un Perticari e un Giordani. Questi nomi (e sono molti e valenti) vi diranno, meglio che le mie parole, come Dante sia maestro d'ogni stile, stupendo esempio dell'arte.

Or bene: se Dante avanza di gran lunga tutti i Classici nostri per bontà, per sapienza, per bellezza d'opera, perchè non vorremo noi porlo in cima di tutti, come *maestro di color che sanno*? Perchè non vorremo dargli nell'insegnamento nostro luogo supremo? In tempi di civiltà meno avanzata lo studio del divino poema fu tenuto da que' reggimenti repubblicani in sommo onore: e il Boccaccio a Firenze,¹ il Da Buti a Pisa, Benvenuto a Bologna, Filippo da Reggio a Piacenza, Gaspare Squaro a Venezia, dichiararono all'italiana gioventù tutt'intero quel magnifico libro. Oggi, in tanto lume di civiltà, appena è chi lo dichiara in quell'Istituto di *perfezionamento*, ove trae una piccolissima parte di giovani eletti.² A compensare in qualche modo un tanto difetto, io penso doversi dichiarare nei Licei, come compimento allo studio delle nostre lettere, quanto più si possa del divino poema. Se questo mio pensiero fosse approvato e seguito in tutti i

¹ Nel decreto, onde la Signoria fiorentina commetteva al Boccaccio la dichiarazione pubblica del poema divino, si leggono queste gravi parole: « Ex quo tam *in fuga vitiorum* quam in *acquisitione virtutum*, quam in ornatu eloquentiae, possunt etiam *non grammatici* informari. »

² Così scrivevo nel 1870

Licei del Regno, io ho fermo in cuore che i giovani ne uscirebbero meglio assennati nell' arte dello scrivere e nella scienza della vita. Torniamo, io prego, a studiare in Dante come gli antichi; non per balbettarne i più facili passi, ma per convertirci in succo e sangue la sua potente parola: torniamo al più virtuoso scrittore, all'Italiano più italiano, al sovrano cantore dell' umana civiltà. In lui troveremo il più sincero esemplare della natura italiana (mirabile contemperamento di ragione e d' affetto, di pacato discorso e d' estro fervente); in lui l' immagine vera dell' età più feconda della storia nostra; in lui bellissimo documento d' ogni sapienza e d' ogni arte! « Siccome il bello (così Vincenzo Gioberti) non si può scompagnare dal bene e dal vero, io avrò per compiuta la redenzione delle lettere italiane, quando vedrò diffuso in tutte le persone, che attendono ad ingentilirsi, lo studio indefesso e amoroso e, direi quasi, la religione di Dante. »

Giovani: io sento nell' anima la verità della sentenza giobertiana, e sarò lietissimo se queste mie povere parole riusciranno a mettervi in amore la dantesca visione; sì che, meditandovi sopra con istudio sempre crescente, possiate un giorno ripetere nel cuor vostro quei be' versi del Giusti, danteschi tutti e pur nuovi d' intendimento e d' arte:

Sempre più c' innamora

Tua vision, che poggia a tanta altezza;

Nessun la vide tante volte ancora,
 Che non trovasse in lei nuova bellezza;
 Ben gusta il frutto della nuova pianta
 Chi la sa tutta quanta;
 In lei si specchia cui di ben far giova,
 Per esempio di lei beltà si prova. ¹

¹ *Per lo scoprimento del ritratto di Dante attribuito a Giotto.*





DEL VELTRO ALLEGORICO ¹

« Questi non ciberà terra nè peltro,
Ma sapienza e amore e virtute,
E sua nazione sarà tra feltro e feltro »
Inf., l.

Essendo principal debito di chi insegna procurare che le cose insegnate sieno persuase all' animo de' suoi discepoli, io ritorno sull' argomento del *Veltro allegorico* per rafforzare l' interpretazione da me accennata, mostrando come sia priva di buon fondamento la credenza, sorta o perdurata nell' animo di alcuno di voi: che in quel Veltro si adombri

¹ Era mia intenzione di passarmela leggermente intorno al Veltro; ma, trovando l'animo di alcuni de' miei alunni già saldo in false opinioni, tornai a parlarne: giacchè il falso concetto del Veltro dantesco impedisce che si giudichi rettamente dell' indole del Poeta, e che si vegga nel suo poema un meraviglioso documento di sapienza morale e civile. Dove trionfa amore di parte, ivi non può essere verità e giustizia.

un Ghibellino solenne di que' tempi e più facilmente Uguccione.

Nessuno dubitò mai che la dottrina politica, manifestata da Dante nella *Monarchia* e nel *Convito*, fosse diversa da quella toccata nella *Divina Commedia*. Or bene, se una è la dottrina politica dantesca, il *Veltro allegorico* preannunziato nel I dell' *Inferno* ha da essere o in genere un monarca universale, quale è dichiarato nella *Monarchia* e nel *Convito*, o in ispecie un principe o un guerriero di que' tempi, in cui quel concetto dantesco d' universale monarca acquistasse bellezza di vita.

« Lo fondamento radicale (così il Poeta nel *Convito*) della imperiale maestà, secondo il vero, è la necessità dell' umana civiltà, che a uno fine è ordinata, cioè a vita felice; alla quale nullo per sè è sufficiente a venire senza l' aiuto d' alcuno: conciossiacosachè l' uomo abbisogna di molte cose, alle quali uno solo soddisfare non può. E però dice il Filosofo che l' uomo naturalmente è compagnevole animale: e siccome un uomo, a sua sufficienza, richiede compagnia domestica di famiglia; così una casa, a sua sufficienza, richiede una vicinanza; altrimenti molti difetti sosterrebbe, che sarebbero impedimento di felicità. E perocchè una vicinanza sè non può in tutto soddisfare, conviene a satisfacimento di quella essere la città. Ancora la città richiede alle sue arti e alla sua difensione avere vicenda e fratellanza con le

circonvicine cittadi; e però fu fatto il regno. Onde, conciossiacosachè l'animo umano in terminata possessione di terra non si quieti, ma sempre desideri terra acquistare, siccome per esperienza vedemo, discordie e guerre conviene sorgere tra regno e regno; le quali sono tribolazioni delle cittadi e, per le cittadi, delle vicinanze e, per le vicinanze, delle case e, per le case, dell'uomo; e così s'impedisce la felicità. Il perchè, a queste guerre e le loro cagioni tórre via, conviene di necessità tutta la terra, e quanto all'umana generazione a possedere è dato, essere monarchia, cioè uno solo principato ed uno principe avere; il quale, tutto possedendo e più desiderare non possendo, li re tenga contenti nelli termini delli regni, sì che pace intra loro sia, nella quale si posino le cittadi, e in questa posa le vicinanze s'amino, in questo amore le case prendano ogni loro bisogno; il quale preso, l'uomo viva felicemente, ch'è quello per che l'uomo è nato. » Questo monarca, la cui necessità, largamente dimostrata nella *Monarchia*, qui brevemente si tocca come in compendio, doveva esser fornito di tre supreme cose, di *potestà* o *virtù*, di *sapienza* e di *amore*: di *potestà*, perchè *quanto il giusto è più potente, tanto la giustizia nella operazione sua è più ampia*, cosicchè la giustizia sia *potentissima nel mondo quando ella è in un soggetto volentissimo e potentissimo*; di *sapienza*, cioè di *verità filosofica*, perchè a colui, che

pone la legge e la reca in atto, conviene avere alto ed incorruttibile il giudizio della giustizia; di amore, perchè, siccome la cupidità, per poca ch'ella sia, oscura l'abito della giustizia, così la carità o retta dilezione lo fa acuto e splendente; onde la giustizia ha ottimo luogo in chi molto può il diritto amore, com'è il monarca. Ecco i tre requisiti del monarca di Dante, come si raccolgono dalla sua *Monarchia*, i quali rispondono a capello ai tre requisiti del Veltro: *sapienza, amore e virtù*; onde la *Monarchia* potrebbe dirsi un largo commento, che fa Dante a sè stesso là dove parla del suo mirabile Veltro. Visto così perchè Dante intendesse necessaria la monarchia e qual fosse il concetto del suo venturo monarca, resta che vediamo a chi spettasse, secondo lui, di natural diritto l'ufficio della monarchia. « Perocchè (così egli nel *Convito*) più dolce natura in signoreggiando e più forte in sostenendo e più sottile in acquistando nè fu, nè fia, che quella della gente latina, siccome per esperienza si può vedere, e massimamente quella del popolo santo, nel quale l'alto sangue troiano era mischiato, Iddio quello elesse a quello ufficio. » Da siffatte parole esce spontaneo quest'argomento, che ai romani re e a' successori di quelli (i Germani) Dante attribuiva l'ufficio del suo monarcato universale. Insomma, il monarca o il Veltro dantesco dovea essere potentissimo di tutti i potenti

della terra, ricco di sapienza e di amore, non seguace di parti, ma di giustizia, e successore a' signori di Roma. Or chi de' principi italiani a' tempi di Dante porgeva in sè tutte queste nobili condizioni? Forse Can Grande della Scala? Ma questi non era per anco giunto, non ch' altro, alla signoria di Verona, allorchè Dante prenunziava il suo Veltro, ed era poi spregiatore de' sapienti (Dante stesso il provò), partigiano feroce e certo non erede, nè pretendente alla eredità dell' Imperio latino. Forse Uguccione della Faggiuola? Ma questi, oltre mancare di potenza, di sapienza e di amore e della qualità di successore de' Cesari, fu uno de' peggiori tra que' tiranni italiani così giustamente vituperati da Dante. Tutti gl' storici attestano la sua tirannia volubile e feroce. Dino Compagni, lodato di veracità da uomini d' ogni parte, narra come quest' Uguccione, rilevato di basso stato, insuperbitosi e corrotto da vana speranza datagli da papa Bonifacio di fare un suo figliuolo Cardinale, fece tante ingiurie ai Bianchi in Arezzo, che loro convenne partirsi: Giovanni Villani dice *tirannica* la sua signoria su Pisa e su Lucca: Domenico Buoninsegni lo dice autore di *tirannerie* e di *soperchi*: il Denina torna ad affermare ch' ei governò con modi più *tirannici* che *civili*; e il vostro Muratori ne' suoi *Annali* consente ch' e' si portò più da *tiranno* che da *signore*. Come adunque

convertire questo tiranno nell' operatore della giustizia, nel sapientissimo e amantissimo conduttore dell' umana civiltà? Egli è vero che Dante sentì benevolenza amichevole verso Uguccione. Ma qual diritto abbian noi di estendere la virtù di quella benevolenza fino a far velo all' intelletto del Poeta nostro, a cagionare nell' animo di lui la dimenticanza di quegli alti principî politici, che furono il pensiero e l' amore della sua vita? Pure, si dirà, gli dedicava l' *Inferno*. E che però? La dedica non valse mai nulla più d' una semplice dimostrazione di affetto e di gratitudine. E a Cane non dedicava il *Paradiso* e a Moroello il *Purgatorio*? Chè se, poniamo, si tornasse a dire, che appunto per questo nel *Purgatorio* v' è ricordato con lode Moroello, nel *Paradiso* Can Grande, e che per ciò anco nell' *Inferno* deve esservi ricordato Uguccione, e, non occorrendone ricordo altrove, ha da trovarsi qui nel Veltro; io risponderei essere il Veltro ben più che una ricordanza di lode, siccome quello che simboleggia tutt' intera la dottrina politica del Poeta, nè potersi credere che quell' anima franca volesse far servire cotanta nobiltà di pensiero a lievi ragioni di dedica. Ho quasi rossore di rammentare quello che alcuno ha detto intorno a proprie speranze, che, lusingando il cuore del Poeta, lo muovessero a piaggiare Uguccione. Noi, smarrito il lume dell' antica grandezza, vor-

remmo alleviarci il peso di quella viltà, che ci grava, deponendone alquanto su le spalle degli avi nostri! E se ne togliamo, com'è forza, lo Scaligero e il Faggiuolano, a qual altro mai fra' tirannelli italiani di quel tempo poteva aver l'occhio il Poeta? Non è da por mente a Butirone e a Passerino Bonaccossi quasi per ischerzo ricordati dall'Arrivabene, ed è piuttosto da conchiuder con lui: « Ma già di Veltri, a cui bastassero a cibo sapienza e virtù, o non nacque il primo, o si spense nel canile la razza. » La qual sentenza, se restringasi a' tempi suoi, Dante stesso conferma. « Oh miseri (egli grida nel *Convito*), oh miseri che al presente reggete! E oh miserissimi, che retti siete! Chè nulla filosofica autorità si congiunge con li vostri reggimenti, nè per proprio studio nè per consiglio; sicchè a tutti si può dire quella parola dell'ECCLESIASTE: *Guai a te, terra, lo cui re è fanciullo e li cui principi la domane mangiano*, e a nulla terra si può dire quello che seguita: *Beata la terra, lo cui re è nobile, e li cui principi cibano in suo tempo a bisogno e non a lussuria*. Ponetevi mente, nemici di Dio, a' fianchi, voi che le verghe de' reggimenti d'Italia prese avete. E dico a voi, Carlo e Federigo regi, e a voialtri, principi e tiranni.... » Non paiono queste parole commento mirabile a quel doloroso grido, che nel *Purgatorio* tuona: « Chè le terre d'Italia tutte piene Son di tiranni? » Pertanto, chi

non voglia contrastare al manifesto intendimento del Poeta riconoscerà nel Veltro, sotto poetico velame, quel nobile concetto di un reggitore universale discorso nella *Monarchia* e nel *Convito*; concetto che il Poeta (se vuolsi) credette per un momento recato ad atto in Arrigo VII, uomo di grande animo e successore di que' Cesari, che soli avevano diritto al governo del mondo. Ma ciò, più che credenza, fu dubbio: onde, volgendosi a lui, gli diceva con le parole del Precursore: « Se' tu colui, che dee venire, oppure un altro dobbiamo aspettare? » ¹

Due ultime considerazioni ho da farvi intorno a quegli accenni del nascimento *tra feltro e feltro* e della salute che verrebbe all' *umile Italia*; i quali a prima vista parrebbero escludere qualunque interpretazione non determinata a persona viva e a principe italiano. Se non che, quanto all' *umile Italia*, io credo averla il Poeta così specialmente ricordata, perchè in essa avvisava come accolto il fiore delle nazioni, meglio naturata quell' umiltà o temperanza di costume, che ben dispone a soggezione civile, ² e fermata ab eterno, secondo il consiglio di Dio, la sede del suo monarca. Quanto poi a quelle parole: *tra feltro e feltro*, io le intendo col più degli

¹ *Epistole*.

² Il Daniello chiosa: « *Umile*; cioè mansueta, a differenza delle altre barbare e superbe nazioni. »

antichi *tra cielo e cielo*; chè dai cieli (giusta il pensiero di Dante) piove e quasi feltra il dolce vapore della provvidenza di Dio.¹ Ond'è che con quel verso: « E sua nazione sarà tra feltro e feltro, » Dante vuol significare che la venuta del suo universale monarca è l'attribuiva ad una benigna influenza di cielo. E non fa dire a Beatrice nel XXXIII del *Purgatorio*: « Io veggio certamente, e però 'l narro, A darne tempo già *stelle* propinque, Sicuro d'ogni intoppo e d'ogni sbarro, Nel quale un cinquecento dieci e cinque, Messo di Dio, anciderà la fuia...; » e nel XXVII del *Paradiso*: « Ma prima che genna' tutto si svernì.... Ruggeran sì questi *cerchi superni*, Che la fortuna, che tanto s'aspetta, Le poppe volgerà u' son le prore...? » Similmente nel *De Monarchia*: « E perchè la disposizione di questo mondo seguita quella delle *celesti sfere*, è necessario, affinchè gli universali ammaestramenti della pacifica libertà comodamente ai luoghi e tempi si adattino, che questo terreno Imperadore sia da colui spirato, il quale presenzialmente vede tutta la disposizione dei cieli. » Chi poi m'opponesse che il *tra feltro e feltro*, così spiegato, diventa soverchiamente oscuro, dirò che Dante in tutti que' luoghi, ove piglia aria di profeta, si piace di quella solenne oscurità, che accompagnò in ogni tempo

¹ *Purg.*, XI.

la parola rivelatrice del futuro; e aggiungerò francamente che ad ogni modo io amo meglio confessare oscuro questo luogo dantesco, che dar taccia al Poeta di mente malferma nelle proprie opinioni, di animo partigiano e, quel che è peggio, di lusinghiero verso i tiranni della sua patria.





IL SATANA DANTESCO

« Sicut lumen ejus et tenebras ejus. »

Lo imperador del doloroso regno
Da mezzo il petto uscìa fuor della ghiaccia:
E più con un gigante io mi convegno,
Che i giganti non fan con le sue braccia:
Vedi oggimai quant'esser dee quel tutto,
Ch' a così fatta parte si confaccia.
S' ei fu sì bel com' egli è ora brutto,
E contra il suo Fattore alzò le ciglia,
Ben dee da lui procedere ogni lutto.
Oh quanto parve a me gran maraviglia,
Quando vidi tre facce alla sua testa!
L' una dinanzi, e quella era vermiglia:
Dell' altre due, che s' aggiungeano a questa
Sovr' esso 'l mezzo di ciascuna spalla,
E si giungeano al luogo della cresta,
La destra mi pareva tra bianca e gialla;
La sinistra a vedere era tal, quali
Vengon di là, onde il Nilo s' avvala.

Sotto ciascuna uscivan due grandi ali,
Quanto si conveniva a tanto uccello:
Vele di mar non vid' io mai cotali.

Non avean penne, ma di vipistrello
Era lor modo; e quelle svolazzava,
Sì che tre venti si movean da ello.

Quindi Cocito tutto s'aggelava:
Con sei occhi piangeva e per tre menti
Gocciava il pianto e sanguinosa bava.

Da ogni bocca dirompea co' denti
Un peccatore, a guisa di maciulla;
Sì che tre ne faceva così dolenti.

Inf., XXXIV.

Una delle più sublimi fantasie, onde l'Alighieri arricchiva quella sua terribile Cantica, che *tuono accoglie d'infiniti guai*, è senza dubbio Luciferò; il quale, siccome re di *città dolente*, nel suo sentimento regale tutti raccoglie i tormenti e gli affanni della perduta gente, a cui sovrasta. Chi è, che non si senta tremare le vene e i polsi alla visione di quello smisurato mostro, che *da mezzo 'l petto uscìa fuor della ghiaccia*? La sua statura è oltre il modo, non solo degli uomini, ma anco de' più famosi giganti della favola. Il suo capo ha tre facce, sì che ogni parte riguardi della sua fredda *tomba*; e di sotto a ciascuna faccia escono due grandi ali, nude d'ogni penna, al cui paragone le più grandi vele, che mai corressero mari, quasi scompaiono. Per quelle, eternamente svolazzate, muovonsi tre venti, onde Cocito si agghela. Da ogni bocca dirompe

co' denti un peccatore a guisa di maciulla; ¹ sì che da' tre menti, insieme col pianto de'sei occhi, gocci *sanguinosa bava*.

Questa immagine, anco se si consideri nella sua esteriore apparenza, è grande; testimonio le nobilissime opere d' arte, ch' ella valse a ispirare: come i giotteschi nella cappella degli Scrovegni a Padova, il *Giudizio finale* dell' Angelico, il Satana maciullatore di Andrea Orgagna in Santa Maria Novella a Firenze, quello attribuito a Bernardo Orgagna nel Camposanto pisano e l' altro, non men fiero, che Taddeo di Bartolo dipingeva nella Cattedrale di San Gimignano sanese. Ma ben più grande ci parrà l' immagine del *primo Superbo*, se, non contenti al senso letterale, vorremo cercarne gli intendimenti allegorici. Le tre facce, vermiglia, nera, bianca e gialla, sono aperto simbolo (come i più valorosi interpreti hanno avvisato) d' *impotenza*, d' *ignoranza* e d' *odio sommo*; privazioni opposte alle tre altissime perfezioni di Dio, *amore*, *sapienza* e *potestà infinita*. E invero (cosa non avvisata da nessuno, ch' io sappia) i diversi e turpi colori

¹ Nella visione di Tundalo: « E siccome il villano, quando ha gran sete, prieme il grappolo dell' uva; così quello demonio (*Satana*) stringeva quelle anime in tal modo, che tutte le rompeva colle mani... » Ma il grappolo premuto è immagine lieta, onde noi ripensiamo l' aperta luce de' campi e il sollazzo, che l' arso petto riceve dal giocondo liquore; mentre il disperato infuriar di Satana ci mette il gelo nelle ossa, e ci fa pensare che quel principe del dolore, per istrigner che faccia anime perdute, non potrà mai smorzare la terribile sete, che dentro lo affuoca e riarde. Invece la maciulla del Nostro niente accenna di lieto: è rozzo ordigno, che percuote e dirompe.

delle facce sataniche fanno manifesto contrapposto a que' tre colori, *l' un dall' altro riflesso, come iri da iri*, e *'l terzo fuoco*, dall' uno e dall' altro egualmente spirato, che nell' unità d' un *semplice Lume* (segno della verace e potentissima Unità) bellamente si accolgono. ¹ Inoltre, esso contrapposto si fa più spiccato e più alto, se si consideri la sottile finzione dell' agghiacciarsi di Cocito al vento delle ali di Lucifero; poichè, o piglisi il ghiaccio nel senso primo, in quanto mortifica ogni naturale vivacità della terra, o tolga si a simbolo dello spegnersi d' ogni amore, vita del mondo spirituale, quel vento generatore dell' eterna ghiaccia ben si contrappone allo *Spirito* onnipossente, che, secondo la lettera della *Genesi*, scorrendo sull' acque, ne riempie il grembo di virtù meravigliosamente feconda, o, nel significato allegorico, scorrendo invisibile sulle nazioni, desta in esse perenne vitalità di amore operoso. ² A me pare che sulla fine del suo *Inferno* Dante non potesse immaginar cosa più sublime o più conveniente del contrapporre il signore della città dolente a quello della celeste città, facendoci meglio sentire l' infinita diversità dei due regni nel contrapposto de' due re. ³

¹ *Parad.*, XXXIII.

² Cf. l'interpretazione filologica dell' *Inferno* di L. Blanc.

³ Pier Giacinto Giozza ne' suoi *Studii critici*, ricordate queste mie parole, dichiarò molto bene a parte a parte il contrapposto, ch' io tocco.

Ma perchè meglio si vegga la sublimità del *Satana dantesco*, io voglio recare a paragone la immagine, che ci porge il Milton del suo *Satana*, ¹ là dove pone ch' egli si faccia a rinfocolare con ardenti parole gli animi spenti de' suoi compagni di sciagura: ²

Di membra e d'atto Ei signoreggia altero,
A gran torre simile. Ancor dal volto
Non gli fuggì de la nativa luce
Ogni barlume; e sì l'immagine rende
D' Arcangelo conquiso, un rabbuiato
Di gloria abisso. Tale il Sol, montando,
Senza chioma di raggi, per la greve
Nebbia traspar, che l'orizzonte assiepa;

¹ Scelgo il Satana miltoniano, perchè le altre due grandi immagini sataniche, il *Mefistofele* del Göthe e il *Lucifero* del Byron, non sono, chi ne guardi l'intimo concetto, comparabili al *Satana dantesco*. Pur la tremenda parola del primo: *Il verno è nel mio corpo*, e la furiosa dell'altro: *Tutto io vo' contrastargli... astro per astro, Pianeta per pianeta ed universo Per universo*, potrebbero ben convenirsi a colui, che si profonda nella ghiaccia e terribilmente fiammeggia dalla sua faccia vermiglia. Creature d'anima passionata, il *Mefistofele* e il *Lucifero* vincono il Satana del Nostro per una cotal gioventù, che lor viene dalla vita del tempo, dalla vestita umanità; ma ben sono vinti di solennità e di grandezza dall'*impe-rador del doloroso regno*, che nella sua immutabile eternità del dolore e dell'ira piange e maciulla, sta fitto e pur s'agita, muto abisso di tenebre e di tempesta.

² Perchè altri possa, volendo, cimentar subito la mia traduzione, metto qui il testo inglese:

“ He above the rest
In shape and gesture proudly eminent
Stood like a tow'r; his form had yet not lost
All her original brightness, nor appear'd
Less than Arch-Angel ruin'd, and th'excess
Of glory' obscur'd: as when the sun new risen
Looks trough the horizontal misty air

O, de la Luna a tergo, in tórba eclissi,
 Su metà de' mortali infausto manda
 Chiaror crepuscolare, e di temuti
 Commovimenti al cor de're fa guerra.
 Sovra tutti così, lampa oscurata,
 L' Arcangelo ha beltà: profondi in fronte
 Gli vedi i solchi del fulmineo strale
 Rammarginati, e su la trista guancia
 L'edace cura; ma di sotto al ciglio
 Indomato coraggio e orgoglio astuto
 Vegliano impazienti alla vendetta.
 Feroce è l'occhio suo; pur l'aspro morso
 Di coscienza anco rispecchia e il pianto.

Da questi versi, vuoi per novità di concetto, vuoi per vigore e nobiltà di linguaggio, vuoi per fiero lume di similitudini, esce immagine veramente solenne. A noi, fastiditi delle volgari forme di Satana, con gran corna e gran coda, vien fatto di ravvisarvi con nuovo diletto una più degna figura di quel già bellissimo nella famiglia del cielo; e ci par nobile verità che i solchi della folgore e il dolor disperato, che lo preme e dimagra, non abbiano tolto dalla sua faccia ogni vestigio di bellezza: onde saremmo tentati di antiporre il *Satana* miltoniano al dantesco, che, legger-

Shorn of his beams, or from behind the moon
 In dim eclipse disastrous twilight sheds
 On half the nations, and with fear of change
 Perplexes monarchs. Darken'd so, yet shone
 Above them all th' Arch-Angel: but his face
 Deep scars of thunder had intrench'd, and care
 Sat on his fated cheek, but under brows
 Of dauntless courage, and considerate pride
 Waiting revenge: cruel his eye, but cast
 Signs of remorse and passion »

Paradise Lost, I, 589-605.

mente guardato, par ritrarre della credenza volgare. Nondimeno, cercata più addentro la cosa, dovremo persuaderci che il concetto del Milton dà nel falso, porgendoci l'antico avversario di Dio quale uno di que' grandi mortali, che, rabbuiati nel vizio, pur serbano un qualche sprazzo di luce ne' pensieri e nell'aspetto. E bene sta che nell'uomo, in cui perdura la potenza di tornare a virtù finchè gli basti la vita, perduri in parte anco la luce di una spirituale bellezza; ma non istà, che lo stesso voglia supporre di Satana, spirito vivente nell'eterno, che il volere pervertito una volta non può rinnovare giammai: ¹ anzi la sublime terribilità di lui tutta consiste nelle tenebre della mente, fatta nemica per sempre a ogni bene. ² Fermato questo, parmi chiara la sovreccellenza del *Satana dantesco*; il quale non è solo meravigliosa figura che piace alla fantasia, ma

¹ Bonaventura (*Breviloquium*, P. II, cap. 6.): «.... *Immutabilitas* post electionem, sive in bono, sive in malo. »

² « Ciò che è perverso, è anco *deforme* di sua natura, ed è contro ragione lo studiarci di nobilitarlo. Onde parmi che Dante e il Tasso, dipingendo i demoni, abbiano colto nel segno meglio che il Milton. » Così Guglielmo Schlegel nell'*Istoria dell'arte drammatica*, e le sue nobili parole sono rafferimate dalle tradizioni simboliche di tutte le genti ne' loro principi. Veggasi quello, che io ne tocco nell'*Evidenza dantesca*, III. Povera cosa è quel dire, che fa il Milton; « Pur dava segni di rimorso e di cordoglio... » Ben v'ha più inferno nell'Ariminese, mentre grida: *Caina attende chi vita ci spense*, in Capaneo, che giace *dispettoso e torto*, nel fiero Ugolino, quando si forbisce ai *capelli del capo*, *ch'egli avea dietro guasto*, che non in questo Satana pentito e perplesso. Nè si dica: anco il *Satana dantesco* piange; dacchè altro è il pianto della rabbia che consuma, altro quello del pentimento che rimorde.

concezione profonda, che dà pascolo all'intelletto, empiendo l'animo di tragico terrore, se (lasciata la scorza per quel midollo di vero, che vi s'asconde) si contempi nella sua intima essenza; trinità maligna, che spenge ogni bontà di vita, come la trinità lieta dell'*eterno Valore* fa di sè buono quanto vive, da' verdi prati agli abissi del Sole, dall'ala dell'ape alla mente dell'angelo. In breve: il *Satana* del Milton, chi lo consideri bene, è figlio della teogonia omerica; il *Satana* di Dante è figlio della Bibbia: onde dall'uno all'altro è tanta distanza quanta dalla favola alla tradizione biblica, dall'eroico al soprannaturale, dal tempo all'eterno.



LE
RAGIONI SUPREME DELLA STORIA
SECONDO LA MENTE
DI DANTE ALIGHIERI.

A
CESARE BALBO

QUESTI PENSIERI
CHE UNO SPIRITO D' AMORE
MOSSO DALLA TUA PAROLA
MI SVEGLIÒ NELLA MENTE
IO AMO RACCOMANDARLI AL TUO NOME
OPPORTUNO RICORDO.
DI BELLISSIMA TEMPERANZA
D' INVESTIGAZIONE E D' AFFETTO

MDCCCLXX.

ITALIANI,

Il gran padre Alighieri, vivo e potente nella sua parola, vi sta innanzi e vi guida per l' aspro cammino della vita: e se già, specchio verace di nobiltà e di bellezza, valse a tornarvi in cuore il desiderio delle grandi cose e lo schietto senso dell' arte, or vi ragiona di quella Provvidenza, ch' è quasi animo delle nazioni, perchè non vogliate ricalcitrare da stolti all' alto fato di Dio, ma sì vogliate adempirlo con opera franca e virile. Ponete giù ogni superbia, e fissando l' occhio della mente nel sovrano Poeta, che per virtù di amore si leva al più lieto segno dell' umano pensiero, amate con lui il divino lume della verità, madre gentile di libertà e di grandezza.

« Non voler correggere le mie parole
di tuo capo o per animo di con-
tradire; ma per divina autorità o
per saldezza di umana ragione. Se
da quelle raccoglierai qualcosa di
vero, poni mente ch'esso vero per
sè non è mio, ma nell' intelletto e
nell' amore sia tuo e mio ad un
tempo: se poi tu mi facessi con-
vinto d'alcun che di falso, questo,
in quanto errai, sarà mio; ma in
quanto alla volontà di guardar-
sene, non sia tuo nè mio. »

AGOSTINO.

« Ma chi pensasse il ponderoso tèma
E l'omero mortal, che se ne carca,
Nol biasmerebbe se sott'esso trema. »

DANTE.



PARTE PRIMA

L' UMANA FAMIGLIA NELLA SUA STORIA.

« Quello che è dalla carne, è carne;
quello che dallo spirito, è spirito. »

GIOVANNI, *nell' Evangelo.*

I.

L' UMANA FAMIGLIA IN TUTTI I TEMPI

1. *Unità che viene alla storia dall' unico reggimento di Dio.*

« O fratel mio, ciascuna è cittadina
D' una vera città. »

Purg., xiv.

Bellissimo e principale di tutti i concetti di filosofia della storia, che la luce del Cristianesimo abbia fatto nascere nelle menti illuminate da lei, è certamente quello di una divina città, ordinatissima e concordissima comunanza, in cui le umane genti di tutti i tempi in sublime unità di operazioni e di affetti si congiungono a quelle *prime creature*, che son *cima del mondo*.¹ Posta l' unità di un

¹ *Parad.*, xxix.

Dio provvidente e l' unità dell' umana specie, anzi di tutti gli spiriti creati nel Vero e nel Bene infinito, e' ne deriva spontanea l' idea consolatrice di una eccellente città, sciolta da ogni legame di spazio e di tempo e stretta nell' amorosa imitazione di unica Mente, che sia norma suprema di giustizia e insieme dolcezza di premio ineffabile. I Pagani, che l' unità di una Provvidenza non seppero porre neppure in cielo, ma le discordie della terra vi trassero con mirabile contraddizione, e che l' umanità sparpagliarono in lor pensiero, secondo che l' odio divisore e disperditore insegnava, non ebbero nè anco una lontana immagine della sovrana città, di cui parlo. ¹ Primo ad annunziarla fu l' Apostolo delle genti nella sua *Epistola agli Ebrei*; ma quegli, che ne fece sublime fondamento alla nuova filosofia della storia, è Agostino in quel suo divino lavoro, che da lei piglia nome. Ivi l' Affricano acutissimo ne investiga il più riposto principio e lo splendido procedimento e l' altissimo fine. E' ficca lo sguardo aquilino dell' intelletto negli abissi dell' umana natura e de' caduti seguaci di Lucifero, poi lo solleva alle supreme altezze degli Angeli eletti e di

¹ Le sentenze in bella copia recate da Giustino *il Filosofo* nel suo *De Monarchia* non contrastano a ciò ch' io dico; perchè altro è la prepotenza di Giove e altro la sapiente onnipotenza dell' Iddio cristiano. Eppoi, dal concetto di un reggitore unico a quello di una perenne e congiuntissima familiarità di tutti gli spiriti in Dio v'ha un gran tratto.

Dio; e mentre laggiù vede tenebre e cupidità smisurata, lassù vede luce e amore senza confine; ma come dal più fitto delle tenebre non si va d' un tratto a piena e vivissima luce, così in questo temporale pellegrinaggio dell' umana gente, rifatta sana dal Cristo, ei ravvisa, per così dire, il mattino che annunzia la meridiana luce del giorno eterno. E poichè la città pagana fu tenebrosa città andata innanzi a questa città di luce, per far pieno il suo bellissimo trattato egli chiama testimoni le antichissime tradizioni e le istorie a dimostrare che quell' antica città fu giustamente riprovata da Dio, e che nel consiglio di lui, potente a tornare il male in bene e le tenebre in luce, fu preparazione alla nuova. Questo era da dire, perchè meglio s' intendesse il concetto dantesco dei tre regni, concetto raccoglitore di tutte le parti del poema e che le stringe fra loro in fortissimo vincolo di potente unità. Cotal concetto infatti dalla mente di Agostino fu raggiato, quasi direi, come in ispecchio, nella mente di Dante: dacchè il primo regno risponda alla città pagana, che Agostino opponeva a quella di Dio; il secondo a quella parte della città divina che, a detto di Agostino, pellegrinando in terra, si ricrea degli albóri di un' immortale speranza; ¹ il

¹ « La Commedia è la storia dell' umanità. Nell' *Inferno* avvi la prima epoca da Adamo a Cristo.... Nel *Purgatorio* vi è delineata la nuova era dopo la rivelazione della Beatrice dantesca o della scienza sacra.... » G. B. Cereseto, *Della epopea in Italia considerata in relazione colla storia della civiltà*, pag. 48.

terzo infine all' altra parte della divina città, che già gode nel cielo della perfetta vista del *primo Vero*. E che propriamente il secondo e il terzo regno non sieno due città, sì due parti di una grande città, che sola è *vera*, lo dice lo stesso Dante, allorchè a sè medesimo, che domandava le anime del secondo girone del Purgatorio, se fosse tra loro alcun Latino, fa rispondere:

O fratel mio, ciascuna è cittadina
D' *una vera città*; ma tu vuoi dire
Che vivesse in Italia *peregrina*.

Ricca sentenza che, ben pensata, dà frutto di nuova e bella considerazione. La cittadinanza in essa è contrapposta al pellegrinaggio, e vi si fa intendere che solo quanto a quest'ultimo può farsi nell' umana compagnia discrezione di luogo o di tempo. Or come le singolari cittadinanze civili hanno riguardo alla potestà, che le congiunge e le regge, chè altrimenti non sarebbero; così la universale cittadinanza spirituale si riferisce necessariamente all' unica potestà di Dio, reggitore supremo di tutti gli spiriti. Il pellegrinaggio invece pone l' arbitrio di chi pellegrina, secondo il quale ogni nazione, pellegrinante quaggiù verso l' altezza remota della sua perfezione, muovesi in quella guisa che meglio si addice all' indole ed a' costumi di lei. Di che viene a conchiudersi, che mentre l' umana specie varia di sembianze e di modi di civiltà nelle varie nazioni, ond' è composta,

la immutabile provvidenza di Dio nell' unità di un reggimento e di una comunanza invisibile la raccoglie e l' aduna; sì che il vario dell' operare umano nell' uno della *prima Virtù* metta riso di bellezza, che fiorisce eterna.

2. *Gesù Cristo principio di altissima distinzione e di accoglimento nella storia dell' uman genere.*

« Secondo lo sguardo che fee
La fede in Cristo »
Parad., xxxii.

Come nel quarto giorno della creazione questo lume visibile, che diciamo Sole, alla voce di Dio fecesi a distinguere il tempo della vita materiale; così in sul bel mezzo dell' umana storia, onde quel giorno fu già tolto a figura, ¹ il figlio di Dio, Sole invisibile di sapienza, ricreando l' umano spirito, partì il tempo della vita spirituale di lui in due grandi stagioni: sì che, a simiglianza del dì e della notte, che si distinguono tra loro secondo il mostrarsi o il nascondersi del Sole, l' umana storia voglia esser distinta secondo che i popoli furono privati d' ogni verace lume o rabbelliti del nuovo albóre di Cristo. Questa capital distinzione, che Giovanni trasse dal

¹ Vedi l' *Ettaplo* di Giovanni Pico Mirandolano, lib. VII, cap. 4.

seno stesso del Verbo¹ e Agostino da Mosè,² piacque al cristiano Poeta; il quale, dopo averla toccata in quella ricordanza soave del quarto giorno della creazione là in sul muovere del poema,³ efficacemente la rappresenta per la differenza ch' e' pone tra 'l cielo dell' Inferno e quello del Purgatorio; l' uno muto d' ogni luce e muggiante per bufèra, l' altro tutto serenità e lieta chiarezza di sole: differenza, che a lui preme di fare avvertita prima d' ogni altra; giacchè in sull' entrare del secondo cerchio infernale, ove cominciano i tormenti, cioè l' Inferno vero, dice subito:

E vengo in parte, ove non è che luca;
e, appena uscito dal *tristo buco* a piè del
monte felice, esclama:

Dolce color d' orïental zaffiro,
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aër puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto.

Ma Cristo nell' umana storia è non solo da considerare come principio di distinzione, sì ancora come principio d' accogliimento; poichè a Lui, o in quanto speranza di ventura

¹ *Vangelo*, I, 4-5.

² *Confess.*, XIII, 12.

³ « Temp' era dal principio del mattino,
E 'l Sol moveva in su con quelle stelle,
Ch' eran con lui, quando l' Amor divino
Mosse da prima quelle cose belle. »

Il *fat lux* diè moto alla pigra materia; e la rivelata parola svegliò lo spirito umano *vecchio, ozioso e lento*: onde vennero bellezze nuove e crescenti d' intelletto e d' amore.

salute o in quanto conforto nel bene, ebbe ed ha fisso il guardo l'umanità in ogni tempo: guardo, onde a lei rifiorisce la vita più o men' gentile e odorata di bontà, secondo che l'animo suo è meglio disposto alla virtù della luce. A questo guardo fecondo e a' suoi mirabili effetti il Poeta fa cenno: prima, sotto figura delle due mistiche ripe, *dipinte di mirabil primavera*; poi, più apertamente, là dove descrive la rosa di Maria con questi versi, belli di evidente semplicità:

Da questa parte, onde 'l fiore è maturo
 Di tutte le sue foglie, sono assisi
 Quei che credettero in *Cristo venturo*:
 Dall' altra parte, onde sono intercorsi
 Di vòti ' i semicirculi, si stanno
 Quei che a *Cristo venuto* ebber li visi. *

3. Come le virtù de' popoli antichi e nuovi si accolgano in Cristo per amore.

« In forma dunque di candida rosa
 Mi si mostrava la milizia santa,
 Che nel suo sangue Cristo fece sposa. »
Parad., XXXI.

Uno dei più lieti accorgimenti del nostro Dante, poco o niente avvertito dai Commentatori, si è quello ond' e' sa da più immagini,

* Così leggono, e parmi con più proprietà, le prime quattro edizioni.

* *Parad.*, XXXII. Vedi il cap. 2, parte I, de' miei *Accenni di filosofia della storia*.

qua e là germinate nel suo poema, trarre dolcezza di ordinato concetto, somigliando all'ape, che di più fiori trae dolcissimo frutto d'unico mèle. Così nel *Paradiso* le immagini delle due rive fiorite e della *rosa* di Maria, poniamo sieno belle a meraviglia ciascuna da sè, più belle ancora m'appaiono raggiunte insieme per virtù di meditazione, come già furono in quella ricca mente, ove pigliarono sapore di dolcezza unica. E valga il vero: i *fiori* delle due rive non rendono figura delle umane virtù nei due tempi, in cui si parte la vita della nostra specie? E la *rosa* di Maria, in cui alla vista del Poeta, fatta di più superbo acume nell'onda viva della luce di Dio, quei molti fiori convertonsi, non simboleggia quelle stesse virtù, in quanto s'accolgono in Cristo a meravigliosa unità? Tutt'è due queste immagini si convengono bellamente al concetto, che vi s'acchiude. I fiori, pianticelle così leggiadre, tutte letizia di colori e fragranze, sono immagine viva d'ogni pensiero e d'ogni amore più eletto. Però qualunque studioso raccoglimento di cose buone e belle fu detto *fiore*, e tuttodi noi diciamo *fior d'innocenza*, *di bellezza*, *di onestà*, e più efficacemente *fior d'uomo*. Or che v'ha mai di più eletto della virtù? Ell'è veramente fiore divino, che fa l'animo bello e odorato. Chi questo pensi, vedrà come sia cosa gentile immaginare l'eletta umanità, le virtù de' popoli antichi e

nuovi in forma di tanti fiori, e più gentile ancora che tutti que' fiori, per così dire, si mescano e convertansi in un solo gran fiore, a significare che le virtù morali e civili delle antiche genti, incolorandosi sotto i raggi di Cristo di bellezza nuova e pigliando odore di bontà più soave e più pura, alle virtù nuove delle genti cristiane s' aggiungono in bella unità, come fragranze e colori d' unico fiore; unità, che arcanamente risponde a quella del Sole che le feconda.¹ Se poi pongasi mente al nome di quel fiore, in cui è il succo di tutti i fiori dello spirito umano, si discoprono bellezze nuove. Chè *rosa mistica* è Maria; nella quale, e come madre del Cristo e come simbolo di *larghezza* infinita, è virtualmente compresa l' intera famiglia degli uomini, e l' antica gente si congiunge alla nuova in vincolo d'amore² e in comunione di beneficio.³

¹ Quest' unità può ben chiamarsi col Poeta *odor di lode al Sol, che sempee verna.* (Parad., XXX.)

² « Nel ventre tuo si raccese l' amore,
Per lo cui caldo nell' eterna pace
Così è germinato questo fiore. »
Parad., XXXIII.

³ A Dante la rosa era immagine di bontà operosa; e anco nel Convito si paragona l' uomo benefico alla rosa, che *spande odore.*

4. Occhiata al cammino dell' umanità
dal suo partire al posarsi.

« Al divino dall' umano,
All' eterno dal tempo »
Parad., XXXI.

I primi due canti della *Divina Commedia*, ben l'avvertì alcun Antico, sono quasi prologo o prefazione, giacchè vi si tocca per sommi capi il subietto dell' intero poema; il quale, altissimo e larghissimo com' è, in tanto raccoglimento di mirabile sintesi riesce così sublime, che men sarebbe la visione di tutta la terra e del cielo ad un tratto.

Dal *mezzo del cammin di nostra vita*, età perfetta adombrata nel quarto giorno della *Genesi*,¹ quasi da levatissima cima, il mistico Viatore ci addita tutto il cammino dell' umanità pe' secoli; e bene a ragione: che quel *mezzo*, pienezza dei tempi, segna l'avvenimento di Colui, nel quale, come principio sommo di vita, l'umanità si muove. Ma pur toccando cotesto mezzo istorico, e' ci fa intendere la natura de' tempi, che gli andarono innanzi e lo prepararono, per quella *selva aspra e forte*, ove s'era smarrito innanzi che l'età sua fosse piena, senza che ne ricordi il modo; *tunt' era* (dic' egli) *pien di sonno in su quel punto*, che si dilungò dalla via delle verità e della vita: bellissimo tòcco, onde ne

¹ Vedi sopra al cap. 2.^o

richiama a pensare l'origine d' ogni colpa, che fu un piegare dell' intelletto all' inclinazione de' sensi, come corpo alla soave cascagine del sonno.¹ E notisi profondità di conoscenza storica e bellezza vera di poesia in questo, ch' e' dice di essersi ritrovato per la selva oscura e d' averne sentita l' amarezza ineffabile nella pienezza dell' età sua; poichè l' umanità, di cui il Poeta è figura, non fu accorta della trista selva de' mali, in cui l' avea traboccata il fallo del primo padre, se non quando la Sapienza di Dio nella pienezza dei tempi venne a ralluminarne l' animo e a sanare e adempire in essa la coscienza del bene. Onde il dantesco *mi ritrovai*, se men potente, pur ci fa ricordare il biblico *dove sei*, col quale Iddio domandava Adamo dopo il peccato; perchè fuori di Lui, sommo bene ed essere sommo, niuna creatura può aver coscienza vera di sè. Ma siccome, tornata la coscienza del bene, torna la vita dello spirito, ch' è movimento amoroso verso il bene; così il nostro simbolico Viatore, fattosi accorto del luogo, ove s'era smarrito, si studia di uscirne e giunto a piè d' un colle, alza gli occhi alle sue spalle,

Vestite già de' raggi del pianeta,
Che mena dritto altrui per ogni calle.

¹ Fors'anco dicendo: « I' non so ben ridir com' io v' entrai. Tant' era pien di sonno, ec. » Dante volle fare intendere che la mala volontà non ha cagioni efficienti, ma deficienti; onde chi vuol cercare la cagione efficiente di essa mala volontà è come chi voglia cercare la cagione efficiente del sonno, ch' è deficienza di forza. E anco qui al nostro Dante sarebbe stato maestro Agostino in quei bellissimi capi, ove discorre della cagione della mala volontà. Vedi *Città di Dio*, XII, 7.

Or chi in questo colle, vestito del nuovo sole, non vede simboleggiato quell' alto fine di civiltà, che il Verbo di Dio ebbe rivelato all' umanità credente? E l' effetto meraviglioso della rivelazione di Cristo, che, porgendo alla umanità la prima dolcezza di vita degna, fece più amara in lei la memoria delle turpitudini antiche, non è forse vivamente ritratto in quel riconfortarsi del Poeta alla vista del colle e in quel rivolgersi addietro a rimirar la selva,

. . . come quei che, con lena affannata,
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge all' acqua perigliosa e guata?

Ma più sarà chiara la verità di questa interpretazione, se porremo avviso alla mirabile rispondenza di ciò che segue. Il posare del Poeta e il suo salire

Sì, che 'l piè fermo sempre era il più basso, ci rendono come in bel rilievo l' immagine dei due tempi primi dell' umanità ringiovanita da Cristo: un tempo di riposo dall' antico e vano affaticare dietro false ombre di bene civile, tra 'l cader dell' Imperio e il sorgere dei Comuni, e un tempo di civile operosità nuova e vera, che muove dal nasimento dei Comuni; in cui alla umanità, non anco ferma dell' animo nel sommo bene di Cristo, pongono forte impedimento al ben fare i falsi beni dell' antichità, che si riducono a tre supremi: *concupiscenza, cupidigia e superbia*

di vita. Quest' ultimo è il tempo del Poeta; tempo di fierissima pugna tra la carne e lo spirito, che a' presenti dovette riuscire tremendo e a noi lontani par bello, sol perchè, insinuandoci con la mente nel suo segreto, ammiriamo in esso una solenne preparazione di civiltà. Nè qui, benchè pervenuto dove ogni Storico suole far punto, e' si rimase il Poeta dal suo sublime discorso pe' varî tempi dell' umana storia: ed egli è ben naturale, chi pensi esser proprio di animo angusto, fiacco, impotente restringersi nel presente, massime se reo, e, quasi futuro non fosse, affisarvisi sconsolato d' ogni speranza; mentre ad animo largo, vigoroso, potente nella fede e nell' amore, quale il dantesco, il male presente è spontaneo argomento di nobile speranza, in cui rallargare e riposare sè stesso, come in suo nido. Così Agostino, anima gigante, da' flagelli de' barbari e dalle turpitudini della corrotta città dei suoi tempi levava la mente al casto e pio costume di una città incorruttibile e alla saldistima pace dell' eterno sabato. E Dante anch' esso, che di Agostino ritrae più che di altra natura mai, allontanandosi col pensiero dalla miseria dell' esilio e dai tristi costumi di Firenze e d' Italia, drizza l' ala della contemplazione a più alte e più serene cose; e, come al contemplante il futuro già è, ¹ egli

¹ « Qualunque sia la natura di quell' arcano presentimento del futuro, certo è che non può vedersi, *se non ciò che è*; e ciò che è, non è già *futuro*, ma *presente*. »

(Agostino, *Confess.*, XI, 18).

pone Virgilio, cavato del Limbo per virtù divina, o, fuor di lettera, la scienza, tratta da viltà di corruzione a bellezza di gloria per la sapienza di Cristo, farsi guida a lui, figura dell' umana generazione, e mostrandogli a documento di vita l'intima condizione delle due città, la dolente per disperato affanno e la beata di una soave speranza, disporlo alla visione della donna trionfale, che lui, già rifatto dell' animo, recando dalla civil perfezione a quella più eccelsa dello spirito, tragga di terra in cielo. Dove, salito di altezza in altezza fino a quell' altissimo luogo, ov' è Maria, infinita larghezza, e Lucia, luce di rivelazione, ¹ e Beatrice, figlia di questa luce, ² il nostro Vate si acqueta, affisando la vigorosa pupilla in quel

. punto,
A cui tutti li tempi sono presenti;

semplice lume, che solo potè fargli chiaro il

¹ La vergine siracusana, in cui la parola di Cristo operò sì mirabili cose da mostrare in atto vivo la verità di quel detto: « E Iddio ha scelto le cose deboli del mondo per isvergognar le forti, » dovette porgersi al nostro Poeta come il più acconcio simbolo della rivelazione. (Vedi la *Leggenda di Santa Lucia* nella *Raccoltina di leggende del secolo XIV* pubblicata nei tipi Barbèra). Nè io voglio già negare la divozione di Dante verso la martire di Siracusa, come quella ch'egli avrà tante volte pregato per la sua *vista offesa*; ma solo nego che questa divozione sia stata cagione prima del simbolo dantesco.

² Notevole è il contrapporsi di queste tre *donne benedette* alle tre belve: chè di contro alla mutabile concupiscenza (lonza) sta l' immutabile amore e sapienza dell' eterna Verità (Beatrice); di contro alla feroce superbia (leone) l' umile parola di Cristo (Lucia); di contro alla insaziabile cupidigia (lupa) la divina larghezza, copia perenne di benefici (Maria).

cammino dell' umanità pe' secoli e la posa di lei nell' eternità della pace. Così, *finito* in questa vista suprema l' *ardore* del suo magnanimo desiderio, soggiunge:

Ma già volgeva il mio desire e 'l velle,
 Sì come ruota ch' egualmente è mossa,
 L' Amor che muove il Sole e l' altre stelle:

parole che, in sentenza, concordano alle ultime della *Città* di Agostino: « Ivi (*nel cielo*) vacheremo e vedremo, vedremo e ameremo, ameremo e loderemo. »

5. *La perfezione nel tempo e la perfezione nell' eterno.*

« Voglia ed argomento ne' mortali

 Diversamente son pennuti in ali. »
Parad., XV.

Quando a noi, tardi figli di Adamo, rivola il cuore tra le delizie dell' *Eden*, a quella serenità luminosa di cielo, a quella perpetua primavera, a quel purissimo fonte, che rampollava dalle viscere della terra, a quell' aura vespertina, annunziatrice lieta della venuta di *Eli*, dentro si sveglia e ci punge un desiderio mesto di quelle ombre lontane di perduta felicità; nè pensiamo che da quelle ombre ci parla una felicità più vera e più alta, che a noi veniva da cose spiritualmente più

belle e incorruttibilmente più soavi, da cui per superbia cademmo, e a cui, facendoci in su per forza di operosa umiltà, dobbiamo studiarci di risalire. Chè a quelle esteriori bellezze fu bellamente concorde l' animo innocente; tutto luce e serenità come il cielo, come i campi fiorito, irrigato, come la terra da quel fonte interiore, da occulta rugiada di arcana rivelazione, e rallegrato dall' aura di Dio, che nell' intimo petto dell' uomo parlava ad ora ad ora cose ineffabili. E in sì verginale freschezza, in sì quieta letizia di tutte le creature, ognuna delle quali avea pace e amore seco e con l' altre, può egli pensarsi diseguaglianza e discordia? Come da segreta virtù di angelici operatori la terra e il cielo traevano armonia di sempre vive bellezze; così dalla virtù onnipotente di Dio, a cui si stava congiunto, come a principio di vita, l' umano spirito traeva eguaglianza e concordia nelle sue facoltà e ne' suoi atti. Poichè tanto amava il volere, quanto l' intelletto, illustrato dall' eterno Vero, apprendeva; e il corpo per una cotal sua spiritualità seguiva agilissimo e lieve i più alti voli del cuore. Ma scostato l' uomo da Dio, bene saldo e immutabile, e fattosi principio a sè medesimo, mentre fu turbata l' amorosa letizia delle cose, che gli servivano, fu anco guasta l' eguaglianza e la concordia delle sue interiori virtù, e la volontà pervertita, ma da infinito desiderio

sospinta, pugnò coll' intelletto cieco invischiato nella vanità delle cose terrene; ed ambo poi, volontà e intelletto, furono servi alla carne, battagliaiera tremenda, che di loro pugne forzava. Questo tempo reo di discordia fu pena dell' antico fallo e insieme preparazione di virtù nuove: e quando l' età ordinata innanzi ai secoli fu piena, venne la Sapienza di Dio a cessare nella natura umana ogni tormentosa contradizione e ogni pugna, ralluminando l' intelletto, raddrizzando il volere e tornando l' uno e l' altro nella signoria già perduta. Se però cessi la discordia, rimarrà in ogni tempo la diseguaglianza tra l' intelletto e il volere, sì che all' ardore di conoscere l' infinito non risponda la conoscenza dell' intelletto: diseguaglianza, onde a noi viene bella neccessità di fede e disciplina di preziosa umiltà. A questa diseguaglianza, cui di sì lontano, per più chiarezza, ho condotto il discorso, pose mente il Poeta là nel XV del *Paradiso*; dove alla *paterna festa* del suo avo Cacciaguida risponde così:

. L' affetto e il senno,
 Poichè la prima Egualità v' apparse,
 D' un peso per ciascun di voi si fenne;
 Perocchè al Sol, che v' allumò e arse
 Col caldo e con la luce, èn sì eguali,
 Che tutte simiglianze sono scarse.
 Ma voglia ed argomento ne' mortali,
 Per la cagion ch' a voi è manifesta,
 Diversamente son pennuti in ali.

Ond'io, che son mortal, mi sento in questa
Disagguaglianza

Solennissimi versi, che io non so darmi a credere esservi stati appiccati come introduzione oratoria di ringraziamento: ragione d'arte troppo meschina per Dante! Invece (e veggano i sottili intelletti s' i' dica vero) io amo di avvisarvi accennata, nella sua ripostata cagione, la differenza tra la perfezione spirituale dell' umanità glorificata dal Poeta nel Paradiso celeste, e la perfezione civile ch'egli volle adombrare nel terrestre Paradiso. Perocchè questa, come il Poeta stesso argomenta, consiste nella sanità e dirittura dell' *arbitrio* comune degli uomini congregati; ¹ quella nella perfetta eguaglianza del volere e dell' intelletto: questa si sta contenta ad amorosa concordia di operazioni; quella vuole un perfettissimo accogliersi di tutte le menti nella divina luce: questa è opera dell' umana virtù avvalorata da Dio; quella è opera solo di Dio; questa finalmente si raggiunge nel tempo; quella soltanto nell' eternità. E dell' eternità è Cacciaguida, Dante del tempo; onde ben si sta che l' uno, rappresentando l' umanità pellegrina nel tempo, accenni all' altro, come a cittadino dell' eterna città, la differenza infinita, che discerne la perfezione terrena dalla celeste, non a mo' d' inutile documento, ma ad opportuno sfogo di desiderio, a significazione di confi-

¹ *Purg.*, XXVII.

denza affettuosa e a migliore adempimento di quel *sacro amore*, in che lo spirito vede e ama l'ordine universale e le particolari leggi, onde ciascuna creatura è menata al suo fine. ¹

II.

L' UMANA FAMIGLIA INNANZI CRISTO

1. *Rispondenza dell' Inferno dantesco alla compagnia civile delle genti corrotte.*

« Per me si va nella città dolente;
Per me si va nell' eterno dolore;
Per me si va tra la perduta gente. »
Inf., III.

In sull' andarsene del giorno che il Poeta, uscendo della selva, si fece a salire verso il colle vestito di luce (giorno, che vedemmo essere manifesto ricordo del quarto della creazione), Virgilio conduce Dante alla porta dell' Inferno. ² Finzione bellissima, se si pensi

- ¹ « Ma perchè il sacro amore, in che io veglio
Con perpetua vista e che m' asseta
Di dolce desiar, s' adempia meglio;
La voce tua sicura, balda e lieta
Suoni la volontà, suoni 'l desio
A che la mia risposta è già decreta. » (*Parad.*, XV.)
- « Non perchè nostra conoscenza cresca
Per tuo parlare, ma perchè t' ausi
A dir la sete, sì che l'uom ti mesca. » (*Ivi*, XVII.)
- ² « Lo giorno se n' andava
. ed io sol uno
M' apparecchiava a sostener la guerra
Sì del cammino e sì della pietate » (*Inf.*, II.)

che nelle *tenebre*, seguite al quarto giorno, Agostino vuol figurato il dipartirsi degli Angeli dal sommo Sole; ond' ebbe origine prima la città *terrena* o *senza Dio*. Ma mettiamoci col Poeta nelle *segrete cose* infernali, e vedremo come di questa terrena città, pervertita nell' *antico errore*, sia figura verace quella trista buca, che Lucifero folgoreggiato dal cielo fece cadendo. E prima s' avverta bellezza riposta del figurare l' estremo pozzo infernale, come smisurata buca fatta dalla caduta di Lucifero; dacchè il male, di cui questi fu padre e che nella perversa città signoreggia, sia *vuoto* e *deficienza*, mentre il bene, tornato in terra dal Cristo e fatto amore della rinnovata città, è *pienezza* ed *efficienza* vera, significata da Dante nel monte del Purgatorio. ¹ E se più vadasi addentro ne' principî della perversa città, noi troveremo che da un *perverso amore*, o da un corrompimento del volere, ella ebbe suo nascimento e in cielo e in terra. Onde bene il Poeta finge che la città dolente sia cinta dalla palude Stige, stagnante e negra di *belletta*; poichè al voler nostro è naturale amare il bene come all' acqua il correre, e l' affissarsi nel male è alla natura di lui tanto avverso quanto all' acqua ristagnare in palude: e come l' acqua corrente è limpida, ma stagnando intorbida e raguna belletta; così 'l volere, se corra nel bene, splende di vir-

¹ Un Inno egiziano: « RA (*il luminoso*) è; APAP non è. »

tuosa chiarezza, se ristagni nel male, diventa immondo ed opaco. Questo perverso ristagnare della volontà nel male fa sì che l'animo delle nazioni, impedito di pervenire a quel fine naturalmente desiderato, in cui poserebbe come *fera in lustra*, dà volta e muta lato senza mai trovar posa, finchè 'l furore di un desiderio insaziabile non ne consumi la vita. Se a ciò pongasi mente, si troverà sovrannamente bello quello immaginare che una fiamma eterna, simbolo del desiderio onde lo spirito è perennemente riarso, affuochi dentro le mura della città di Dite. Le quali mura con sottile intendimento sono dal Poeta raffigurate di ferro, a significare come sostegno e difesa unica dell' umana città pervertita fosse la forza: cosicchè il *grande Achille* che *nella spada ogni ragion ripone*,¹ è il mito, da cui si raccoglie la più vera istoria dell' antica potestà civile. Or quali dovettero essere le operazioni di una città, che, perduta la primiera virtù dell'animo, tutta fidavasi nella virtù del corpo? Certo che triste e infeconde di dolci frutti: a che ne richiama il pensiero la selva infernale di rami *nodosi e 'nvolti*, senza pomi, con stecchi velenosi, contrapposta alle *foresta viva* del Paradiso terrestre, lieta di verde e di fiori. Siccome poi la pervertita città, avvezzatasi all' operazione del male, vi pone affetto (ch'è senza dolcezza di letizia

¹ Bene il Vico: «ACHILLES sensu, non ratione, admirandus. »

vera, sì un' amarezza di pianto), il Poeta simboleggia gli affetti di cotal città in quei fiumi infernali, che son formati dalle lagrime goccianti giù dalle fessure del *gran Veglio*; fiumi, che bellamente s' oppongono a quelli del Paradiso terrestre, i quali non sorgono di vena, ma escono di fontana *salda e certa*, che dal *volere di Dio*, principio d' ogni più lieta affezione, tanto riprende, *Quanto ella versa da due parti aperta*. Ma la pittura della falsa città gentilesca non sarebbe stata compiuta, se Dante, dopo averne toccato i principî, non ne rappresentasse la fine miserevole con quell' immaginazione della *ghiaccia* di Cocito, a cui si cala per un pozzo (significante lo stremarsi delle forze sociali a misura del crescere della corruzione); ghiaccia, che ben ci fa ripensare l' aggelarsi di ogni più ricca fonte di vita, lo spegnersi di ogni civile operosità per venir meno di obietto degno, in che si mantenesse desto l' intelletto ed il volere dei popoli. Nè è da porre in dimentico la cagione, onde finge il Poeta, che Cocito si aggeli; poichè in questa giace la suprema cagione della corruzione e della morte delle antiche nazioni. Sotto a ciascuna delle tre facce di Lucifero (trinità di privazione opposta alla perfezione somma di Dio) escono ale smisurate, che, dibattendo nell' aria, fanno tre freddissimi venti, onde l' acqua del *gran lago* convertesi in durissimo ghiaccio. Questi

tre venti sono tre ree spirazioni, che procedono dalla trina malizia di Lucifero, *disperazione, errore, accidia*; che traggono l'umanità a rovinare in un abisso pauroso, ov'è muta ogni luce di bene e di civiltà: come *operosità, chiaro intelletto e speranza animosa* (bellissime spirazioni della verace Trinità) ritraggono l'umanità caduta a lieta cima di luminosa vita immortale.

2. Il movimento dell' antica civiltà fu circolare.

« Colui, lo cui saper tutto trascende,
 Fece li cieli, e diè lor chi conduce,
 Sì ch' ogni parte ad ogni parte splende,
 Distribuendo egualmente la luce:
 Similmente alli splendor mondani
 Ordinò general ministra e duce,
 Che permutasse a tempo li ben vani
 Di gente in gente »
Inf., vii.

Fu buono avviso dei più antichi interpreti quello di prendere il moto circolare della sfera celeste, che Dante porge alla sua Fortuna, per simbolo della vicenda dei popoli, di basso in alto stato e di questo in quello.¹ Meditando su questa interpretazione, un forte ingegno de' tempi nostri² credette scorgere

¹ Cito, perchè poco noti, il discorso del Baldini sopra *l'essenza del fato* (Firenze, Sermartelli, 1570), e quello del Buonromei sulla *fortuna* (Firenze, Marescotti, 1572).

² C. Paganini. Vedi alcune sue *Osservazioni* pubblicate nell'*Araldo cattolico*, periodico lucchese (annata 1862).

nella descrizione della Fortuna dantesca un *preludio* alla dottrina de' *Ricorsi* di Giambattista Vico. Ma questo (s' io non erro) è poco argomento di onore al nostro Alighieri; il quale, studioso com' era di ogni buon seme della sapienza cristiana, già non dovea trascurare quel maggiore e miglior seme di filosofia della storia, che, raccolto dall' Evangelo, si giaceva nascosto nelle opere de' più valorosi coltivatori della parola di Dio.

Il Vico, se paragonato ai Padri e massime ad Agostino, non è autore di *scienza nuova*, ma solo di forma scienziiale: ed è poi, benchè con pura intenzione, corruttore di quella scienza, che di sì alta e chiara vena fu derivata dal magno scrittore della *divina città*. Egli in fatto, come se il *fiat lux* non avesse suonato, verbo primo di civiltà, nel mezzo ai tempi, volle vedere le tenebre della Gentilità anco nell' età luminosa dell' espiazione e della preparazione civile (età dei Comuni); e in vece dell' Evangelo, in cui virtualmente s' acchiude la storia ideale del mondo, tolse a norma ed a scorta il volume delle romane leggi, traendone gli angusti dettami ad abbracciare l' ampia distesa dell' umana storia. Ed ha un bel dire il Gioberti, che i *Ricorsi del Vico non escludono il miglioramento successivo*, e che *la costanza delle leggi mondiali arguisce un ricorrimiento perpetuo, benchè ascendente, delle stesse vicende*;¹ ma io non vedo come si acconci

¹ Nel *Primato*.

a cotesto miglioramento successivo il considerare, che fa il Vico, nell'età di mezzo una perfetta ripetizione della greca e della romana barbarie, e non vedo poi come possa affermarsi il perpetuo ricorrimiento, benchè ascendente, delle stesse vicende, da un filosofo cristiano; il quale, usato a cogliere l'intimo delle cose, ben dovrebbe avvisare impossibile un sostanziale ricorso di quelle pagane vicende, che ebbero loro nascosta cagione nell'amore perverso di turpi cose e di false ombre di bene: amore che, vinto ormai, diè luogo ad altro amore più degno e più veramente fecondo di sapienza, di bontà e di bellezza civile. Cotesto perpetuo ricorrimiento diventa vero, se si restringa alla storia dell'umanità pervertita; dacchè questa, tenendosi stretta dell'animo ai beni mutevoli della terra, ben conveniva che nelle permutazioni *senza tregua* di tali beni corresse e ricorresse, come travolta da turbine che mai non resti: ma, se voglia allargarsi il principio del pagano ricorrimiento all'umanità rinnovata da Cristo, e' riesce falso del tutto; chè l'animo delle nazioni cristiane vagheggia un bene vero e immutabile, e a lui senz'aggirarsi s'indirizza, quasi falcone verso il suo pasto, ¹

¹ « Quale il falcon, che prima a' piè si mira;
Indi si volge al grido e si protende
Per lo desio del pasto, che là il tira;
Tal mi fec' io »

e come dei fuggevoli beni non s' inalza, così de' mali non si fiacca. « È stato fatto (dirò con Agostino) per grande misericordia di Dio che tali beni (*i terreni*) non sieno desiderati come sommi beni da coloro, che credono in lui. »

Fermato questo, facile s' intende che l'Alighieri, se veramente precursore al Vico, avrebbe indietreggiato nel cammino della scienza vera e contraddetto a quella sapienza ch' egli coltivava con tanto studio ed amore. Ma veniamo alla prova. Mi par consentito da quel generoso, la cui sentenza io combatto, che Dante togliesse l' idea della sua Fortuna da questo luogo di Agostino, citato nei migliori degli antichi commenti ¹ e modernamente in una chiosa del Tommasèo: « Quelle cause, che diconsi fortuite, non le diciamo nulle, ma latenti, e le rechiamo alla volontà o del vero *Dio* o d' *altro spirito*. » ² Or bene,

Il bene posto da Dio innanzi agli occhi dei popoli potrebbe chiamarsi alla dantesca il *logoro*, che gira *Lo Rege eterno con le ruote magne*.

¹ Il Daniello reca il passo di Agostino sulla Fortuna e dice Dante aver tolto da esso il suo concetto; ma poi soggiunge che la Fortuna dantesca permutava i *ben vani* a capriccio, non secondo giudizio, e cita le *Prose* di Boezio, ove appunto si ragiona della volubile Dea dei mitologi. Io non so davvero come l'autorità di Boezio si accordi a quella di Agostino, e non so poi come Dante abbia potuto seguirle tutte e due! La stessa, anzi peggior confusione fa Pietro di Dante. Benvenuto vuole avvisarvi ad ogni costo la capricciosa Dea de' Gentili. Ma il Da Buti intende bene, e acutamente nella *luce* vede significata la natura angelica, secondo l' opinione di Agostino sul *fiat lux* della *Genesis*. Al Da Buti si accordano le *Chiosse anonime* pubblicate dal Selmi.

² Anco nella BIBBIA: *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur*. (Proverbi.)

se la figura della Fortuna dantesca fu spirata da queste feconde parole, egli è naturale pensare che la dottrina nascosta sotto cotale figura sia conforme a quella di Agostino: il quale pone nettamente disgiunte le due città, terrestre e divina, per la diversità del principio che le governa. Nell' una l' amore di sè spegne ogni dolcezza di casto affetto e ogni gentile virtù; nell' altra l' amore di Dio e d' ogni bellezza pura, come luce che piove dall' alto, veste gli animi di ogni abito virtuoso e leggiadro. A queste due città del Tagastense rispondono, già lo dissi, l' Inferno e il Purgatorio dantesco: e come l' Inferno, città pervertita, è affuocata da eterna fiamma di desiderio insaziabile; così all' imo del monte, *ove l' umano spirito si purga*, la stella dell' amore fa ridere il cielo ad annunziare il Sole (Cristo nella civiltà), che di calore e di luce conforterà il pellegrino su per la grave salita.

Adunque il discorso della Fortuna e del suo governo ben s' acconciava là dove è raffigurata l' umana città, che dei beni fuggevoli commessi alla Fortuna piglia sua cura e suo diletto sovrano. E il Poeta, che sì fino sentiva le ragioni della convenienza, vuole avvertito questo suo bello accorgimento, poneudo a contrapposto nel luogo rispondente del Purgatorio quella fantasia, onde parlerò a suo tempo, della femmina *balba* (l' ingannevole apparenza de' beni mondani), ch' è vinta e

cacciata dalla donna *onesta* (la verità insegnata da Cristo).

Nè i beni terreni per sè sono cagione di morte, ma l'amarli senza misura: e gli avari dell' Inferno, che da questo amore son vinti, pèrdono in eterno lo *mondo pulcro*, o, fuor di lettera, ogni bellezza di vita morale e civile; mentre gli avari del Purgatorio, che di quell' amore hanno lieta vittoria, per virtù d' espiazione e di sacrificio s' avviano a quella cima felice, onde scoppia vivo e spontaneo ogni più eletto germoglio.

Non credasi però che, restringendo all' umanità gentilesca il valore allegorico del moto della sfera vòlta in cerchio dalla Fortuna dantesca, io voglia far di questa una cosa colla Dea dei Gentili, stolta, cieca e ingiusta agitatrice della volubile ruota. La Fortuna dantesca è un' angelica mente, che va permutando i beni mondani con giudizio di sapienza e d' amore; e se gli uomini non secondino questo giudizio con discrezione di mente e con temperanza di cuore, non è da imputare a quella creatura beata, sì all' umana stoltezza, che malamente trascorre nel desiderio o nell' uso di que' beni: i quali certamente sono buoni in sè e dono anch' essi di Dio.

Come poi i cieli, gli astri e 'l loro splendore sono al Poeta simbolo di cose spirituali; così qui la luce della sfera della Fortuna vuol' essere tolta a simbolo di luce intellet-

tuale d'insegnamento: di quell'insegnamento, che viene agli uomini dalle grandi permutazioni de' beni terreni, da quelle fortunate vicende senza tregua *di gente in gente*, onde il sommo Duce delle nazioni, gastigando nella sua immutabile potestà la carne oltraggiosa de' popoli, preparava l'animo loro ad accogliere in sè la rivelazione della sua sapienza, perfettissimo lume, nella cui vista avrà lieta pace l'uomo e l'umanità.

3. *La ragione abbandonata a sè stessa fu l'unica guida dell' umana famiglia innanzi Cristo.*

« Ma non cinquanta volte fia raccesa
La faccia della *donna che qui regge*,
Che tu saprai quanto quell' arte pesa. »
Inf., X.

Mentre nel Sole, che di sè veste le spalle al monte felice dell' umana perfezione, ravvisai figurato il Dio rivelatore, fonte di luce perenne alle menti create; or di rincontro nella luna, che del suo lume riflesso giova il Poeta per la *selva fonda* e pel *cammino alto e silvestro* della buca infernale, io veggo simboleggiata la virtù della ragione, lume riflesso del Volto di Dio, che non cessò mai, benchè affievolito, di alluminare l'umanità rovinante

al basso dell' errore e del vizio. Ma questo lume, fioco, mutabile e talor soverchiato dalle tenebre della carne, non bastava a ravviare l' uomo verso l' altezza che aveva perduto; e un desiderio insaziabile consumò senza frutto i migliori spiriti dell' antichità.¹ Or siffatta impotenza occorreva, perchè l' umana ragione, partitasi dal sommo Sole del vero e del bene, volle farsi fonte di luce e unica dominatrice, a così dire, nel cielo delle menti umane. Onde il Poeta, tenendo d'occhio il suo intendimento allegorico, fa che Farinata ricordi la *luna* come la *donna che regge* nella città dolente: chè nè qui nè mai i danteschi accenni di mitologia sono da recare a vano studio di facile erudizione, ma sì ad utili avvedimenti morali o politici. Si avverta poi, siccome opportuno riscontro, che lo scendere del Poeta pe' burrati dell' Inferno è secondato dal venir meno della luna fino a mancargli affatto;² mentre al salire di lui sul monte del Purgatorio precorre il crescere della luce del Sole, che ognor più diritto lo ferisce e più vivo, finchè gli riluca nel bel mezzo della fronte,³ a nobil segno della vera e salda libertà della mente: e se

¹ « E desiar vedesti senza frutto

Tai, che sarebbe lor desio quetato,

Ch' eternalmente è dato lor per lutto :

I' dico d' *Aristotile* e di *Plato*

E d' altri molti . . . »

Purg., III.

² *Inf.*, XXIX.

³ *Purg.*, XXVII.

là, cessando il fioco barlume lunare, si spegne ogni virtù vegetativa, e a' mali sterpi seguono i ghiacci eterni; qui, crescendo la ricca luce del Sole, si fa meraviglioso il *buon vigor terrestre*, e i fiori e l' erbe nascono senza seme e fan primavera perpetua intorno all' uomo rinnovellato.

4. Corrompimento perenne dell' antica civiltà.

« Dentro dal monte sta dritto un gran veglio,
Che tien vólte le spalle invér Damiaata,
E Roma guarda sì come suo specchio. »
Inf., XIV.

La separazione de' due regni, la spiccata diversità delle due cittadinanze, in cui si discerne l' umanità, è il principio sommo della filosofia storica ispirata dal Cristianesimo. Or quella separazione, quella diversità sta massimamente nel diverso processo della vita: chè nell' una, *generata della carne* (seme di corruzione), la vita è un continuo corrompimento, è uno sfarsi lento lento, come per segreto veleno;¹ nell' altra, *generata dello spirito* (vitalità senza fine), la vita è un meraviglioso accrescersi e invigorire per intima e poderosa fecondità. Or mentre questo accrescersi e in-

¹ « Blandoque veneno
Desidia virtus paulatim evicta senescit. » (Silio Italico lib. III, vv. 580, 581.) Nessuno, ch'io mi sappia, disse meglio il corrompersi della civile società romana.

vigorire è bellamente rappresentato a suo luogo, qui nell' Inferno il Poeta volle render figura di quel corrompersi e disfarsi a poco a poco non solo nel continuo aggravar delle colpe e rinfiere delle pene, ma anche in un' immagine a bella posta scolpita dalla sua fantasia. L'immagine, ch'io dico, è il *gran Veglio*, diritto dentro dal monte Ida, che, di *fin' oro* la testa, di *puro argento* le braccia e 'l petto, è di *rame* *infino alla forcata*; *Da indi in giuso è tutto ferro eletto*, *Salvo che 'l destro piede è terra cotta*; *E sta 'n su quel più che in sull' altro eretto*. Se la statua veduta in sogno da Nabuccodonosor diede già molta briga a' savi babilonesi, questa non ne ha dato meno all' infinita schiera de' Commentatori di Dante; e chi volle vedervi la successione degli imperi fino a quello d' Augusto (*testa di fin' oro formata*), chi le varie forme di governo civile, chi le quattro età mitologiche. Nessuno però ha avuto riguardo all' universale allegoria del poema e a quella speciale della prima Cantica; chè altramente, io credo, non sarebbesi lasciato di accennare come nel Veglio sia raffigurato il corrompimento perenne dell' umanità innanzi Cristo: il dirupare di questa dalla nobile integrità dell'innocenza (*fin' oro*) alla vanità della gloria e della potenza (*argento*), alla cupidigia delle ricchezze (*rame*), all' abuso della forza (*ferro*) e finalmente all' estrema viltà dei sensuali dilette (*terra*)

cotta). Così interpretando, si fa manifesto perchè Dante faccia gocciare da ciascuna parte (*fuor che l'oro*) del mistico Veglio grande copia di lacrime; che poi, raccolte, diroccandosi nella *valle d'abisso dolorosa*, fanno i quattro fiumi infernali, simbolo delle torbide e lagrimose affezioni, onde furon cagione quei falsi beni, poi che divennero il segno supremo della civil comunanza.

5. Tutte le idolatrie

*furono mostruose trasformazioni o pervertimenti
del monoteismo rivelato.*

« Quelli, ch'anticamente poetaro
L'età dell'oro e suo stato felice,
Forse in Parnaso esto loco sognaro.
Qui fu innocente l'umana radice;
Qui primavera sempre ed ogni frutto;
Nèttare è questo, di che ciascun dice. »
Purg., XXVIII.

A quella guisa che il vizio fu definito dal Nostro un divertire dall' *uno* al *molteplice*,¹ la superstizione, o il falso culto seguito al vizio, potrebbe definirsi un divertire dal monoteismo al politeismo. E se nel vizio traluce un simulacro o una parvenza del bene abbandonato, chè altramente non potrebbe sedurre il nostro

¹ « Peccare altro non è che trascorrere dall' *uno* spregiato al *molteplice*. » (*De Monarchia*, lib. I, § 17.)

amore (come stupendamente dimostra Agostino nelle sue *Confessioni*),¹ anco nel politeismo è un'immagine corrotta del monoteismo; e i simboli e i miti, onde la baldanzosa fantasia delle antichissime genti l' ebbe vestito, rendono un qualche barlume delle verità monoteistiche.² Questa sentenza, in cui si raggiunsero omai le menti più valide e più addottrinate, fu già nell' animo del Poeta, mirabile precursore dell'età nostra in opera di sapienza. Egli a Matelda, angetta del terrestre Paradiso, fa dire:

Quelli, ch' anticamente poetaro
L' età dell' oro e suo stato felice,
Forse in Parnaso esto loco sognaro;

ov' è a notare la bella proprietà di quel sognaro; chè il sogno è un ritorno del pensiero su cose già note, ma falsamente e bizzarra-

¹ Lib. II, cap. 6 Le stupende parole del Tagastense, ove a terribile sottigliezza di mente speculativa si congiunge il vigore di lirica fantasia, sono conchiuse in questa sentenza: « Così fassi adultera l' anima, quando, sviandosi da te (*Dio*), cerca fuori di te ciò che non può trovare puro e schietto, se non tornando a te. » E che altro intende il Poeta, facendosi dire da Beatrice (*Parad.*, V):

« Io veggio ben sì come già risplende
Nello intelletto tuo l' eterna luce,
Che, vista sola, sempre amore accende:
E s' altra cosa vostro amor seduce,
Non è se non di quella alcun vestigio
Mal conosciuto, che quivi traluca »³

² I Pagani stessi riconobbero alcune somiglianze tra i documenti biblici e le loro teologie; ma stoltamente ne argomentarono l' anzianità di queste su quelli: a cui argutamente rispondeva Tertulliano non essere conforme a natura che l' ombra preceda al corpo e l' immagine della verità vada innanzi alla verità. Vedi il cap. 47 del suo *Apologético*.

mente raccozzate dalla fantasia; e veramente il pensiero delle nazioni pagane, aggirandosi nelle idolatrie, ritornava, siccome in sogno, alle smarrite e lontane immagini della religion primitiva. A mostrar poi per esempio la rispondenza accennata, essa Matelda segue:

Qui fu innocente l' umana radice;
Qui primavera sempre ed ogni frutto;
Nèttare è questo, di che ciascun dice.

Chi nella primavera perenne non iscorge adombrata la ferma serenità dell' animo senza colpa, non caldo per ira, non freddo per odio, ma dolcemente temperato per amore? Chi nella copia di ogni dolce frutto non avvisa la bella fecondità dell' amoroso e mondo volere? E chi pel nèttare, tanto caro ai poeti, non intende simboleggiato quello stillare soavissimo delle dolcezze di Dio nel cuore dell' uomo innocente? Male si cerca nelle antiche favole di che contrastare alla divina parola; mentre esse, chiunque vi cerchi con pura intenzione, porgono documento antico e solenne della verità e dell' eccellenza di lei.

6. *La corruzione dell' unica lingua fu necessario
effetto della prima colpa.*

« La lingua, ch' io parlai, fu tutta spenta
Innanzi che all' ovra inconsumabile
Fosse la gente di Nembrot attenta. »
Parad. , XXVI.

Poichè fu guasto nell' uomo il più eccellente discorso della mente, il segreto ragionare con Dio, anco il discorso esteriore o la parola dovette corrompersi: e come prima, specchio vero dell' animo innamorato di Dio, ella rese accolto nella sua forma lucente, fiorita, armoniosa, l'ordine vivo dell' amore, onde ogni cosa creata era segno visibile; così, dopo rotta per violenza di colpa la naturale integrità dell' umana natura, ella stessa per mutata forma diede immagine della nuova discordia, quasi raccogliendo in sè e l' aspro suono della tempesta e l' orrore di notte senza stelle e la sterilità di selvaggio terreno. La più divina parte di quel perfetto legame di pensiero e di voce, siccome quella che si riferiva alle altissime e più riposte relazioni dell' umano spirito con Dio e con gli altri spiriti creati, diventò non intelligibile all' uomo caduto; nè rimase il senso dell' immutabile proprietà dei veri nomi delle cose insegnati da Dio, ¹

¹ « Una certa forma di parlare fu creata da Dio insieme con l' anima prima...; la quale forma veramente ogni lingua parlante userebbe, se per colpa della umana presunzione non fosse stata dissipata. » (*Della volgare favella*, 1, 6). Similmente il Vico, discor-

ma, posti quelli in dimentico, formò vocaboli nuòvi e li andò variamente manipolando, secondo che dettavano l' amore dell' apparenza e il suo fallace talento: ¹ onde la prima lingua ebbe a rinnovellarsi di generazione in generazione fino a spegnersi del tutto. ² « Ogni corruzione d' uomo o di popolo (come bene afferma il De Maistre) è subitamente seguita da una corruzione di linguaggio, che vi risponde a capello. » ³ Or potremo noi pensare che alla corruzione dell' *anima prima, che la prima Virtù creasse mai*, non andasse dietro la corruzione del linguaggio? Vano è dunque il cercare, com' altri fece, qual sia tra le anti-

rendo della lingua usata dai *Poeti teologi*, dice: « Cotal primo parlare non fu un parlare secondo la natura di esse cose, quale dovette' esser la *lingua santa* ritrovata da Adamo, a cui Iddio concedette la divina *Onomathesia*, o vero imposizione dei nomi alle cose secondo la natura di ciascheduna. » (*Scienza nuova*, II: *Della logica poetica*). E come quel « ritrovata » del Vico vuol' essere inteso con discrezione, cioè non senza aiuto soprannaturale, così nel Nostro quel « ch'io fei » (*Parad.*, XXVI, 114) ha da temperarsi conforme alla dottrina ch'io vado esponendo.

¹ « Opera naturale è ch' uom favella;

Ma così o così natura lascia

Poi fare a voi secondo che v' abbellà.... »

Questi versi, che debbonsi riferire all' uomo lasciato alle sue sole forze naturali, furono tolti da Max Müller ad epigrafe delle sue letture *Sulla Scienza del linguaggio*, ove afferma frutto di mentale istinto ciò che nella lingua è *materiale*, di libero ragionamento ogni *formale varietà*.

² Che nullo effetto mai razionabile

Per lo piacere uman, che rinnova

Seguendo il cielo, sempre fu durabile. »

Nello stato d' innocenza anco ogni *effetto razionabile* avrebbe avuto unità e durabilità per la fermezza dell' *umano piacere* in Dio. Vedi sopra il cap. 5^o: della prima distinzione di questa parte.

³ *Veglia di San Pietroburgo.*

chissime lingue la parlata da Adamo; giacchè essa fu *tutta spenta innanzi all' ovra inconsu- mabile*, e fu di natura tanto dissomigliante da ogni presente favella, che non ci basti l' animo di racquistarne l' idea.¹ Però Federigo Schlegel, che dall' intimo della metafisica fece zampillare, quasi polla da vivo pómice, onda si chiara di eloquenza, scrisse: « Badando ai sensi e agli organi, di cui ora siamo forniti, e' ne riesce tanto impossibile di farci un' idea anco imperfettissima della lingua posseduta dal primo padre, innanzi ch'ei perdesse il vigore, la perfezione e la nobiltà di sua natura, quanto sarebbe il farsi a ragionare di quell' arcano linguaggio, onde gli spiriti immortali mandano i lor pensieri per le ampie vie del cielo sulle ali della luce², o di quelle parole, non dicibili da menti create, che suo-

¹ Se l'idea della perfettissima lingua dell' uomo innocente andò smarrita, ne restò vivo bensì nell' animo dei più tardi nipoti il desiderio e la ricordanza. Di questo m'è testimonio la *lingua degli Dei* in Omero, che, siccome opposta a quella degli uomini, vuole essere un miracolo di perfezione; onde mal si appose G. B. Vico, pigliandola per la *lingua eroica* de' popoli ancor fanciulli. Cf. *De Const. phil.*, cap. XXIII.

² Mi piace di recar qui un bel passo di Agostino, perchè nobilmente dichiara queste parole del Pensatore alemanno e insieme dà luce al nostro argomento: « *E udirono la voce di Dio, che camminava per lo Paradiso all' ora di vespero*; cioè, in quell' ora, che già era solito visitare questi privati della luce di verità. Perocchè forse prima Iddio lor parlava nell' animo in altri modi effabili od ineffabili, come anco parla con gli Angeli, illustrando di essa incommutabile verità le menti loro, in cui è potenza di conoscere in uno ciò che per tempo è diviso. Forse, dico, così parlava con essi, se non con tanta partecipazione della divina Sapienza, quanta ne cape negli Angeli, pure ad umana misura quanto si voglia minore, ma per la stessa guisa di visitazione e di linguaggio. » *Gen. ad lit.*, XI, 43.

nano nel grembo imperscrutabile della Divinità; ove, secondo il detto del sacro Cantore, l' *Abisso chiama l' Abisso*, cioè la pienezza dell' infinito Amore chiama l' eterna Maestà. » ¹ Nè, ponendo la corruzione della lingua come natural conseguenza del primo fallo, il Poeta contraddice a quel documento biblico, che tutti riconoscono per ischiettissimo fonte di scienza storica, ² e a ciò ch' egli stesso afferma; ³ dacchè *confusione* sia cosa differente da *corruzione*; la quale, opera lenta e concorde delle umane generazioni, benchè trasmutasse la lingua dall' antica bellezza tanto da farne perdere ogni vestigio, non potè mai condurre i parlanti una lingua sola a grave contrasto di usi e di intendimenti. Ma la corruzione, se ben si guardi, fece meglio disposta l' unica lingua a quella moltiplicazione, o corruzione molteplice e diversa, che doveva disperdere i superbi della valle di Sennaar per tutta la faccia della terra. O arte mirabile di Provvidenza! L' uomo dapprima abusò del pensiero,

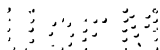
¹ *Prelezione sulla filosofia del discorso*. Vienna, 1830.

² In un volume, volto da' suoi compilatori a combattere tutto che sapesse d'antico, leggo: « I veri insegnamenti della ragione non possono mai contrastare a quelli della rivelazione; onde l' una dee convenire con l' altra intorno all' origine delle lingue. » (*Enciclopedia francese*).

³ Questi è Nembrotto, per lo cui mal coto
Pure un linguaggio nel mondo non s' usa. »

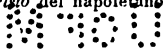
Inf. XXXI.

Così nel libro *Della volgare favella* (1, 6); dove poi mostra di credere coi più che la lingua di Adamo perdurasse incorrotta fino all' edificazione di Babele.



e si corruppe la parola, che n'è immagine viva; poi abusò della lingua, in quanto è legame primo di società, e la lingua fu ad un tratto confusa e in sè stessa moltiplicata e divisa. Se l'innocenza avesse fermato il suo nido sulla terra, l'umana città sarebbe durata concorde e amorosa, come una gran famiglia, nella riverenza del suo padre invisibile; ma, fuggita da noi quella bellissima figlia del cielo, si levò gigante la superbia degli uomini a rinnegare la divina paternità, e il fortissimo Nembrot, fidato in sè stesso, adunò il volere di tutte le genti in una città contro Dio. Il quale, dirompendo il collegato volere per improvvisa diversità di pensamenti e di affetti, massime intorno alle cose soprannaturali,¹ scisse la lingua e partì le genti, rendendo così possibile la separazione perenne di quel popolo eletto, ch'era deputato da Lui a preparare il genere umano alla *città del Dio vivo*, visione di pace. E qui torna bello il pensare come gli umani ordinatori di questa vera città per virtù di umile affetto racco-

¹ « . . . In quanto le differenti forme di favellare rispondono a particolari disposizioni dell'animo dei popoli, tutta la diversità della lingua sulla terra apparisce, anco all'occhio dell'uomo di scienza, come un effetto di un rinnegamento della primitiva religione. » (*Della Confusione delle lingue a Babele*: Considerazioni linguistiche e teologiche sul Genesi, XI, 1-9, per Francesco Kaulen. Mainz, nei tipi di Francesco Kirchheim, 1861.) L'*atto Babele* fu manifestazione concorde di questo rinnegamento; ma Iddio discese e, rivelando ad Eber la *pienezza* dei tempi, tolse tra lui e le altre genti ogni comunione di vita e di pensiero. Cf. la *Vita di Gesù Cristo* del napoletano Fornari (Barbèra, 1869).



gliessero in sè a nuova unità le molte lingue, già sparse dal soffio della superbia; prenunciando col mirabile fatto la *futura unità dell' animo* nelle genti rinnovellate,¹ se pur non vogliasi immaginare che a siffatta spirituale unità segua nell'estremo de' tempi anco la materiale unità della lingua.²

7. *Come dell' antica civiltà fosse un qualche rampollo buono ad innestarsi alla nuova.*

« Non era lunge ancor la nostra via
Di qua dal sommo, quand' io vidi un foco,
Ch' emisperio di tenebre vincia. »
Inf., IV.

Quella poca famiglia di eroi, che in aria quieta e splendente, ma tutta circondata di tenebre procellose, vive lieta e concorde, autorevole nel sembiante, parca e soave nel favellare, bella d' animo saldo e sereno, parmi simboleggiare quel po' di buono, che tra i mali frutti dell'antico errore ebbe germogliato, quasi *dolce fico tra li lazzi sorbi*. E come amor di patria, desiderio di gloria, sapienza furono i

¹ Agostino, *Sopra il Salmo LIV*. I. l' unità della voce esteriore fu simbolo di quella scienza della voce interiore, o del Verbo, il cui sicuro possesso è ultimo segno all'umana generazione. Vedi nell' *Epistole* di Sant' Antonino, arcivescovo di Firenze.

² Cf. l' op. citata di F. Kaulen, al cap. XV.

più eletti rampolli dell' antica civiltà; ¹ così Dante ne reca esempî di famosi in alcuna di quelle virtù: Elettra, Ettore, Enea, Cesare, Cammilla, Pentesilea, Latino e Bruto, nobilmente consigliati da carità di patria; Lucrezia, Giulia, Marzia, Corniglia e il Saladino, ² desiderosi di gloria più che di vita; Aristotile, Socrate, Platone e gli altri tutti filosofi o poeti teologi, per amore e per abito di sapienza maestri al mondo. Ma il filosofo della storia non si sta contento di accennare ciò, in cui s' acchiuse il meglio dell' età gentilesca; si vuol porre in rilievo come quel meglio s' aggiunge per mirabile innesto al buono della presente civiltà. Così Dante adoprava, immaginando che alcuni degli abitatori del *nobile castello*, usciti gli incontro e resogli onore di *salutevol cenno*, lo facessero della loro *schiera*. Quando, chiuso nel segreto della fantasia, ripenso e veggo in immagine il simbolico pellegrino dei tre regni entrare nel *nobile castello* coi cinque savi e, trattosi con essi *dall' un de' canti, in luogo aperto, luminoso ed alto*, conoscere ed ammirare l' eroica famiglia; io nel

¹ Da questo non si prenda animo a cogliermi in contradizione per quello che ho detto al cap. 4^o; giacchè la sapienza pagana fu viziata dall' *antico errore*; nè l'amor di patria e il desiderio di gloria, non governati dalla più alta cura del vero e del bene, potevano bastare a sè stessi e serbare temperanza incorruttibile. Del resto le naturali facoltà dell' uomo, la ragione e il cuore, ben doveano dar frutto, ma difettoso e facile a corrompersi.

² Questo grande Sultano, benchè vissuto nel secolo XII, per animo e per vita è da annunziare tra coloro, che ci rappresentano il meglio di una civiltà senza Dio.

cuore mi esalto, come avessi dinanzi tutta intera quella giovane generazione di Cristo, onde il Poeta è interprete; la quale, forte di una coscienza immutabile, apprezza e scerne con sicuro giudizio, e, come gitta da sè lo *scoglio* di ogni turpitudine, così lieta d' ogni bel costume si veste, e, rinnovando per virtù d' amore il *vecchio Adamo*, si leva a Dio.

III.

L' UMANA FAMIGLIA DOPO CRISTO

1. *Rispondenza del Purgatorio dantesco alla compagnia civile delle genti rinnovellate.*

« E canterò di quel secondo *regno*,
Ove l' umano spirito si purga,
E di salire al ciel diventa degno. »
Purg., I.

Dacchè in sull' entrata dell' Abisso *l' aria senza tempo tinta* e il tumulto delle voci e de' suoni fieri e discordi ne fece palese la condizione del regno, ond' è imperatore Lucifero; ben si conviene che all' appressar del monte felice il vivo azzurro dell' *aer puro* e la stella d' Espero, simbolo di lieto amore, ne facciano accorti di quel nuovo regno, che piglia ordine bello di vita dal governo di Cristo.¹

¹ Le anime buone si *raccolgono*, per ordinato affetto, che le muove e regge; ma gli *spiriti mali* si *calano*, quasi corpo inanimato nel fondo cieco delle acque. Vedi *Purg.*, II, 104-105.

Là scendesi quasi a tentone nell'ombra e nel vano; qui si sale all'aperto su monte luminoso; ¹ e con profondo accorgimento: chè la gente dipartita da Dio, pienezza d'essere e di luce, va brancolando nella tenebrosa vanità delle cose mondane; mentre la nuova cittadinanza di Cristo, essendo una cosa con Dio, va dritta nella luce e ascende alla salda ròcca della *Gerusalemme celeste*. Non più il lume fioco ed incerto della Luna, ma quello forte e pieno del Sole, simulacro di Dio, che si rivela all'umanità. A questo lume fecondatore la terra nostra rinverde e s' apre in lieta copia di fiori e di frutti (i *fiori* e i *frutti santi*, onde nel *Paradiso*); ² e le segrete viscere di lei, sentendo anch' esse l'onnipotente virtù, che penetra per l'universo, mandano fuori ricca vena di purissime acque. In tanta letizia di terra e di cielo tu quasi pregusti le dolcezze dell'eterna dimora; e *come, annunziatrice degli albóri, L'aura di maggio muovesi ed olezza*, il vento soave delle angeliche penne t' annunzia Iddio, imperatore di questo lieto regno. Già vedemmo Lucifero al fondo del *pozzo scuro*, in mezzo alla ghiaccia, riguardare da ogni parte la tomba divoratrice, accogliendo nel suo sentimento di re tutte le pene de' suoi soggetti: or qui vediamo al sommo del monte,

¹ Anco in San Paolo il *monte di Sion*, ov'è la *città del Dio vivo*, simboleggia la Chiesa di Cristo e fors'anco la nuova società civile cristiana. Vedi i miei *Accenni di filosofia della storia*, parte I, cap. 3.º

² Canto XXII, v. 48.

che più si leva dall'onda, tra rigogliosa primavera, che l'alta terra senza seme gitta, mostrarsi Iddio redentore sotto forma di Grifone, raggiante negli occhi di Beatrice. Ma non è qui sua dimora: egli passa trionfando, e lo seguono in cielo tutti coloro che, lottando col male, ebbero vittoria allegra della fortuna e di sè.

2. Soprannaturalità del Cristianesimo.

« Se il mondo si rivolse al cristianesimo,
Diss' io, senza miracoli, quest' uno
È tal, che gli altri non sono il centesimo. »
Parad., XXIV.

Testimonio di altezza d'ingegno non è solo la novità de' concetti, ma anco la riconoscenza lieta di concetto alto e vero, che, per antico accennato, fu poi negletto. Di siffatta riconoscenza piacquesi soprammodo il grande Alighieri, a cui l'antico senno, perennemente ripensato, fu quasi voce viva, che autorità di affetto avvalorò: e bella prova ne sono i versi qui sopra, che rendono schietto un luogo della *Città di Dio*; ove Agostino, toccato di quelle opere, *a cui natura Non scaldò ferro mai, nè battè ancude*, grida contro coloro, che in materia di miracoli malignamente si mettono al niego: « Quest' uno grande miracolo basta a noi, che già tutto il mondo ha creduto esse verità senza veruno

miracolo. »¹ E davvero la stessa genesi dell' universo non ha meraviglia, che agguagli quella grandissima della creduta Parola: divina luce, a' cui raggi, discioltosi l' *uom vecchio*, nacque una *creatura nuova*, che vive nel tempo e pur si pasce dell' eterno; è affannata dal turbine della vita presente, e pur si sta gloriosamente accolta nella quiete dell' invisibile verità; è congiunta al corpo, ma bellamente si spazia nell' ampia libertà dello spirito. Or questo miracolo, che ogn' altro avanza, porge al filosofo della storia bello e capitale argomento. Perocchè, dimostrato che la Parola del Cristo non fu naturale accrescimento di civiltà, ma soprannaturale virtù che ricrea, si fa necessaria la discrezione dell' umana storia in due tempi, secondo che la mente sociale avvallò nell' ombra della materia, o si levò nei rinnovati splendori dello spirito; e così vengon tolte di mezzo le due sentenze estreme dell' avanzare continuo e del continuo indietreggiare dell' umana famiglia; alle quali anco pensatori di gran nerbo furono tratti dal guardare una parte sola della vita degli uomini sulla terra, l' ieri o l' oggi; mentre avrebber dovuto rallargare lor vista, considerando e l' ieri e l' oggi nel divino aspetto del Verbo, che li congiunge e discerne.²

¹ *Città di Dio*, XXII, 5.

² « Gesh' Cristo ieri e oggi: egli anco ne' secoli. » San Paolo, *Epistola agli Ebrei*, XIII, 8.

3. *Conversione meravigliosa dell' umanità a Dio per virtù del Cristo.*

« Da questa parte cadde giù dal cielo;
E la terra, che pria di qua si sporse,
Per paura di lui fe' del mar velo,
E venne all' emisferio nostro; e, forse
Per fuggir lui, lasciò qui il luogo vòto
Quella, ch' appar di qua e su ricorse. »

Inf., XXXIV.

Se nel monte, « ove l' umano spirito si purga, » è figurata l' umana città rinnovata per virtù di sacrificio e di amore, il fuggire da Lucifero e ricorrer su della terra a formare quel monte dee figurare il volgersi delle genti all' altezza del Cristo, lasciando il cieco abisso di Lucifero: e bene quel *su ricorse* dice la prontezza dell' animo, che, portato dall' ardente spirito di Dio, rivola al cielo. Qui la dantesca fantasia, immaginando, ritrae della grandezza di que' terribili commovimenti della materia, che precorsero alla formazione dell' uomo ¹, e che a quando a quando, ma con men di vigore, tornano a ricordarci la caducità delle cose e l' infinita Potestà, che le regge. E chi, leggendo di Lucifero, traboccato dal cielo, che fuga la terra e la fa ricorrere in su a formare un monte, non ripensa i commovimenti terrestri ne' dì della creazione;

¹ « Manifestum est, quod *virtus elevans* est illis stellis, quae sunt in regione coeli . . . , sive *elevet per modum attractionis*, ut magnes attrahit ferrum, sive per *modum pulsionis*, generando vapores pellentes, ut in *particularibus montuositatibus*. » *QUAESTIO DE AQUA ET TERRA*, § 21. Cf. Ferrazzi, *Manuale*, II, 250.

l'avvallare dei monti e il montar delle valli al cenno dell'Onnipossente? Già nell'apparire e adornarsi della terra al muovere della luce vide il sommo Agostino una sublime figura del più gran fatto del mondo morale, la ricreazione dell'umano spirito per virtù del Cristo; ¹ e, « come l'un pensier dell'altro scoppia », forse dall'antico e solenne concetto rampollò nella mente del Nostro il simbolo meraviglioso, ch'io tolsi a dichiarare.

—

*4. L'amor del bene è principio dell'operare
all'umanità rinnovata.*

« Lo bel pianeta, che ad amar conforta,
Faceva tutto rider l'oriente »
Purg., I.

Quanta schiettezza d'immagini e quanta mirabile rispondenza di acconcia dottrina! Dopo lunga notte il desiderato mattino torna a rallegrare gli occhi e l'animo del Poeta: e se già, quando teneva *altro viaggio*, egli ebbe a perdere la speranza dell'altezza per la guerra mossagli dalla *bestia senza pace, carica di tutte brame*; ora è confortato a lieta speranza dal bel pianeta d'amore, che fa più vivo e ridente il dolce zaffiro del purissimo

¹ *Confess.*, XIII, 12.

cielo.¹ Chi si rechi a mente che il Poeta è figura dell' uman genere e che il monte, alle cui grotte siam giunti, simboleggia l' umana città rilevata dal Cristo a vita novella, nel riso del cielo a' raggi del *bel pianeta* riconoscerà la bella disposizione ad amare le alte e divine cose, che, posta negli animi de' cittadini della nuova città, mette fiori di non più vista bellezza e dà frutti d'ineffabile soavità. E come l' amoroso conforto, che ne viene da lieta stella, s' insinua lievissimo e non avvertito, quasi vapore invisibile; così la disposizione, che accenno, nasce in noi, figli di Cristo, non avvertita e segreta; l' è come *studio* in ape di annidarsi, trepidando, nei calici odorati e di succhiarne il mèle.

¹ Già il *maggior Piero* (*Ep.*, II, 19), per quell' ottimo studio di recare le cose corrutibili più belle a segno delle incorruttibili, nella stella mattutina, che nascerà dentro il cuore degli uomini, ci volle significare con gentile allegoria il primo amore di spirituale bellezza, che, rallegrando di lume soave le oscure menti, precorre al prossimo giorno della verità. Ecco le sue parole: « Abbiamo più saldo il testimonio de' Profeti; a cui ben fate ponendo l'occhio, quasi a lucerna splendente per la caligine, finchè il giorno albeggi e la stella del mattino nasca nei vostri cuori. »

5. *I falsi beni e la verità.*

« Mi venne in sogno una femmina balba,
 Negli occhi guercia e sovra i piè distorta,
 Con le man monche e di colore scialba.
 Io la mirava: e come il Sol conforta
 Le fredde membra, che la notte aggrava;
 Così lo sguardo mio le facea scorta
 La lingua e poscia tutta la drizzava
 In poco d'ora, e lo amarrito volto,
 Come amor vuol, così le colorava.
 Poi ch'ell'avea il parlar così disciolto,
 Cominciava a cantar sì, che con pena
 Da lei avrei mio intento rivolto.
 Io son, cantava, io son dolce Sirena
 Che i naviganti in mezzo 'l mar dismago;
 Tanto son di piacere, a sentir, piena.
 Io trassi Ulisse del suo cammin vago
 Al canto mio; e qual meco s'ausa
 Rado sen parte, sì tutto l'appago.
 Ancor non era sua bocca richiusa,
 Quando una donna apparve santa e presta
 Lunghezzo me, per far colei confusa.
 O Virgilio, Virgilio, chi è questa?
 Fieramente dicea; ed ei venia
 Con gli occhi fitti pure in quella onesta.
 L'altra prendeva e dinanzi l'apria,
 Fendendo i drappi, e mostravami 'l ventre:
 Quel mi svegliò col puzzo che n'uscia »
Purg., XIX.

Avendoci mostrato il Poeta nella perduta città la signoria de' falsi beni sull'animo delle nazioni, or torna opportuno che nella città rinnovata e' ci mostri per bella visione come la verità, quasi raggio che rompa da nebbie vane, togliendo via ogni falsa apparenza di bene, schiari l'occhio delle nazioni alla vista del buon sentiero, che le meni alla mèta. Nè l'ingannevole apparenza de' falsi beni poteva esser meglio significata,

che per l'addrizzarsi e rabbellire della *femmina balba* allo sguardo di Dante; giacchè i falsi beni, che di lor natura non han bellezza da prenderci l'animo, sieno rabbelliti dalla fantasia, che con essi vagheggia per mala usanza.¹ E anco l'opera della verità, chiamata da Paolo *spada dello spirito*, è bene ritratta in quel fendere i drappi, che avvolgono il fetido ventre della mala femmina. Pugna fatale si è questa della verità contro l'errore, del bene contro il male; e noi la combatteremo in ogni tempo, e pur dovremo combatterla per necessità di natura, finchè da questo antico nido d'ire e di guerre non leveremo il volo a quell'*angelico tempio*, ov'è pienezza di amore e di pace. Ma grande in questo è la differenza tra l'uomo senza Cristo e l'uomo rinnovellato nel Cristo: chè se il primo, vago come Ulisse nel suo cammino, perchè senza lume di verità, fu tratto a morte dalla *dolce Sirena*; il secondo, fisso com' aquila in quel lume di vita, vinta ogni fallace dolcezza, vola alle fragranze dell'eterna primavera. E un'altra cosa vo' notare; che, cioè, per due volte i falsi beni muovono assalto a Dante: prima sul *cominciar dell'erta*, quando ancora il suo piede era più fermo nelle basse che nelle alte cose; poi, già varcato l'Inferno e presso

¹ Quanto possa la viziata fantasia anco in fortissimo spirito, che, cessando l'antica dispersione del suo cuore, voglia raccogliersi in Dio, vedilo nelle *Confessioni* del figlio di Monica (lib. VIII, cap. 11).

al sommo del Purgatorio, quando la conoscenza dei mali antichi e l'amore del nuovo bene hanno quasi rifatto in lui la bella sembianza di Dio. Ecco diversità sapiente: là Dante è soccorso dalla scienza; qui dallo spirito della verità, abitatore degli animi puri: là è l'intelletto, che muove il cuore a cacciar fuori l'amore de' beni falsi e caduchi; qui è il cuore, che spontaneo combatte quel torto amore in bella concordia coll' intelletto. Riferisci questo all' umana specie, secondo la costante allegoria, e vedrai nobile immagine del cammino de' popoli nella civiltà rinnovata.

— .

6. *L' umiltà in quanto è virtù civile.*

« Quivi mi cinse, sì come altrui piacque.

O meraviglia! chò, qual egli scelse

L' *umile pianta*, cotal si rinaque

Subitamente là, onde la svelse. »

Purg., I.

Ell' è sublime bellezza che il Poeta, anima *sdegnosa*,¹ e di sì fiera coscienza da sentirsi *tetragono ai colpi di ventura*,² la cui parola è come vento, *che le più alte cime più percuote*,³ ami ricingersi dell' *umile giunco*⁴ per salire

¹ *Inf.*, VIII.

² *Parad.*, XVII.

³ Ivi, loc. cit.

⁴ Ognun sa che in questo giunco, a giudizio di quasi tutti gl' interpreti, è figurata l' *umiltà*.

a quel sommo di verzura e di lume, ch' è manifesto segno della perfezione civile. Il grand' uomo ben vide come l' umiltà fosse verace grandezza delle nazioni;¹ e io qui son lieto di aprire l' alta mente di lui.

Dall' umiltà, che spegne il terribile amore di sè,² derivasi ogni civile bontà: amore del bene comune, conoscenza del giusto, temperanza, pace e forza. Si raffronti a questo vero tutta quanta la storia, ed ella ci si farà più chiara e lampante, *come a raggio di Sole specchio d' oro*. Se nella vita delle antiche nazioni fu tempo di buon vigore, e' fu certo nel primo lor nascimento; quando i nuovi cittadini, non avendo ancora di che superbire, dentro studiarono a bene, fuori signoreggiarono giustamente, nè ebbero l' animo a sconsigliati ardimenti.³ Ond' è che la piccola gente de' Greci valse a far volgere *in basso L' altezza de' Troian che tutto ardiva*,⁴ tornando il superbo Ilion *in cenere e 'n caverne*,⁵ e i favoleggiati *raccogliatici di Romolo* tanto

¹ « In essa (umiltà) è un principio di umanità e civiltà. » Tommasèo, nel *Commento al canto XI del Purgatorio*.

² Quanto l' amore di sè oppongasi a buona convivenza civile si raccoglie da queste parole gravi, che Caterina da Siena scriveva a' reggitori di Firenze: « Onde (*per l' amor proprio*) vediamo in « ogni cosa mancare la santa giustizia. I signori naturali son fatti « tiranni. Al petto del comune non si nutricano i sudditi con giustizia, nè carità fraterna; ma ciascuno con falsità e bugie attende « al bene proprio particolare e non al bene universale. Ognuno « cerca la signoria per sè e non il buono stato e reggimento della « città. »

³ Sallustio, *Catilinaria*, cap. 39.

⁴ *Inf.*, XXX.

⁵ *Purg.*, XII.

poterono in arme da fiaccare l'orgoglio dei Cartaginesi.¹ Venendo a più recenti stagioni della storia nostra, noi fummo grandi quando, posta giù l'antica alterigia, ci raumiliammo a semplicità di costume e a piccolo e moderato imperio. Vestiti di cuoio e d'osso, contenti di lor dolce nido, que' vigorosi del secolo di Bellincione² si dimostrarono in ogni fortuna principi. Ma, rimontata la superbia del vivere, tornarono i subiti rigogli e le viltà e le miserie, che di tanto scemarono la dignità del nome italiano. Forte di cotali esempî, io raccomando al popolo di questa mia terra, *ove nutrito fui sì dolcemente*, lo studio di quell' umile affetto, che ardisce in ogni tempo ciò che deve e può. Non v' indurate per superbia siccome quercia, che il vento affatica e per ultimo abbatte; ma ritenendo, non piegato durevolmente nè fiaccato mai, l'intimo nerbo dell'animo, siate come pianta che *flette la cima Nel transito del vento e poi si leva Per la propia virtù, che la sublima.*³

¹ Ivi, XV.

² *Parad.*, XXVI.

³ *Parad.*, VI.

7. *La sapienza del patire è gran parte
della sapienza civile dei popoli rinnovati.*

« Qui vince la memoria mia lo ingegno:
Chè quella *croce* lampeggiava Cristo
Sì, ch' io non so trovare esemplo degno. »
Parad., XIV.

Anco gli antichi per bontà di naturale intendimento conobbero la virtù della spirituale fortezza, affermando siccome degno di bellissima lode chi, ricco d'animo, virilmente sostenga le ingiurie degli uomini o della fortuna. Ma, per difetto di maggior lume, ei non videro la bellezza e la fecondità del dolore, nè posero altra cagione all'esercizio di quella virtù che l'incerta fama o la necessità delle cose.¹ Poi, chi voglia la dottrina considerare specchiata nell'opera, la fortezza dei Gentili non fu senza dispregio orgoglioso; chè l'orgoglio, già lo disse Agostino, è *contraffazione di grandezza*.² Bello il pugnare contro la povertà, il sostenere fortemente l'esilio e la morte, quando questo cimento riuscisse a superba mostra di animo ribelle alla prepotenza dell'uomo o all'onnipotenza dei fati e così a grande acquisto di lode:³ ma il sostenere e il pugnare nel segreto dell'animo senza speranza di lode reputarono vitu-

¹ Aristotile, nell'*Etica*; Plutarco, ne' *Morali*; Catone, Tullio, Valerio Massimo, Ovidio, Seneca, negli *Ammaestramenti di Fra Bartolomeo*.

² *Confessioni*.

³ *Vitam pro laude paciscitur*: Virgilio.

peroso.¹ Non la virtù e la giustizia, beni veri, celesti, incorruttibili, furono meglio pregiati; sì la gloria o l'onore:² e questo, perchè mancava il lume di Dio, testimone delle coscienze e norma suprema di vita. Quei miseri adoratori degli Dei *falsi* e *bugiardi* ignorarono che il vero Dio, meglio della messe odorosa e de' freschi pomi, prende in grado la verità e la giustizia, aure immutabili di Lui, ch'è odore a sè stesso d'ineffabile soavità.³ Però ad essi il dolore virilmente portato non fu, come bell'opera di giustizia, sacrificio degno del cielo, ma solo appregiato come segno della temperanza e della forza dell'animo. Meditando queste cose, non è a meravigliare che alla ragione dei Gentili la croce di Cristo, o la sapienza del soffrire, apparisse follia.⁴ Ma per noi, ricreati da luce divina, la parola della croce è la virtù di Dio, che l'inchinato raddrizza, il cieco ralluma e il morto ravviva. Per siffatta virtù le nazioni ringentiliscono i

¹ *Utinam fuissom praeda centauris datus, aut inter umbras vinctus aeterno miser saxo sederem, spolia cum traxi ultima fato stupente....* Così Ercole, sdegnoso di oscura morte (Pontano, *De fortitudine*); e Achille in Omero:

« Oh foss'io morto
Sotto i colpi d'Ettorre, il più gagliardo
Che qui si crebbe! Avria rapito un forte
D'un altro forte almen l'armi e la vita. »

² I lattanzio, nelle *Istituzioni divine*.

³ Giustino *il Filosofo*. Vedi anco nella *Città di Dio* d'Agostino il capo, ove si discorre degli antichi sacrifici.

⁴ Vedi il capo primo della bellissima *Epistola di Paolo ai Corintii*, e quello, che dice intorno ad esso il Bossuet, *Discorso sull'istoria universale*, pag. 275 dell'edizione Didot.

sensi dello spirito; e nel dolore, che le scioglie da ogni affetto terreno, sentono più potente la bellezza di quel bene, in cui è il fondamento di lor vita nuova e la ragione della loro incorruttibilità. Contemplatrici della mente di Dio e fornite, per così dire, del *senso di Cristo*, elle conoscono la sublimità del sacrificio e sono fatte potenti ad ogni cosa grande. La storia ne porge bellissima copia di fatti generosi, che all' animo delle nazioni consigliò l' affetto santificato dal dolore; e i nostri annali ci ricordano la stupenda Lega di Pontida e la pugna di Legnano, a cui petti eroici furono preparati da lungo abito di dolori.¹

Quest' alta dottrina del soffrire, feconda di ammaestramenti morali e civili, spirò nell' anima del sovrano Poeta; e nessuno seppe dipingere la bellezza e la fecondità del sacrificio così nobilmente com' egli fece nel suo *Purgatorio*; dove il dolore, rampollando da fonte occulto di vita, è fatto larga vena di amore e di operosità sempre più viva e gioconda. Curvati sotto i gravi macigni, cuciti delle palpèbre, contristati dal fumo, correnti senza posa, giacenti boccone a terra, pallidi, scarni, affuocati, gli abitatori della gentile città, « ove l' umano spirito si purga, » sono

¹ Vedi il mio *Discorso su Carlo Sigonio*. Caterina da Siena, che per acume di affetto vide più lontano che i filosofi e i politici meglio stimati, chiama la virtù del patire *midollo di carità*, e dice aver voluto Iddio che *veruno grande fatto si facesse mai senza il molto sostenere*.

dritti dell' animo, veggenti, sereni, posati, alti, fiorenti e rallegrati da un' aura di cielo: chè quella voglia li conduce alla pena, che *mendò Cristo lieto a dire Elà*, sì ch' essa pena torni loro in *sollazzo*.¹ Mostrata così la virtù civile del sacrificio, il Poeta volle poi glorificare nel cielo quella virtù, là dove pone i combattenti per la fede, come tipo d' ogni virtuosa fortezza nel sostenere.² Le forme luminose, onde sono cinti que' beati guerrieri, *costellati nel profondo Marte*, formano il *venerabil segno* del sacrificio di Cristo: chè se pei dolori del terreno pellegrinaggio, quasi in lavacro di vita, l' umano spirito si rifece puro e disposto a salire alle stelle, bene sta che la veste dell' eterna letizia ricordi il modo, ond' ei pervenne a meritarsela. Ma il dolore, come polla di vita e di civiltà, è sì alta cosa, che si nasconde oltre l' umano intendimento. Però il Poeta soggiunge che *quella croce lampeggiava Cristo*,³ o la stessa ineffabile sapienza di Dio, sì ch' egli non sa trovare a tanta visione *esempio degno*. La riposta sapienza del sacrificio si sente, ma non si può dire; e il senso di lei è nella coscienza

¹ *Purg.*, XXIII, 70-75.

² *Parad.*, XIV.

³ Così leggono, senza l' *in*, molti antichi testi autorevoli; e parmi sia lezione da preferire, perchè ci dà una frase più efficace e più ricca. Que' lampi divini, ch' escono del profondo della croce, rinfiammano gli splendori delle anime costellate; onde il Poeta, inebriato di tanta letizia, esclama; *O Eliós, che sì gli addobbi*, facendo sentire come nel cristiano *Elios* sia l' *elios* e l' *abelios* de' Greci; chè la sapienza del sacrificio meglio ci svela e le bellezze del giorno e le bellezze dell' arte.

degli uomini e delle nazioni, a cui diede Iddio il gusto ordinato del bene. La luce dell' eterno Vero non si affisa per superbo acume d'ingegno, ma si pasce per umiltà d'affetto e per vivezza di fede. E come la ragione del sacrificio soverchia ogni altezza di mente; così in nessun cuore capi mai l'intima dolcezza di quell' armonia di sacrifici, che dalle varie genti si leva a Dio, come da più corde d' arpa unica nota: ¹ ond' è che il Poeta non intende l'inno di quella *melòde*, che *s' accogliea per la croce*, e che pur lo rapiva in ebbrezza di amore. Solo al suo orecchio vengono le parole « risorgi e vinci, » siccome quelle che, lodando Cristo, toccano la meravigliosa efficacia del suo sacrificio nell' umana gente; la quale, tornata a rivivere di vita vera, educò nel dolore quell' animo saldo, che *vince ogni battaglia* e va dritto all' acquisto della sua perfezione. La nobiltà di quest' animo, gloria della gente rinnovellata, ha stupendo simbolo (rallargando un pensiero dello stesso Poeta nel suo *Convito*) ² in quell' Angelo dalla faccia di *fiamma viva*, che sedeva sul sepolcro del Salvatore, a testimonio lieto di risorgimento e di vittoria.

1

« E come giga ed arpa, in tempra tesa
Di molte corde, fan dolce tintinno
A tal, da cui la nota non è intesa;
Così da' lumi, che lì m' apparinno,
S' accogliea per la croce una melòde,
Che mi rapiva senza intender l' inno. »

Parad., XIV.

² Trattato IV.

8. *Il dubbio considerato come rampollo del vero.*

« Io veggio ben che giammai non si sazia
Nostro intelletto, se 'l Ver non lo illustra,
Di fuor del qual nessun vero si spazia.
Posasi in esso, come fera in lustra,
Tosto che giunto l' ha; e giunger puollo:
Se no, ciascun disio sarebbe frustra.
Nasce per quello, a guisa di rampollo,
Appià del vero il dubbio; ed è natura,
Ch' al sommo pinge noi di collo in collo. »
Parad., IV.

Il naturale affetto del bene non quietava se non nella fruizione dell' infinita Bontà, e il desiderio del sapere altresì non sazia se non cibandosi del primo Vero. A quest' ultimo segno del pensiero umano intesero le scuole filosofiche di ogni tempo, riguardando come termine lieto di lor faticosa via or l' *origine* e il *fine* degli esseri con l' indiano Crisna, or la *ragione suprema* col cinese Confucio, ora il *numero* con Pitagora, or le *cause* e i *principi delle cose* con Aristotile, or l' *ente* con Socrate e con Platone. Ma dove l' origine e il fine, dove la ragione d' ogni cosa creata, dove il numero perfettissimo, dove la causa e il principio sommo, dove l' ente, se non in Dio, esemplare e cagione dell' universo?

Come l' animo disviato nel male pur va cercando un vestigio del bene sommo, così l' intelletto ne' suoi errori va brancolando verso quella luce di verità immutabile, ond' ha la sua vita. Dalla conoscenza di Dio, dal suo Verbo, *fontana salda e certa*, si deriva il fiume della

scienza vera. Per difetto di sì vital conoscenza l' antica filosofia non pervenne a saldezza di dottrina, ma rovinò nell' incerto dell' opinione e nel periglioso del dubbio. Onde i migliori di quegli antichi, che posero l' animo a speculare, ebbero coscienza di quel difetto e confessarono di non sapere; primo di tutti il mirabile Socrate, in cui è bellamente specchiata ogni perfezione e nobiltà dell' antica scienza.

L' universo fu in ogni tempo il subietto dell' umana speculazione: ma come potevasi per solo argomento di naturale acume sentire addentro questo meraviglioso volgimento delle cose all' uno; o l' unità vivente del divino Intelletto nel movimento delle creature? Il pensiero errava per la varietà delle materiali parvenze, sempre desideroso di fermarsi nell' unità dell' Idea; ma questa, siccome parola di Dio, era negata alle menti degli uomini carnali. Di tal divieto ebbe sentore Empedocle, scrivendo: « Oggi la vita è breve e contristata da mille dolori; i sensi ingannano, la mente nostra è debole e l' universo è infinito. Nè la vista, nè l' udito basta a farci conoscere l' universo, e l' intelletto nol può comprendere: solo gli Dei possono fare scaturire dalle nostre labbra un fonte di pura acqua. Pregiamoli di condurci alla sapienza sul carro lieve della pietà. » ¹

¹ *Trattato sulla Natura, frammenti.*

Il soccorso, che il filosofo agrigentino chiedeva da' suoi Dei *falsi e bugiardi*, ci venne pòrto dal vero Dio nel mezzo dei tempi, allorchè (secondo l' eterno Consiglio) l' umana gente doveva esser rigenerata *d' acqua e di spirito*, e la Parola increata favellò nel nostro intelletto come principio di vita e di verità; sì che per nuova virtù ragionatrice il pensiero salisse alla serena altezza di certa contemplazione e s'affisasse in Dio come in abisso di luce intellettuale: onde con profondo accorgimento il Poeta disse di Cristo, che *credè la nostra ragione*.¹ Anco i Gentili ragionarono per opera di valido senno, ma la conchiusione di lor *difettivi sillogismi* fu quel solenne affermare la vanità della scienza; e ben fu naturale, chi pensi com' essi speculavano fuori di Lui, che solo ci dà l'amare e il sapere nella saldezza dell' essere. Invece a noi la sete naturale del sapere, fatta più schietta e più viva, è stimolo potente a ricongiungerci a Dio. Il dubbio, seme d' investigazione (bene afferma il Poeta), *nasce, a guisa di rampollo, appiè del vero*: chè in quel sommo principio, rivelato all' intelletto dei rinnovati, come è il fonte d' ogni vero, così è l' alta cagione di quel perpetuo investigare, che tiene sveglia e operosa la mente della Cristianità. La natura dell' umano intelletto non è distrutta, ma tornata a gentilezza e a vigore di bellissima

¹ Convito, III, 7.

vita; per modo che, secondando quella, di *collo* in *collo* noi siamo tratti al sommo di quel primo Vero, cui fummo fatti potenti. In esso, come in nostro nido, noi riposiamo beati in dolcissima quiete d'ineffabile contemplazione. Grandissima è pertanto la differenza tra 'l dubbio radicato nell' animo delle genti pagane, e quello che pur rampolla nell' animo delle genti rinnovellate. L' uno, sorto per difetto o vanità di cognizione, era un tormentoso desiderio, quasi sete di petto riarso da febbre; l' altro, nato della virtuale fecondità del vero, è desiderio soave, come a spirito gentile vaghezza di luce e di primavera. All' antico dubbio potrà tornare l' uomo, se repugni al giogo della fede, se neghi il Principio favellatore della scienza vera; ma non l' umana famiglia, nella cui mente la luce del sommo Sole splende immutabilmente vivace; chè nell' ipòstasi dell' umana natura con la divina in Cristo fu fatta eterna la congiunzione dell' umana specie col vero e col bene.

9. *Dal Cristianesimo la civil potestà
fu rattivata di vita nuova.*

« Come dicesse a Dio: *d' altro non calmo.* »
Purg., VIII.

In fiorita valletta, arra di fragranze immortali, seggono cantando le anime de' Principi, che si rinnovano a virtù; e nell' ora

mesta, che il peregrino piange d' amore, se ode lontana squilla, una di esse, *surtà*, chiede l' ascoltare con mano e, giungendo le palme levate, con occhi fitti verso l'Oriente (antico simbolo di Cristo), tutta raggianti in viso di pietà e di fede, intuona « Te lucis ante » in voce di sì profonda dolcezza d' affetto, che il Poeta quasi è rapito a sè stesso. Al divoto e dolcissimo canto (seguito da tutto quell' *esercito gentile*) scendono dall' alto, a guardia della valle, due angeli, verdi come fogliette novelline della veste e dell' ali, e con due spade affocate, *tronche e private delle punte sue*.

Il velo di quest' allegoria è di trama tanto sottile, che (dirò col Poeta) *il trapassar dentro è leggiero*. Non all' esercito gentile, ormai fuori del tempo di prova, ma sì a coloro, che ancor pellegrinano in terra, è da riferire il bel documento che di qui si raccoglie. E il documento non potrebbe essere nè più alto, nè più solenne, come quello che acchiude le norme divine, onde il Cristianesimo intese a rinnovare la potestà civile de' popoli. Non *cibare la terra*, o altramente non porre l' animo nella ricchezza, ne' diletti, nella superbia, del dominio;¹ ma *cibar sapienza e amore e virtù*, pigliando a cuore Iddio come bene sovrano, come lume di sapienza, come altissima

¹ Roma poneva suo primo vanto nel dominare i popoli, non già nel condurli a bontà ed a bellezza di vita civile. Però le sue conquiste non le crebbero forza; ma furono principio d' infermità, *come del corpo il cibo che s' appone*.

legge di vita civile: ecco la norma prima, che il Cristianesimo gittò, qual seme fecondo, nell' intelletto delle nazioni, e che il Poeta raccomandava anco nel *Convito* con l'antica parola: « Amate il lume di sapienza voi, che siete dinanzi alli popoli. » Da questa norma discende l'altra, che fondamento degl' imperî ha da essere temperata giustizia;¹ abito di scernere il bene e di operarlo, sentimento vivo della proprietà comune e de' singoli, così materiale come spirituale. Or queste due norme sono, non dico accennate, ma dipinte e scolpite in questo bellissimo luogo del gran Poema: l'una nella divota preghiera e nell' aspetto e negli atti di que' gentili spiriti, tutti affissati in Dio; l'altra nella guardia degli angeli dalle spade spuntate e affocate, che, cacciando la mala biscia, serbano nell'amena valletta gli schietti fiori² e l'amorosa pace e la fidente letizia.

¹ A San Gimignano *da le belle torri*, nella Sala maggiore del Palagio, là dove sedeva il *Preposto*, è questa savia scritta:

« Odi *benigno* ciascun che propone;

Responde grazioso e fa' ragione. »

² Forse i fiori possono adombrare le gentili disposizioni, che nell'animo de' Principi va ingenerando la virtù dell' Evangelo; e l'*incognito indistinto* della *soavità di mille odori* può riferirsi all'*indeterminatezza* di quelle prime disposizioni, che poi, crescendo, pigliano forma chiara e distinta.

10. *Alla sanità e dirittura dell' arbitrio sociale
seguirà di ragione piena libertà civile.*

« Non aspettar mio dir più, nè mio cenno:
Liberò, dritto, sano è tuo arbitrio,
E fallo fora non fare a suo senno;
Perch'io te sopra te corono e mitrio. » ¹
Purg., XXVII.

Il governo di Virgilio, lume nobilissimo di ragione, è chiara immagine di quello, che il mirabile Veltro dovea distendere sull' umana famiglia. Or se, interpretando alla lettera, il governo del *buon Maestro* finisce, poichè l' arbitrio di Dante, fatto sano e diritto, acquistò vera e legittima signoria; e' non cade spontaneo l' argomentarne, per via d' interpretazione allegorica, che anche il governo monarchico sull' umana famiglia (a senno del Poeta) dovesse cessare, allorchè i popoli tutti per sanità e dirittura di pensieri e di affetti meritassero il godimento di una sapiente libertà? S' io cerco nell' intimo della dottrina politica del Nostro, nulla trovo che s' opponga alla spontaneità di questa argomentazione, ma sì bene intendimenti palesi che la vigoreggiano. Il diritto del monarcato dantesco è fondato sul primato civile della stirpe latina, secondo la

¹ *Mitrio* non accenna altra potestà, ma è un rinforzativo di *corono*. Nell'antico volgarizzamento di Giustino: « Dunque ella (*Semiramide*) si vesti le gambe e le braccia, e in capo la *mitria*. » Cf. la bella Dissertazione del P. Ponta e la Lettera di Marcantonio Parenti recatavi in nota (*Opere su Dante Alighieri*, Novi, 1846).

mente del Filosofo, chiamato da Dante *duca dell' umana ragione*, che la signoria assoluta di un uomo o di una stirpe non crede razionale e legittima se non sia fondata nella precellenza della virtù.¹ E questa precellenza Dante riconosce apertissima e piena in quel popolo meraviglioso, *in cui l' alto sangue troiano era mischiato*, e che Dio elesse ad abitare la sacra città, ch' era stabilita ab eterno sede di Piero.² Chè se tanta riverenza della romana virtù ci paresse soverchia, leggermente compatiremo al Poeta, pensando come la grandezza e l' onore di quella Repubblica sempre innamorasse di sè i più grandi animi e i più larghi intelletti. Agostino loda la giustizia de' suoi più antichi cittadini, sebbene volta ad amore di lode,³ e il Vico afferma che nessuna nazione meglio della romana seppe tenere il governo del mondo, in virtù di quella scienza del diritto, che in lei fu serbata per famigliare e perpetua tradizione.⁴ Ma notate differenza tra i pensamenti dei grandi che ho ricordati e quelli del sommo Alighieri. Essi restringono l' amore e la riverenza ai tempi de' Catoni, de' Fabrizi, de' Cesari: questi ama e riverisce ancor viva la *semenza santa* delle

¹ Aristotile, nella *Politica*, III, 11.

² *Conv.*, IV; *Inf.*, II. Cf. Virgilio, *Æn.*, I.

³ *Città di Dio*. Altri, abusando dell' autorità del suo nome, solennemente affermò che Agostino nella sua *Città di Dio* attribuiva le meraviglie de' Romani a operazioni diaboliche. (Terenzio Mamiani, *Discorso sulla politica di Dante*, nel volume « Dante e il suo secolo »).

⁴ *De uno universi iuris principio et fine uno*.

romane virtù nei generosi de' suoi tempi, rafforzando così il primato della stirpe latina (chè altramente sarebbe stato follia) nella perenne vitalità dell'ingegno e del cuore italiano.¹ Nel che, se ben si guardi, e' tiene gran parte di vero: avvegnachè, se ci fallisca l'autorità di materiale imperio, non ci fallirà, vivaddio, l'imperio intellettuale per nobile principato di scienza e d'arte. Non è questo, io mel so, tempo di lusingare in Italia la viltà e l'ozio de' molti con ricordanze di gloria: pure, a onore del vero e a conforto de' buoni, io non dubito di affermare che nel faticoso pellegrinaggio dell'umana specie verso cima lontana di verità e di bellezza, l'Italia ha in ogni tempo percorso ad ogni altra nazione.² Se non che, la foga dell'affetto a questa terra gentile m'ha tratto un po' discosto dal mio argomento; a cui tornando dico che, derivata l'autorità dell'universale imperio da naturale sovranità della schiatta latina, segue di ne-

¹ « A torto gl' Italiani van lamentando come da gran tempo spenta quell'antica dignità, che alla già prospera Italia derivò da fama di bellissimi ingegni o da grandezza d'insigni virtù; perocchè non sia a dubitare che non perduri anco alla nostra età quella vetusta indole d'ingegno e di virtù, che in noi, per benigna operazione di questo cielo e di questo sole d'Italia, si fu già naturata. » Sigonio, *Vita di A. Doria*.

² Chi primo recò nella storia lume di critico discernimento? Carlo Sigonio. Chi ricreò le scienze sperimentali? Galileo Galilei. Chi ringiovanì la dottrina delle pene? Cesare Beccaria. Chi ristorò la vena speculativa? Giambattista Vico. E anco nella filologia e nell'arte critica i tanto vantati Alemanni non furon precorsi da un Vincenzo Borghini, da un Pier Vettori, da un Alessandro Tassoni?

cessità che ella debba cessare, quando la civiltà in ogni parte della terra sia salita a uguale altezza, e le diversità di ogni schiatta sieno consumate nell' unità della perfezione civile. Di più, Dante vuole essere monarchia a custodia e a valida dimostrazione della legge scritta; la quale sarebbe inutile, quando gli uomini conoscessero perfettamente e serbassero l' equità naturale. ¹ Adunque, venuto il tempo della pace e dell' amore, i popoli avrebber potuto governar sè stessi secondo la parola interiore della coscienza, e così, fatta vana la ragione scritta, ogni autorità d' imperio sarebbe venuta meno per necessità di altissima provvidenza. Ond' è che nel Paradiso terrestre, figura di quel tempo lietissimo di libertà verace, quando gli affetti de' popoli non sorgeranno d' *incerta vena*, ma del *volere* di Dio, ² Dante non è guidato da Virgilio, ma da la *bella donna*, contemplatrice ispirata, caro simbolo dell' amore umano, che, rampollando da Dio, mette per diritto corso nell' alta perfezione dell' essere. A che la scienza delle leggi, ov' è perfetto il senco dell' amore del bene? L' umana famiglia, fuori ormai dalle vie erte ed anguste, può prendere per duce il suo talento giustissimo e puro.

E qui io non voglio che l' affezione per Dante, Padre d' un' arte nuova, Maestro d' ogni

¹ *Confess.*, IV, 9.

² *Purg.*, XXVIII.

italiana grandezza, mi scemi la libertà del giudizio. Io giudico esorbitante quel perenne privilegio d' imperio serbato ai Latini, e vano il credere che ad esso imperio null' altro ne segua; ma giudico bellissimo accenno e prezioso ai filosofi della storia e del diritto quella parola, onde Virgilio piglia commiato dal suo Discepolo; poichè nel progredire dei popoli verso la verità e verso il bene giace la ragione intima delle permutazioni civili e la giusta misura della politica libertà.¹

11. Matelda, o l' amore.²

« Una donna soletta, che si già
Cantando ed iscegliendo fior da fiore. »
Purg., xxviii.

Sulla schietta cima del monte, *tutta disciolta nell' aer vivo*, dove non giunge il mugliare lontano delle acque, che si rompono all' imo, e dove brilla nitido il Sole, mentre l' aria novella va tremolando amorosa, innanzi agli occhi di Dante apparisce (*miracolo gentile*) Matelda, angetta di quel terrestre Paradiso, che dell' infiorarsi e del mirare è beata: la quale, innamorando il Poeta delle movenze e

¹ Vedi i miei *Accenni di filosofia della storia*, parte III, cap. 9.

² Altrove scrissi di Matelda come donna: qui la riguardo nel suo significato allegorico.

del volto e della dolce parola, lo guida a Beatrice, e, ravvivando nella *santissim' onda* la sua tramortita virtù, lo dispone al cielo. Oh quanta soavità di vita e quanta gentilezza di operazione! Tu, nuova creatura, già non sei della terra, tu che ti pasci di vista serena e di fragranze; ma ne ricordi quella schiera gentile di api celesti, che nella rosa di Maria scendono ad infiorarsi e poi si tornano a Dio, quasi alveare, *là dove suo lavoro s' insapora*. Chè se ripenso l' ascoso intendimento di chi ti creò, io non so vedere in te, che splendi e ridi e canti come *donna innamorata*, se non leggiadro simbolo di amore, raggio, sorriso e armonia soavissima delle menti create: raggio, che schiara e avviva; sorriso, che muove da letizia di visione e di sentimento; armonia, ch' esce della contemplazione e dell' opera insieme accolte e fiorenti in giocondità d' unica vita.¹ Levatevi, uomini e popoli, che tenete l'occhio fitto nelle cose terrene; non penate più: levatevi ad affissare quest' amorosa Matelda, presso lo specchio delle acque ristoratrici;² e quando per segreta ascensione dell' animo, saliti a le tranquille altezze dell' amore trionfale, come pellegrino in *alpe senza vento*, non udirete più il suono delle umane passioni, e, varcando i confini del firmamento, poserete in quel cielo

¹ All' incontro laggiù, nella ghiaccia tenebrosa di Cocito, sorge Ugolino, terribile personificazione dell' odio umano.

² Amore spirò a Dante la prima parola delle « Nuove Rime » *lungo un rio molto chiaro d' onda*. Cf. V. N., § XIX.

invisibile, ove splende Iddio, allora potrete dire di aver sentita e fecondata in voi tutta la virtù della dantesca visione, di esser giunti a quel termine bello, *ove s' appunta ogni ubi ed ogni quando.*

—

*12. Luce e armonia, o l' ultima perfezione
dell' umana città.*

« Ed una *melodia* dolce correva

Per l' aer *luminoso* »

Purg., xxix.

Dall' ora che il simbolico pellegrino dei tre regni, ponendo giù l' animo altero nell' antico errore, con umile affetto si volse al di nascente e al monte felice, mai non gli raggiò sì viva la bellissima luce, come qui sopra il sommo; ove la schietta natura rende schietto il candore di lei, simbolo di quella sapienza, che fu chiamata dal Savio « candore dell' eterna Luce. » Ma già si appressa il punto, in cui si rivelino all' umano intelletto le più alte cose e le più riposte: onde un *subito lustro*, che vince la vivezza del giorno, s' accende sotto 'l verde per la gran foresta (immagine del fitto rampollare d' ogni virtù), non a mo' di baleno, ma di albóre, che, durando, si accresca. Perchè poi la luce sveglia il suono ¹

¹ Il moto ordinato delle cose create, che Agostino crede esemplare dell' arte divina della musica, nella notte non si ode che lieve e in parte, mentre gli animali riposano e le piante son meno vive e sonanti.

e tanto più dolce e più eletto, quanto più ricca e più sincera è la luce, bene il Poeta pone che al *subito lustro* segua una melodia, corrente per l' aere,¹ la cui dolcezza ineffabile avanzi quella non solo de' molti e cari suoni, che confortano nelle pene le anime, tutte amoro-rose del salire a Dio, ma anco quella della più gentile armonia, che si leva da' fiori e dalle fronde e dall' acque del terrestre Paradiso. Per cotal forma si adombra quel supremo e perfetto consuar degli animi, che seguirà al perfetto raggiare della sapienza rivelata, come l' ordine armonioso delle cose create al primo verbo di Dio. E notisi accorgimento dell' ag- giungere ad *aere* l' epiteto di *luminoso*, a far meglio spiccare la congiunzione bellissima dell' armonia con la luce: chè, se nel mondo materiale può dirsi perfetta quella stagione, in cui bellezza di limpido giorno accompagna temperanza d' aure soavi e dolce sussurro d' acque e di fronde, nel mondo spirituale e più specialmente nella storia dello spirito umano ha da reputarsi stagione perfetta quella, in cui la pura luce dell' intelletto sia seguita da perfetta armonia del cuore: sì che, altamente intendendo, altamente s' ami e, amando, l' intelletto s' avvalori a meglio vedere dentro le amate verità; e questo crescimento scambievolmente

¹ Alta bellezza in questo *correre*. L' animo puro e concorde dell' umana famiglia non andrà lento per languore d' affetto, nè furioso per foga, ma correrà lieve e soave, come sull' acque Matelda.

di luce e d' armonia, di amare e d' intendere, duri e s' afforzi, finchè sia fatta eterna l' eguaglianza dell' affetto e del senno nella eternità della luce e dell' amore infinito. ¹

13. *De' tempi, in cui Dante ebbe a vivere.*

« E se licito m' è, o sommo Giove,
Che fosti in terra per noi crocifisso,
Son li giusti occhi tuoi rivolti altrove;
O è *preparazion*, che nell' abisso
Del tuo consiglio fai, per alcun bene
In tutto dall' accorger nostro scisso?
Purg., vi.

Allo sguardo del Poeta filosofo, che le ragioni dell' umana storia leggeva nel volume della sapienza rivelata, dovettero apparire belli e chiari i fecondi principî della cristiana civiltà. La pugna di papa Ildebrando contro l' oltracotanza di Arrigo fu a lui bellissimo documento di vita civile e la meravigliosa Lega, cui seguì la giornata di Legnano, ² manifestazione gloriosa di quel documento già maturato nella coscienza de' popoli. Però egli pose amore alla Grancontessa, che l' animo verginale tutto aperse alla parola d' Ildebrando, come rosa alla luce; e riverì l' austero

¹ Vedi sopra il cap. 5^o della prima distinzione di questa parte.

² Quanto alla seconda Lega, egli è certo che il Poeta vi riconobbe una briga di parte guelfa, funesta cagione di odi, di violenze e di mal costume (*Purg.*, XVI).

Damiano, che, menando il flagello sui chierici simoniaci e concubinari, potentemente soccorse all' opera ildebrandiana. Nè per altro fu mosso a levare a cielo Moroello de' Malispini e i tre vecchi Lombardi, se non perchè amatori di parte popolana o perchè discesi da gente, che fu senno e polso della prima Lega lombarda.¹ Ma cotanto seme di civiltà era negletto a' suoi tempi, non senza colpa del maggior Padre, che, volto all' amore dei beni fallaci, affievoliva per malo esempio nell' animo delle nazioni l' amore della « verace manna ». *La gente* (seguirò col Poeta), *che sua guida vede Pure a quel ben ferire, ond' ella è ghiotta, Di quel si pasce e più oltre non chiede*: onde, come il Pontefice per amore di parte abbassava chi non gli consentiva;² così le città e le famiglie, spogliatesi della fede e dell' amore, nimicavansi tra loro e si rodevano senza pietà, consumando in opera stolta e vituperevole quel consiglio e quelle forze, che avrebber dovuto serbarsi, unite in amorosa concordia, a magnanime imprese. Checchessia di questo giudizio dantesco, a me pare evidente che il Pontificato (in quanto adopera su la comunanza civile) non serbasse sotto Bonifacio VIII e

¹ Vedi le *Dissertazioni sulle antichità italiane* del Muratori, le *Cronache* di Reggio e di Brescia inserite nella grande Raccolta muratoriana, e, per ciò che concerne la famiglia dei Da Camino, anche le *Famiglie celebri* del Litta.

² Dino Compagni, *Cronaca*, pag. 52 dell' edizione curata da C. Guasti.

forse sotto alcun altro Pontefice quella dignità e purità d'ufficio, che già tenne sotto il magno Ildebrando,¹ e che i popoli, per vanità e per superbia di vita, da quella cima raggiante di virtù e di giustizia, a cui si levavano, torcessero l'occhio al basso di gentilesche voluttà. Sul cominciar dell'erta essi tornavano indietro, perchè il loro *più fermo* era sempre il *più basso*², perchè non erasi formata nell'animo loro nuova e ordinata natura; onde più poté la violenza di vecchie abitudini, che il volere di bellissima legge; e l'avarizia vinse la concordia, l'ambizione il sentimento della giustizia, la lussuria il vigore e la salda temperanza dell'animo. Rammollita così la rinnovata volontà delle genti, riscoppiarono, a terribile prova, gli antichi mali, che già corruperro il saldo corpo della *Città imperadrice*: tirannia ne' forti, studio di guadagno ne' deboli, viltà d'intendimenti in tutti, pronti (poichè per-

¹ Fin dal suo tempo quell'anima eletta che fu Gregorio X, riconosceva con dolore che alcuno de'suoi antecessori avesse della sua autorità cresciuto il fuoco delle discordie civili, e quello stupendo Discorso, tenuto da lui nel 1273 a' magistrati e a' principali di Firenze, concludeva così: « Finalmente, perchè voi dite che queste parzialità per li romani Pontefici contro a' loro inimici avete prese, io Pontefice romano questi vostri cittadini, benchè insino ad ora abbiano offeso, nientemeno, tornando al grembo nostro, gli ho ricevuti e, rimesse le ingiurie, gli ho in luogo di figliuoli: e voi nella causa nostra è conveniente non vogliate più che ci vogliamo noi. E per tanto, se a nostra istanza voi pigliaste la guerra, siate contenti ancora per nostro amore pigliare la pace. » Vedi l'*Istoria fiorentina* di Leonardo Aretino volgarizzata da Donato Acciaiuoli, e la *Collezione de' Concilii* del Mansi.

² *Inf.*, I.

dettero il grande acquisto della virtù) a barattare ogni onore e ogni egregia cosa già acquistata dagli avi.¹ Or sapendo il Poeta (meglio del celebre Segretario)² che a campar le repubbliche da mortale corrompimento giova ritrarle ai loro principî, in cui necessariamente è qualche bontà, e' volle ricordare ai suoi Fiorentini, come specchio di salute, il *viver bello* e la *cittadinanza fida* de' tempi di Cacciaguida,³ ed a' Lombardi propose da imitare i tre vecchi, in cui l' antica età della cortesia e del valore rampognava la nuova.⁴ Anco Virgilio (il Poeta civile della Gentilità) a' Romani, dimentichi dell' antica virtù, raccomandava la cura dell' imperio e dell' arte militare, che gli antichi loro già reputaronsi a ricchezza e a fama e a gentilezza grande. Se non che la parola di lui fu vana, perchè la bontà dello stesso principio, a cui richia-

¹ Vedi la *Cronaca* del Compagni, lib. II.

² Niccolò Machiavelli uscì dal vero, allargando l'efficacia della sua norma politica ad ogni gente in ogni età; ma uscì dal vero anco Cesare Balbo, negando a quella norma ogni efficacia nelle genti moderne.

³ *Parad.*, XV. Il Muratori, discorrendo dei be' costumi delle città italiane nel primo tempo di lor libertà comunale, nota: « Se fra le confinanti città guerra si suscitava, allora le altre amiche città frapponevano i loro uffizi, affinchè agli odi e alle pessime conseguenze della discordia e dell' armi si rimediasse. » (*Dissertazioni sulle antichità italiane.*)

⁴ *Purg.*, XVI. Jacopo da Cessole, che fiorì sul finire del secolo XIII o sul cominciare del XIV, nel suo libro *Dei costumi e degli uffizi de' nobili* lasciò scritto: « I Lombardi al tempo d' oggi sono premuti d' ogni parte di battaglia; e non le armi e i dardi e le lance percuotono, ma i tradimenti, gl' inganni, le frodi tuttodì ricrescono e abbattono gli avversari.... »

mava la invilita Repubblica, erasi corrotta in processo di tempo per intima necessità delle cose. Ma non vana la parola del Nostro, mentre la bontà incorruttibile dei principî divini della civiltà cristiana gl' incuorava certissima fede di risorgimento e di gloria. Nè questa fede suppongo io di mio capo; sì l' ho dal Poeta stesso ne' versi recati ad epigrafe; ove, parlando delle sciagure, ond' era afflitta Italia a' suoi tempi, mostra di reputarle un' arcana preparazione a futuro bene di civiltà, *in tutto scisso* dall' accorgimento degli uomini.

PARTE SECONDA

GLI ANGELI COOPERATORI DEGLI UOMINI.

« La divina Provvidenza fa di tutte,
e singole cose intellettuale ordi-
namento; ma le cose ordinate
reca ad atto per cause molte e
varie, tra cui le sostanze spiri-
tuali, che diciamo Angeli. »

TOMMASO D'AQUINO.

I.

DELLA COOPERAZIONE ANGELICA IN GENERE.

1. Natura dell' opera angelica.

« Questi ordini di su tutti rimirano,
E di giù vincon sì, che verso Dio
Tutti tirati sono e tutti tirano. »
Purg., xxviii.

Investigare onde sia che i più sottili accorgimenti intorno alla natura degli angeli e le più schiette immagini di quelle gentili creature germinassero da menti allevate in questa mia terra amoreggiante col Sole, sarebbe cura soave; e più di soavità renderebbe, chi ad essa congiungesse l'altra di cercare nell'anima del Poeta i primi segni di quelle sue angeliche figure, che sono certo delle più caste e veraci, che s'immaginassero mai. Ma sì l'una, come

l'altra cura, è fuori d'ogni mio proposito; onde m'è forza restringermi a considerare gli angeli danteschi in quanto adombrano l'antica dottrina della cooperazione angelica sulla terra.

Già Platone e Aristotile tra le ombre fallaci di stolte credenze scórsero, così di lontano e come in nebbia, la virtù lieta di creature spirituali, ch'essi chiamarono *Iddii* o *Anime delle spere*, per quel lume che della vivacissima loro essenza viene al nostro intelletto, quasi raggio per la pupilla del vipistrello.¹ Ma la divina Parola, rivelatrice d'ogni salute, fece sfavillare nel vero Iddio, chiara come in ruota di Sole, la luce dell'angelica natura; e, come quella che nell'unità dell'amore congiunse le cose del cielo a quelle della terra, additò l'invisibile adoperare di cotal sublime natura su questa nostra vile e corrotta. Dante, a cui l'universo era ordine e bellezza d'amore, si recò facilmente nell'animo una sì leggiadra verità, e valendosi degli acuti pensamenti dell'Areopagita e del buon Tommaso, ne trasse nuova e splendida copia di poesia divina. E se prima, tenendo l'occhio all'angelo di Tobia, vagheggiò la custodia angelica d'ogni uomo singolo e nell'innamorata fantasia vide salire, lievi come *pioggia di manna*, gli angeli custodi della sua Gentilissima;² poi, ricordando la divisione delle

¹ *Convito*, II, 5.

² *Vita Nuova*, § XXIII.

genti secondo il numero degli angeli¹ e la scala di Giacobbe² e Michele, massimo tra i Principi delle genti,³ e i mirabili cavalieri apparsi a Zaccaria fra i mirteti⁴ e il grande Legato di Dio e le molte legioni ascendenti e discendenti sopra il *Figlio dell' uomo*,⁵ rallargava il pensiero a più universale custodia e avvisava negli angeli i ministri di quell' alta Provvidenza, che, governando il corso dei tempi, difende e mantiene perenne la gloria dell' umana schiatta. Così nel *Convito* e nella *Commedia*; e secondo questo avviso è da interpretare quella stupenda terzina, ove Dante ritrae da par suo la natura dell' opera angelica sulla terra:

Questi ordini di su tutti rimirano.

E di giù vincon sì, che verso Dio

Tutti tirati sono e tutti tirano.⁶

Contemplazione e movimento amoroso, visione dell' eterno esempio e governo delle cose create, ecco la vita di que' *nuovi Amori*, in cui l' *Amor primo* si aperse.⁷ Noto è quel *vincono*, che accenna a pugna; giacchè gli angeli, nel disporre la materia al ser-

¹ *Deuteronomio*, XXXII.

² *Genesi*, XXVIII.

³ *Daniele*, XII.

⁴ *Zaccaria*, I.

⁵ *Vangelo* di San Giovanni, I.

⁶ Prima *sono tirati*, poi *tirano*; chè la virtù dell' attrarre è di Dio, il quale ne porge alle creature secondo l' ordine di lor nobiltà.

⁷ *Parad.*, XXIX.

vigio dell' umano spirito e questo a Dio, debbono combattere sì contro quella parte di angeli, che *turbò il subietto de' nostri elementi*,¹ e sì ancora contro il mal seme della superbia di Adamo. Questa pugna però nulla scema di lor quiete beata; chè il loro volere s' affissa immutabile nella luce di Dio, e l' opera loro sempre consegue per amore a quietissima contemplazione di verità. Come innanzi alla creazione ebbero nella mente raggiato l' ordine delle cose, che ancor non erano, perchè poi adoperassero a recare in atto quei divini esemplari; così preveggono l' ordine dei tempi umani e la ferma unità delle umane vicende nelle eterne e incommutabili leggi di Dio, per secondare nell' ufficio commesso quella suprema Volontà, in cui sono beati. E chi non sente la bellezza del dantesco « Tutti tirati sono e tutti tirano »? Spirito universale di amore, movendosi pel *mar dell' essere*, al suo Principio ritorna ogni cosa creata, come naviglio al suo porto. Ma, oltre questo naturale amore, negli spiriti creati è amore nobilissimo di volontà, che trae l' angelo e l' uomo e questo per quello, come sussistenza più alta e più forte e più vicina a Dio. Io non saprei meglio simboleggiare la virtù, per cui gli angeli traggono i popoli al cielo della perfezione, tutto fiammante di letizia, che nella figura dell' aquila con penne d' oro, discesa

¹ Ivi, loc. cit.

come folgore a rapire il Poeta fino alla sfera del fuoco.¹ E l'aquila veramente, secondo il sottile Dionisio,² è acconcio simbolo e della dignità regale degli angeli, e della prontezza e spirituale agilità di lor movimento amoroso nel bene, e del fortissimo acume dell' intelletto immutabilmente drizzato nel sole del *primo ed ineffabile Valore*.

« Nell'ora, che comincia i tristi lai
 La rondinella presso alla mattina,
 Forse a memoria de' suoi primi guai;
 E che la mente nostra, pellegrina
 Più dalla carne e men da' pensier presa,
 Alle sue vision quasi è divina;
 In sogno mi pareva veder sospesa
 Un' aquila nel ciel con penne d' oro,
 Con l' ale aperte ed a calare intesa.
 :
 l'oi mi pareva che, più rotata un poco,
 Terribil come folgor discendesse,
 E me rapisse suso infino al foco. »
Purg., ix.

Dopo questa visione, il Poeta, svegliatosi, s'appressa all' angelico portinaio del Purgatorio; e di qui comincia quella simbolica pittura degli angeli cooperatori, in quanto soccorrono all' umana specie nell' espiazione delle sue colpe.

¹ *De celesti Hierarchia*, cap. XX.

2. *L'opera angelica contemplata nell'unità della Mente divina.*

« E vidi lume in forma di riviera,
 Fulvido di fulgóri, intra due riva
 Dipinte di mirabil primavera.
 Di tal fiumana uscian faville vive,
 E d'ogni parte si mettean ne' fiori,
 Quasi rubini ch'oro circonscrive. »
Parad., xxx.

« In forma dunque di candida rosa
 Mi si mostrava la milizia santa,
 Che nel suo sangue Cristo fece sposa;
 Ma l'altra, che volando vede e canta
 La gloria di Colui che la 'nnamora
 E la bontà che la fece cotanta,
 Sì come schiera d'api, che s'infiora
 Una fiata ed una si ritorna
 Là, dove suo lavoro s'insapora,
 Nel gran fior discendeva, che s'adorna
 Di tante foglie; e quindi risaliva
 Là dove il suo amor sempre soggiorna. »
Parad., xxxi.

Nell'eterno volume di Dio sono insieme raggiunti l'*alfa* e l'*omega* di tutta la scrittura dei tempi umani. Però Dante pose nel suo *Paradiso* il principio supremo discernitore e raccogliitore dell'umana storia, e la sintesi della cooperazione angelica su la terra. Dell'uno già vedemmo; or vedremo dell'altra.

La bellezza di Beatrice, il cui riso *per le scale dell'eterno palazzo* meravigliosamente s'accresce, ¹ all'entrare nel cielo empireo trasmodasi al di là d'ogni umana virtù: onde il Poeta è, a seguirla, *come all'ultimo suo cia-*

¹ *Parad.*, XXI.

*scuno artista.*¹ E certo la Sapienza divina, in quanto soccorra alla scienza della perfezione civile, nulla ha di più eccelso ad insegnare agli uomini che il ministero angelico contemplato nell'unità di Dio e negli amori ineffabili della celeste città. Ma non tardiamo la vista di quei lieti veri, onde il riso di Beatrice è naturale splendore.

Il fiume, corrusco di fulgóri, simboleggia quella fervida corrente di vita, che dall'Amore sovrano, come da superbissima cima, scende a fecondare l'umano spirito e il mondo. Di questo fiume escono, in forma di *faville vive*, le vivacissime creature, che noi chiamiamo angeli; Intelligenze veloci, che nell'onda di fuoco temprano lor natura agile e ardente.² Due son le ripe fiorenti agli occhi del Poeta, e il gran fiore, in cui le ripe convertonsi al guardo avvalorato di lui, scernesì anch'esso in due parti; ma le faville sono viste mettersi da ogni lato, o più veramente le api angeliche scendere ad infiorarsi di *banco in banco*³ senza distinzione: chè la varietà dell'angelico provvedere si raggiunge nell'unità dell'amore e della gloria immortale. Però, se già gli angeli apparvero vestiti di terribili apparenze agli

¹ Ivi, XXX.

² *Parad.*, XXX. « I fiumi di fuoco significano la correntia della grazia divina, che indefettibilmente abbonda e nutre gli angeli di vivace fecondità. » DIONISIO AREOPAGITA, *De celesti Hierarchia*, cap. XV.

³ *Parad.*, XXXI.

uomini pervertiti,¹ e se ai più degni soccorsero biondi il capo e verdi le vesti come fogliette d'aprile;² ora, considerati in Dio, che nell'egualità dell'affetto provvede al bene delle sue creature, appaiono in più alte sembianze, immagine, non di mutabili relazioni, ma di loro essenza immutabile: amore, incorruttibilità, purezza.³ Come alle primavere della terra la dolce schiera delle api corre per l'aere luminosa; così alle primavere del cielo volano le faville dell'eterna fiamma. Quelle ai prati odorosi trae naturale studio del mèle; queste alle mirabili ripe volge naturale affetto di dolcezze divine: chè nell'eterna visione appresero ad amare il fiore dell'umana virtù, germinato nella luce del Verbo. Unico è l'alveare, onde partono, e unico è quel sapore, ch'elle traggono da' varî succhi de' bellissimi fiori. Meglio che la varietà del succo e il vario tremolare delle ali ragianti su que' mistici fiori, che di lor luce abbelliscono, a noi giovi contemplare il soave raccoglimento d'ogni lor mèle, l'unico insaporarsi dell'amoroso lavoro. Così la nostra contemplazione sarà meno indegna di quelle

¹ *Inf.*, IX.

² *Purg.*, VIII.

³ « Le facce tutte avean di fiamma viva,
E l'ale d'oro, e l'altro tanto bianco,
Che nulla neve a quel termine arriva. »
Parad., XXXI.

Nella *fiamma viva* vedi l'amore; nell'*oro*, l'incorruttibilità; nel *bianco* più che di *neve*, la purezza.

altissime creature, in cui più ride il semplice lume dell' *unica Stella*, che, *scintillando a lor vista*, s'è le *appaga*.¹

II.

DELLA COOPERAZIONE ANGELICA IN ISPECIE.

1. *L' angelo dell' onnipotenza.*

« Come le rane innanzi alla nimica
 Biscia per l'acqua si dileguan tutte,
 Fin ch' alla terra ciascuna s'abbica;
 Vid'io più di mille anime distrutte
 Fuggir così dinanzi ad un, che al passo
 Passava Stige con le piante asciutte.
 Dal volto rimovea quell'aer grasso,
 Menando la sinistra innanzi spesso;
 E sol di quell'angoscia pareva lasso.
 Ben m'accorsi ch'egli era del ciel messo,
 E volsimi al Maestro; e quei fe' segno,
 Ch'io stèssi cheto ed inchinassi ad esso. »
Inf., IX.

Nell'ultima parte di questo lavoro dirò come alla umana famiglia dipartita dal bene Iddio si dimostrasse nella sua potestà, e come il *duro giudizio* della giustizia vincessesse nella sua mente ogni pietoso consiglio; sì che non guidasse amoroso, ma severo traesse per bufera vorticosa di sciagure e di mali i popoli ribellanti. Gli angeli, ministri di questo tremendo giudizio, furono terribili come folgore,

¹ *Parad.*, XXXI.

impetuosi come vento, che schianti e travolga le selve. A darci immagine della natura di questo angelico ministero Dante creò quel suo *messo pien di disdegno*, che, annunziato da un *fracasso d'un suon pien di spavento*, Per cui tremavano ambedue le sponde ¹, viene su per le torbid' onde alla porta di Dite, e, apertala con una verghetta, rimprovera e minaccia fieramente i demoni, ricordando loro l'immutabilità delle *fata* di Dio e l'onnipotenza della divina Voglia. Le anime distrutte gli fuggono dinanzi, come le rane dinanzi alla biscia, e il fumo di quell'aria *senza tempo tinta*, cacciato dall'angelico lume, si fa più fitto e più acerbo intorno ai dannati. Finzione piena di verità; chè, siccome le tenebre partonsi all'apparire della luce, così le menti ottenebrate rifuggono, sempre più abbuaiandosi, dall'affissare il nuovo lume del vero. Non è però da pensare che il porre opera nella città, ov'è muta la luce di Dio, scemi la chiarezza purissima dell'angelico affetto, di sua natura incorruttibile e vittorioso: ciò, che il Poeta volle additarci, notando come il terribile Messo del cielo passasse con le *piante asciutte* le torbide onde di Stige. ²

Vincenzo Di Giovanni, nel suo *Discorso*

¹ *Inf.*, IX. Bello è raffrontare questo disdegnoso ministro dell'ira di Dio a quegli angeli tutti letizia ed amore, a cui precorre un'orezza d'ambrosia, quale, annunziatrice degli albori, L'aura di maggio muovesi ed olezza. (*Purg.*, XXIV.)

² *Inf.*, IX.

*degli Angeli danteschi*¹, non ravvisa in questo *Messo del cielo* uno dell' angelica famiglia, ma piuttosto lo spirito stesso di Dio; perchè quel *fracasso d' un suon pien di spavento*, simile a vento impetuoso, gli sembra più conveniente alla venuta di Dio, che a quella dell' angelo; e la sua sentenza conferma di citazioni scritturali. Ma e' non pose mente che l' angelo in terra tiene le veci di quel Signore, che veste i suoi ministri di terrore o di amabilità secondo le altissime e riposte norme del suo governo; nè ricordò quelle terribili figure di angeli, ond' è piena l' antica *Scrittura*: il custode del *terrestre Paradiso*, che ruota spada di fiamma;² lo sterminatore de' primogeniti d' Egitto;³ l' invisibile pellegrino, che de' suoi lampi spaura l' asina di Balaam;⁴ il cavaliere sfavillante dell' arme e del volto, che percuote e caccia Eliodoro.⁵ Similmente, la voce solenne che, vincendo il mugghiare della tempesta, tuona dalla folta nugola all' *obbediente Legista*,⁶ e forse quella, che segue al tremendo fulgore, onde Saulo fu abbacinato,⁷ debbono riferirsi ad opera di forze angeliche.⁸

¹ Fa parte del volume *Dante e il suo secolo*.

² *Genesi*, III, 24.

³ *Esodo*, XII, 29.

⁴ *Numeri*, XXII, 28-30.

⁵ *Secondo de' Maccabei*, III, 24 e segg.

⁶ *Esodo*, XIX, 16-19. Vedi Agostino nel suo *De Trinitate*, III, 26.

⁷ *Atti*, IX, 3-4.

⁸ Molto probabilmente anco il vento improvviso e la luce vermiglia del terzo Canto sono indizi della venuta di un angelo, che,

2. *L'angelo permutatore dei beni della terra.*

« Quest'è colei, che tanto è posta in croce
 Pur da color, che le dovrian dar lode,
 Dandole biasmo a torto e mala voce.
 Ma ella s'è beata e ciò non ode:
 Con l'altre prime creature lieta
 Volve sua spera, e beata si gode. »
Inf., VII.

La cieca Dea, a cui gli Antichi riferirono il subito e impensato avvenimento di cose fuori d'ogni umano proposito,¹ non poteva esser presa in riverenza dai cultori di un solo Iddio, reggitore sapientissimo dell'universo e prima cagione di tutte le cose. Fu però chi, tutto recando all'unica volontà di Dio, la disse stolta finzione di cieche menti, derivata da ignoranza di cause;² e chi, serbandone il nome ed il simbolo, ne fe' tutt'uno con la natura mutabile e vana delle cose del tempo.³ Solo Agostino acutamente pensò che ogni cosa fortuita potesse recarsi alla volontà di alcuno spirito, sapiente e amoroso ministro dell'Imperadore del cielo. Questo pensiero, come favilla di poesia, piacque al Poeta, che seppe fargli secondare fiamma di nobile fantasia.

Nell'*Inferno*, immagine dell'umana città pervertita, noi troviamo questa nuova creatura

non visto, pone il dormiente Poeta in su la *proda della valle d'abisso*. Così pensa Lorenzo Magalotti e, a confortare la sua sentenza, reca quel di Matteo (cap. XXVII): « Et ecce terraemotus factus est magnus; Angelus enim Domini descendit de coelo. »

¹ Lattanzio, III, 29.

² Ivi, loc. cit.

³ Boezio.

dantesca; e con ragione, in quanto è principale ministro di Dio provvidente come potestà: ¹ giacchè la continua permutazione dei falsi beni di gente in gente ammoniva i popoli della caducità di que' beni esteriori, e li disponeva a volgere l'animo verso quel bene immutabile, in cui l'umano spirito ha posa. La *Fortuna* del Poeta cristiano niente serba dell'antica *Fortuna*; ma, come uno degli specchi dell'eterno Valore o di quelle menti liete, che prime accolsero in sè lo splendore di Dio, ² s'inalza a dignità e a bellezza, quanto l'altra inchinavasi a viltà e a turpitudine; onde, non ch'esser cieca e insana e crudele, ³ ella vede le norme del suo ministero nel divino aspetto, e secondo quelle *provvede* e *giudica* con sano consiglio, e il solenne provvedimento e giudizio reca in atto con affezione fraterna. Come il gridio e l'affannarsi degli uomini stolti non turba quella letizia, che trascende ogni dolcezza, ond'ella si gode *con l'altre prime creature*; ⁴ così la mutabilità e corruttibilità dei beni, ch'ella governa, nulla scema della fermezza del suo *regno*, che ella immutabilmente *persegue, come il loro gli altri Dei*. ⁵ Antica e pia tradizione (fonte di gentile poesia) vuole che ad ogni minima parte di questo

¹ Vedi il cap. 1º della parte terza.

² *Parad.*, XXXIX.

³ *Ne' Rstorici ad Erennio*, II.

⁴ *Inf.*, VII.

⁵ Ivi, loc. cit.

mondo sensibile provvegga un angelo; e se il fiore, che si secca da mane a sera, e lo zeffiro, che spira e tace, son degni, che un' angelica mente curi perennemente di loro, perchè vorremmo che questa cura venisse meno alla dispensa della ricchezza, della gloria e d'ogni altro bene terreno? Non è il fiore del campo, o l'aura di primavera, o lo splendore dell'oro, che l'angelo contempla ed ama; ma sì la verità, la bontà, la bellezza di Dio e de' suoi ordinamenti nelle opere sue. In questa contemplazione, in quest'amore sempre splendente, vivo, operoso egli è senza tempo beato; e anco noi saremo, se, vincendo ogni fortunosa permutazione, accoglieremo l'animo, quasi in fortissima ròcca, nella pace del vero, che non si muta.

3. *Meravigliosa virtù degli angeli nel condurre i popoli dall'inferma civiltà pagana alla stabile civiltà di Cristo.*

«
Ecco l'angel di Dio; piega le mani:
Oma' vedrai di sì fatti ufficiali.
Vedi che sdegna gli argomenti umani,
Sì che remo non vuol, nè altro velo,
Che l'ali sue, tra liti sì lontani.
Vedi come l'ha dritte verso il cielo,
Trattando l'aere con l'eterne penne,
Che non si mutan come mortal pelo. »
Purg., II.

Sull'oceano delle cose terrene, perennemente commosso dalla fiera vicenda dei ben

commessi alla Fortuna, corre lievissima, quasi fiato di vento, la navicella candida dell'umana compagna rinnovata: nè per forza di remo, come l'antica nave infernale, ma per virtù di angeliche penne, che nobiltà di natura fa immutabilmente drizzate al cielo; leggiadro simbolo della mente del *celestial nocchiero*, tutto affisato in Dio. Studio del vero e amore del bene, ecco le due ali bianchissime, perchè sfavillanti della luce di Dio, onde l'angelo scorge la cittadinanza di Cristo alle balze liete del monte *sacro*; ove, amando e soffrendo, l'umano spirito s'invigorisce e sale a cima di perfezione vera.¹ Però nella dolce canzone di Casella, meglio che l'eco della *memoria*, si avverte come un'aura mattinata di nuovi canti.² Ricco poi è quell'accento dei *liti sì lontani*; chè la fallacia de' beni mutabili, fondamento all'antica civiltà, e la verità dell'unico bene saldissimo, fondamento alla civiltà nuova del Cristo, son davvero *liti sì lontani* tra loro, che per proprio argomento l'uomo non basterebbe a varcare il vasto mare frapposto: onde bella necessità delle angeliche penne, *che non si mutan come mortal pelo*.

Questa dottrina, ch'io trovo nascosta sotto il velame de' bellissimi versi, che mi dipingono il nocchiero del Purgatorio e l'opera

¹ « L'anima ha due ali: investigazione del vero, e desiderio del bene. » Marsilio Ficino, *Sopra il Convito di Platone*.

² *Purg.*, II.

sua, pernde conforto dall' intendimento più alto e più riposto del Salmo cantato dalle anime naviganti.¹ Il quale, mentre in lettera suona della uscita degli Ebrei dall' Egitto, spiritualmente deve riferirsi all' uscita dell' anima dalla colpa,² e più largamente all' uscita dell' umana specie dalla selva *aspra e forte* del paganesimo. Il *mare che fugge* è immagine sublime della perenne vicenda dei beni mutabili, cessata nell' animo delle nazioni rinnovate; e i *monti e i colli, che saltano* innanzi all' onnipotente Commovitore della terra, ne fanno pensare l' allegra sommità del monte dantesco, immagine, come vedemmo, della cristiana città. E l' *acqua tratta della roccia e del macigno* dal volere del Signore delle nazioni non può trarsi a significare i mutati affetti dei popoli, come forse l' intese esso Dante, cogliendovi l' idea di que' suoi mirabili fiumi del *Paradiso terrestre*? E i *simulacri delle genti*,

¹ È il salmo CXIII. Principalmente notevoli queste parole: « Il mare lo vide e fuggì: il Giordano si rivolse a ritroso. I monti saltarono come montoni; i colli come agnelli. Che avesti, o mare, che fuggisti? E tu, o Giordano, che ti rivolgesti a ritroso? E voi, monti, che saltaste come montoni; e voi, colli, come agnelli? Tremò la terra per la presenza del Signore: per la presenza dell' Iddio di Giacobbe, il quale mutò il macigno in guazzo d' acque e la rupe in fonte. Non a noi, Signore, non a noi, ma al tuo nome dà gloria per la tua benignità e verità. Perchè le genti non dicano mai: Dov' è l' Iddio loro? Or l' Iddio nostro è ne' cieli » e fece tutto ciò che gli piacque. I simulacri delle genti oro e argento; opera di mano d' uomini. Hanno bocca e non parlano; hanno occhi e non veggono; hanno orecchie e non odono; hanno naso e non odorano; hanno mani e non toccano; hanno piedi e non camminano.... »

² *Epistola a Can Grande*, § 7; *Convito*, II, 1.

che sono altro da quel che paiono, non rendono a capello il concetto dei falsi beni, ch' erano obbietto alle genti, in cui fu sovrano *l' amor dell' apparenza e il suo pensiero?*

4. *La luce degli angeli soccorre all' animo de' rinnovati nelle sue ascensioni.*

“
Muoveti lume, che nel ciel s'informa,
Per sè, o per voler, che giù lo scorge. »
Purg., XVII.

Se il celeste nocchiero, come lo muove amore, torna l'ala veleggiante alla foce del Tevere, altri *ministri e messaggier di vita eterna* prontamente soccorrono ai nuovi pellegrini, e con molti accorgimenti di affetto fraterno li fanno più lievi al salire e più studiosi della bellissima cima. Primi gli angeli dell'immortale *speranza*, che con la spada dello spirito, ch' è favella invisibile di alte cose, vincono gli antichi amori (i più tremendi alla convivenza civile) di vani diletti, di oro, di signoria: ¹ poi que' luminosi custodi, che per virtù d'immagini vive e di soavi parole e di fragranze ineffabili spirano nell' animo delle genti rinnovellate la dolcezza del sacrificio e la

¹ Vedi sopra al cap. 5º, distinzione terza della parte prima.

santità dell'amore, a durevole acquisto di bella vita civile. E perchè ad occhio infermo non approda la luce del dì, se lo percuota ad un tratto, ma, insinuata a poco a poco, lo rinvigorisce, nel celeste regno la bellezza di Beatrice di grado in grado *s' accende per le scale dell' eterno palazzo*; e in questo regno di pellegrinaggio sereno la luce degli angeli di giro in giro s' accresce, raffigurando il procedere arcano di quell' *infinito ed ineffabil Bene*, che *corre ad amore come raggio a lucido corpo*,¹ sì che più o meno porga della sua luce secondo che lo spirito, che la riceve, è più o meno puro e quasi diafano. Nè meglio questo poteasi raffigurare che per gli angeli, eletti specchi dell'eterna Virtù; i quali con amore ne accolgono e ne riflettono i raggi alle più umili nature. Ma secondiamo il Poeta in quel suo magistero di luce. Dagli angeli della speranza, di sì tranquillo splendore, che punto se ne vela il biondeggiare delle teste gentili e il verde dell' ali e delle vesti,² al fiammeggiante custode del terrestre Paradiso, che, soverchiando ogni concetto di luce veduta, vien chiamato *lume* con sublime figura,³ è un continuo accrescimento di luce; ove l'occhio dell'intelletto corre sì dolcemente, come l'intenzione del musico per la mirabile

¹ *Purg.*, XV.

² *Ivi*, VIII.

³ *Ivi*, XXVII.

gradazione de' suoni. A sì bel trepidare di raggio verecondo e soave, come d' una stella al mattino,¹ segue il vivace guizzare di raggio riflesso da acqua o da specchio;² e poi il fulgóre potente del Sole, che celsa sua figura,³ e la bianchezza abbagliante d' ala di cigno,⁴ e lo sfavillare vivissimo degli infuocati metalli.⁵ Le quali varietà sapienti di mistica luce sono quasi accolte a bella unità nel guardiano del Purgatorio, principe degli angeli reggitori della rinnovata città.⁶ Divina fantasia, onde più sentesi la gentilezza inefabile, avvisando come l' abbellirsi dell' umano spirito debba (giusta la mente del Poeta) accompagnare l' accrescimento dell' angelica luce, sì ch' ella sia tutta svelata, quando quello spirito abbia toccato il sommo di sua bellezza: onde, se non temessi di concedere al fraticello da Vicchio un troppo sottile avvedimento, io direi ch' egli avesse nell' animo questa stupenda fantasia degli angeli danteschi, quando esemplava la bellissima schiera di que' leggiadri angioletti, che, abbracciati ai valorosi della terra, tornano, ballando e cantando, alla celeste Gerusalemme, e quanto più le si appressano, tanto si fanno più aerei del corpo

¹ *Purg.*, XII.

² *Ivi*, XV.

³ *Ivi*, XVII.

⁴ *Ivi*, XIX.

⁵ *Ivi*, XXIV.

⁶ *Ivi*, XI.

e più luminosi, finchè, giunti alle porte della celeste città, pigliano parvenza di spiriti leggerissimi e splendentissimi:¹ dove, se la festa allegra e fraterna tra gli angioli e i giusti e quel torrente di luce, che muove da non vista polla, ne ricordano la *riviera fulvida di fulgóri* e le *faville* e i *fiori* del Paradiso dantesco,² il crescere della levità e della luce di quei lieti spiriti, dolce scòrta agli eletti, ci fa ripensare gli angeli del Purgatorio e le anime, che, salendo di cerchio in cerchio, più prendono dell'angelico lume e, per dolce abito di pensiero e di vita raffinato il sentire, pregustano le fragranze e i canti delle rive del cielo.

—

5. *Mediazione ultima degli angeli
tra gli uomini e Dio.*

« Ella si tacque. E gli angeli cantàro
Di subito: *In te, Domine, speravi;*
Ma oltre *pedes meos* non passàro. »
Purg., XXX.

Non per somiglianza d'inferma natura, ma per bellissima larghezza d'affetto quelle creature liete, che tutte splendono della pace del cielo, compatiscono ai miseri abitatori della terra e ne porgono a Dio le virtù, ond' essi

¹ Marchese, *Memorie dei Pittori, scultori e architetti domenicani*, vol. I, pag. 282-283.

² Perez, *Delle fragranze, onde l'Alighieri profuma il Purgatorio e il Paradiso*, pag. 45.

furono non visti coltivatori, a compensare lor colpe nella bilancia dell' eterno Consiglio, per modo che ella inclini ad amorosa benignità.¹ Questo caro e sublime ufficio sarà per l' ultima volta adempito, e più solennemente che mai, in quell' universale giudizio, a cui converranno uomini e genti d' ogni paese. Di ciò pensava il Poeta, immaginando che, dopo il primo rimprovero di Beatrice, apparsagli nella maestà regale di giudice,² gli angeli cantino quelle sublimi parole del Profeta: « Io raccomando il mio spirito a Te: Tu m' hai ricomperato, o Signore Iddio della verità. Gli oziosi amatori delle vanità pigliasti in odio; ma io ebbi fermata la mia speranza nel Signore: esulterò e sarò lieto delle tue meraviglie. Chè all' umiltà mia riguardasti con amore, e l' animo mio d' ogni necessità francheggiasti. Nè mi cacciasti nelle strettoie del nemico; ma stabilisti in ampio luogo i miei piedi. »³

Chi bevve al fonte della parola rivelata, per cavarla la nobil sete d' ogni più eccellente sapere, avviserà nelle parole del Profeta uno dei luoghi dell' antico documento, ov' è più larga vena di scienza storica. Ai popoli dipartiti da Dio va quella sentenza degli oziosi

¹ Benozzo Gozzoli nel bell' affresco dell' altare di San Sebastiano, onde s' adorna la Basilica di Sant' Agostino, a San Geminiano da le belle torri, ha immaginato parte degli Angeli *in atto di spezzare a mezz' aria le saette dell' ira di Dio*.

² *Purg.*, XXX, 58-75.

³ *Salmi*, XXX.

amatori delle vanità; mentre alla generazione rinnovellata dal lume di Dio ben s'addice quest'altra: « Io ebbi fermata la mia speranza nel Signore; » sentenza che il meraviglioso Paolo tenne forse d'occhio, scrivendo della *migliore speranza, per la quale a Dio ci accostiamo*: ¹ e come le *strettoie del nemico* sono figura viva degli angusti beni della terra, che fieramente costrinsero e intristirono l'intelletto e il volere, per natura larghi e vigorosi, delle genti pagane; così quell' *ampio luogo* ben simboleggia il capacissimo obietto, in cui all'animo delle genti ravviate giovò fermare, secondo la bella metafora de' Padri e del Nostro, il piede dell'affetto. ² Se l'umana specie alla fine dei secoli, la *rivestita carne alleluando*, dovesse levare dinanzi al sommo Riparatore e Giudice il cantico delle meraviglie di Dio e della propria virtù, io non so come potesse farlo meglio, che togliendo al Profeta la sua ricca favella. Ma questo è dir poco, dopo che Dante l'ebbe fatta degna degli angeli nell'atto di cotanto uffizio, avvisando, da quel sommo ch'egli era, come il cantico dell'Onnipotenza redentrice e dell'umana virtù nel corso de' tempi suonasse più alto e più bello nella

¹ *Epistola agli Ebrei*, VII, 19.

² *Inf.*, I, 30; *Purg.*, XVIII, 44; *Parad.*, V, 6. Agostino: « Piede dell'animo è l'affetto. » Gregorio: « Volere è già un andar con la mente. » Ambrogio: « L'umana fragilità su tanto sdrucchiolo del secolo non sa fermare il piede. »

schietta voce di quegli eccellenti Vigilatori,¹
che più acuto veggono e nel cuore dei popoli
e nella mente di Dio.

¹ La parola « Voi vigilate nell'eterno die » (*Purg.*, XXX) è da riferire più specialmente agli angeli, che il profeta Daniele chiamò *Vigilanti*.

PARTE TERZA

DIO NELLA VITA DELL' UMANA FAMIGLIA.

« Da Lui, per Lui e in Lui le cose tutte sono. »
PAOLO, nell' *Epistola ai Romani*.

I.

LA TRINITÀ DI DIO NELLA SUA PROVVIDENZA

« La divina *potestate*,
La somma *sapienza* e 'l primo *amore*. »
Inf., III.

« Quell' *uno e due e tre*, che sempre vive
E *regna* sempre in *tre e due e uno*,
Non *circoscritto* e tutto *circoscrive*. »
Parad., XIV.

Come il più alto grado delle ascensioni del cuore è quello, in cui riposiamo beati, per tutta allegrezza di vita, nella sovrana Trinità; così la suprema delle speculazioni, a cui possa levarsi l' intelletto dell' uomo, è certamente il considerare quella Trinità, *da cui, per cui e in cui* le cose tutte sono. In essa, come in suo termine, quasi *contenta Dell' ultima dolcezza, che la sazia*, si appunta la potentissima teologia; e in essa può, s' io non erro, ammirare alcun poco anco la filosofia della storia, se, giovandosi del lume della teologia, ne

contempli il sublime vestigio nel governo divino dell'umanità.

Tre sono le facoltà dell'umana natura, fonti di vita morale e civile: le facoltà del volere, dell'intendere e del sentire; nelle quali, rotta la verginale armonia, occorre che or sormontasse l'una, or l'altra, nè più per sè s'accogliessero a perfezione d'amore. Fu già il volere, cima di quella superba natura, cheolgeva l'intelletto all'esemplare eterno del Vero, e secondo questo drizzava pei docili organi ogni sua opera al bene; ma spiccatosi da Dio, vitale Unità, e spartosi nell'affetto delle molte cose terrene, perdette quella sua natural signoria, e, ognor più accasciandosi sotto il crescente peso della colpa, cadde al fondo, mentre in sua vece si alzò signoreggiante la forza de' sensi. Venuto poi il Cristo a rilevare l'intelletto e per esso la volontà alla perduta altezza, intervenne, reliquia estrema del peccato, che le ravvivate facoltà insuperbissero e contrastassero tra loro; sì che fosse necessario, come seme di temperanza e di perfezione, porvi dentro quell'umilissimo e santissimo affetto della carità: eterna figlia di Dio, che, svolgendo nel tempo sua meravigliosa virtù, riporrà l'uomo e l'umanità per l'ordine dell'amore nell'integrità naturale, ritemprata dal fuoco dei patiti dolori; e nel sereno imperio della volontà rinnovata sarà pace in eterno.

Da questo segue, che nelle condizioni dell'animo dell'umanità dobbiamo avvisare tre grandi trasmutazioni: prima di Cristo, dopo Cristo, e alla fine de' secoli, secondo il signoreggiare delle sue facoltà. A questo triplice trasmutarsi dell'umanità nella sua vita dee rispondere, o ch'io m'inganno, il nobilissimo governo di Dio, or dimostrandosi sotto le sembianze di *Potestà* a domare la prepotenza dei sensi, or sotto le sembianze di *Sapienza* a moderare la superbia dell'intelletto, or finalmente sotto le sembianze di *Amore* a ricomporre l'armonia piena delle umane facoltà nella quiete dei cieli.

Chè se da questa Trinità considerata in sé stessa, quasi da tropp'alto subietto, scendendo, vogliamo nella meditazione de' suoi effetti più agevolmente affissarla, riconosceremo come tre opere divine nelle tre stagioni della vita dell'umanità: innanzi Cristo, l'*origine* di tutte le cose e il *seme* della dottrina, che tutto dovea recare a salute; dopo Cristo, lo *svolgimento del bene*, o in altre parole, il bene, che già si stava chiuso in potenza, aperto in atto sommo di *bellezza* sotto i raggi di Cristo; e alla fine dei secoli, la perfettissima *felicità*, come premio del bene operato, nella contemplazione di Dio, infinità di vero, di bellezza e di gaudio. Or, all'*origine* risponde la *Potestà*, alla *bellezza* la *Sapienza*, alla *felicità* l'*Amore*; onde Agostino: « In quella Trinità è origine somma

di tutte cose, e consumata bellezza, e beatissima dilettazione. »¹ Ma ben si attenda, che questa Trinità di provvidenza nulla toglie all' Unità della divina sostanza, come il considerare in Cristo l'imperatore della città di Dio, e il parlare del suo regno, non è un partirlo dal Padre, con cui è una cosa nell' unità di quell' altissimo amore, che *quinci e quindi egualmente si spira*:² il che fu dallo stesso Agostino nobilmente mostrato nel suo *Della Trinità*.³ E, se nulla toglie all' unità, neppur toglie all' immutabilità del divino Volere cotesta Trinità, che per me si è toccata: perocchè non Iddio, sì l' umanità si trasmuta per la virtù, che in essa adoperando si accresce, e, trasmutandosi, or si porge meglio disposta al governo della Potestà, ora a quello della Sapienza, or finalmente a quello dell' Amore; nella guisa stessa, che il *vivo lume* di Dio, mirato da Dante nell' ultimo del suo *Paradiso*, benchè avesse in sè un *semplice* *sembiante* immutabile, in più parvenze gli si *travagliava* per la vista, che in lui s' *avvalorava guardando*.⁴

Queste pochissime cose della Trinità provvidenziale di Dio ho io voluto accennare, perchè meglio s' intenda quanto v' ha di più alto nel gran Poema; dove Dante, facendosi a

¹ *De Trinitate*, VI, 12.

² *Parad.*, XXXIII.

³ *De Trinitate*, I, 2.

⁴ *Parad.*, XXXIII.

figurare il cammino dell'uman genere, muove appunto dalla Trinità,¹ e nella Trinità finisce la sua meravigliosa visione.² E divinamente bello è questo spiccarsi dalla trina Unità di Dio e in essa poi riposare, mentre dell'opera di ciascuna Persona divina nella vita dell'umana famiglia si favella partitamente. Nell'*Inferno* invero, e come luogo di pena e come figura dell'umana famiglia innanzi Cristo, è l'opera della Potestà, il regno del Padre; nel *Purgatorio*, e come luogo di restaurazione morale e come figura dell'umana famiglia rinnovata, che, lottando col male, avvalora, è l'opera della Sapienza, il regno del Figlio; nel *Paradiso*, e come luogo di premio e come vita dell'umana famiglia nell'eternità del gaudio e della pace, è l'opera dell'Amore, in cui più altamente si rivela l'altissima Trinità, il regno dello Spirito.³ E a questa Trinità di governo, chi ben consideri, nel divino poema bellamente risponde l'amore, principio dell'operare all'umanità cristiana; chè nell'amore è un cotal vestigio della Trinità:⁴ e pur sapientemente

¹ In capo al III canto, ove comincia il viaggio allegorico di Dante, è quella scritta famosa, in cui nobilmente ricordasi la Trinità.

² *Parad.*, XXXIII.

³ Maria Equicola, toccando la dottrina di Dante intorno all'amore, dice di lui: « Afferma lo Spirito Santo esser quel che governa il Cielo. » *Libro della natura di amore*, pag. 8., ed. 1531.

⁴ « Nell'amore è questa trinità: amante, amore, amato. » Agostino, *De Trinitate*, IX., 2.

vi si contrappone la trina faccia di Lucifero, simbolo di quella triplice malizia, che per giusta pena rende infinitamente dissomigliante da Dio quel superbissimo spirito, che tortamente appetiva una perfetta somiglianza con Dio. « Come in Dio (così Pietro di Dante) è potenza e sapienza e amore sommo; così in questo (*Lucifero*) per opposito è impotenza, ignoranza e odio sommo. » ¹

—

1. *Iddio provvidente come potestà.*

« Quella Voglia,
A cui non puole il fin mai esser mozzo. »
Inf., IX.

Il creare e 'l gittare i primi germi del bene (già poco sopra il toccai) è più specialmente l' opera della Potestà, come l' educazione delle forze create e l' amoroso svolgimento di que' germi è più specialmente l' opera della Sapienza. Or nell' umanità antica, essendo mortificato ogni germe di bene dal tristo alito della malvagità soverchiante e così impeditone il benefico svolgimento, l' opera speciale della Sapienza non poté essere e solo rimase quella della Potestà. La quale (vedi ordine maraviglioso dell' eterno Consiglio!) era la sola, che potesse riuscire efficace anco all' umanità pervertita.

¹ Vedi le sue *Chiose latine*, pubblicate a spese di Lord Vernon; e vedi l' *Anonimo*, curato da P. Fanfani.

Perocchè ad animo travolto dalla colpa nel male, che non appetisce giustizia, ma prepotenza; che non si adagia in soave umiltà di affetti, ma si drizza in superbia di tempestose passioni; che più non confida nella forza immortale della verità e della virtù, ma fa suo solo sostegno della forza caduca del corpo: a quest' animo, dico, può egli tornare efficace il verbo della sapienza o la quieta luce dell' amore? Mai no: e' sarebbe come chi volesse far sentire al sordo l' armonia de' suoni, e quella de' colori al cieco. Or tale appunto fu l' animo dell' umanità dopo il buon tempo dell' innocenza e innanzi il tempo dell' espiazione: onde a quell' animo fu pur mestieri che Iddio parlasse fra i lampi e i tuoni della sua onnipotenza. E come negli Ebrei fu mantenuta la fede per lo sfolgorare dell' ira di Dio, che lor facevasi innanzi sopra il *monte palpabile, fra 'l turbine, la caligine e la bufera*; così nelle genti fu educato l' amore della patria e della gloria, il meglio dell' antica civiltà, per la lotta di continui e asprissimi travagli, che ne mortificassero i sensi, e lor fu tolta ogni fede nelle proprie forze per la ruina fatale degl' imperî sotto la possente mano di Dio, affinchè s' accendessero in desiderio di un soprannaturale soccorso.

Quest' opera provvidenziale non fu del tutto ignorata da' savi dell' antichità, i quali nell' operare del sommo Iddio intravvidero

meglio la potestà, che la sapienza o l'amore; e principalmente i poeti, che già furono i sommi teologi delle genti e i più veri interpreti dell'umana coscienza, offrono di questo vero bellissimi esempi. Così l'antichissimo Orfeo, voce più di gente che d'uomo, dipingendo Giove, non fa che toccarne la smisurata potenza, dicendo, che *intorno a lui le più sublimi vette Traballano e li fiumi e del cilestro Mar biancheggiante le profonde valli*; ¹ ed Eschilo, dichiarando al popolo la Natura divina, afferma che *infinita possa È del supremo Iddio verace lode*; ² ma, più nobilmente e più vivamente d'ogni altro, il grande Omero raffigura l'ordine provvidenziale di Dio come potestà in quella meravigliosa *catena*, che verrebbe annodata alla vetta dell'*immoto Olimpo*, sì che *tutte da quella penderan le cose*. ³

Fermato dunque che all'ordinamento delle antiche genti Iddio provvedesse più presto come potestà, che come sapienza od amore, egli è naturale il pensare che nell'*Inferno* dantesco, non solo come luogo di pena, ma

¹ In Giustino, *De Monarchia*.

² In Giustino, op. cit. Similmente Esiodo nella *Teogonia*:

« Principio e fine
Danno al canto le Dee con Giove, padre
De' Numi e de' mortai, narrando quanto
Di *potestate* ogn' altro Dio soverchi. »

³ *Iliade*, VIII. Però l'aspetto degli Dei fu terribile a' Gentili; e lo stesso Omero ne dice:

« Tremendi
Sono gli Eterni visti alla scoperta. »

Iliade, XX, 159.

come figura dell' umanità senza Cristo, debba ricordarsi Iddio Padre, potestà somma, e non il Figlio sapienza, o lo Spirito amore. E veramente, chi legga quella terribile Cantica da un capo all' altro, nè anco una volta potrà avvenirsi nel dolce nome di Cristo; il quale soltanto vi si accenna (in quanto nell' unità della divina sostanza è anch' esso col Padre e con lo Spirito potestà somma) come un *Possente, con segno di vittoria incoronato*,¹ e come *Colui, che la gran preda Levò a Dite del cerchio super-
no*:² e nemmeno v' è nominato lo Spirito amore, che, pur movendo l' arte della giustizia punitrice, ha proprio impero nel cielo. All' incontro Dio come potestà bene spesso è invocato nel dolente regno contro i suoi reggitori. Così Virgilio a Caronte:

. . . . Caron, non ti crucciare;
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole ;³

parola, che poi ripete a Minos; e a Pluto:

Non è senza cagion l' andare al cupo:
Vuolsi così nell' alto, ove Michele
Fe' la vendetta del superbo strupo;⁴

e a Chirone:

Ma per quella virtù, per cui io muovo,
Danne un de' tuoi ;⁵

¹ *Inf.*, IV.

² *Ivi*, XII.

³ *Ivi*, III.

⁴ *Ivi*, VII.

⁵ *Ivi*, XII.

e a Malacoda:

Credi tu, Malacoda, qui vedermi
Esser venuto ,
Securo già da tutti i vostri schermi,
Senza voler divino e fato destro?;¹

lasciando a lui argomentare da questa mera-
vigliosa sicurezza, ond' era dotato, l' onnipoten-
za di Colui che lo mandava. Similmente
l' angelo a' demoni di Dite:

O cacciati del Ciel, gente dispetta, . . .
Perchè ricalcitate a quella voglia,
A cui non puote il fin mai esser mozzo,
E che più volte v' ha cresciuto doglia?
Che giova nelle fata dar di cozzo?²

V' ha però luogo del XIX dell' *Inferno*, che
par contradire a questa mia dimostrazione; ed
è quello, dove il Poeta esclama:

O somma Sapienza, quanta è l' arte,
Che mostri in cielo, in terra e nel mal mondo,
E quanto giusto tua virtù comparte!

Ma, se bene s' attenda il più riposto senso di
queste parole, dovrà riconoscersi che non la
sola Sapienza, sì l' intiera Trinità è qui sotto
il nome di Sapienza bellamente adombrata,
raccogliendovisi con potente sublimità di sin-
tesi le tre opere dell' alto provveder divino
in cielo, in terra e nel mal mondo, cioè sulla
città perduta e su quella ricreata da Dio,
prima combattuta sulla terra, poi gloriosa nel

¹ Ivi, XXI.

² Ivi, IX.

cielo. Onde al *mal mondo* non è da riferire tutta intera la invocazione, come chi riferisse il tutto alla parte, ma sì l'ultima sentenza: « E quanto giusto tua virtù comparte, » con la quale appunto si tocca la *virtù* o potestà del Padre, nel cui governo può dirsi che la giustizia apparisce più manifesta della misericordia, secondo quello di Tommaso: « Certe opere si attribuiscono alla giustizia, cert' altre alla misericordia; perchè in alcune si fa più vivamente palese l'opera della giustizia, in altre quella della misericordia. » ¹

2. Iddio provvidente come sapienza.

« Tu scaldi l' mondo, tu sovr' esso luci. »
Purg., XIII.

Come allo svolgimento di ogni materiale semenza è necessario il calore di questo Sole visibile e temporale; così, perchè la semenza più nobile dello spirito, gittata dalla potestà del Padre, s' apra e germogli, fa d' uopo che la riscaldi e l'avvivi con la sua luce ardentissima il Sole invisibile eterno della sapienza del Figlio. ² Antico pensiero questo, che, tacito

¹ *Somma teologica*, parte prima, quest. XXI, art. 4.

² La bella comparazione della terra, che, spoglia della neve e sciolta dai geli tenaci, a' lieti soli di primavera si rinnova di verdure e di canti (*Parad.*, II, 160), può ben riferirsi anco all' intelletto delle nazioni, venute sotto il governo del Cristo.

forse, già mosse i primi Cristiani a pregare rivolti verso l'Oriente; e che, nobilmente significato da' Padri, ne aiuta a meditare quella sapienza increata, lume di vita alla famiglia universale di tutti gli spiriti, che l'umanità fatta cieca nell'antica notte ralluminò per modo da renderle in ogni tempo vivace la vista del bene. « Per niun' altra cosa (così il « dottissimo Pico) più convenientemente possiamo raffigurare il Cristo che pel Sole; « dacchè nel Sole pose il suo tabernacolo « e uscì della tribù di Giuda, che ha per « insegna il leone, animale solare: e mentre « Platone nella *Repubblica* chiama il Sole « *figlio visibile di Dio*, perchè noi nol pigliamo « remo ad immagine del *figlio invisibile*? Il « quale, se è luce vera, che illustra ogni intelletto, ha evidentissima somiglianza in « questo Sole, luce apparente che illustra « ogni corpo.... »¹

Or non è meraviglia se un così alto e cristiano pensiero piacque tanto all'altissimo e cristianissimo Cantore de' tre regni, che e' ne fece, quasi direi, l'anima di buona parte del suo poema. Ed invero a quel colle, vestito de' raggi del pianeta, *che mena dritto altrui per ogni calle*, figura della perfezione civile irraggiata dal Cristo,² leva gli occhi il Poeta, appena

¹ *Ettaipo*, IV, 8. Vedi su questo anco Bonaventura nel suo *Braviloquio* e il Cattani nell'*Essamerone*.

² Vedi sopra al cap. 4.^o, distinzione prima della parte prima.

uscito dalla selva *selvaggia e aspra e forte*; e, impedito poi nel cammino dalla lonza, si rin-
cuora e s' affida nel mistico Sole, che vede
muovere in su, cioè guidare il cammino dell' u-
manità, con *quelle stelle, Ch' eran con lui quando*
l' Amor divino Mosse da prima quelle cose belle,
cioè con gli angeli, chiamati da Giob *stelle mat-
tutine*, che per la precognizione dell' ordine
delle cause precedettero il movimento della
creatura corporea, e così furono per intelletto
presenti all' atto creativo.¹ Ma questi non
sono che pochi tocchi lievissimi appetto ai
molti e vivi, che incontriamo in quel secondo
regno, *ove l' umano spirito si purga*; i cui felici
pellegrini nella sapienza del Cristo, siccome
abisso di luce perenne, tengon fitto lo sguardo
con amore crescente, nè se ne partono mai
lungo tutto la faticosa lor via. E bene sta;
chè il Sole della sapienza incarnata è unica
scorta all' umana famiglia, cosicchè questa
non può dar passo nella via della vita e morale
e civile, se quel Sole divino non le porga
della sua luce;² la quale però (vedi verità di
poesia!) non sempre uguale vien pòrta, ma ad
ora ad ora, come l' umanità s' avvanza nel bene,
più diritta scende e più chiara, finchè non le
riluca in fronte limpidissima e viva a rabbel-

¹ Agostino, *De Genesi ad lit.*, IV, 41.

² « E 'l buon Sordello in terra fregò 'l dito,
Dicendo: Vedi, sola questa riga
Non varcheresti dopo 'l Sol partito. »
Purg., VII.

linne l' ampiezza e il candore, immagini delle più alte virtù dello spirito. Nè questo è artificioso commento, ma pensieri, che spontanei rampollano dalle più intime vene del poema; giacchè il Sole, come simbolo di Cristo, è ricordato per ogni dove torni opportuno,¹ e specialmente nel *Purgatorio* n' è celebrato in moltissimi luoghi l' ufficio e la virtù di condurre gli uomini per la diritta via: ma fra tutti notevolissimo e veramente cospicuo è il luogo del canto XIII del *Purgatorio*, che reca come Virgilio, dubbioso sull' *eletta* del cammino, *fisamente al Sole gli occhi pòrse*, e poi tutto rinfrancato:

O dolce lume, a cui fidanza i' entro
 Per lo nuovo cammin, tu ne conduci,
 Dicea, come condur si vuol quinc' entro:
 Tu scaldi 'l mondo, tu sovr' esso luci:
 S' altra cagione in contrario non punta,
 Esser dèn sempre li tuoi raggi duci.

Dove io non so se più sia da meravigliare il vivo affetto, o l' efficacia del dire, o la nobiltà de' riposti pensieri, accennandovisi le due operazioni di Cristo sull' umanità, luce di vero nell' intelletto, caldo di amore nell' animo.² E della prima operazione, più propria di lui e

¹ Anco dove, riguardando la sapienza del patire nel suo fonte divino, chiama Cristo *Elios*, ha l' animo a questo simbolo; dacchè *Elios* a' Greci fu il Sole, e Apollo, secondo la forma cretese, fu detto *Abelios*, appunto perchè gentile deificazione del giorno e della sua bellezza ispiratrice.

² Così nel *Paradiso*, XV:

« . . . Al Sol, che v' *allumò* e *arse*. »

più diretta, il Poeta ne adombra il procedere altissimo e segreto là dove prepara i lettori alla contemplazione della Cagione prima in sè stessa, dico nel XXX del *Paradiso*, per quella riviera di luce, ond' escono le *faville vive* degli angelici Amori e onde pigliano vita i fiori delle umane virtù nell' una e nell' altra riva, cioè ne' due tempi, in cui si parte la storia dell' umanità. Ma, sì come la *gronda delle sue palpèbre* bevve di quell'onda luminosa, e' vide la riviera di sua lunghezza divenuta tonda: cioè dal fuggevole dilungarsi de' secoli levò il pensiero alla stabile eternità, ove la luce del Verbo, meglio che fiume corrente a fecondare gli ascosi germi, è sconfinato e limpidissimo lago, in cui la famiglia del cielo specchiasi per mirarsi adorna e per avvivare la sua festa nella vagheggiata bellezza di tutte le cose.¹ Da questo lago senza fondo il divino Poeta fa germinare la rosa dell' infinita larghezza di Dio²;

¹ *Parad.*, XXX, 109-114.

² Pigliare a simbolo di una perfezione divina il fiore meglio odoroso, è quanto attribuire a Dio un cotale odore ineffabile eterno. E che in Dio ineffabilmente s' acciuda ogni virtù, anco sensibile, delle cose create, l' afferma un grande Italiano, Anselmo d' Aosta; le cui parole non so fare a meno di riferire: « Ancora, o Signore, ti nascondi all' anima mia nella luce e beatitudine tua, e perciò ella versa ancora nelle tenebre e nella miseria. Perocchè guarda intorno, e non vede la tua bellezza; ascolta, e non ode la tua armonia; odora, e non percepisce l' odore tuo; gusta, e non conosce il tuo sapore; palpa, e non sente la tua levigatezza. Veramente queste cose, o Signore Dio, Tu le hai in Te in un tuo ineffabile modo, Tu che alle cose da Te create le desti in un loro modo sensibile; ma sono irrigiditi, ma sono istupiditi, ma sono chiusi i sensi dell' anima mia per cagione dell' antico languore del peccato. » *Proslogio*, cap. XVII.

la quale s' apre in Maria, siccome quella, che simboleggia essa larghezza nell' atto della redenzione.¹ Dell' odore di questa mistica rosa è pieno il creato; e come si leva su ne' campi lieti dell' Empireo, così discende fino alle triste valli abitate da coloro, che seggono nell' *ombra della morte*. E in chi poteva questo simbolo pigliar persona meglio che in Maria, a cui sovra ogni lode vuolsi dar quella di *clemente* e di *pietosa*? « Lodiamo in Maria la verginità (dirò col soave Bernardo), l' umiltà sua poniamo a miracolo; ma la misericordia a noi miseri rende più dolce sapore, la misericordia più caramente abbracciamo nell' animo, più spesso in mente, più volentieri in preghiera. »² Ell' è dunque Maria, come personificazione della misericordia o larghezza divina, che, vincendo il duro giudizio della giustizia, muove Lucia, o la rivelazione, e per essa Beatrice, o la scienza di Dio, a trarre Virgilio dal Limbo, ossia a rinnovare l' umana scienza, sì che, inalzata a dignità di documento morale e civile, tornasse al bene l' umanità; la quale, avvezza da lunga stagione alle ombre della carne, come vipistrello a quelle della notte, non poteva farsi d' un tratto aquila a riguardare nel bene rive-

¹ Però le *bellezze* di Maria benedette dal XXIV *seniori* (*Purg.*, XXIX) debbono intendersi per gli effetti della redenzione, la cui virtù consiste nel recare ogni potenza di bene in atto sommo di bellezza.

² Nel quarto de' *Sermoni* sull' Assunzione. Vedi le Opere pubblicate per cura de' Benedettini, vol. I, pag. 1005.

lato dal Cristianesimo, lume di Sole vivissimo, che vince la debole armonia d'ogni vista carnale. Fu però degno del sapientissimo provveder divino che quel bene, posto dinanzi all'uomo singolo¹ come luce dell'intelletto e manna dell'anima, ne rinnovasse il pensiero e la scienza, e che questa poi rinnovata traesse l'umanità, ancora involta nella caligine dei sensi, a contemplare in sè la similitudine di quel bene, che la sapienza del Cristo avea rivelato; affinchè per lenta preparazione fosse un dì fatta potente di avvisarlo in tutta la sua viva chiarezza e di scorgervi dentro il più alto esemplare della sua vita. Questo ha voluto significare il Poeta nel mandato di Virgilio e più chiaramente in quelle parole di Beatrice, ove quest'*amanza del primo Amante* rimprovera a Dante, come a figura dell'uman genere, che il suo amore per lei fosse scemato, allorchè le era cresciuta e bellezza e virtù, salendo da *carne a spirito* (cioè da' velami della Legge e de' Profeti alla bellezza spirituale dell'Evangelo sotto quelli nascosta), e che a rilevarlo a stato di virtù ella avesse dovuto porgere i suoi prieghi a Virgilio, o, nel senso allegorico, muovere l'umana scienza rinnovata a preparargli l'animo alla contemplazione e all'amore di sè, luce e bellezza divina. Non vuolsi credere però che l'umana

¹ Vedi la *Politica* di A. Rosmini, III, 17.

scienza per sè sola potesse levarsi ad efficacia di virtù, se la non vista luce di Cristo, insinuandosi nel più segreto de' cuori, non agevolasse l'opera della scienza. Egli è per questo che, mentre Dante dormiva su' fiori della valletta, viene Lucia, simbolo di quella luce invisibile, e, dicendo a' compagni: « Lasciatemi pigliar costui che dorme; Sì l'agevolerò nella sua via, » lo piglia in collo, e, senza ch'ei se n'avvegga, il depone alla porta del Purgatorio, luogo di espiazione amorosa e di lieta operosità.

Toccato così del Sole increato e dell'opera sua nell'umana famiglia, è da toccare per ultimo dell'altissimo intendimento, a cui siffatta opera è vòlta. Questo, secondo la mente di Dante, è l'innalzamento dell'umana famiglia a Dio, come principio di quella potente unità d'amore, che farà lieta di sè l'eterna pace; ed è nobilmente figurato nell'inalzarsi di Dante alle stelle, riguardando in quel Sole, che le cose tutte a sè trae.¹ E come in questo trarre è ormai più l'opera dell'ardore, che della luce di Cristo; così Dante, nell'atto di levarsi su dalla terra, vede il Sole *sfavillar d'intorno, Qual ferro, che bollente esce dal fuoco.*² Ma non sofferendo il Poeta di riguardar lun-

¹ *Vangelo* di San Giovanni, XII, 32.

« Amor, che il ciel governi,

Tu il sai, che col tuo lume mi levasti. »

Parad., I.

² *Parad.*, I.



gamente in quel vivissimo fuoco, ne ritrae gli occhi e, fermatili in Beatrice, sente farsi divino: bella fantasía, nella quale è racchiuso un bellissimo vero; che, cioè, l'umanità in sull' ascendere dal tempo all' eterno, non potendo capire nell' animo l' infinità dell' Amore, ch' è Cristo stesso, ne mira l' immagine, quasi in ispecchio, nella sapienza rivelata; e in quest' immagine si trasmuta e s' inalta di lume in lume fino a quel cielo, ch' è *pura luce* d' intelletto, piena d' amore e d' allegrezza.¹

3. Iddio provvidente come amore.

« In la sua voluntade è nostra pace:
Ella è quel mare, al qual tutto si muove
Ciò ch' ella cria, o che natura face. »

Parad., III.

Il succedersi de' tre regni, in cui ho distinto il governo divino dell'umanità, non si fa in un punto; ma a mano a mano che l'umanità si va disponendo meglio all' uno che all' altro, la successione mirabilmente si adopera per segreta virtù di altissima Provvidenza. Però Dante in sull' uscire dell' Inferno vede da un *pertugio tondo* alquanto di *quelle cose belle*, che

¹ Tutto ciò, che in questo Capo è stato detto a dichiarare come per Dante il Sole fosse simulacro del Cristo, giovi a conforto dell' interpretazione, già toccata nella prima parte, della *città dolente* • del *monte sacro*.

porta il cielo del Purgatorio, cioè l'albore della sapienza di Cristo; e in sullo spiccarsi dal Paradiso terrestre per trasvolar su nei cieli e' vede i fiumi, cioè gli affetti de' popoli, rampollanti, come da segreta vena, dal volere di Dio, e il Sole sfavillante, *qual ferro che bollente esce dal fuoco*, cioè Cristo più tosto in quanto amore che in quanto sapienza. Ma toccato il primo cielo, il Sole non è più ricordato come simbolo della signoria divina sull'umanità,¹ e propriamente incomincia la signoria dell' Amore. La quale tanto era cara al pensiero di Dante, che ben dodici volte questi ne fa chiaro ed apposito cenno con sempre nuova dolcezza d'affetto e soavità di parola.² E veramente il contemplare le cose nel vincolo, che le congiunge, è più diletto che contemplarle ciascuna da sè; perchè nell'unione è bellezza di vita più manifesta e più viva. Onde l'amore, vincolo delle cose spirituali, com'è la più lieta e dolce cosa del mondo umano, così è il fonte del più alto gaudio nel mondo divino. Di

¹ Solo nel canto XXIII, dove si torna a contemplare, raggiante di trionfale bellezza, la rinnovata città, il divino Salvatore delle anime è chiamato: *Un Sol che tutte quante le accendea, Come fa 'l nostro le viste superne*; bella comparazione, che rende lume al supremo simbolo del Purgatorio, e ci mostra onde muovano tutti i fulgori infinitamente vari delle anime abitatrici dei cieli.

² *Parad.*, I, 74; III, 53, 70-81, 85; VI, 71; VII, 65; XIV, 76; XVII, 111; XXVIII, 45; XXX, 52; XXXIII, 7-9, 145. Filippo Mariotti (*Dante e la Statistica delle lingue*) nota che il vocabolo *amore* nell'Inferno è usato solo 17 volte, nel Purgatorio 49, ma nel Paradiso, dove *tutto è amore*, 87 volte.

più, il filosofo della storia ha un diletto suo proprio, considerando nell' Amor sommo, unità della Triade, l'unità sublime del governo divino sull'umanità, in quanto quell' Amore muove e aduna in sè l'opera del Padre e del Figlio. Quanto al muovere, egli è certo che, siccome nell'uomo ogni movimento dei sensi e dell'intelletto è governato dal volere, poniamo ch' e' sia talora inefficace o corrotto; così in Dio l' Amore, efficacissima e incorruttibile Volontà, muove la Potestà e la Sapienza: ciò ch' è significato nell' ultimo verso del poema, « L' Amor che muove il Sole e l' altre stelle; » ove pel *Sole* vuolsi intendere il sapientissimo Iddio nella potestà del creare e nel beneficio del redimere. Quanto poi all' adunare in sè l'opera del Padre e del Figlio, la cosa va pianamente; chè il Padre dispone l'umanità all'opera del Figlio, e il Figlio adopera direttamente a condurre essa umanità a perfetta società d'amore: onde può dirsi che, come dal Padre e dal Figlio è eternamente spirato l' Amore, che li congiunge in congiuntissima e beatissima vita; così l'opera dell' uno e dell' altro nell'umanità, più o meno direttamente, partorisce in questa l'unità dell' amore, immortale immagine dell' Unità divina e principio prossimo dell' amoroso governo del cielo. A questo ebbe l'occhio il Poeta, allorchè la *larga ploia Dello Spirito Santo*, *ch' è diffusa In sulle vecchie e in sulle nuove*

cuoia, chiamò acutamente *sillogismo*:¹ poichè, come nel sillogismo dalle due prime proposizioni discende la terza, così nel governo divino dell'umanità dalla signoria del Padre e del Figlio discende quella dello Spirito; e come essa terza proposizione sottintende le due prime e per cotal modo le acchiude, così la signoria dello Spirito è altissima conchiusione o raccoglimento delle due signorie del Padre e del Figlio, che le andarono innanzi.²

Ma in che questo governo dell' Amore si distingue da quello della Potestà e della Sapienza, e qual n'è il singolare concetto? La Potestà doma, flagellando, la carne dell'umanità, perchè dispongasi alla soggezione dello spirito: la Sapienza ne affrena lo spirito tornato signore di sè, e lo rabbellisce: l'Amore accoglie a sè quest'umanità purgata e rabbellita dell'animo, e informandola del suo purissimo fuoco, mentre ne ravvalora la mente a penetrare negli abissi della luce increata, ne fa il corpo lieve e fiorito di spirituale bellezza e lo rende mirabilmente acuto a sentire le infinite perfezioni di Dio, come già il

¹ *Parad.*, XXIV. Da' libri storici del *Vecchio Testamento* rilevasi il governo della Potestà; dagli *Evangelii*, dagli *Atti* e dall' *Apocalisse* il governo della Sapienza, e pure a quando a quando anco quello dell' Amore.

² Quel Paganini, ch'io torno a citare per debito segno di riverenza e di affetto, fu primo a porre l'occhio a questo passo del XXIV del *Paradiso*, avvisandolo come un accenno all'intimo nesso delle tre grandi epoche della storia universale. Vedi l' *Araldo lucchese* del 1862.

colore e il sapore de' corpi. Cotesto fuoco d' amore, ispirato nella santa umanità, ha immagine viva in Bernardo, che il Poeta bellamente chiama *vivace Carità* e addita per *colui, ch' abbelliva di Maria Come del Sol la stella mattutina*; ¹ dove, volendosi raggiungere in Cristo a paragone tra loro l' amore del cielo e quello, che allietta l' umanità sulla terra, già da me avvisato nella *stella mattutina*; per bella somiglianza si avverte che, come quest' ultimo deriva dalla sapienza di Cristo, onde l' umanità è preparata a trasformarsi in Dio; così il primo è più eccellente derivazione della bontà infinita di Lui (simboleggiata in Maria), per cui l' umanità già disposta in Dio si trasforma. Il qual trasformarsi tale sarà, che non più il volere dell' uomo, sì quello di Dio avrà ragione di supremo principio dell' operare umano; sì che quasi torni ad essere nell' umanità tutt' intiera, per ineffabile modo e al tutto remoto da ogni umano concetto, quell' ipostatica unione, che in virtù appunto di questo Spirito amore fu adoperata nel Cristo.

A cotale altissima unione fa cenno il Poeta in più luoghi; ² ma, meglio che altrove, in quella terzina, onde chiude il poema: « Ma già volgeva il mio desiro e 'l *velle*, Sì come ruota, che igualmente è mossa, L' amor che

¹ *Parad.*, XXXII.

² Ivi, III, 70-87; XII, 22-33; XV, 1-6.

muove il Sole e l'altre stelle. » E Agostino nel suo *Della Trinità*: « Colassù invero (nella « patria celeste) la volontà di Dio, che fa i « *venti suoi angeli e il fuoco divampante suoi* « *ministri*, negli spiriti, accolti in somma pace « ed amicizia e in un volere congiunti per « cotal fuoco spirituale di carità, imperando « come in eccelsa e santa e segreta sede e « com' a dire in sua casa o in tempio suo; indi « spande sua virtù dappertutto per ciascuno « degli ordinatissimi movimenti della crea- « tura, prima spirituali, poi corporei, e di tutti « si giova secondo l'immutabile arbitrio del « suo consiglio. » ¹ Per siffatta trasformazione d'amore, ricca di gaudio sempre uguale ed intero, mentre è vivente unità il mentale raccoglimento d'ogni umano affetto a Dio, e' si fa più perfetta che mai l'unità, in cui s'appunta, a simiglianza di Dio, la trinità intellettuale dell'umana natura per quel naturale amore, che ogni cosa intelletta congiunge al principio dell'intendere, e per quello più vivo e più alto, che l'immagine rivelata del Verbo lega all'intelletto credente: poichè lassù nel cielo non più l'immagine, ma il Verbo stesso in tutta la copia della sua luce starà dinanzi al felice intelletto dell'umanità già gloriosa; sì che l'amore sarà perfettissimo e la congiunzione la più intima e la più su-

¹ Libro III.

blime che sia.¹ Non pongasi dunque in dimentico questa divinità della nostra natura, che ne sospinge a congiungerci a Dio; ma, degnamente ad essa operando, facciamo sì che, congiunti alla eterna Trinità e Unità di quel Bene, ond' ogni cosa ha bontà, formiamo insieme con gli angeli quella città, di cui dice Agostino: « È, vede, ama: nell' eternità di Dio vigoreggia; nella verità di Dio luce; « nella bontà di Dio gode. »²

II.

LA PROVVIDENZA DI DIO E L' UMANA LIBERTÀ NELLA STORIA

« Se la lucerna, che ti mena in alto,
Trovi nel tuo *arbitrio* tanta cera,
Quant' è mestieri infino al sommo smalto... »
Purg., VIII.

Eccomi, trepidando, a quella paurosa questione, che affaticò le più valide menti; del come, cioè, si raggiungano nel vero le due solenni affermazioni dell' opera di Dio nelle vicende umane e della libertà dell' umano volere. Nel che richiedesi grande temperanza

¹ « La visione di Dio avviene per l' unione della luce naturale dell' umano intelletto colla divina luce del Verbo, unione operata da perfetto amore.... » Così Giovanni Dominici, nel capo XXXVIII del suo *Della Carità*, stampato a Siena nel 1513.

² Agostino, *Città di Dio*, XI, 24.

d' animo; e, se ci fallisca la visione chiara ed aperta della cercata armonia, non vuolsi conchiudere stoltamente esser falso l' uno di quei due veri, ma, tenendoli tutt' e due per saldissimi e certi, ¹ riconoscere francamente che alle più alte cime del vero la nostra ragione ha *corte l' ai.* « Forse (dirò col Tagastense) è da negare la verità manifesta, perchè non comprendiamo la occulta? » ²

Dichiarando le sublimi cose pensate dal Nostro intorno a quella Mente, suprema legislatrice, che regge, quasi animo, la vita delle nazioni, ho già mostrato com' ei l' avvisasse dapprima segreta preparatrice della sociale volontà, e poi rinnovatrice palese di tutte le genti; memore forse delle parole ispirate, che Iddio *prepara la volontà* ³ e che *rinnova lo spirito.* ⁴ Ma egli dunque negava all' uomo ogni bontà d' operare? E la sua *Commedia*, non è altrimenti la più stupenda epopea dell' umana schiatta, ma quasi l' epopea di Dio nel suo immutabile imperio sulle create volontà? No: quel sovrano e larghissimo Pensatore, sentendo che l' uomo fu posto da Dio *nella potestà del suo consiglio* ⁵ e ch' ebbe dinanzi la *vita e*

¹ Il Vico tra le sue *Dignità*, o massime di aperta evidenza, pose l' *umano arbitrio aiutato naturalmente dalla Provvidenza e soprannaturalmente dalla Grazia.*

² *De bono perseverantiae*, cap. XIV.

³ *Proverbi*, 8.

⁴ *Salmi*, XXXVI.

⁵ *Ecclesiastico*, XV.

morte, il bene ed il male, perchè scegliesse,¹ conciliò in sè, per la forza unitiva del suo pensiero, la più salda credenza nel divino governo e quella fermissima nella umana libertà. « Lo maggior don, che Dio per sua larghezza Fésse creando ed alla sua bontade Più conformato e quel che più apprezza, Fu della volontà la libertade.... »² Così egli con quell'affetto sicuro, onde altrove gridò al simbolico Sole: « Tu scaldi il mondo, tu sovr' esso luci.... », e fuor di figura celebrò l'arte della divina Sapienza *in cielo, in terra e nel mal mondo*.

Iddio pose nell'uomo facoltà di elezione e di libero amore, perchè da questo, quasi da sua gravità,³ fosse portato al proprio luogo, ch'è bene e verità e gaudio sommo; non già come l'olio a fior d'acqua, o il fuoco in alto, sì per ispontaneo consentimento e con la viva coscienza della propria virtù operativa, sì che, salendo all'insù, cantiamo (secondo la potente espressione di Agostino) nel segreto del cuore il *cantico de' gradi*. E finchè l'intelletto rimirò nella luce, *che vista sola sempre amore accende*, l'animo liberamente corse nel bene vero; ma poichè lo splendore di sè sviò l'intelletto da quella vitale contemplazione, e l'occhio nostro andò vagando dietro i vestigi

¹ Ivi, loc. cit.

² *Parad.*, V.

³ « Il mio amore è la mia gravità. » Agostino, *Confess.*, XIII, 9.

incerti e mal noti dell'alta luce smarrita,¹ il nostro amore fu sedotto dalla bellezza delle cose caduche, e noi, *com' acqua ch' al mar non si cala*,² perdemmo la naturale potestà di raccoglierci e riposare nel vero e nel bene.³ E poichè liberamente ci facemmo servi della colpa, fu ragione che non fosse in noi di racquistare libertà di giustizia e di ricondurci per naturale bontà di volere a quel bellissimo fine, per cui siamo fatti. Ora, « là dove alcuna cosa non può pervenire in virtù di sua natura, conviene sia da altri drizzata, come la saetta è drizzata nel segno dall'arciere »: così quel buon Tommaso, che fu tanto famigliare al Poeta.⁴ Onde convenne che l'umana famiglia, divenuta impotente al proprio fine, fosse a questo drizzata da Dio, o (per dirla con parole dantesche) portata dalla *virtù di quella corda*, *Che, ciò che scocca, drizza in segno lieto*.⁵ Il che parrà contraddire a quel libero arbitrio, che, secondo la mente del Nostro, ho affermato. Se la rinnovata generazione è portata al suo fine da Dio, ella non adopera per libero arbitrio; ma sì per forza maggiore d'ogni forza creata, per quella infinita e ineffabile del consiglio e del volere di Dio. A questo rispondo

¹ *Parad.*, V.

² *Parad.*, X.

³ Agostino, *De Lib. arb.*; Boezio, *De Cons. philos.*

⁴ Nella *Somma teologica*, parte prima, quest. XXIII, art. 1.

⁵ *Parad.*, I. Ognun vede come qui Dante si sia valso con molto accorgimento dell'immagine dell'Aquinate.

col Poeta che noi soggiaciamo *liberi* a quella *miglior forza e natura*, ond' attinge vita l' intelletto dell' uomo e delle nazioni,¹ e che non è meraviglia se liberamente secondiamo l' opera di lei, che ci solleva alla sommità della luce, al Principio della vita intellettuale, *alfa ed omega di quanta scrittura ci legga amore o lievemente o forte*;² ma ben sarebbe meraviglia se, privati dell' antico impedimento della colpa, ci fossimo assisi quaggiù, *com' a terra quìeto il fuoco vivo*.³ Non adopera la volontà perchè adoperi Iddio, ma sì Dio adopera perchè adopera la volontà; la quale in sua libertà d' imperio e può ricalcitare allo stimolo e può non secondare il soccorso di quella Virtù, che lei volle ed amò libera operatrice d' ogni suo atto. Anzi, il Bene infinito ed ineffabile, che vive nel cielo, così corre all' amore umano, che lo riceve e mantiene, come raggio di Sole a lucido corpo: *Tanto si dà quanto trova d' ardore; Sì che quantunque carità si stende, Cresce sovr' essa l' eterno Valore*.⁴

Pensando il rinnovamento de' popoli per virtù di operazione divina, a me sorge nell' animo, quasi immagine viva di questo fatto miracoloso, il Saulo degli *Atti*, che, sfolgorato da una luce di cielo, cade a terra e alla tre-

¹ *Purg.*, XVI.

² *Parad.*, XXVI.

³ *Parad.*, I.

⁴ *Purg.*, XV.

menda voce risponde con trepido affetto :
« Signore, che vuoi tu ch' io faccia? ¹ » Come in fatto quest' alto spirito greco, torcendosi al male, ricalcitrava allo stimolo di Dio ; così le più nobili genti, invecchiate nell' antico fallo, per tracollare d' imperî e per flagelli d' ogni civile sventura non mutavano voglia, sì rovinavano al peggio. E come allo sfolgorare della luce e' si diede per vinto e, avvisata la turpitudine delle sue colpe, liberamente elesse la bellezza del bene, porgendosi presto al volere di Lui, ch' è bontà vera e assoluta; così ancora le pervertite nazioni al vivo lampo della divina Sapienza conobbero la falsità di que' beni, a cui già tennero il guardo, e, liberamente volgendosi al vero bene sociale, cominciarono il corso di una civiltà nuova e perenne.

¹ Atti, IX.

APPENDICE

PENSIERI DANTESCHI INTORNO ALLA SCIENZA DELLE RAGIONI SUPREME DELLA STORIA

« Siccome ogni evento, tanto naturale quanto civile, da Dio procede e a Dio si riduce; così la cognizione delle cose nella scienza della divinità si trova impressa e delineata. »

GRAVINA.

Chi si faccia a riguardare con istudio d'amore le meraviglie di Leonardo o di Michele divino, viene in natural desiderio di conoscere qual fu la mente di quei sommi intorno alle cose dell' arte; non tanto a trarne documento per fare, quanto a meglio addentrarsi nelle più segrete bellezze di quel ch' essi fecero. Così occorre a me, che, postomi a studiare di quella meravigliosa filosofia della storia, ch' è saldo fondamento al sublime edificio della *Divina Commedia*, non mi rimasi a questo, ma si cercai qual fosse la mente dell' Alighieri intorno alla filosofia della storia, considerata in sè; nobilissima scienza, che per un verso o per

l'altro fu sempre l'amore e la cura de' più generosi intelletti, Nè la mia paziente ricerca fallì in tutto al suo scopo: chè certi principî supremi pur mi fu dato trovare; i quali io pongo qui, come appendice utilissima alle cose discorse.

1. La rivelazione è fondamento necessario d'ogni scienza morale e massime della filosofia della storia.

« Matto è chi spera che nostra ragione
Possa trascorrer l' *infinita via*,
Che tiene un' sustanzia in tre persone.
State contenti, umana gente, al *quia*;
Chè, se potuto aveste veder tutto,
Mestier non era partorir Maria. »
Purg., III.

La norma del divino operare, o il governo soprannaturale delle cose create, non può conoscersi dall' umana ragione per sè; chè l' infinito in cosa finita non cape. Di qui Dante bellamente deduce e la convenienza di porre un freno al nostro desiderio di sapere e la necessità della rivelazione, come fondamento d'ogni scienza morale e massime della filosofia della storia; il cui subietto è da lui più specialmente toccato in quell' *infinita via*, *Che tiene una sustanzia in tre persone*. Nè a questo si stette contento; ma nel *Paradiso*, ponendo in bocca a Beatrice, divina sapienza, un' ampia

dimostrazione del naturale difetto delle umane facoltà, tornò ad affermare con più vivezza:

Lume non è, se non vien dal sereno,
 Che non si turba mai; anzi è tenèbra,
 Od ombra della carne, o suo veleno.¹

Dove, se ben si noti, è tacita ammonizione di staccarci da ogni cosa terrena, affinchè con occhio chiaro, come senz' *ombra di carne*, e con affetto puro d'ogni carnale *veleno* possiamo volgere e afforzare la mente in quel Lume, che solo ha virtù di farci acuti nella vista del divino. A queste sentenze dantesche è nobile rispondenza e conforto la coscienza dell'intera Cristianità, testimonio quel caro volume dell' *Imitazione*,² che fragranti ne accolse, come riposto mèle, le segrete ispirazioni e gli affetti in tempi d'espiazione operosa. La coscienza, ch'io dico, ebbe interpreti di fatto in tutti i tempi i più solenni intelletti, che s'abbellissero del lume di Cristo; e alcuno di questi, non contento del fatto, venne ad aperte parole. Così Paolo, mentre nell' *Epistola ai Romani*, riguardando alla debolezza dell'umana ragione abbandonata a sè stessa, dice *incomprendibili i giudicî di Dio e non vestigabili le sue vie*,³ in

¹ *Parad.*, XIX.

² Lib. I, 3: « Da un solo Verbo sono tutte le cose, e tutte un solo Verbo ci dicono; e questo è il Principio, che parla anche a noi. Niuno intende senza di lui, o giudica dirittamente. » Mi valgo del volgarizzamento di Cesare Guasti, che ogn'altro vince per semplicità e per affetto.

³ XI, 33.

altra a quei di Corinto, ricordando l'onnipotente virtù del Cristianesimo, afferma i Cristiani *ricchi in ogni dono di parola e in ogni scienza*.¹ E i Padri tutti, ovunque lo porgesse l'occasione, non lasciarono di additare in Cristo una ricchezza inesauribile di verace sapere.² A' nostri giorni poi larga schiera di valorosi, stretti da più vivo bisogno, ha difeso a viso aperto la necessità della rivelazione divina; tra' quali il nostro Gioberti, sostenendo questa necessità rispetto alla filosofia della storia, disse una ricca parola: « L'ordine soprannaturale (*che la rivelazione ne fa conoscere*) è la sola chiave atta ad aprire e dichiarare perfettamente la storia ideale del genere umano. »³ Ma a che vo cercando autorità di sapienti dettati qui, dove è luce chiarissima di meravigliosa evidenza? Subietto d'ogni scienza è il vero, intendimento il bene. Ma possiam noi per noi stessi, allontanando il pensiero e l'affetto dalle false ombre della carne e da ogni rea cosa terrena, come il Poeta ammonisce, levarci su nel vero e nel bene? No. Perchè veramente sappiamo e degnamente operiamo, è a noi necessaria una luce sincera, procedente da quel *sereno*,

Che notte o nube mai non toglie o scema.

¹ *Prima a' Corintii*, I, 5.

² Veggasi specialmente Agostino (*De Trinit.*, XIII, 24; *De Cons. Evang.*, I, 35; *Ep.*, CLV; *Confess.*, passim) e Bernardo (*In Cant. Serm.*, XXII, 5-6; LXIX, 4; LXXXV, 7).

³ *Introduz. allo studio della filosofia*, cap. VIII.

Come l'occhio e il piede dell'uomo mal potrebbero operare, se lo splendido firmamento non ischiarasse le tenebre della terra; così l'intelletto e l'animo dell'umanità mal saprebbero da sè incamminarsi al vero e al bene, se la luce della rivelazione non soccorresse a illustrarli. Ond'è che rivelazione fu sempre: dopo il peccato, *esteriore* per le Scritture; innanzi al peccato, *interiore* per ispirazione, secondo che su quel della GENESI: *Perocchè non ancora Iddio avea pivuto sulla terra, nè era uomo che v'adoperasse*, va discorrendo Agostino. « Innanzi al peccato (egli dice) Iddio, creato ogni albero della campagna ed ogn'erba, in che avvisammo significata una creatura invisibile (*l'anima nostra*), quella irrigava con interiore fontana, parlando nell'intelletto di lei. »¹ E noi, combattuti nell'animo e tratti a terra da questo grave corpo, eredità della colpa, non riconosceremo come necessaria quella rivelazione, che in più alto modo, secondo ch'era degno, soccorse al nostro primo padre anco nella serenità verginale del suo spirito e nella incorrotta purità del suo corpo? Davvero è grande la cecità delle menti superbe. Se non la propria coscienza, almen ci punga e rimuova dal turpe errore il pensiero degli avi, la ricordanza della nostra fanciullezza nella civiltà e nella scienza. Non facciamo come *aguel*, che lascia il latte

¹ *De Gen. ad Manich.*, II, 5.

*Della sua madre, e semplice e lascivo Seco medesimo a suo piacer combatte;*⁶ ma torniamo con infiammato desiderio al materno latte della Parola rivelata, perchè ben ci nutrisca a pensare ed a fare le virili cose, cui già fanciulli ella n'ebbe disposti. Per lei saremo fatti, come tetragoni ad ogni colpo di sciagura, così fermi ad ogni vento di fallace dottrina; per lei potenti di sollevare la scienza alle serene altezze della virtù; per lei annumerati in eterno nel forte e lieto popolo della città dell' amore.

2. Utilità della filosofia della storia.

« A seder ci ponemmo ivi ambedui,
Volti a levante, ond'eravam saliti;
Chè suole a riguardar giocare altrui.
Gli occhi prima drizzai a' bassi liti;
L'oscia gli alzai al Sole, ed ammirava... »
Purg., IV.

Recandoci a mente il valore allegorico del Visitatore de' tre regni e del suo cammino pel monte del Purgatorio, egli è agevole dai versi recati trar fuori questa sentenza: che all'umanità pellegrinante a Dio giovi fermarsi ad ora ad ora nell'alta sede del suo spirito, e di lì riguardare indietro verso gli umili principî (*i bassi liti*), rifacendo il già corso cammino per meglio avvisare quel grado di gloria, a cui

¹ *Parad.*, V.

ell' è pervenuta; indi, balda e riverente, alzarsi alla contemplazione di quell'eterno Sole, ch'è guida verace e lieto segno del suo pellegrinaggio, per avvalorarne l'animo e seguire con più lena e prestezza la sua faticosa ascensione. Di qui il giovamento supremo della filosofia della storia. E fin da tempi antichissimi ricorrere con la mente le cose passate fu reputato utilissimo e nobile lavoro dello spirito umano: se non che, come esso ricorso restringevasi al passato di alcuna città o d'alcun popolo, e, se pur talvolta s'allargava ad abbracciar le memorie di molti popoli, soleva fermarsi a' soli fatti o tutt'al più alle ragioni de' fatti più particolari e più prossime; così l'utilità non ne fu potuta considerare, se non in quanto insegnasse all'uomo bontà di vita privata o dignità di vita politica. ¹ Venuto poi il Cristianesimo a gittare il seme di quella filosofia della storia, che si distende quanto il tempo e l'umanità, e solo ha per confine l'eternità e Dio, poté veramente conoscersi come l'investigazione delle più alte e universali ragioni storiche porga all'umana compa-

¹ Diodoro Siculo, unico tra gli Antichi forse, che avesse abbracciato con la sua larga mente l'università della storia, scrive nel *Proemio alla Biblioteca storica*: « Se alcuno si fosse studiato a tutt'uomo di raccogliere i fatti, che si ricordano, di tutto il mondo, come d'una sola città, muovendo dagli antichissimi tempi fino alle ricordanze del tempo suo, certo egli avrebbe sostenuto una fatica grande; ma intanto avrebbe posto insieme opera di suprema utilità agli studiosi. Da cotale opera infatti e' sarebbe agevole a ciascuno derivare, come da magno fonte, utili insegnamenti all'uso della sua vita. »

gnia tutt' intiera efficacissimi documenti di perfezione morale e civile. Ma gli Apostoli e i Padri, filosofi della storia senza volerlo, non si conveniva che di questa utilità favellassero; onde quegli, che innanzi tutti ce ne avvisò, fu l' Alighieri nostro; il quale, vissuto in tempi di preparazione alla presente civiltà, volle sotto il velame, bello a maraviglia, di quella sua *Commedia* veracemente divina, lasciare a' futuri il primo trattato di dottrina storica, che fosse fatto mai; informe, se vuoi, ma gigantesco come le figure abbozzate da Michelangelo.

—

3. *Legame tra la filosofia della storia
e la scienza di Dio.*

« Quando sarai dinanzi al dolce raggio
Di quella, il cui bell'occhio tutto vede,
Da lei saprai di tua vita il viaggio. »
Inf., X.

Qui tutti i commentatori, non andando più in là della lettera, s'ingegnano di mostrare come la predizione di Cacciaguida¹ possa riferirsi a Beatrice; ma, chi si parta dalla lettera per coglierne il significato allegorico, e' non fa mestieri di artificiosi argomenti; sì chiara e bella è la sentenza, che vi s'asconde. E in vero, pigliando Dante, come sempre, per l'uman

¹ *Parad.*, XVII.

genere, riesce naturale il pensare ch'egli non valga a conoscere il *viaggio della sua vita*, che è quanto dire le ragioni universali dell' umana storia in tutti i tempi, se Beatrice non gli sia larga del suo lume divino; dacchè la filosofia della storia non possa levarsi *nell' ampio e nell' altezza*, di cui è capace, se non tolga a suo fondamento la scienza, onde Beatrice è figura. Ponendoci a considerare la storia dell' umana città da questa misera *aiuola*, in cui siamo, vedremo poco più là che il presente; ma raccogliendoci in Dio e da Lui, come da spedita cima, volgendo l'occhio a contemplare il viaggio dell' umanità pe' secoli, ben potremo vedere e le ragioni de' varî tempi, in cui quella storia si scerne, e il segreto altissimo legame, ch' esse ragioni congiunge in bell' ordine, riducendole a Lui, ch' è ragione ultima di tutte le cose. ¹ Io non dubito di affermare che in questo eccellentissimo obbietto della Sussistenza divina s' appuntano e si rannodano le due nobilissime scienze della teologia e della filosofia della storia; chè l' una di Dio ragiona come suo unico obbietto, l' altra come termine e posa d' ogni sua più larga investigazione: ² nodo amoroso di scienza, che rende

¹ Per questo i grandi teologi furono tutti, più o meno, filosofi della storia; e più di tutti Agostino, aquila de' teologi.

² Però il Vico, che, se non vide la differenza grande tra il mondo cristiano e il gentile, pur vide la necessità di raccomandare la sua *Nuova Scienza* a Dio, come a principio sommo, sapientemente affermava: « Questa scienza per uno de' suoi principali aspetti dev' essere una *Teologia Civile Ragionata della Provvidenza Divina*.... » (SCIENZA NUOVA, lib. I).

bella immagine dell'eterno congiungimento
dell'umanità a Dio, o anco di quello più am-
pio e più eccelso, per cui Dante disse

Legato con amore in un volume
Ciò, che per l'universo si squaderna.



TAVOLA
DEI PRINCIPALI TRA I LUOGHI DEL POEMA DI DANTE,
DICHARATI O ALLEGATI NEL LIBRO
DELLE RAGIONI

Inferno.

I, (per intero)	pag. 70-75
II, (c. s.)	»
III, 1-9, 94-96	79
IV, 67-144	101-103
VII, 10-13, 73-96, 106 . . .	83, 150-152
VIII, 70-78	81
IX, 64-103	147-149, 168-172
X, 79-80, 130-132	89, 200-202
XII, 91-93	71
XIII, 1-9	81
XIV, 94-120	91-93
XIX, 10-12	172-173
XXI, 79-84	172
XXIX, 10	90
XXX, 13-15	113
XXXI, 77-78	99
XXXIV, 1-54, 121-126 . . .	82-83, 107-108, 168

Purgatorio.

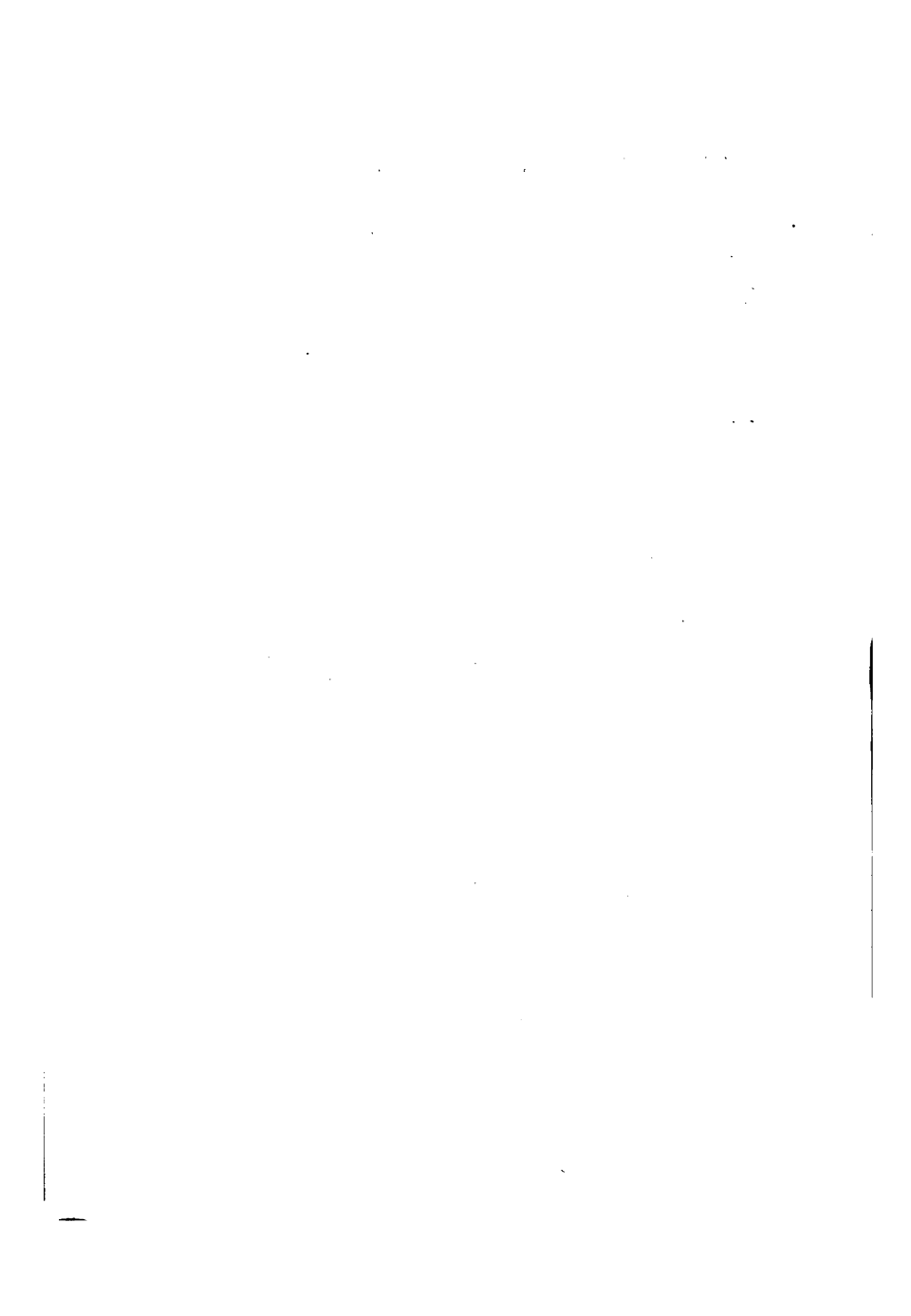
I, 1-21, 133-136	pag. 103-105, 108-109, 112-114
II, 13-51, 106-114	152-155
III, 34-39	194-198
IV, 52-57	198-200
VI, 118-123	134-138
VII, 52-57	175
VIII, 1-39, 112-114	123-125
IX, 19-30, 79-84	142-143, 157
XII, 61, 88-93	113, 157
XIII, 16-21, 94-96	61-64, 176
XV, 16-30	157
XVI, 67-81, 115-126	134, 191
XVII, 40-54	155
XIX, 7-33, 46-48, 62-67	110-112
XXIV, 137-144	157
XXVII, 55-66, 130-142	126-130
XXVIII, 40-81, 139-144	93-95, 130-132
XXIX, 16-36	132-134
XXX, 58-99	158-161

Paradiso.

I, 58-75, 103-142	180-182, 190-191
II, 53, 70-87	182-185
IV, 124-132	120-123
V, 1-6, 19-24	160, 185, 189
VI, 11	182
VII, 65-75	182
XII, 22-33	185
XIV, 76, 97-108, 118-123	115-120, 163
XV, 1-6, 64, 73-84, 97-135	75-79, 137, 182

XVII, 10-12, 24, 134 .	pag. 79, 112
XIX, 64	195
XXIV, 91-96, 106-108 . .	105-106
XXVI, 114, 124-138 . . .	96-101
XXVIII, 45, 127-129 . . .	139-143
XXX, 24-26, 52, 61-114 .	144-147
XXXI, 1-18, 37-38	67, 70, 144, 147
XXXII, 19-27, 107-108 . .	65-67, 185
XXXIII, 7-9, 143-145 . . .	69, 177, 185-186





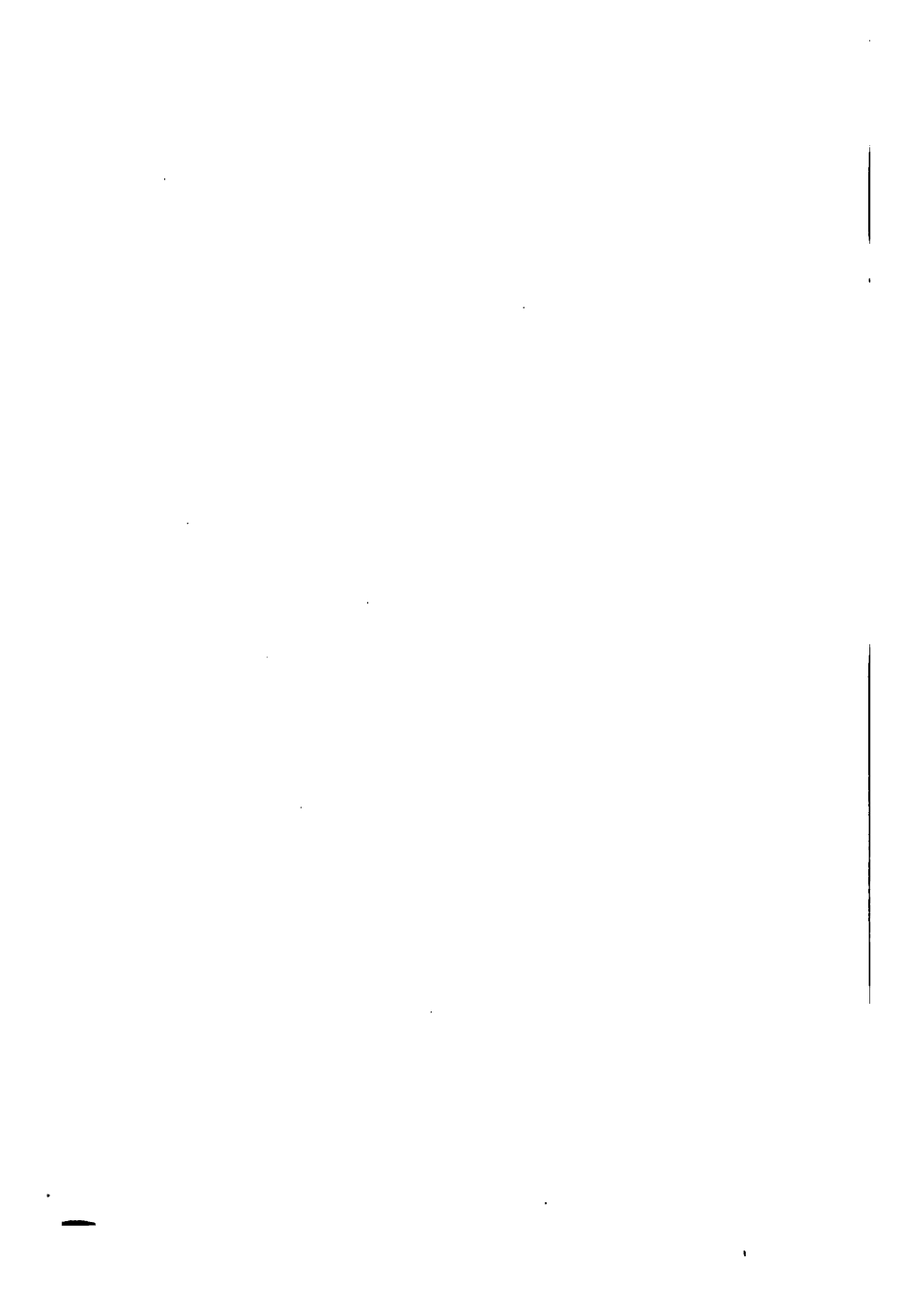
DELL' EVIDENZA DANTESCA

STUDIATA

NELLE METAFORE, NELLE SIMILITUDINI

E NE' SIMBOLI.

Sempre mi fu caro dalle cose presenti levarmi a qualche cosa di sovrano: dall'universo alla Vita occulta, che lo governa; dall'animo a Dio; dalla parola al pensiero e all'affetto. Con questo intendimento mi posi a ricercare qua e là per l'ampio del Poema sacro metafore, comparazioni, simboli, in cui massimamente consiste il visibile parlare del Poeta; nè solo a documento di bellezza, ma sì anco a nuovo testimonio della mente e del cuore di quel Savio gentil, che tutto seppe. Per cotal modo spero che del mio lavoro potranno vantaggiarsi ad un tempo e l'arte del dire e la conoscenza dell'umano spirito nelle sue più nobili forme.

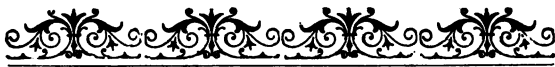


• Quel porre innanzi agli occhi
è gran virtù di parlare. »

DAVANZATI.

« Così parlar conviensi al vostro ingegno;
Perocchè solo da *sensato* apprende
Ciò che fa poscia d' intelletto degno. »

DANTE, *Parad.*, IV.



I. DELLE METAFORE

« La metafora nel favellare brilla,
rallegra e meraviglia. »

ARISTOTILE.

Vincenzo Borghini, principe dei filologi italiani e per dottrina e per tempo, tra'suoi *Pensieri giovanili* lasciò scritto: « Dante nelle translazioni e metafore, se si potesse dire, fu *metaforicissimo*. » A provare questa sentenza, conforme al mio proposito, io debbo volgermi anzi tutto; e come il Poeta usò delle metafore, parte a nobilitare concetti già noti e volgari, parte a far meglio evidenti i veri più eletti; così mi farò dal primo uso e poi verrò al secondo, per ordine di eccellenza.

Anco le verità più comuni, pigliando forma e abito nuovo, si fanno nel divino Poema e vistose e leggiadre. Vedasi: l'estremo della vita è al Poeta quel tempo, in cui ciascuno

dovrebbe, come buon marinaio vicino al porto, *calar le vele e raccogliere le sarte*; ¹ l'abisso infernale è *luogo muto di luce*; ² l'ingegno, che si leva a più gentile argomento, è *navicella*, che *alza le vele a correre acqua migliore*; ³ il rallentarsi o piegare del *giudicio della suprema giustizia*, un *avvallare di alta cima*; ⁴ la fama, *fiato di vento*, *ch'or vien quindi e or vien quindi*, o *color d'erba*, *Che viene e va, e quei la discolora*, *Per cui ell' esce della terra acerba*; ⁵ il rinascere di alcun buon cittadino in paese guasto, un *rallignare* o quasi riappiccarsi di pianta, onde per lungo tempo s'era spento il seme, e il cittadino, che di umile nascimento seppe levarsi a nobiltà di vita, *verga gentil di picciola gramigna*; ⁶ le norme della Poetica sono il *fren dell' arte*; ⁷ l'improvviso risvegliarsi d' un pensiero per inavvertito legame d' idee è uno *scoppiare* (*E come l' un pensier dell' altro scoppia*), ⁸ quasi pollone d' albero uscito fuori da insolita parte; rispondere è un metter la *trama* nella tela *ordita*; ⁹ la nobiltà di sangue, *manto* che tosto

¹ *Inf.*, XXVII, 81. Cf. *Convito*, IV, 28.

² *Ivi*, V, 28.

³ *Purg.*, I, 1. Cf. *Parad.*, XXIII, 68; II, 3, ove la snella immagine torna, ma fatta più lieta; chè dalla nave fuggente esce il canticò della vittoria.

⁴ *Purg.*, VI, 37.

⁵ *Ivi*, XI, 100, 115.

⁶ *Ivi*, XIV, 102.

⁷ *Ivi*, XXXIII, 141.

⁸ *Inf.*, XXIII, 10.

⁹ *Parad.*, XVIII, 101.

raccorcia, sì che, se non s' appon di die in die, Lo tempo va d' intorno con le force;¹ il scemmo vero, pane degli angeli o verace manna,² e il volgersi a contemplarlo un drizzare il collo a quel pane.³ In tutti questi esempî voi avete verità comunissime, che in mano di men valente artista riuscirebbero cose volgari, o poco degne di nota. E chi non sa che sul tramonto della vita l'uomo suol togliere l'animo dalle cose di quaggiù e ritrarlo alle cose del cielo; chi non sa la irrequieta mutabilità della fana, o la vanità di un' antica gentilezza di sangue, non congiunta a gentilezza nuova e vera di bontà e di sapere; o che la risposta si aggiugne alla dimanda, o che l'estro, spesso avventato, vuol esser corretto da norme sicure? E' le son cose troppo note: ma non così le relazioni o somiglianze, che l'acume dantesco ha ravvisato tra l'estremo raccoglimento dell' umano spirito in Dio e il disporsi del navigante ad entrare in porto; tra la mutevole fama e lo spirare del vento o il colore dell' erba; tra un nome di antica data e un manto, che il tempo vada raccorciando con la sua terribile force; tra la risposta, che bella-

¹ *Parad.* XVI, 7.

² *Ivi*, II, 11; Cf. *Parad.*, V, 36-38; X, 25. Comparare il vero a nobilissimo cibogli era al caro, che la sua filosofia dell'amore chiamò *Convito*, e dela sua maggior parola cantò:

... Se sarà molesta

Nel primo gusto, vital nutrimento

Lascerà poi quando sarà digesta. »

³ *Ivi*, XII, 84 *Purg.*, XI, 13.

mente riempie il vuoto della dimanda, e la trama che riempie l'ordito; tra le norme, che pongon modo alla foga dell'estro, e 'l freno, ond'è governato il troppo allegro corsiero. Queste somiglianze nuove e giuste ci dilettono e ci ammaestrano, ponendoci dinanzi agli occhi della mente quasi viva e palpabile quella verità, che prima avremmo lasciato passare fuggevolmente per l'animo e dileguarsi nell'oblio. Similmente, chi toccasse che l'argomento del suo dire si fa più alto e sereno, o che in città corrotta mal può rinascere un valoroso, o che un cittadino ha saputo farsi degno, benchè venuto su di piccola gente, o che la giustizia divina sta salda e immutabile, o che taora un pensiero ci rampolla improvviso, o che a' pochi saggi e' favella, o che l'abisso infernale è tenebroso, come potremmo serbargli lungamente la nostra meditazione? Ma quelle accorte somiglianze tra l'ingegno levato a più gentile materia e la navicella corrente acqua migliore, tra il rinascere di buona schiatta in corrotta città e il ralignare delle piante, tra 'l salire ad alto stato di un povero popolano e la verga gentile, nata di umile cespoglio di gramigna, ben ci chiamano a vaggiare nei segreti dell'arte dantesca; mentre di più solenni armonie ci fanno pensosi le altre meno palesi, ma più feconde, tra il fermo giudizio di Dio e la ferezza di antica cima, che per tremuoto non s'avvala;¹ tra il venir fuori

¹ Ne' Salmi: « La tua giustizia è simile a monti altissimi. »

d'un pensiero per modo straordinario e lo scoppiare dei polloni; tra l'alzarsi della mente alla sapienza e il drizzare 'l collo ad un cibo, che vien dall'alto; tra la cara luce, onde nelle cose visibili svegliasi un'eco del Verbo di Dio, e la favella, ch'è manifestazione gentile del verbo umano.

Se non che i traslati e le metafore, onde il Poeta si giova a nobilitare le verità più volgari, riescono picciola cosa, ove si paragonino a quelle, ond'egli stesso usa per dar lume e rilievo alle verità un po' remote dalla vista comune degli uomini. Così, volendo significare che la natura è ordine specchiato della Mente divina, e' dice che *prende corso*, quasi fiume ch'alta vena preme, *dal divino intelletto e da su' arte*; ¹ e appresso, toccando dell'arte umana, ch'è imitazione della natura, la chiama con bellissimo traslato *nipote a Dio*: metafore attissime e lampanti; chè in quel *corso* tu senti il moto ordinato dell'universo, e nel sottinteso fonte, che dà vita a quel corso, intendi la perennità della creazione, come l'amoroso legame dell'arte nostra con quella divina ti si porge nell'epiteto di *nipote*, che accenna a così stretta parentela. La sapienza, che ci dimostra all'animo la verità, il Nostro l'affigura come *lume tra 'l vero e l'intel-*

¹ *Inf.*, XI. A questo luogo fa riscontro l'altro del *Paradiso* (III, 86), che dice ove metta capo quel *corso*, e porgono lume i versi, che toccano dell'ineffabile amore, onde l'eterno *Maestro* si specchia nella bellezza dell'*arte* sua. (*Parad.*, X, 10-12.)

letto,¹ lume raggianti dal sereno, *Che non si turba mai*, e il primo perchè del consiglio di Dio vede nascosto in sì profondo mare di luce, che non vi è *guado*;² onde sperar di *trascorrere*, su la tarda ala della ragione, *l'infinita via*, *Che tiene una sustanzia in tre persone*, reputa non meno stolto che voler *sedere a scranna*, *Per giudicar da lungi mille miglia*, *Con la veduta corta d'una spanna*.³ Cosa gentile e cara a pensare la trasformazione dell'anima umana nell'infinità dell'amore e del gaudio; ma come poteva più bellamente significarsi che in quelle parole: *Noi siam vermi, Nati a formar l'angelica farfalla, Che vola alla giustizia senza schermi*?⁴ Ogni intimo fatto dello spirito, ogni affanno, ogni dolcezza del cuore trova in Dante il suo acconcio traslato, la sua veste metaforica. Il volere è *piede* dell'animo,⁵ chè *l'animo non va con altro piede*;⁶ la speranza è tenace pianticella, che non resta mai

¹ *Purg.*, VI, 45. Di qui prende evidenza il bellissimo: «Vuo'tu che questo ver più ti s'imbianchi?» (*Parad.*, VIII, 112.) All'incontro l'ignoranza è nebbia, che ingombra l'occhio della mente. (*Purg.*, XXVIII, 90.) Di queste metafore tocca bene Augusto Conti nella sua *Storia della filosofia*, lez. VII, § 12.

² *Purg.*, VIII, 69. Cf. *Parad.*, XI, 28; XIX, 85; XX, 18. E anco l'universo è mare (*Parad.*, I, 113), e alle volgari menti buio e profondissimo; onde *vie più che indarno da riva si parte Chi pesca per lo vero e non ha l'arte* (*Parad.*, XIII, 123): parola bella per sè, che pur riceve bellezza dalle labbra di quel Tommaso, a cui nessuno andò innanzi nella potenza dell'investigare, nella sottigliezza del discernere, nella chiara profondità del linguaggio.

³ *Purg.*, III, 34; *Parad.*, XIX, 79.

⁴ *Purg.*, X, 124.

⁵ *Parad.*, V, 6.

⁶ *Purg.*, XVIII, 44.

senza *fior di verde*,¹ mentre ci basti la vita; il disperare è un *impiettrare*² dell' animo, a somiglianza di rupe, che nessun' ombra consoli; la superbia è *febbre*,³ che dà in vaneggiamenti e or riarde, ora agghiaccia; l'avarizia è *fume senza fine cupa*,⁴ quasi cieco abisso, ove l'occhio s'abbuia: porre amore a cose vili e caduche è *drizzare le tempie in vanità*,⁵ è *batter l'ali in basso*; ⁶ mentre levare la mente alle cose divine è rivolgere gli occhi al *logoro*, o esca, che l'eterno Re va girando con le *ruote magne*⁷ del firmamento; il convertirsi alla verità prima sconosciuta è *tenere il viso*, ove già tenevasi *il dosso*.⁸ La coscienza de' perversi manda *schiume*, che intorbidano il *fiume della mente*,⁹ come quello che di sua natura non serba chiarezza, se non si mescoli con le *acque*

¹ *Purg.*, III, 135. Altrove (*Parad.*, XXV, 46) è *fiore*, o pianta *fiorente*, onde l' animo prende conforto e vaghezza. Anco la gentile *Speranza* di Luca Della Robbia, pensosa di non vista bellezza, verdeggia nel suo bel manto come fronda, ove l'occhio riposi.

² *Inf.*, XXXIII, 49.

³ *Inf.*, XXVII, 97.

⁴ *Purg.*, XX, 12. Cf. *Inf.*, I, 98. Alla potente frase del Poeta fa nobil commento ciò, che Antonio Rosmini acutamente ragiona della *capacità inesplebile* del cuore umano. (Vedi *La Società e il suo fine*, lib. IV, cap. 26.)

⁵ *Parad.*, IX, 12. Per somiglianza, parlando d'intenzione mentale, dice *drizzare i vótti* (*Purg.* XXVI, 121); chè il corpo ne' moti suoi naturalmente seconda lo spirito.

⁶ *Parad.*, XI, 3. E al *desio*, per immagine delicata e profonda, concede *ali snelle*; ma i nemi e le bufere della vita spesso ne rompono o ne tardano il volo.

⁷ *Purg.*, XIX, 62.

⁸ *Parad.*, VIII, 96.

⁹ *Purg.*, XIII, 90.

della pace, Che dall' eterno fonte son diffuse;¹
mentre l' animo virtuoso mette luce di lieta
visione, riso perenne di pace e d' amore.²
Le più tremende questioni metafisiche non
atterriscono quella saldisima fantasia; che,
signoreggiandole a suo talento, le veste di
bellissime forme vive e vere. Nei canti XVI,
XVII e XVIII del *Purgatorio* il Poeta mette
il discorso sulla libertà dell' arbitrio e sulla
natura dell' amore. Questi luoghi sono così
confacevoli al proposito mio, che non so re-
starmi da recarli qui in mezzo; e prima quello
sulla libertà dell' arbitrio:

Voi che vivete, ogni cagion recate
Pur suso al cielo, sì come se tutto
Movesse seco di necessitate.
Se così fosse, in voi fôra distrutto
Libero arbitrio; e non fôra giustizia,
Per ben, letizia, e per male, aver lutto.
Lo cielo i vostri movimenti inizia;
Non dico tutti; ma, posto ch'io 'l dica,
Lume v'è dato a bene ed a malizia,
E libero voler, che, se fatica
Nelle prime battaglie col ciel dura,
Poi vince tutto, se ben si notrica.
A maggior forza ed a miglior natura
Liberi soggiacete; e quella cria
La mente in voi, che il ciel non ha in sua cura.
Però, se il mondo presente disvia,
In voi è la cagione, in voi si cheggia:
Ed io te ne sarò or vera spia.

¹ *Purg.*, XV, 131.

² *Parad.*, passim.

Esce di mano a Lui, che la vagheggia
Prima che sia, a guisa di fanciulla,
Che piangendo e ridendo pargoleggia,
L'anima semplicità, che sa nulla;
Salvo che, mossa da lieto fattore,
Volentier torna a ciò che la trastulla.
Di picciol bene in pria sente sapore;
Quivi s'inganna, e dietro ad esso corre,
Se guida o fren non torce il suo amore.
Però convenne legge per fren porre:
Convenne rege aver, che discernesse
Della vera cittade almen la torre.
Le leggi son; ma chi pon mano ad esse?
Nullo; però che il pastor che precede
Ruminar può, ma non ha l'unghie fesse.
Per che la gente, che sua guida vede
Pure a quel ben ferire, ond'ella è ghiotta,
Di quel si pasce e più oltre non chiede.
Ben puoi veder che la mala condotta
È la cagion, che il mondo ha fatto reo,
E non natura, che in voi sia corrotta. ¹

Attentamente guardando in questo mirabile esempio, si vedrà come gli opportuni traslati rendano grande lume ai concetti, e come dalla severità scienziuale esca improvvisa la parola viva e affettuosa, quasi a quel modo che in saldo ramo si nasconde per qualche tempo la vita, ma poi riscoppia d'un tratto in messe nuove e gioconde. La virtù sovrana dell'umana volontà che, per amore di sapienza, signoreggiando i naturali istinti (creduti allora influenze dei cieli), volgesi al bene, non è

¹ *Purg.*, XVI, 67-105.

vivamente scolpita in quei versi: « E libero voler, che, se fatica Nelle prime battaglie col ciel dura, Poi vince tutto, se ben si notrica? » E il sublime concetto del Creatore, che ab eterno contempla amando l'idea dell'anima umana, non è stupendamente espresso in quel « Vagheggia prima che sia? » Anco i primi movimenti dell'anima semplicità dietro ai beni fallaci sono ritratti per modo da contentare ad un tempo e l'acuto filosofo e l'immaginoso poeta. Quando leggete: « Di picciol bene in pria sente sapore; Quivi s'inganna e dietro ad esso corre, Se guida o fren non torce 'l suo amore, » voi la vedete cotesta vispa fanciulla quasi errare pe' campi della vita e menar festa or d'una farfalla, or d'una lucciola, or d'un fiore, come se fossero meravigliose felicità. ² Temo di troppo sminuzzare; ma sì mi vince l'amore della parola dantesca, che pur vo' farvi avvertiti e della solenne metafora *torre della vera città* per fine sommo della comunanza civile, e di quel *ferire* per intendere e di quel *ghiotta* per fieramente desiderosa; traslati cotanto veri e belli, che mal potrebbero rendersi con altre parole. Or udite gli altri due passi sulla natura dell'amore:

. L'amor del bene, scemo
 Di suo dover, quiritta si ristora;
 Qui si ribatte il mal tardato remo.

² Nelle metafore dantesche, per intima virtù, v'ha sempre l'immagine viva; ma quasi germe ancor chiuso, che tenta *La dolce scorza del materno ramo*.

Ma perchè più aperto intendi ancora,
Volgi la mente a me, e prenderai
Alcun buon frutto di nostra dimora.

Nè Creator, nè creatura mai,
Cominciò ei, figliuol, fu senz' amore,
O naturale o d' animo; e tu 'l sai.

Lo natural fu sempre senza errore:

Ma l' altro puote errar per malo obietto,
O per troppo o per poco di vigore.

Mentre ch' egli è ne' primi ben diretto

E ne' secondi sè stesso misura,

Esser non può cagion di mal diletto:

Ma quando al mal si torce, o con più cura,

O con men che non dee, corre nel bene,

Contra 'l Fattore adopra sua fattura.

Quinci comprender puoi ch' esser conviene

Amor sementa in voi d' ogni virtute

E d' ogni operazion, che merta pene. ¹

.

L' animo, ch' è creato ad amar presto,

Ad ogni cosa è mobile che piace,

Tosto che dal piacere in atto è desto.

Vostra apprensiva da esser verace

Tragge intenzione, e dentro a voi la spiega,

Sì che l' animo ad essa volger face:

E, se, rivolto, invèr di lei si piega,

Quel piegare è amor; quello è natura,

Che per piacer di nuovo in voi si lega.

Poi, come il fuoco muovesi in altura,

Per la sua forma ch' è nata a salire

Là dove più in sua materia dura;

Così l' animo preso entra in desire,

Ch' è moto spiritale, e mai non posa

Fin che la cosa amata il fa gioire.

.

¹ *Purg.*, XVII, 85-105.

Però là, onde vegna lo intelletto
 Delle prime notizie, uomo non sape,
 E del primo appetibile l' affetto,
 Che sono in voi sì come studio in ape
 Di far lo mèle; e questa prima voglia
 Merto di lode o di biasmo non cape.
 Or, perchè a questa ogni altra si raccoglie,
 Innata v' è la virtù, che consiglia,
 E dell' assenso de' tener la soglia.
 Quest' è 'l principio, là onde si piglia
 Cagion di meritare in voi, secondo
 Che buoni amori o rei accoglie e viglia.

Le metafore, onde il Poeta rallegrò queste gravissime terzine, dànno tanto spicco e vivezza alle verità dichiaratevi, che in un trattato filosofico io non mi starei dall' adoprarle. Unica forse quella metafora del *mal tardato remo* per affetto languido e pigro potrebbe sembrare un po' ardita; ma dicevolissime e proprie sono: *torcersi al male*, che ben dice sforzo o violenza; *correre nel bene*, ove sentesi l' impeto naturale; *sementa* riferito ad amore, in cui si cela, come frutto nel seme, ogni opera nostra; *desto in atto* per « incitato ad attuare la innata facoltà; » l' arguto *invèr di lei si piega* per « sente amore, » ad immagine di gentil pianticella, che si piega verso la luce; ² *tener la soglia* dell' assenso, che segna appunto l' ufficio della facoltà del consiglio, e quel *viglia*, che vale quanto cernere e separare, tolto dall' uso

¹ *Purg.*, XVIII, 19-66.

² Il volere altrove è somigliato a germe: *il timido voler, che non s' apriva*.

de' contadini; secondo cui *vigliare* è separare dal grano le spighe o i baccelli, che hanno sfuggito la trebbiatura, fregando leggermente sopra la massa o aiata; ¹ a proposito della qual voce Vincenzo Borghini nota come il Poeta con *attissimo traportamento*, *aiutando l'intelletto de' lettori*, *esprimesse felicemente il concetto suo*. ² Ma non ci fermiamo qui: ascendiamo più alto dietro l'aquilina fantasia del Cantor dei tre regni. Il dubbio, inteso per desiderio d'investigazione sempre crescente, egli lo vede *nascere* appiè del vero, come *rampollo* ³ appiè del suo albero, e la parola, mossa da intelletto amoroso, *desiata* volare oltre *l'umana veduta*; ⁴ nell'ordine dell'universo avvisa *l'orma*, o luminoso vestigio dell'*eterno*

¹ Le donne con le granate lunghe e piatte sceverano i *VIGLIACCI* del grano.... » (Giuliani, *Lettere sul viv. linguaggio toscano*, I, 105).

² *Annot. al Decam.*, pag. 77-78. Dalle fatiche liete dei contadini sull'aia trasse il Poeta anco altra immagine a render viva l'opera del dimostrare il vero, là dove scrisse: « Quando l'una paglia è trita, Quando la sua semenza è già riposta, A batter l'altra dolce amor m'invita. » (*Parad.*, XIII, 34): ch'è fuori delle materiali parvenze, per vive ragioni rimosse, esce schietto e facile il vero, come il grano saltella netto e leggiero fuor delle trite paglie; e come questo si ripone a farne cibo e semenza, così 'l vero, quando è ricevuto, torna in alimento di vita e si moltiplica in bella germinazione di pensieri e di affetti.

³ *Parad.*, IV, 130. L'immagine del *rampollo* riceve il suo compimento in questi due luoghi del *Paradiso*: « D'un altro vero andare alla radice. » (XIV, 12); « Si di ramo in ramo, Esaminando, già tratto m'avea, Che all'ultime fronde appressavamo. » (XXIV, 115). Invece altrove l'Alighieri considera il dubbio come difficoltà, che impedisce il libero discorso della mente, e lo chiama *nodo*. (*Inf.*, X, 95; XI, 92. *Parad.*, VII, 53; XXVIII, 58; XXXII, 50.)

⁴ *Purg.*, XXXIII, 82.

Valore; lo speciale istinto, che porta ciascuna cosa *per lo gran mar dell'essere* al luogo del suo riposo, è per lui *corda*, *Che ciò che scocca drizza in segno lieto*; ¹ l'amore divino è *lume* e *ardor santo* più o meno *vivace* ² secondo la maggiore o minor nobiltà della natura, in cui si pone; la virtù data alle cose di durare immortali è *impronta* dell'eterno sigillo; ³ l'opera di Dio sulla terra, nelle sue risposdenze con l'umano arbitrio, è *lucerna*, che tanto splende, quanto trovi di alimento; ⁴ la famiglia umana, raccolta nell'empireo, è *giardino*, *Che sotto i raggi di Cristo s'infiora*, ⁵ e l'angelica, vagheggiata nell'unità della Mente divina, *templo*, *Che solo amore e luce ha per confine*. ⁶ Considerando queste meraviglie di evidenza, francamente affermo che, come il corpo degli spiriti, salendo *pei giron del sacro monte*, si assottiglia e quasi mette l'ale, o meglio, come il sorriso di Beatrice *per le scale dell'eterno Palazzo* si fa più sincero e meno sensibile; così la dantesca fantasia, inalzandosi nel vero, acquista di agilità e di spirituale trasparenza. Chè tra 'l

¹ *Parad.*, I, 107, 125. E arco è l'affetto veloce (*Parad.*, XV, 43) e l'estro possente (*Inf.* XXV, 96).

² *Parad.*, VII, 74.

³ Ivi, VII, 109. Così parola degna dell'immortalità è quella, ch'esce *segnata bene dell'interna stampa* (*Parad.*, XVII, 9); cioè del suggello del pensiero, fortissima delle creature e più d'ogni altra somigliante all'Eterno.

⁴ *Purg.*, VIII, 112.

⁵ *Parad.*, XXIII, 71.

⁶ Ivi, XXVIII, 53.

vero e la sua veste io non vidi mai un'armonia piena quanto nelle metafore pur or notate; onde quasi direi ch'esse traggano la propria luce dall'intimo del vero,

Come di lieto cor volto si schiara.

I polloni, ch'albero gitta al suo piè, dicono la rigogliosa fecondità del vero, la cui visione, crescendo, torna in più vivo amore, e come per ogni parte del conoscibile, dalla radice alla cima, corra unica vita piena e perenne, mossa dal primo Vero, a quella guisa che i cieli tutti sono *l'albero, che vive della cima, E frutta sempre e mai non perde foglia*; ¹ il volo sublime ci ritrae la terribile rapidità della parola ispirata, quasi aquila, che si dilegui ne' bagliori del giorno; l'orma, fresca impressione di piede vivo, ci rammenta l'ordine costante dell'universo, in quanto è immagine di una presente Virtù, che tutto governa; lo scoccare dell'arco dà a divedere la foga, onde il *naturale amore* spinge le cose, che nel proprio luogo s'acquetano, come saetta nel segno; lume e ardore, derivati da unico Sole, somigliano, per unità di causa e per congiunzione di effetti, alla verità e all'amore del

¹ *Parad.*, XVIII, 29. Ma le mortali membra si disfanno; l'albero della terra si *sfoglia* (*Purg.*, XXIII, 58), o non ispande per *li rami* (*Ivi*, VII, 121) tutta la virtù della sua radice. Solo nell'intelletto, perchè si avvalora della visione de' cieli, e nella parola, in quanto accoglie di luce intellettuale, i *rampolli* sono perennemente vitali. (*Inf.*, XXXIII, 7-8; *Purg.*, XXVII, 42.)

bene, che in noi discendono da quell' unica Bontà, onde ogni cosa è buona; il suggello, che reca l' impronta del suo signore e accenna a proprietà gelosa, bene insegna, che immortalità è similitudine dell' Eterno e più stretto legame con la Vita senza fine; la lucerna, che più s' accende quanto più trovi d' alimento, ci fa ripensare come in noi *quantunque carità si stende, Cresce sovvr' essa l' eterno Valore*; il giardino, che, infiorandosi, ride negli amori della luce, ne rende in atto vivo le bellezze degli ordinati affetti, che nello specchio della Mente infinita rendonsi l' un l' altro perpetuo riso d' allegrezza: ¹ il tempio, possente unità e trasfigurazione ideale d' arte, di propositi e di speranze, ci adombra la più eccellente unità dell' angelica famiglia, che, volando e cantando, pur sempre torna *Là, dove suo lavoro s' insapora*. Innumerevoli, e tutte sfolgoranti di chiarissima luce, sono le metafore, onde il Nostro abbelli i luoghi più ardui del suo poema; chè dove nella *trina luce* dell' *unica stella* più si profonda, lontano dai sensi, *Quanto per l' universo si squaderna*, ivi è meglio palese il potere dell' *alta fantasia*; ma io, per

¹ « Li nostri affetti, che solo infiammati
Son nel piacer dello Spirito Santo,
Letizian del su' ordine formati.... »
Parad., III, 52.

« E veda visi a carità suadi,
D' altrui lume fregiati e del suo riso. »
Ivi, XXXI, 49.

non andare all'infinito, mi cesserò dall'opera,
dicendovi con lo stesso Poeta:

I' non posso ritrar di tutte appieno;
Però che sì mi caccia il lungo tèma,
Che molte volte al fatto il dir vien meno.

II. DELLE SIMILITUDINI.

« Ogni favellare intende a operazione di vita; ciascuno le udite cose piglia per sè; e l'animo più agevolmente riceve ciò che meglio conosce. Onde, a illustrare le cose di più lampante evidenza, con bell'accorgimento si usaron le similitudini. »

QUINTILIANO.

« Trovare la similitudine non fia malagevole al dicitore, se considera la *natura di tutte le cose*, o che favellino o che sieno mutole, o sieno domestiche o fiere, o che si veggano o che non si possano vedere . . . »

GUIDOTTO BOLOGNESE.

I.

SIMILITUDINI TRATTE DALLE COSE INANIMATE.

Ignoro se altri mai l'avvertisse; ma e' mi par chiaro dover noi togliere le nostre similitudini più volentieri dalle cose, che ci hanno lasciato nell'animo immagine meglio viva; il che nasce non tanto dal valore delle cose per sè, quanto da nostro natural talento, che ci fa inchinevoli più presto ad una cosa che ad un'altra. E chi pigliasse con questo avvedimento a raccogliere, illustrando, le similitudini

de' più grandi Poeti, potrebbe cavarne argomenti nuovi e importanti all' intima storia dell' animo loro. ¹

Dante, come ogni spirito valoroso e gentile, si piacque soprammodo del vagheggiare le antiche e pur sempre nuove bellezze della natura. Nè già nel chiuso della sua stanza, pensoso sovra il suo banco, e' valse ad acquistare tanta ricchezza e sì limpida verità di naturali raffronti, ma nell' aperta luce dei campi, rallargando il cuore e, come il Solitario d' Assisi, quasi pigliando affettuosa familiarità con ogni più umile creatura. ² Tra le bellissime viste, che attestano la bellezza infinita della Mente creatrice, una gli fu più cara; quella de' cieli e degli astri: onde nella sublime epistola all' *Amico fiorentino*, ove fa il magnanimo rifiuto, affermava restargli in ogni tempo e in ogni luogo il grande conforto di affissare le *sphere del Sole e delle stelle* e di *speculare dolcissime verità*; e nelle sue similitudini spesso ai cieli e agli astri ritorna, e ne addita gli aspetti diversi e la varietà della luce, secondo il vario modo, in cui si porgono

¹ Totale avvertenza ebbe spesso il Venturi nel suo bel libro *Delle similitudini dantesche*; ove questo mio discorso ricorda e pur di lieto consentimento avvalora.

² Pare proprio ch' e' si mettesse in cuore queste belle parole del suo Bernardo: « Le romite selve insegnano più e meglio che i libri; gli alberi e le pietre più e meglio che i maestri. Credi tu di non poter suggerire il mèle dal sasso e l' olio dall' asprissima selce? Forse che i monti non istillano dolcezze, i colli non mandano latte e mèle, e le valli non odorano di abbondevoli mèssi? » *Ep. C.VI.*

agli occhi nostri. Vuol' egli farci intendere come nell'empireo il lume di Maria vinca ogni altro splendore? E' dice:

. Come da mattina
 La parte oriental dell'orizzonte
 Soverchia quella, dove il Sol declina;
 Così, quasi di valle andando a monte
 Con gli occhi, vidi parte nello stremo
 Vincer di lume tutta l'altra fronte.
 E come quivi, ove s'aspetta il temo,
 Che mal guidò Fetonte, più s'infiama,
 E quindi e quindi il lume si fa scemo;
 Così quella pacifica Orifiamma
 Nel mezzo s'avvivava, e d'ogni parte
 Per egual modo allentava la fiamma.¹

Similmente, il dileguarsi della schiera degli Angeli festanti rinnova nel pensiero del Poeta il *chiudersi del cielo, Di vista in vista infino alla più bella, come vien più oltre la chiarissima ancella del Sole*:² la moltitudine delle anime nell'affocato pianeta di Marte sembra a lui costellata come *Galassia tra i poli del mondo, distinta di stelle maggiori e minori*; ³ e la trepida luce di un volto angelico gli si mostra *quale Par tremolando mattutina stella*.⁴ Se non

¹ *Parad.*, XXXI, 118. Cf. *Purg.*, XXX, 22-24; *Parad.*, XIV, 69.

² *Parad.*, XXX, 7.

³ *Ivi*, XIV, 97.

⁴ *Purg.*, XII, 89. Cf. *Parad.*, XXXII, 108. Anco il vero è a lui come angelico volto, acceso in dolce riso d'amore; onde lo assomiglia alla stella: « E come stella in cielo, il ver si vide. » (*Parad.*, XXVIII, 87.) « E, come stella in cielo, in me scintilla. » (*Ivi*, XXIV, 147.) Di qui riceve dichiarazione e bellezza viva quello del canto II del *Paradiso* (v. 110): « Te nell'intelletto Voglio informar di luce sì vivace, Che ti tremolerà nel suo aspetto. »

che, il *ministro maggior della natura* viene più spesso alla immaginativa del Nostro; ora in sè stesso, quando si vela della sua luce vivissima all'occhio infermo dell'uomo,¹ o quando nasce ombrato *per temperanza di vapori*,² o quando traspare *debilmente* per fitta nebbia, che si dirada;³ ora ne' suoi gentili archi, nati l'uno dell'altro nel seno di *tenera nube*;⁴ ora accolto e ripercosso da acqua o da cristallo o da specchio o da gemma,⁵ sì che il suo raggio risalga in su, *Pur come peregrin che tornar vuole*;⁶ ora trasmutato ne' lieti umori della vite;⁷ ora corrente per dolcezza a *lucido corpo*,⁸ nobile simulacro di *quell' infinito ed ineffabil bene*, che corre amoroso all'umana volontà,

¹ *Purg.*, XVII, 52; *Parad.*, V, 133-135; XXX, 25.

² *Ivi*, XXX, 25.

³ *Ivi*, XVII, 4.

⁴ « Come si volgon per tenera nube Du' archi paralleli e colori . . . Nascendo di quel d'entro quel di fuori, A guisa del parlar di quella vaga, Ch'amor consunse come Sol vapori. » (*Parad.*, XII, 10.) Notabile (siccome avvertiva il D'Aquino nella sua *Prefazione alle Similitudine dantesche* da lui fatte latine) questo nascere di più somiglianze dalla comparazione principale, quasi polloni da ramo per rigoglio di vita. Ed è poi gentilissima cosa assomigliare il nascere de' colori dell'Iride all'eco, riflessione di raggi a riflessione di voce (chè tra luce e suono è misterioso legame); com'è levità di pura fantasia nel comparare il consumarsi di vaga persona per forza d'amore al disciogliersi de' vapori sotto la sfera del Sole. Cf. *Purg.*, XXV, 91; XXIX, 78. *Parad.*, X 67; XXVIII, 32; XXXIII, 118.

⁵ *Parad.*, II, 35; IX, 144; XXIX, 25; XVII, 123; II, 33; IX, 69; XIX, 4.

⁶ *Ivi*, I, 51. Come poteva meglio immaginarsi il salire dell'uomo verso il suo Principio, che in un raggio tornante al Sole, ond'è partito?

⁷ *Purg.*, XXV, 77.

⁸ *Ivi*, XV, 69.

già disposta a lui come i corpi diafani alla virtù della luce. Bellezza di comparazioni stupenda, eppur vinta forse dall'immagine dello schietto raggio, che, rompendo fuori da *fratta nube*, illumini un prato di fiori, mentre gli occhi di chi lo mira si stanno *coperti d'ombra*; dacchè siffatto raccendersi di colori, per opera di non visto Sole, ci fa pensare quell'ascoso principio di bellezza, cui tutta la natura arcanamente sospira, ed è mirabile esempio a ritrarci *più turbe di splendori*, che si veggono *Folgorati di su da raggi ardenti Senza veder principio di fulgori*.¹ Ma come nel Poeta furono insieme sdegnosa alterezza ed umiltà d'amore, rapimenti di splendide visioni e mestizia pensosa; così non solo gli favellò nella mente

L'imperator del glorioso giorno,

ma, più vereconda e piana, anco la consolatrice delle notti, la soave Luna; e or amò ricordarla ne' *plenilunî sereni*, quando *ride intra le Ninfe eterne*², o per sereno *Di mezza notte nel suo mezzo mese*,³ ora nel suo primo imbiancarsi,⁴ ora adorna del suo vaporoso cinto,⁵ ora pel suo meraviglioso adoperar sul mare,

¹ *Parad.*, XXIII, 81.

² Ivi, XXIII, 26. Più limpidezza d'immagine è in Omero (*Iliade*, VIII); ma qui è più efficacia d'espressione: chè nelle ridenti parole senti il riso dei cieli.

³ *Purg.*, XXIX, 53.

⁴ *Inf.*, XV, 19.

⁵ Ivi, XXIX, 78; *Parad.*, XXVIII, 22-24.

che, quasi nel puro lume sentisse alquanto dell'antico Spirito, si commuove per modo da cuoprire e discuoprire i *liti senza posa*.¹ Nè il *fiammare* delle comete gli spiacque, a ritrarre la vigorosa luce di anime liete;² o il rosseggiare di Marte *sovra il suol marino*³ a riscontro di vivissimo lume, picciolo e rosso per la distanza. È chiaro: l'occhio del Poeta dalla varietà della terra volentieri ascese alla sublime uguaglianza dei cieli, come l'intelletto di lui dalla molteplicità de' minimi veri all'unità di un vero supremo; e nell'aspetto dei *sereni tranquilli e puri* si stette *sicuro*, come l'occhio del fanciullo nel volto materno, finchè *vapore acceso*⁴ o *subito fuoco*,⁵ o *nuvoletta* che *saliva*,⁶ non gli turbasse la pace dello sguardo e dell'anima. Dopo gli astri, gentilezza del cielo, vengono cari al Poeta i fiori, che sono la gentilezza della terra. Ognuno ricorda i *fioretti dal notturno gelo chinati e chiusi*, che, appena il Sole *gl'imbianca*, *Si drizzan tutti aperti in loro stelo*;⁷ ove non saprei se più sia da lodare la bella rispondenza con la virtù *stanca* del Poeta, che tutta si desta e ravviva, o la osservazione fina delicatissima, o la perfetta *visibilità* del linguaggio,

¹ *Parad.*, XVI, 82.

² *Ivi*, XXIV, 12.

³ *Purg.*, II, 13.

⁴ *Ivi*, V, 37.

⁵ *Parad.*, XV, 13-15.

⁶ *Inf.*, XXVI, 39.

⁷ *Ivi*, II, 127.

o la soavità dell'armonia. Ma forse pochi ricordano e il *clivo opimo d'erba e di fioretti*, che si *specchia* nell'acque di *suo imo* per *vedersi adorni*,¹ a dimostrare il modo onde i beati si specchiano in un fiume di luce, e la *rosa* che s'apre al Sole², ad esempio del cuore dilatato ai raggi dell'amorosa fiducia, e l'*aura di maggio*, *Tutta impregnata dell'erba e dei fiori*,³ che ci aiuta a sentire nell'animo le fragranze delle angeliche piume; ov'è al solito eccellenza di pensiero, giocondità di forme, freschezza di vergine parola. E come il fiore non è senza verzura e ama l'ombra quasi materna di liete fronde, così ne' floridi prati della mirabile fantasia, che investighiamo, accanto al fiore sorge l'albero vigoroso; di cui l'artista Poeta accenna con elegante parsimonia le cose più gentili o più singolari: il farsi *turgido*, quando, già entrato in succhio, sia presso a mover le gemme,⁴ il mettere e il cader delle foglie,⁵ il tenace abbarbicarsi dell'edera pel tronco e pe' rami,⁶ il piegare della fronda al passare del vento e poi rilevarsi *per la propria virtù che la sublima*,⁷ il

¹ *Parad.*, XXX, 109.

² *Ivi*, XXII, 56.

³ *Purg.*, XXIV, 145.

⁴ *Ivi*, XXXII, 52.

⁵ *Inf.*, III, 112; *Purg.*, VIII, 28; XXXIII, 143-145; *Parad.*, XXVI, 137.

⁶ *Ivi*, XXV, 58.

⁷ *Parad.*, XXVI, 85. Parimente Boezio: « La verga, piegata per violenza di robusta mano, se lasciassi andare, sguizza in alto a riguardare nel cielo. » (Lib. III, metro 2.)

canto, che si raccoglie di ramo in ramo per le selve commosse. Così dell'acqua: lo svanire di cosa grave per acqua cupa rende immagine dello svanire di voce soave,¹ ciò che ne fa ripensare la segreta rispondenza fra i sensi nostri e specialmente fra l'udito e la vista; il disegnarsi lieve lieve delle forme di volto umano in acque *nitide e tranquille*, ma non profonde, viene opportuno a rassomigliare le deboli forme o la fioca luce de' beati del primo cielo;² il rompersi di una bolla, *cui manca l'acqua sotto qual si feo*,³ porge vivo l'improvviso disciogliersi di un'immagine in estatica visione. Se non che, all'anima grande dell'Alighieri l'acqua contemplata in un vaso⁴, o anco nell'aperto de' laghi⁵ e nel vasto impeto de' fiumi, ch'*alta vena preme*,⁶ non doveva parere così bella come in quell'immenso accoglimento, che dicesi mare; dentro cui ogni ruscello si accoglie e s'acqueta, come ogni mente creata dentro il grembo dell'essere eterno,⁷ e dal cui profondo l'occhio mortale sorge meglio atto a misurare gli abissi della luce:⁸

¹ *Parad.*, III, 123.

² *Ivi*, loc. cit., 11.

³ *Purg.*, XVII, 32.

⁴ *Parad.*, XIV, 1-3.

⁵ *Ivi*, I, 80; V, 100.

⁶ *Ivi*, XII, 99.

⁷ *Ivi*, I, 113; X, 90.

⁸ *Ivi*, XXXI, 25-26. Si raffronti questa immagine dantesca a quella omerica: « E quanto vede D' aëreo spazio un uom, che in alto assiso Stende il guardo sul mar », e si parrà chiaro come il nuovo Omero vinca l'antico nella virtù della parola, che in sè rispecchia lontananze e profondità misteriose di spazio o di pensiero.

e al mare, che mugghia per tempesta, egli paragona il mugghiare dell'aura infernale;¹ all'onde, che si frangono insieme là sovra *Cariddi*, lo scontro degli avari e de' prodighi, che *in eterno verranno agli duo cozzi*.² Anco il vento, questo maraviglioso spirito dell'aria, che si leva e non sai d'onde, fu con attenzione osservato dal Poeta: però la sua parola, volta a sferzare le colpe de' potenti, gli ricorda il *vento*, *Che le più alte cime più percuote*;³ il *tumulto*, che *s'aggira nell'aer senza tempo tinta*, la *rena quando 'l turbo spira*,⁴ e l'orribile fracasso, che annunzia la venuta del Messo celeste contro gli stizzosi di Dite, *un vento, Impetuoso per gli avversi ardori, Che fier la selva e senz'alcun rattento Li rami schianta, abbatte e porta fuori*.⁵ stupenda vigoria d'immagine; chè se tu, leggendo, non vi senti l'impeto e la rapina di quel vento, come se t'imperversasse dinanzi, lascia da parte questo divino Pittore della natura, che non dipinse per te. Ma l'amico dei più sublimi aspetti del mondo visibile, in quanto gli parlava dentro un'arcana parola, avrebbe potuto lasciare in dimentico il mesto

¹ *Inf.*, V, 29.

² *Ivi*, VII, 22. Vedi altra metafora tolta dall'onde, ardita, ma vivissima, nel canto X del *Purg.*, verso 9.

³ *Parad.*, XVII, 133.

⁴ *Inf.*, III, 30.

⁵ *Fuori*, non *flori*, dee leggersi; e chi voglia saperne il perchè pigli fra mano il savio ragionamento del prof. Puccianti, che accortamente osserva come il Nostro ricorresse alle comparazioni solo per necessità di evidenza. (*Delle Similitudini dantesche*, dispense 44 e 45 dell'*Araldo lucchese*.)

cadere dei lenti fiocchi, ¹ massime in *alpe senza vento*, ² o la bianchezza abbagliante di neve *testè mossa?* ³ A lui, che tanto ammirava le ampiezze luminose dei cieli, quella bianca veste, onde la terra più raccoglie di luce e più ci s' allarga alla vista, dovette riuscirgli cara; o la vedesse congelata *tra le vive travi Per lo dosso d' Italia*, ⁴ o dissolventesi a poco a poco sotto la sferza del Sole, ⁵ perdendo il *suggello* suo stelliforme. ⁶ E che dire del folgore, che *subito la nuvola scoscende* ⁷ e schianta e abbatte ⁸ e si dilegua? In questo tremendo fenomeno due cose lo fermarono; una svegliò l' attenzione del poeta, l' altra quella del pensatore; vo' dire la rapidità ⁹ e il contrapposto alla natura del fuoco, ¹⁰ nato a salire verso il cielo, non a discendere sulla terra. E a salire tende il sotterraneo fuoco, allorchè *terremoto rubesto* ¹¹ tutta commuove la terra, e fa che la ruina del monte percuota il fiume della valle. ¹²

Non credasi però che il solitario Contemplatore del cielo, della terra, del mare, non

¹ *Parad.*, XXVII, 67.

² *Inf.*, XIV, 30.

³ *Purg.*, XXIX, 126.

⁴ *Ivi*, XXX, 85.

⁵ *Ivi*, XXX, 88; *Parad.*, II, 106.

⁶ *Parad.*, XXX III, 64.

⁷ *Purg.*, XIV, 135.

⁸ *Parad.*, XXI, 12.

⁹ *Inf.*, XXV, 81.

¹⁰ *Parad.*, I 92; XXIII, 42.

¹¹ *Inf.*, XXXI, 106.

¹² *Ivi*, XII, 4-9.

pregiasse le gioie della vita domestica e non amasse di accogliersi tra le mura della sua casa. Che si ritraesse a meditare tutto solo nel silenzio di chiusa stanza, lo attestano le opere sue ricchissime di erudizione infinitamente varia; ma che si vivesse anco nel seno della famiglia, affinando sempre per continuo esercizio quel suo naturale istinto di osservare e di riporre nella mente per ogni dove, parmi lo attestino alcune immagini; principalmente quella delle *minuzie de' corpi lunghe e corte*, che si veggono aggirarsi rapidamente e schiarire nel raggio, onde *si lista Talvolta l'ombra, che per sua difesa La gente per ingegno ed arte acquista*,¹ e le più belle tratte dal fuoco: lo *stizzo verde, ch' arso sia Dall' un de' capi, che dall' altro geme, E cigola per vento che va via*,² le *innumerabili faville*, che sorgono *da' ciocchi arsi* percossi insieme,³ e che, se rapite dal vento, velansi all' occhio di *subita distanza*,⁴ il carbone, *che fiamma rende, E per vivo candor quella soverchia*,⁵ la *favilla*, che si discerne *in fiamma* per la sua vivezza e perchè *va e riede*,⁶ il *fiammeggiare delle cose unte*, che si muove *pur su per l'estrema*

¹ *Parad.*, XIV, 112. Cf. Lucrezio, *De natura rerum*, II, 113-119. Grande osservatore anco il poeta della *natura delle cose*, ma non così tranquillo, nè così acuto come il Nostro.

² *Inf.*, XIII, 40.

³ *Parad.*, XVIII, 100.

⁴ *Ivi*, VII, 9.

⁵ *Ivi*, XIV, 52.

⁶ *Ivi*, VIII, 18.

buccia,¹ e il color bruno, che *procede suso per lo papìro innanzi dall' ardore.*² Egli poteva bene, per virtù riflessiva, trovare le somiglianze « Così un sol calor di molte brage, »³ e « Come 'l fuoco muovesi in altura Per la sua forma, ch'è nata a salire, »⁴ dove più spicca il pronto ragionatore che l'osservatore accorto; ma questi minuti raffronti non poteva attingerli che dalla viva osservazione; e d'altra parte a lui, uso a *ristrigner* la mente per modo, *che di fuor non venìa Cosa, che fosse ancor da lei ricetta*, siffatta osservazione non era forse possibile quando fosse levato in profonde meditazioni; bensì possibile e naturale quando e' si stèsse al domestico focolare, tra i cari suoi, divertendo a sollazzo la mente e pigliando soave conforto di que' confidenti colloquî, la cui verace dolcezza

Intender non la può chi non la prova.

II.

SIMILITUDINI TRATTE DAI BRUTI.

In ogni cosa il *troppo* e il *vano* tolgono grazia, snellezza, vigore. E così nelle comparazioni; se tu hai ridondanza o vanità di parole,

¹ *Inf.*, XIX, 28.

² *Ivi*, XXV, 64.

³ *Parad.*, XIX, 19.

⁴ *Purg.*, XVIII, 28.

non vi senti quella schietta evidenza e quella cara semplicità, che sono forza e gloria dell'arte. Meravigliose però tutte le comparazioni dantesche, e massime quelle tratte dagli animali bruti; ove, porgendosi il destro di mille vaghezze o divagamenti retorici, il Nostro serbò costante sobrietà, toccando solo quel tanto, che meglio faceva al suo bisogno. Famosa è la comparazione del VI del *Purgatorio*: « A guisa di leon quando si posa, »¹ che vince per sublime rapidità anco l'omerica descrizione dei cavalli: « Candidi, grandi e corrono col vento; » ma la bellezza ne fu più sentita che intesa; nè alcuno avvertì come il Poeta, ritraendoci il leone in quell'atto del posare, ci recasse meglio alla mente le sue doti più proprie: la maestà dei movimenti, la nobiltà della sua testa levata e l'alterezza del guardo, vinto solo da quello dell'aquila, che pur s'affissa e disfavilla nel Sole.² Se non che, più grande

¹ *Parad.*, I, 48. Dell'aquila si accenna anco la superbia del volo (*Inf.*, IV, 96) con brevità solenne. Pongasi mente: il leone e l'aquila, principi dei bruti, il Nostro li tocca, non li descrive; laddove intorno a più umili creature allarga talvolta il suo dire. E bene sta: le grandi nature, appena ricordate, ci favellano da sè; le piccole si raccomandano alla parola, che le ingrandisca.

² Tu lo vedi questo fiero animale, quasi ti balzasse dal marmo sotto lo scalpello di Michelangelo. Bene il Poeta chiedeva alla sua Musa:

« Illustrami di te, sì ch'io rilevi

Le lor figure com'io l'ho concette. »

Omero dall'osservazione della natura trasse quella immagine sua nobilissima del *lione*, che *in sul mattino Mesto i campi traversa e si rinselva*; ma l'immagine del *lione* dantesco, nella sua quiete ancor più solenne, fu più agevolmente spirata dalla vista de' leoni scolpiti, che i nostri avi solevano porre alle porte delle basiliche e delle città, per ricordo glorioso del *lione di Giuda*.

si manifesta l'arte dantesca, togliendo più volte ad argomento di somiglianza uno stesso animale, e sempre sotto nuovi rispetti e propriissimi tutti. Così è del falcone, uccello tanto caro a' signori de' tempi di mezzo, e che dovette piacere al Poeta per la sua fierezza e vigoria quasi aquilina.² Noto in questo rapace volatore il modo del volo, or veloce e a larghe ruote, or lento e rotto, secondo che lo muova avidità di preda o cruccio e istinto di riposo: e questi due modi sono immaginati a meraviglia e messi in bel contrapposto nel XVII dell' *Inferno*, là dove la *fiera con la coda aguzza*, lentamente calando, rammenta il falcone, che *discende lasso, onde si mosse snello, Per cento ruote, e da lunge si pone Dal suo maestro, disdegnoso e fello*; mentre il secondo per sè è rapidamente adombrato nel XXII della stessa Cantica, quando Alichino, che si leva su dalla pece bollente, in cui s'era attuffato lo scaltro Navarrese, agguagliasi al falcone, che *ritorna su crucciato e rotto*, dacchè l'anitra s'attuffò di botto al suo appressare. Bello ancora l'atteggiarsi del falcone per la vista del pasto e all'uscire del cappello per voglia di volo e di

² Massime i suoi occhi ritraggono della bellezza dell'aquila; e il Poeta se ne vale a tacita similitudine dove in un verso ci scolpisce l'anima vigorosa e ardente del fondatore dell'Impero latino: *Cesare armato con gli occhi grifagni*. Così ne' canti popolari toscani:

« Avete gli occhi neri e sete bella
A guisa d'un falcon, che in alto mira. »

rapina: nè queste bellezze sono trascurate dal Poeta, ma tu le vedi vive e presenti nelle sue parole: « Quale il falcon, che prima a' piè si mira; Indi si volge al grido, e si protende Per lo disio del pasto, che là il tira....¹ Quasi falcon, ch'uscendo del cappello, Muove la testa, e con l'ale s'applaude, Voglia mostrando e facendosi bello. »² Lo stesso è a dire del colombo, blando e amoroso, che tanto si piace della quiete dei campi e che sente vivissima la dolcezza del nido. Virgilio nella sua leggiadra comparazione: *Qualis spelunca subito commota columba*, stupendamente ritrasse il timore improvviso di sì tranquillo animale; ma Dante non solo ci dà questo ritratto con nuova freschezza di colori ne' versi: « Come quando, cogliendo biada o loglio, Li colombi adunati alla pastura, Queti senza mostrar l'usato orgoglio, Se cosa appare, ond'elli abbian paura, Subitamente lasciano star l'esca...; »³ sì anco ci mostra al vivo quanto possa nella delicata natura dei colombi il naturale amore del nido: « Quali colombe, dal desio chiamate, Con l'ale aperte e ferme, al dolce nido Volan, per l'aer dal voler portate; »⁴ ove l'ultimo verso, per gentile umanità di sentimento, dando lume e vivezza lieta al secondo, porta il vanto del virgiliano bellissimo: *Radit iter liquidum, celeres*

¹ *Purg.*, XIX, 64.

² *Parad.*, XIX, 34.

³ *Purg.*, II, 124.

⁴ *Inf.*, V, 82.

*neque commovet alas.*¹ Nè l'amorevolezza di questi uccelli tra loro è taciuta dal Poeta, ma bellamente espressa a simboleggiare il festeggiarsi di due spiriti eletti: « Sì come quando il Colombo si pone Presso al compagno, l'uno all'altro pande, Girando e mormorando, l'affezione. »² Ma s'io volessi discorrere con un po' di larghezza, ad una ad una, le similitudini dantesche di questa specie, non la finirei così presto: chè moltissime occorrono, e pochi tra gli animali bruti più a noi famigliari vi son negletti. Il cane, il bue, il toro, il cinghiale, il porco, la pecora, l'agnello, la capra, l'ape, la vespa, la cicogna, il baco da seta, la lodola, il cigno, la cornacchia, il merlo, la formica, il delfino, il pesce delle peschiere, la lumaca, la lucciola, gli stornelli, i gru; tutti si fanno innanzi alla potente fantasia del Poeta, che mirabilmente discerne lor proprietà d'indole e di costume. Così, a mo' d'esempio, del cane, egli avverte l'*intendere* e *pugnare* a divorarsi il pasto³ e l'uscire addosso al poverello con *furore* e con *tempesta*;⁴ delle pecore l'andare semplice e queto, l'una dopo l'altra, *Timidette atterrando l'occhio e 'l muso*;⁵ dell'ape il naturale *studio* del mèle,⁶ e l'amo-

¹ Cf. Tasso, G. L., XVIII, 49; dove (cosa notevole) il verso di Virgilio è reso più fedelmente, che nella traduzione del Caro.

² *Parad.*, XXV, 19.

³ *Inf.*, VI, 30.

⁴ *Ivi*, XXI, 67.

⁵ *Purg.*, III, 79. Per opposto le capre vanno *rapide e proterve sopra le cime*. (*Purg.*, XXVII, 77.)

⁶ *Purg.*, XVIII, 58.

roso tornare da' fiori alle sue cellette e da queste a' fiori; ¹ della cicogna, ch'è ancor di nido, il levar l'ala per voglia di volare e il calarla giù per téma; ² del baco da seta il lasciarsi de' suoi lucidi stami; ³ dell'allodola il gaio canto quando mette il volo e il tacersi, quasi *contenta Dell'ultima dolcezza che la sazia*; ⁴ delle formiche l'*ammusarsi* l'una con l'altra *per entro loro schiera bruna*; ⁵ de' pesci di peschiera il germogliare al sommo dell'acqua, traendo a ciò che stimano lor *pastura*, ⁶ e il disparire d'un tratto *andando al fondo*; ⁷ delle rane il dileguarsi tutte allo sbucare della bisaccia acquaiuola, *finchè alla terra ciascuna s'abbica*, ⁸ o lo starsene all'orlo de' fossi *pur col muso fuori*; ⁹ delle lucciole il tremulo scintillare, trasvolando, per le mèssi o per le vigne fragranti della vallèa; ¹⁰ degli stornelli il portar l'ali *a schiera larga e piena*; dei gru l'andar cantando lai, *Facendo in aer di sè lunga riga*. ¹¹ Chi con sottile discernimento raffron-

¹ *Parad.*, XXXI, 7.

² *Purg.*, XXV, 10.

³ *Parad.*, VIII, 54.

⁴ *Ivi*, XX, 73.

⁵ *Purg.*, XXVI, 34. Il virgiliano: *Pars agmina cogunt, castigantque moras* (*Æn.*, IV, 402), non vale davvero l'*ammusa* del Nostro, che nell'atto esteriore coglie il segreto istinto e ci fa meditare sulle mirabili armonie del senso con l'intelligenza.

⁶ *Parad.*, V, 100.

⁷ *Purg.*, XXVI, 135.

⁸ *Inf.*, IX, 76.

⁹ *Ivi*, XXII, 25. Cf. *Inf.*, XXXII, 31.

¹⁰ *Ivi*, XXVI, 29.

¹¹ *Ivi*, V, 40-46.

tasse queste proprietà animalesche a quelle toccate dagli altri poeti, io credo che verrebbe a concludere: non esservi stato alcun poeta mai, che avanzasse il nostro Alighieri nella squisita e diligente osservazione della natura dei bruti. E questa diligenza, quasi di Naturalista, si fa più meravigliosa, ponendo mente come le osservate proprietà si confacciano in tutto e per tutto a ciò, di cui 'l Poeta ragiona, e servano sempre, non pure ad ornamento, ma ad opportuna dichiarazione. La voracità dei cani ben risponde a quella di Cerbero e l'impeto rabbioso contro il poverello, *Che di subito chiede ove s'arresta*, al furioso uscir dei diavoli di sotto 'l ponticello contro il mansueto Virgilio; l'andare delle pecorelle al muovere di quell'esercito gentile, fra cui l'anima di Manfredi, *mandra fortunata, Pudica in faccia e nell'andare onesta*; lo studio dell'ape di far lo mèle all'intelletto de' primi veri e all'affetto del primo appetibile, onde l'animo nostro corre a dolcezza di pensiero e di vita, e il modo dell'infiorsarsi al volare dell'angelica schiera tra la rosa di Maria e la sfera del lume di Dio; il primo e dubitoso levar dell'ala del cicognino al desiderio, di cui per pudore ritorciamo la punta; i lucidi stami, che di sè forma per bello istinto il baco da seta, alla raggiante allegrezza, onde si lasciano gli eletti per virtù di sublimata natura; il tacersi di lodoletta dopo il gaio canto, che le invispiava

il volo, al tacersi degli spiriti, che già sfavillando cantarono le glorie dell' Impero; l' ammusarsi delle formiche, al baciarsi delle ombre ad una ad una per via; il pullulare de' pesci in frotta, al trarre improvviso di molti splendori veloci, e lo sparire d' un pesce, che guizza verso il fondo, all' ascondersi di uno spirito nel fuoco, che lo *affina*; il dileguarsi delle rane innanzi alla biscia, al fuggire dei perduti innanzi all' angelo, e lo starsene col muso fuor d' acqua al modo, onde i peccatori si stavano fuori del *bollente stagno* o della *ghiaccia*; le lucciole, che avvivano la valle d' un fitto scintillio, a le fiammelle, onde tutta risplendeva l' ottava bolgia; la *schiera larga e piena* degli stornelli alle anime dei lussuriosi plebei, rammunate dalla bufèra; i gru, che fanno di sè *lunga riga*, cantando un verso lamentoso, alle anime illustri e meno travolte, che traggono pietosi guai.¹ E pur una cosa è da avvertire; che il Poeta dà spesso nell' umano, attribuendo agli animali bruti movimenti e desiderî meglio propri della nostra natura; accorgimento, che molto giova a rendere queste somiglianze più gentili e più care. Il che non so dove meglio si paia, che nella seguente comparazione, da me serbata per ultima a bella posta, quasi

¹ Accolgo la distinzione proposta da L. G. Blanc (*Saggio di una interpretazione filologica di parecchi passi oscuri e controversi della DIVINA COMMEDIA*, pag. 63;) ma credo che le anime illustri, onde Virgilio fa cenno, appartengano tutte alla schiera volante come i gru.

legame tra le comparazioni, di cui parlo, e quelle, di cui m'appresto a parlare:

Come l'augello, intra le amate fronde,
 Posato al nido de'suoi dolci nati,
 La notte, che le cose ci nasconde;
 Che, per veder gli aspetti desiati
 E per trovar lo cibo, onde gli pasca,
 In che i gravi lavor gli sono grati,
 Previene il tempo in su l'aperta frasca,
 E con ardente affetto il Sole aspetta,
 Fiso guardando pur che l'alba nasca;
 Così la donna mia si stava eretta
 Ed attenta¹

Quanta poesia in questi versi e quanta bellezza di rispondenza tra l'augello, che *con ardente affetto il Sole aspetta per veder gli aspetti desiati e per trovar lo cibo onde gli pasca*, e Beatrice, *dolce guida e cara*, che aspetta la vista del Sole eterno della sapienza redentrice per cibarne l'animo del suo Poeta e crescere del sorriso di lui la propria letizia!

III.

SIMILITUDINI TRATTE DALL' UOMO
 E DALLE MANIFESTAZIONI DELL' UMANA NATURA.

Il diligente osservatore d'ogni cosa veduta, che dal monte alla valle, per città popolate e per deserte vie, sulle ripide balze e lungo i lidi del mare, si diletto nella contemplazione

¹ *Parad.*, XXIII, 1. Cf. *ivi*, XIX, 91.

della viva natura, e colse e ritenne l'immagine d'un fiore, d'un tramonto, d'un'ape, d'un raggio fugace, naturalmente s'intese con più cura nell'uomo, come quegli che in sè raccoglie e sublima ogni parte del mondo; e ne studiò le arti, i costumi, il corpo e l'animo.

Delle arti, e per naturale inclinazione e per ferezza de' tempi, meglio amò quella dell'arme: onde più spesso ne tolse bellissime comparazioni a invigorire e illustrare i suoi meravigliosi concetti. A lui immagine di snellezza e di rapidità fu la saetta; e come già nel bollore della mischia, vistala *dischiavarsi* dalla noce dell'arco,¹ l'ebbe seguita dell'occhio nel suo dileguarsi, *correndo via per l'aer snella*,² e con pronto avvedimento notato che *nel segno Percuote, pria che sia la corda queta*,³ e *con men foga tocca il segno*, se il balestro, scoccando improvviso per *troppa tesa*, franga *sua corda e l'arco*,⁴ così la ripensò scrivendo, e destramente vi scorse varietà di attissime somiglianze. Anco tra le mille movenze e i mutevoli accorgimenti di un esercito in campo elesse quello, che ha più d'arte e di bellezza e di brio: il volgersi di schiera *sotto gli scudi*, che *sè gira col segno, Prima che possa tutta in sè mutarsi*,⁵ e il trasvolare lampeggiando di

¹ *Parad.*, II, 23.

² *Inf.*, VIII, 13.

³ *Parad.*, V, 91.

⁴ *Purg.*, XXXI, 16.

⁵ *Ivi*, XXXII, 19.

*schiera, che corra senza freno.*¹ Nè pose in dimentico l'atto e la voce d'espedito duce² e i ben muniti castelli³ e le pompose giostre, e i ricchi torneamenti,⁴ e le allegre cavalcate, da cui tavolta pro' cavaliere esce di galoppo⁵ per far bella prova di sè. Dopo l'arte dell'arme, questo generoso, che nell'aspetto dei mari sentiva natura terribilmente gagliarda, si recò all'animo l'arte, che tanta gagliardia signoreggia e usa a giovamento degli uomini; vo' dire l'arte marinaresca. Onde il bollente stagno e 'l tramenio degli impeciati e de' lor tormentatori gli destano immagine dell'*arzanà dei Viniziani*,⁶ il cui svariato lavorio, chi lo rivegga nella mente per la efficacissima descrizione dantesca, è glorioso argomento dell'antico rigoglio di quella famosa Repubblica. Così la figura di Gerione, *meravigliosa ad ogni cuor sicuro*, che vien nuotando per l'aer grosso, gli torna al pensiero *colui, che va giùso Talora a solver àncora, ch' aggrappa O scoglio od altro, che nel mare è chiuso; Che in su si stende e dai piè si rattrappa.*⁷ Ma, ancor meglio dell'affumicato arsenale o dell'agile scioglitore dell'ancora, giova al Poeta ricordare l'ammiraglio, *che in poppa ed in prova Viene a veder la gente*

¹ *Purg.*, V, 42.

² *Parad.*, XXX, 37.

³ *Inf.*, XVIII, 11.

⁴ *Ivi*, XXII, 6.

⁵ *Purg.*, XXIV, 94.

⁶ *Inf.*, XXI, 7.

⁷ *Ivi*, XVI, 133.

*che ministra,*¹ e la navicella, *ch' esce di loco In-
dietro indietro,*² e la nave, che si dilegua a gon-
fie vele nell' aperto de' mari, o che, *vinta dal-
l'onde, piega or da poggia, or da orza;*³ e due
singolari abbattimenti, forse veduti da lui, sti-
ma degni di nota, il posare improvviso al *sonar
d'un fischio*, di tutti i remi, *pria nell' acqua ri-
percossi*, per fuggir fatica o pericolo,⁴ e il cadere
delle vele avvolte, *poi che l' alber fiacca:*⁵ so-
miglianze tutte bellissime per vivacità e pro-
prietà descrittiva; ma vinte, quant' è a novità
e ad acume d' osservazione, dalla somiglianza
della nave, *che per corrente giù discende*, senza
prender necessità nel suo corso *dal viso, in che
specchia;*⁶ siccome quella, che sensibilmente ne
adombra un fortissimo ed altissimo vero: cioè,
che l' eterna previsione delle cose umane non
contrasta a libertà di volere. Se non che, la
gloria dell' armi e la prosperità de' commerci
non tutta rapivano l' anima del Nostro; nè i
tempi erano del tutto dati al far guerra o al
mercatare; bensì taloraolgevano a luce di
cose gentili, come *l' ago alla stella,*⁷ e di segni

¹ *Purg.*, XXX, 58. Cf. *Ivi*, XXX, 5.

² *Inf.*, XVII, 100.

³ *Purg.*, IV, 93; XXIV, 3; XXXII, 116.

⁴ *Parad.*, XXV, 133.

⁵ *Inf.*, VII, 14. Anco il levar dell' albergo ebbesi a mente: « E
com' albergo in nave, si levò. »

⁶ *Parad.*, XVII, 41. Cf. Boezio, *De cons. philos.* V, 6,

⁷ *Ivi*, XII, 29. Ogni novello trovato della scienza pigliava in Dante
forma e colorito di poesia, cioè di parola virtualmente comprensiva
del futuro: chè quell' anima capacissima mal sapeva restringersi al
presente, e nella carità del vero abbracciava la bontà e la bellezza
di tempi lontani.

e di colori e di note leggiadre raddolcivano l'asprezza della vita operosa. Però non è meraviglia, che l'arte musicale tenesse la cima della dantesca fantasia, come *fior di fronda*, e che d'immagini tolte da quella purissima delle umane arti si rabbellisse la Cantica dei cieli. Luce è amore; amore è armonia di vita; onde quell'angelico tempio, *che solo amore e luce ha per confine*, doveva essere nella sua manifestazione sensibile una meravigliosa dolcezza di suoni. Così, le cose del tempo futuro vengono alle menti elette, *sì come viene ad orecchia Dolce armonia da organo*; ¹ la melòde, che s'accoglie nel *venerabil segno* del pianeta di Marte, è al Poeta come *dolce tintinno di molte corde A tal, da cui la nota non è intesa*; ² il mormorio, che sale pel collo dell'aquila fiammeggiante, somiglia a suono, che *prende sua forma al collo della cetra*, ³ e il tremulo scintillare di due spiriti, appena cessato il dire, è come il *guizzo della corda*, fatto seguitare da buon citarista a buon cantore, *In che più di piacer lo canto acquista*. ⁴ E più vorrei dire su questo soave argomento, se la ragione del mio lavoro lo consentisse. Ma la naturale alterezza di nobilissima fantasia non fece il Nostro schivo di riguardare alle opere delle più umili arti, che soccorrono a neces-

¹ *Parad.*, XVII, 43.

² *Ivi*, XIV, 118.

³ *Parad.*, XX, 22.

⁴ *Ivi*, loc. cit., 142.

sità della vita. Acquistato l'abito dell'osservare, e' poneva mente a tutto: e mentre avvisava le superbe *scalée*,¹ la saldezza delle baronali torri,² le bizzarre mensole de' palagi,³ lo splendore de' tartarici *drappi*,⁴ la vivezza di *rubini ch'oro circoscrive*,⁵ aveva l'occhio e alla ruota del carro⁶ e alla mola del mulino⁷ e al ferro, che *bollente esce dal fuoco*,⁸ e ai metalli in fornace *lucenti e rossi*,⁹ e alla trasparenza del vetro¹⁰ o dell'alabastro,¹¹ e allo specchio, ove guizza l'immagine del corpo, secondo che muovasi,¹² e alla *gonna* lavorata dal buon *sartore*,¹³ e alla *tempra* degli oriuli;¹⁴ ma gentilissima oltre tutte queste la somiglianza tratta dalla spòla (*sovr'esso l'acqua lieve come spòla*¹⁵) e di singolare finezza quella del suono degli oriuli in sul mattino; la cui *dolce nota Il ben disposto spirto d'amor turge*.¹⁶ Così, per

¹ *Purg.*, XII, 104.

² *Inf.*, XXXI, 40, 156; *Purg.*, V, 14-15; XXXII, 148.

³ *Purg.*, X, 130.

⁴ *Inf.*, XVII, 16.

⁵ *Parad.*, XXX, 66.

⁶ *Purg.*, VIII, 87; *Parad.*, XXXIII, 144.

⁷ *Parad.*, XXI, 81.

⁸ *Ivi*, I, 60; XXVIII, 89.

⁹ *Purg.*, XXIV, 137.

¹⁰ *Inf.*, XXXII, 24; *Parad.*, XX, 80.

¹¹ *Parad.*, XV, 24.

¹² *Purg.*, XXV, 25.

¹³ *Parad.*, XXXII, 140.

¹⁴ *Ivi*, XXIV, 13.

¹⁵ *Purg.*, XXXI, 96. Omero dalla veloce *spuola* è tratto a ripensare la *snella tessitrice*, che *sull'opra gentil pende col petto* (*Iliade*, XXIII, 760); ma il Nostro, pensatore più austero, non si disvia, per dolce cosa che lo chiami, dal proposito suo.

¹⁶ *Parad.*, X, 142.

comparazioni alla mano e com'a dire palpabili, soleva il Nostro agevolare i suoi concetti anco più nuovi e profondi. Tuttavia uscì talvolta del suo costume, togliendo comparazioni dalle scienze, ma solo da quelle, che più hanno pregio di certezza: e due ne tolse dalla filosofia,¹ le cui persuasioni erano a lui quasi un fiammeggiare di amato riso; tre dalla geometria,² come quella che è *senza macula d'errore*,³ e cinque dall'aritmetica,⁴ *del cui lume tutte le scienze s'alluminano*.⁵ Nè vuolsi tacere che queste comparazioni scienziali, tranne una geometrica, occorrono tutte nel *Paradiso*; forse perchè l'immaginazione del Poeta, rapita lassù alla visione di purissimi veri, men sente il bisogno delle basse fantasie de' mortali.

Or veniamo a' costumi; i quali, siccome più varia, più spontanea e più intera manifestazione dell'umana natura, sono fonte più eletto di nuove e opportune somiglianze nel divino Poema. Cercando in queste, e' vi trovi i contrapposti e le diversità della vita; e dall'intimo delle famiglie, ove il signore *abbraccia il servo, gratulando*⁶ per lieta novella, e i *fantolini bramosi Pregano, e'l pregato non*

¹ *Parad.*, II, 45; VI, 20.

² *Purg.*, IV, 42; *Parad.*, XIII, 51; XVII, 15.

³ *Conv.*, II, 14.

⁴ *Parad.*, V, 60; XV, 56; XXVII, 117; XXVIII, 93; XXIX, 49.

⁵ *Conv.*, II, 14.

⁶ *Parad.*, XXIV, 148.

*risponde; Ma per fare esser ben lor voglia acuta,
Tien alto lor disio, e nol nasconde,*¹ *sei tratto
alle vie popolose, ove i pennoni si distendono
al vento*² *e a messaggier, che porta ulivo, Tragge
la gente per udir novelle, E di calcar nessun si
mostra schivo;*³ *dai cuochi, che fanno attuffare
a' lor vassalli La carne con gli uncin perchè non
galli,*⁴ *dal servo, che illumina la via al suo
signore,*⁵ *dal falconiere, che segue del guardo
suo falcon volando,*⁶ *e dal vecchio sartore, che
aguzza l'occhio nella cruna,*⁷ *al baccelliere,
che s' arma e non parla, Fin che 'l maestro la
quistion propone,*⁸ *e al discente, che a dottor
seconda, Pronto e libente in quello ch'egli è
sperto;*⁹ *dall'avventato, che stima Le biade
in campo pria che sien mature,*¹⁰ *e dalla gente
vana, stata sotto larve, Che pare altro che prima,
se si sveste La sembianza non sua, in che di-
sparve,*¹¹ *al pensoso geometra, che tutto s'affige
Per misurar lo cerchio, e non ritrova, Pensando,*

¹ *Purg.*, XXIV, 108.

² *Ivi*, XXIX, 75.

³ *Ivi*, II, 70. Cf. *Æn.*, I, 148. Nell'immagine dantesca del *messaggiero* è la vivacità popolana dei tempi di mezzo; in quella virgiliana dell'*uom grave* la maestà di Roma.

⁴ *Inf.*, XXI, 55.

⁵ *Purg.*, XXII, 67. Francesco da Buti chiosa: « Come fanno li servi, che portano li torchi inanti ai suoi padroni, dietro da sè. »

⁶ *Parad.*, XVIII, 45.

⁷ *Inf.*, XV, 21.

⁸ *Parad.*, XXIV, 46.

⁹ *Ivi*, XXV, 64.

¹⁰ *Ivi*, XIII, 131.

¹¹ *Ivi*, XXX, 91.

*quel principio, ond' egli indige,*¹ e al frate, che *confessa Lo perfido assassin, che, poi ch'è fitto, Richiama lui perchè la morte cessa;*² dall'operoso villano, che, quando *l' uva imbruna,* chiude a' suoi campi ogni piccolo varco *con una forcatella di sue spine,*³ all' ozioso vincitore nel *giuoco della zara,*⁴ il cui muovere fra la calca, meglio che descritto, è dipinto e scolpito. Bella semplicità di famigliari usanze, fervore di vita civile, leggerezza di giovanil desiderio e gravità di senno virile, o di ufficio solenne, povertà di oscuro mestiere e nobiltà di scienza, ozio e operosità, tutto è vivamente ritratto nelle mirabili somiglianze, di cui parlo. Ma il Poeta, in cui sì eccellente e puro era il concetto della donna, non sarebbe stato contento di sè, mentre non avesse toccato alquanto de' femminili costumi. Onde, tra questi eleggendo quello, ove meglio si pare leggiadria di persona e gentilezza di aspetto,⁵ nota la schietta movenza di *vergine lieta,* che *va ed entra in ballo,*⁶ e la grazia vereconda di danzatrice, che *si volge con le piante strette*

¹ Ivi, XXXIII, 133. Chi leggendo questi versi, non ricorda l' Euclide o l' Archimede della *Scuola d'Atene*?

² *Inf.*, XIX, 49. Altro curioso contrapposto è tra coloro, che *corrono a Verona il drappo verde* (ivi, XV, 122), e quelli, che vanno al passo delle *letàne* (Ivi, XX, 9).

³ *Purg.*, IV, 19.

⁴ Ivi, VI, 1.

⁵ Del volto donnesco molto ebbe cara la *bianca fronte*; e forse al sommo di questa amò veder luccicare la perla (*Parad.*, III, 14), perchè dal paragone meglio spiccasse quella pura bellezza.

⁶ *Parad.*, XXV, 103.

*A terra ed intra sè... E piede innanzi piede appena mette,*¹ e lo spirito d'amore ne' volti di donne, non da *ballo sciolte*, *Ma che s'arrestin tacite, ascoltando Fin che le nuove note hanno ricolte:*² immagine soave, simboleggiante il sospiro della più alta lirica moderna.

Dalle manifestazioni della natura nostra, arti e costumi, il Poeta sovrano fu naturalmente condotto a studiare in quella natura per sè; e sì dal corpo come dall'animo trasse bellissima copia di comparazioni. Se non che, del corpo, fugace apparenza di vita, che si dilegua *Qual fumo in aere od in acqua la schiuma*, e' ricordò per lo più le infermità, non la ingannevole gagliardìa; l'affannata

¹ *Purg.*, XXVIII, 52.

² *Parad.*, X, 79. Nessuno, ch'io sappia, avvertì un finissimo accorgimento, che Dante ha comune co' più eccellenti artefici; quello, cioè, di rappresentare effetti mentre durino, movimenti non compiuti, atteggiamenti, che accennino meglio al principio o al rinnovellarsi di qualche operazione, che al suo termine. Vedi, a mo' d'esempio, tra' moltissimi, i seguenti luoghi del poema: *Purg.*, VIII, 10-18; X, 34-95; XII, 25-48. *Parad.*, III, 121-123; XXIII, 9 e 66. *Inf.*, XXV, 61-66. L'anima soave della valletta fiorita alzò pur ora gli occhi belli nel mistico oriente: l'angelo Gabriele è immaginato in atto di dire *ave*, e par che l'aria ancor tremi dell'angelica voce; e Aracne, già *mezzo avagna*, pende sugli *stracci* della sua tela: Piccarda vanisce, cantando, lenta lenta, *come per acqua cupa cosa grave*: l'augello sta *fiso guardando*, *pur che l'alba nasca*; si *protende*, apre l'ale, ma non spicca il volo: l'òmero, sotto il soverchio peso, *trema*, accenna a piegare, ma non ancora piegò: il papiro imbruna, ma non è ancor fatto nero. Sempre il diventare (*das werden*), l'uscire ad atto, o l'atto vivo, mentre si fa, sì che l'immaginazione lo accompagni e lo compia. Qual poeta ebbe mai più squisito il sentimento dell'arte? Oh potenza di sovrano scrittore, che talora in una frase, in una voce, ne fa sentire un'aura dell'infinita bellezza!

lena dell' uom che di trottare è lasso,¹ il travolgersi delle membra per forza di parlasia;² l'avvallare del capo privato della vista, e il levare del mento, che gli orbi fanno ascoltando;³ le aperte labbra dell' etico assetato;⁴ il trèmito di chi è sì presso al ribrezzo Della quartana, c' ha già l' unghia smorta;⁵ il dar volta dell' inferma, Che non può trovar posa in sulle piume.⁶ Pur la voce, come più schietta manifestazione dell' animo e quasi eco di un' interna armonia, gli fu cara e piacquesi di notare voce, che va e riede in altra chiara e ferma;⁷ e tra' sensi corporei predilesse, come più alto e gentile, quello dello vista, ritraendolo or percosso da nuova luce, che frange il sonno d' un tratto, e fa ricorrere lo spirito visivo allo splendor che va di gonna in gonna,⁸ or vinto da bagliore di Sole,⁹ ora ismarrito per subito lampo, che discetti Gli spiriti visivi,¹⁰ or quando invano s' affatica di penetrare negli abissi, dove la perla ride e metton radice le

¹ *Purg.*, XXIV, 70.

² *Inf.*, XX, 16.

³ *Purg.*, XIII, 63, 102.

⁴ *Inf.*, XXX, 55.

⁵ *Ivi*, XVII, 85.

⁶ *Purg.*, VI, 149.

⁷ *Parad.* VIII, 18. Avvedimento bello e arguto questo della voce, che agilissima trilla, quasi girando se sopra sua unitate, comparata agli spiriti luminosi, che muovono in giro più e men correnti nella forma luce del pianeta: snellezza di voce a snellezza di moto mentale e amoroso.

⁸ *Parad.*, XXVI, 70.

⁹ *Ivi*, XXX, 25.

¹⁰ *Ivi*, XXX, 46.

selve de' coralli.¹ Ma più spesso dal corpo e dagli atti questo profondo osservatore argomentò dello spirito e de' suoi moti: nella *vista* riconobbe l'*affetto*;² nel *mover* degli occhi il voler che li muove;³ nella *pupilla* viva un fiammeggiare dell'ardente *letizia*,⁴ quasi lume per vetro o astro per limpido sereno; nel rossore fuggevole di *bianca donna* la fiammolina della *ve-recondia*;⁵ nel dolce canto l'amore,⁶ intima e sovrana dolcezza, e nell'atto del fantolino, che *invèr la mamma Tende le braccia poi che 'l latte prese*, vagheggiò l'animo, *che infin di fuor s'infiamma*.⁷ E dell'animo appunto, cima di quella virtù, *che vive e sente, e sè in sè rigira*, e che, rimanendo una, *si risolve Per differenti membra e conformate A diverse potenzie*,⁸ mi tarda il dire, in quanto esso fu purissima e altissima fonte alle somiglianze dantesche. La ricca varietà, la universalità dell'osservazione, che già ammirammo nelle somiglianze tratte dalle cose inanimate e da' bruti, o dalle arti umane e da' costumi, è qui ancor più singolare e degna di lode. Perocchè, sotto viva forma e colore, tu hai dinanzi esemplata un'infinità di affetti, d'inclinazioni, di spirituali parvenze: nè sol-

¹ *Parad.*, XIX, 60. Cf. *ivi*, XXXI, 75.

² *Ivi*, XVIII, 23.

³ *Ivi*, XII, 26.

⁴ *Ivi*, II, 144.

⁵ *Ivi*, XVIII, 64.

⁶ *Purg.*, XXIX, I.

⁷ *Parad.*, XXIII, 121.

⁸ *Ivi*, II, 133.

tanto le disposizioni abituali dell' animo, come l' egoismo,¹ la volubilità,² l' avarizia,³ o la gentilezza, che a tutti direbbe *amore* con viso vestito d' umiltà,⁴ o la saldezza del volere, che *tenne Lorenzo in sulla grada E fece Muzio a la sua man severo*;⁵ ma sì ancora i movimenti più fuggevoli, che, a guisa di scintille, brillano vivissimi e scompaiono: ⁶ l' ansietà procellosa di quei, che, *uscito appena fuor del pelago alla riva*, si volge, parte fuggendo in cuor suo, alla sferza delle acque muggentigli a' piedi; ⁷ l' impeto supremo dell' amore, onde al *nome di Tisbe aperse il ciglio Piramo in su la morte*; ⁸ la meraviglia, per cui i pastori, udendo l' angelica nota, si ristettero *immobili e sospesi*; ⁹ la perplessità, onde l' uomo *crede e no, dicendo: ell' è, non è*; ¹⁰

¹ *Inf.*, II, 109.

² *Ivi*, II, 37.

³ *Ivi*, I, 55.

⁴ *Purg.*, XXXIII, 130.

⁵ *Parad.*, IV, 84.

⁶ Lionardo da Vinci, gran maestro de' segreti dell' evidenza nell' arte del dipingere, scrive: « Sempre il pittore deve cercare la prontitudine negli atti naturali, fatti dagli uomini all' improvviso e nati da potente effezione de' loro affetti. »

⁷ *Inf.*, I, 22.

⁸ *Purg.*, XXVII, 37.

⁹ *Purg.*, XX, 140. Considerando attentamente le molte comparazioni storiche o mitologiche del Nostro, parmi potersi affermare com' egli per lo più ne' fatti cercasse il pensiero e l' affetto, che in quelli si manifesta, quasi *per verdi frondi in pianta vita* (*Inf.*, XXX, 1-21; XXXII, 130-131. *Purg.*, IX, 34-39; XXVI, 94-95; XXVIII, 49 e 64. *Parad.*, I, 68; II, 16-18; IV, 13-15); ovvero ne pigliasse occasione di simbolo alto e nuovo (*Parad.*, XXI, 5-6), o di morali ammaestramenti (*Inf.*, XVII, 107-111; *Parad.*, XVII, 1-3), o di accenni al sovrano Consiglio, che « governa il mondo » (*Purg.*, XXIX, 115-120).

¹⁰ *Purg.*, VII, 10.

l'improvviso crescere della spensierata letizia in quei *che vanno a ruota*, sì che *alcuna fiata Levan la voce e rallegrano gli atti*; ¹ il terrore di vinto nemico, che passi tra le schiere de' vincitori; ² la disperazione del villanello, a cui *la roba manca*, che *si leva e guarda e vede la campagna Biancheggiar tutta*; ³ il volgersi tra impaziente e sospettoso *dell' uom, cui tarda Di veder quel che gli convien fuggire*; ⁴ il turbarsi nel viso di colui, ch' ascolta, *all'annunzio dei futuri danni*, ⁵ o del montanaro, quando si *inurba*, che *stupido rimirando ammuta*; ⁶ l'incertezza di quei, che in sè *ripreme La punta del desio e non s'attenta Di domandar*; ⁷ la passione lasciata dalle cose viste nel sogno; ⁸ il tremore di coloro, che, *troppo reverenti*, innanzi ai maggiori *non traggon la voce viva ai denti*; ⁹ il *ricrearsi* del peregrino nel tempio del suo voto, ¹⁰ e il raccogliersi di tutto l'uomo al pensiero del cammino: onde talvolta incontra che al-

¹ *Parad.*, XIV, 19. Ne' garzonetti di Omero, che *danzano in tondo con maestri passi*, veloci come la ruota del vasellaio (*Iliade*, XVIII), è solo snellezza di corpo; ma qui l'anima stessa balena, e tanto più viva, quanto più improvvisa e fugace.

² *Inf.*, XXI, 94.

³ *Ivi*, XXIV, 7.

⁴ *Ivi*, XXI, 25.

⁵ *Purg.*, XIV, 67.

⁶ *Ivi*, XXVI, 67.

⁷ *Parad.*, XXII, 25. A questa bellissima comparazione fa riscontro la *vispa metafora*: *Si mi diè, dimandando, per la cruna Del mio desio*.

⁸ *Parad.*, XXXIII, 58.

⁹ *Purg.*, XXXIII, 25.

¹⁰ *Parad.*, XXXI, 43.

cuno *va col cuore e col corpo dimora*.¹ Ma comè nelle comparazioni tolte da' costumi e dagli atti corporei, così in queste, che ora ho tra mano, il Poeta riguardò alla famiglia; dove la natura umana suole manifestarsi quasi con la sincerità della pianta e dell'astro. Nella mutabilità di *fanciulla*, *Che piangendo e ridendo pargoleggia*, vide l'immagine dell'*anima semplicità, che sa nulla*; ² nel *rispetto*, *Col quale il fantolin corre alla mamma*, *Quando ha paura o quando egli è afflitto*,³ la più dolce espressione della confidenza; ne' *fanciulli* che, *vergognando muti*, *Con gli occhi a terra stannosi ascoltando* *E sè riconoscendo e ripentuti*,⁴ la più schietta significazione del pentimento; nel *fantolino*, *Che muor di fame e caccia via la balia*,⁵ il primo ed aperto folleggiare del cieco istinto della superbia. Ma la natura infantile mal può considerarsi senz'aver l'occhio alla madre, che n'è origine e compimento: onde l'Urbinate, che potrebbe dirsi *il pittore della famiglia*, non fece quasi mai fanciullo, se non al seno della madre o dappresso. E Dante senti questo più ch'altri mai, egli che del materno affetto fu interprete affettuoso e potente. In-

¹ *Purg.*, II, 12. Per contro talora uom si dispone all'andare e poi si rimane del *piè sospeso*, perchè l'animo suo è ancora intento a cosa o persona, che lo trattiene. Considera l'immagine vivacissima di Maometto nel XXVIII dell'*Inferno*.

² *Purg.*, XVI, 86.

³ *Ivi*, XXX, 43.

⁴ *Ivi*, XXXI, 64.

⁵ *Parad.*, XXX, 140.

vero, chi di noi non ricorda *la madre, che soccorre Subito al figlio pallido ed anèlo Con la sua voce, che' l suol ben disporre?*¹ Chi non si reca viva alla mente l'altra, *che al romore è desta E vede presso a sè le fiamme accese, Che prende il figlio e fugge e non s'arresta, Avendo più di lui che di sè cura, Tanto, che solo una camicia vesta?*² Quant'è a me, ripensando allo stupendo affresco dell' *Incendio di Borgo vecchio*, gloria della Stanze Vaticane, a quella madre ignuda, che dall'alto di un muro acceso porge un suo caro lattante senza curar la fiamma, che le divampa da lato, quasi inavvertitamente ridico a me stesso l'ultima e più mirabile delle due somiglianze dantesche, e rimedito con gioia le segrete armonie tra le arti divine dei colori e della parola, che più riescono evidenti all'occhio dell'intelletto, quanto più prendono della luce di non veduta bellezza. Ma gli uomini, che sentono molto innanzi nelle cose d'amore, sono anco i più eccellenti investigatori del vero. Onde questo Poeta nostro, che fu amorevolissimo e grande maestro di gentilezza, meglio vide ne' ripostigli del cuore, e ben pose mente che il *sentir più dilettezza, bene operando*³, è misura certa della

¹ Ivi, XXII, 4.

² *Inf.*, XXIII, 38.

³ *Parad.*, XVIII, 58. Della coscienza è da dire quella parola bellissima del Poeta: *La sua chiarezza seguita l'ardore*; chè più amasi il bene e più ci brilla il cuore dell'operarlo; il cuore, ove l'uomo è specchio sincero a sè stesso. Un antico motto: « Come l'acqua porge la faccia alla faccia; così 'l cuore rappresenta l'uomo all'uomo. »

cresciuta virtù; che *troppa voglia smaga*,¹ impedendo la tranquilla concezione dell' intima parola, perchè *voglia e argomento ne' mortali* non sono d' un modo; che l' ira, pronta e romorosa al di fuori, *dentro fiacca* il nerbo dell' animo;² che *donna onesta*, durando *sicura* di sè, può farsi *timida*, *pure ascoltando*, *per l' altrui fallanza*;³ e (forse pensando nel suo segreto) lamentò che *forma non s' accordi Spesse fiate all' intenzion dell' arte*,⁴ e avvertì il delicato senso dell' umana impotenza, per cui *ciascuno artista*, come sia pervenuto all' *ultimo suo*,⁵ cioè all' estremo di sua virtù, desiste dal seguire quell' alto lume di bellezza, che lo guida e che pur gli fugge dinanzi, quasi come le forme degl' Immortali svanivano all' occhio delle genti di Omero!⁶

¹ *Parad.*, III, 36.

² *Inf.*, XII, 15.

³ *Parad.*, XXVII, 31. Il Savonarola ne' suoi canti: *Col volto chino e l'anima pudica*. Tant'è vero, che certi modi potenti non vengono da studio d'arte faticosa, ma da gagliarda spontaneità d'affezione!

⁴ *Parad.*, I, 127. Nobilmente Agostino. « Dentro l' animo dell' artefice è l' arte stessa, più bella che le opere dell' arte. » (*De Gen. contr. Manich.*, I, 7.)

⁵ *Parad.*, XXX, 33.

⁶ Argutamente il buon Vasari: « Vedesi bene che Lionardo per l' intelligenza dell' arte cominciò molte cose e nessuna mai ne finì, parendogli che la mano aggiugnere non potesse alla perfezione dell' arte nelle cose, che egli s' immaginava: conciossiachè si formava nell' idea alcune difficoltà sottili e tanto meravigliose, che con le mani, ancora ch' elle fossero eccellentissime, non si sarebbero espresse mai. » E il Condivi di Michelangelo: « È anco di potentissima virtù immaginativa; onde è nato primieramente e ch' egli poco si sia contentato delle sue cose e che sempre l' abbia abbassate, non parendogli che la mano a quella idea sia arrivata, ch' egli

*dentro si formava. » Nè indegni d'esser citati accanto a parole,
che toccano di due grandi spiriti, son questi versi del Giusti:
E gareggiando colla fantasia, Lo stile è vinto al paragon dell' ale;
E suona all' intelletto un' armonia, Che non raggiunse mai corda
mortale.*



III. DEI SIMBOLI

« Immaginò visibili forme di bellezza invisibile, sensibili soavità di spirituale dolcezza, materiali barlumi di non vista luce, per condurci dal sensato all' intellettuale e dai figurati simboli alle semplici altezze. »

SINESIO.

Ai cieli, per testimonio di lingue e di teogonie, ebbe l'occhio l'Antichità più rimota; ma, come bella e possente parola, che fu invitata dall'uso, quel sereno aspetto, anzi che suonare nell'anima inno di lode alla Bellezza increata, aguzzava il senso della voluttà; e la purissima luce, a poco a poco annebbiansi nelle fantasie che la concepivano, si tramutava in simboli tenebrosi. ¹ Per opposto

¹ Gli uomini, com'ebbero volto le spalle alla suprema Verità, rapiti dalla bellezza della creatura, fecero Iddio l'universo. Però nei *Veda* leggesi: « Quest'essere sommo è l'universo, tutto ciò che fu, tutto ciò che sarà.... Gli elementi dell'universo non sono che parti di lui.... La luna fu generata della sua mente; il sole dell'occhio suo; lo spirito della sua orecchia; il fuoco della sua bocca.... » Similmente ne' versi orfici riferiti da Eusebio (*De praeparatione evangelica*, III, 3):

« Dell'empiro signor, principio sommo,
Unica potestà, tutto governa
Giove l'onnipotente, e ne l'immenso
Regal suo corpo l'universo accoglie:
L'aria, il fuoco, la terra, il mar sonante,
La notte e 'l dì, la sapienza e 'l primo

quando l'occhio delle genti, ringiovanito nel vero, tornò ad affissare le serenità luminose, la fontana perenne della luce visibile, nelle

Nascimento e l'amor, che riso mena.
Se in alto a riguardar l'ampia coverta¹
Del ciel ti levi, il gran capo di Giove
Miri e al sommo lassù, come per fulva
Chioma, raggiar di sfavillanti stelle. »

Ma come in quella creatura deificata la parte più eccellente furono i cieli, così l'iddio supremo tolse nome dai cieli,² e al panteismo seguì prestamente il sabeismo; di cui si fa chiaro cenno e nel libro della *Sapienza* (XIII, 2) e in quello di Ezechiele (VIII, 16). Perchè poi tra gli astri del cielo è a noi più insigne e più benefico il Sole, creduto dapprima centro dell'universo, a quest'astro più specialmente si pose riverente affezione; e Rama, Cridna, Mithra, figlio d'Ormuz, Osiride, Ercole (*gloria dell'aere*), Mercurio (*velocità della luce*), Perseo (*il luminoso*), Apollo (*il Sole*), Balder, figlio di Odino, Bel, chi ben li consideri, appariscono, qual più qual meno, palesi forme del culto solare.³ E anco il dio maggiore, cima delle teogonie gentilesche, fu spesso ristretto dal più largo e antico significato a quello del Sole: così *Ammone* fu soprannominato *Re* o *Phre*, nome egizio del Sole; Giano, antichissimo dio degl'Italici, che ricorda il sanscrito *Dyaus* (*cielo lucido*), diventò coll'andar del tempo il dio del giorno;⁴ Giove si appellò *diespiter* (Orazio, *Odi*, I 34, III, 2); e Odino, Giove dei Germani, fu adorato qual generatore della luce;⁵ onde i più tardi investigatori delle teogonie credettero che tutti gli Dei si raggiungessero al Sole, come a sovrano moderatore delle cose umane. (Macrobio, *Saturnali*, I, 17.) Ma, riguardando il culto dei cieli e degli astri nelle sue mostruose trasformazioni o perversimenti, che naturalmente seguirono al corrompersi delle genti, ben possiamo riferire a tutte le divinità luminose quelle savie parole, in cui esce il Cruzer a proposito del persiano Mithra: « Anco questa dottrina della luce si annebbiò col tempo. Il fanatismo e l'errore travolsero i misteri di Mithra, e nelle tenebrose grotte sacrate a questo Dio caddero vittime umane. »

¹ Rammenta l'oracolo di Serapide: *La volta de' cieli è la mia testa.*

² *Zeus* vale, secondo il suo etimo, quanto *cielo lucido*. (Max Müller, *Scienza del linguaggio*, Lettura prima.) *Thian* (*il cielo*) fu l'antichissimo Dio cinese. (Balbo, *Meditazioni storiche*.)

³ Vedi sul culto solare l'*Antiquité expliquée* del Montfaucon, le *Antiquae tabulae* dell'Aleandro (Graevius, *Theat. rom. antiq.*, IV, 706), e la dissertazione di Zach. Ben. Pocari, *De simulacribus solaribus* (Ugolino, *Theat. antiq. sacr.*, XXIII, 737).

⁴ Appunto per questo la luna, che si veste del lume solare (*Aurea Poëbe*), fu chiamata *jana* da Varrone. (*De Re rust.*, I, 37.)

⁵ Ond'è, che le foreste, bellissimo testimonio della sua virtù fecondatrice, gli furono sacre; quelle foreste, che Tacito dice d'*antichi agiri e santità tremende*.

anime innamorate sfolgorò, bellissimo principio di un giorno intellettuale, il Verbo generatore, il *fiat lux* della *Genesi*,¹ e ne' segreti del cuore sorse l'immagine di un Sole, *che nè occaso mai seppe nè orto*. Questo dolce Verbo, questo Sole incorruttibile, mentre fu cima d'ogni affetto nell'animo della vergine, che, pregando, volse gli occhi all'Oriente, *Come dicesse a Dio: d'altro non calme*; fu cima d'ogni pensiero nelle menti de' savi, che, da quello rinvigorite e illustrate, più arditamente apersero il volo nell'ampio e nell'altezza del vero. E l'architettura sacra, favella prima della fantasia levata verso una bellezza invisibile, tenne conto dell'immagine che accenno: però nelle basiliche medievali sempre l'altare fu drizzato ad Oriente,² le volte acutissime

(*Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*; refondu en partie, complété et développé par I. D. Guigniaut. Paris, 1825-1841, tome I, pag. 381.) Lo stesso Apollo, ch'è forse la più cara e leggiadra deificazione del Sole, perdette dell'antica purezza nelle ottenebrate fantasie: se ne dimenticò il primo significato, bellezza del giorno ispiratrice del canto; e non solo dal volgo, ma anco dai poeti della seconda e della terza età (Vico, *Opera*, IV, 186) si volse a segno delle più basse voglie dell'uomo. (Taziano Assiro, *Contra Graecos*, 8.)

¹ Cf. Agostino, *Confess.*, XIII, 12.

² « Ogni maniera di sacro edificio doveva anzi tutto essere situata in guisa che i fedeli, pregando, fossero volti all'Oriente. » (Sacchi, *Saggio intorno all'Architettura simbolica*, capo III, § 1.) Questa consuetudine, che Tertulliano nell'*Apologetico* rammenta, come occasione agl'idolatri di sparlare dei Cristiani (II, 16), e che, se vogliamo credere all'Uezio (*De situ Parad. terr.*, cap. III, 2), durava anco nel secolo XVII, non fu intesa d'un modo; ¹ ma l'in-

¹ Alcuni, tra' quali Bar-cepha, vollero vedervi adombrato il desiderio del luogo eletto *All'umana natura per suo nido*; ma non avvertirono che i rinnovati, meglio che ripensare una perduta felicità, levavano il cuore a felicità futura e più perfetta, di cui l'altra non è se non lontano ricordo e figura.

fuggenti ritrassero alquanto delle splendide immensità dei cieli, e fra i mistici animali si predilessero l'aquila, che amoreggia col Sole, e il leone, animale solare. Ora il Nostro, che l'arco dell'ingegno scoccava sì alto da vincere di gran lunga la vista de' volgari, ebbe cara questa bella tradizione, e la fece seme di una Simbolica, che dèsse rilevate forme alle sottilissime verità dello spirito: Simbolica aperta ai più semplici, e che pur serba di che meravigliare i più acuti investigatori. Cotal Simbolica io ricercai a parte a parte, pur coll'animo di spigolare e di scernere il più acconcio al proposito mio; ma non vennemi fatto: chè i simboli più evidenti mi si raggiunsero tutti, quasi per intima forza che li traesse, nell'unità di un'altissima fantasia.

Luce e tenebre, le quali non altrimenti tu

interpretazione più spontanea e più autorevole è quella toccata da Clemente Alessandrino. « Poichè la parte orientale dell'orizzonte è immagine del dì nascente, il cui lume da lei si diffonde, e a' ravvolti nelle tenebre dell'ignoranza sorse il giorno della cognizione del vero, a quella guisa che sorge il Sole; però quelli, che pregano, stannosi della persona verso i mattutini albóri. Onde anco gli antichissimi templi ebbero la facciata ad Occidente; perchè i fedeli, drizzando il volto ai simulacri, fossero ammoniti di volgere l'animo al mistico Oriente: *La mia preghiera si indirizzi al tuo cospetto come incenso; e il mio alzar delle mani ti sia caro come l'offerta della sera.* » (Negli *Stromati*, VII.) Anco Ambrogio, parlando del volgersi de' caterumeni verso l'Oriente, scrive: « Volti ad Oriente, stringiamo il patto col Sole di giustizia. » (*Proph. Amos*, cap. VI.) Così tornava alto e sereno l'intendimento ieratico di quella parola del *Ramayana*: « Con le mani giunte sopra verbene sacre, la cui punta volge ad Oriente. »

pensi che come assenza di luce, ¹ sono i supremi simboli, intorno a cui si raccolgono tutti gli altri minori del gran Poema. ² Attendete: il male (deficienza, vuoto dello spirito) è abisso coperto di tenebre, il cui profondo *oscuro* e *nebuloso* mette brivido in chi dentro vi guardi; ² ma il bene (efficienza e pienezza di forte volere rinfiammato da Dio) è bellissima altezza,

¹ « E dove la luce peranco non era, che significa egli la presenza delle tenebre, se non che l'assenza della luce? Pertanto le tenebre soprastavano, perchè non ci era vibrazione di luce. Così dove non è suono, è silenzio. » (Agostino, *Confess.*, XII, 3. Cf. *Contra ep. Manich.*, cap. XXXI e XXXII.)

² Toglino que' pochi, sciolti da ogni legame col tema principale e usati per lo più ad occultare alcuni pensamenti morali e civili, che sono di natura molto schiva e lontani dalla mente del popolo; come, a ragion d'esempio, il *Veltro*, il *Veglio della montagna Ida* e le *mostruose trasformazioni del carro*. A far poi meglio spiccare la nobilissima unità della Simbolica dantesca, non pongo in discorso i simboli del Proemio (canti I e II), come quelli, che men distintamente accennano ciò ch'è poi significato per simboli chiari e precisi. Ma, chi volesse, egli è agevole ravvisare anco in essi la stessa antitesi tra tenebre e luce: selva tenebrosa, non segnata d'alcun sentiero, e suoi naturali abitatori, le belve; monte vestito di sole e creature lucenti, la Donna gentile, Lucia, Beatrice. Vedi, presso Pietro di Dante, il bel testo d'Isaia (IX, 2), a cui fa degno commento questo di Paolo (*Agli Efes.*, V, 8-9): « Già tenebre, or luce nel Signore. Camminate come figliuoli del Sole; dacchè opera di luce è in ogni bontà e giustizia e verità. » Del resto, esso Dante ci svela il principio sommo della sua Simbolica nel *Paradiso* (IX, 70):

« Per letiziar lassù *fulgor* s'acquista,
Siccome *riso* qui; ma giù s'abbuia
L'*ombra* di fuor come la mente è trista. »

« Vero è che in sulla proda mi trovai
Della valle d'abisso dolorosa,
Che tuono accoglie d'infiniti guai:
Oscura, profond'era e nebulosa
Tanto, che, per ficcar lo viso al fondo,
I' non vi discerneva veruna cosa. »
(*Inf.*, IV.)

raggiante della luce del Sole e *principio e cagion di tutta gioia*. E come nelle tenebre, secondo la *Genesi*, era materia sformata; così nell' abisso dantesco le acque impaludano, la terra inselvaticchisce e vi s'agitano forme strane e diverse tanto, che s'accostano all'informe; immagine dell'anima, che dall'uno diverte al molteplice e più non riceve dalla luce del vero forma e bellezza di vita: Minos caudato e *ringhioso*,¹ Cerbero dalle *facce lorde*,² il *maledetto lupo*,³ le *meschine Della regina dell'eterno pianto*,⁴ il Minotauro turpe e feroce,⁵ le *brutte Arpie dal piè con artigli*,⁶ Gerione, *sozza immagine di froda*,⁷ il centauro Caco,⁸ gli *orribili giganti*⁹ e lo *imperador del doloroso regno*, che in sè raccoglie la orribilità di tutte le strane parvenze, generate dalle tenebre infernali.¹⁰ All'incontro, poichè la luce fu fatta, l'arida apparve e cominciò l'ordine e la giocondità della vita: però anco il monte dantesco, giovane terra uscita dalle acque, s'abbellisce di fiori e di vivi ruscelli e di selve sonanti, e, a simboleggiare le nobilissime trasformazioni dell'anima sotto i crescenti splendori

¹ *Inf.*, V, 4-12.

² *Ivi*, VI, 13-33.

³ *Ivi*, VII, 1-15.

⁴ *Ivi*, XI, 37-54.

⁵ *Ivi*, XII, 11-25.

⁶ *Ivi*, XIII, 10-15, 101-102.

⁷ *Ivi*, XVII, 1-27.

⁸ *Ivi*, XXV, 17-24.

⁹ *Ivi*, XXXI, 40-45.

¹⁰ *Ivi*, XXXIV, 28-37, e più specialmente i versi 31, 35, 36.

del Vero, vi sorgono angeliche bellezze, che tanto più rivelano di lor casto lume, che *nel ciel s'informa*, quanto più le gentili creature, a lor custodia fidate, si fan pure e lievi al salire; sicchè da un biondeggiare del capo, da un verde soave e appena visibile, da un brillare come di *stella mattutina*, noi siamo condotti per dilettevoli gradazioni a quell'angelico lume, che, soverchiando ogni somiglianza di luce veduta, si manifesta a' sensi del Poeta solamente per voce assai più che la nostra viva.¹ Ma chi può dire la soavità di quel sommo, ove una melodia dolce correva *Per l'aer luminoso*? Ivi l'arida, che ruppe fuori dalle acque e s'allegro di fragranze e di suoni, si trasfigura nelle ineffabili delizie della luce: tutta disciolta nell'aer vivo, non più toccata da pioggia, non più turbata da venti, ella si nutre di polle segrete, che prendono lena da Dio: onde, fatta mirabilmente feconda, genera di sè una bellissima creatura, che ne accoglie e n'esprime con l'amoroso canto

La bellezza, il valore e la parola.

E come ne' principî delle cose Iddio vide che la luce era buona e se ne piacque; così in questa terra, bellamente rinnovata di pace e d'allegrezza per virtù di luce, discende il mistico grifone, accompagnato da lieto cantico.

¹ *Purg.*, VIII, 34-36; IX, 79-84; XII, 88-90; XV, 16-30; XVII, 22-57; XIX, 46; XXIV, 142; XXVII, 58-60.

trionfale. A sì alta visione il Poeta si trasforma, tutto inebriato d'amore; onde, fisso ed attento alla luce della Parola, non più terribile come folgore,¹ ma ridente negli occhi di Beatrice,² levasi verso quel cielo invisibile, a cui il firmamento nostro non è che terra. Com'acqua, *che d'alto monte scende giuso ad imo*, come saetta che vola nel segno,³ così l'innamorato Poeta trascende le sfere; e mentre più sale, più vede accendersi la bellezza della sua donna e infiammarsi l'*eterna ruote* e schiarare la veste raggiante degli spiriti eletti; finchè, varcata *la sfera, che più*

¹ Anima gagliarda, ma travolta nel vizio, è talora vinta e rapita dall'arcana onnipotenza del vero mirabilmente rivelato: valga per ogni esempio Paolo sfolgorato da lume di cielo. Or siffatto rapimento è simboleggiato dal Poeta nella visione dell'*aquila con penne d'oro* (*Purg.*, IX), dove la potenza del dire ricorda il divino: *Omnia traham ad meipsum*. Anco l'arte greca ritrasse l'aquila di Giove in atto di rapir Ganimede (vedi Creuzer, *Tavole*, n. 745, 745a); ma invano nell'opera dei Fidia e dei Policleti cercheresti la rapidità e l'impeto del volo, che senti ne' versi danteschi: *Terribil come folgor discendesse, E me rapisse suso insino al fuoco*. Ed è ragione; dacchè la *ministra dell'Olimpio*, solo avvezza a riguardare ne' candori dell'aria, poco sollevava l'artista; mentre l'aquila dantesca, affissata nell'*eterna luce*, rapiva l'anima del suo poeta a non vedute altezze.

² Come il lume *grande e alto*, secondo Lionardo, dà rilievo e grazia ai corpi, così può dirsi che il bel fantasma della luce solare dia rilievo e grazia alla figura di Beatrice. Se non la vedessimo, tutta fissa nell'*eterna ruote*, abbellirsi della luce del Sole, l'immagine sua ci verrebbe men chiara, nè ci farebbe intendere come luce intellettuale e amore sieno una cosa. Nè solo Beatrice, ma benanco Virgilio, il meno evidente fra i grandi simboli danteschi, dal fantasma del Sole riceve splendore; e quando leggiamo: *Poi fissamente al Sole gli occhi pose* (*Purg.*, XIII, 13), il suo aspetto, che ha per solito del fioco e dello smorto, piglia spicco e movenza di persona viva.

³ *Parad.*, I, 103-133.

larga gira, perviene al cielo quieto, ch'è *pura luce*. I fulgori, già veduti sparsi nelle creature, pel monte e pei cieli minori, li contempla lassù, tutti raccolti in fiamma di luce senza confine: i fiori e la verzura del monte gli tornano in primavera ineffabile, che s'alimenta dell'onda luminosa; le angeliche bellezze in *faville vive*, che adombrano velocità d'intelletto, vivezza d'amore, levità di spirito. Ma queste nuove parvenze si cangiano in *maggior feste*, sinchè, tolto via ogn'altro simbolo, resti il sovrano e purissimo della luce a significare la *profonda e chiara sussistenza* del *Valore infinito*.

Raccogliendo nell'animo la Simbolica, che ci sta dinanzi, avremo l'eccellenza verace della fantasia rinnovata e l'esemplare della cristiana Simbolica; la quale per vero molto differisce dall'antica. Quest'ultima al valoroso Creuzer parve somigliante all'arco, che volgesi tra nubi piovose, o a subito lampo, che guizza e si dilegua;¹ e sta bene, chi pensi com'ella rispondesse a un vago presentimento, a un barlume di luce mentale, arra di futura gloria; ma quella prima è lume fermo e chiaro,

¹ *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, ouvr. refondu en partie, complété et développé par I. D. Guigniaut. Paris, 1825-1841, tome I, pag. 23 e 24. Egli è poi da considerare che gli Antichi, oltre un simbolo *poetico e popolare*, cui ben s'addice la comparazione del Creuzer, avevano un simbolo *ieratico e arcano*, che si potrebbe chiamare con Demetrio Falereo (*De Elocut.*, 101) *tenebre e notte*.

perchè derivata da ferma e chiara conoscenza del vero. Come, quando la terra e il cielo s'empiono dell'*alto di*, a ciascuno, che non sia infermo della vista, la figura e i colori dei corpi appaiono mondi e lucenti; così nella dantesca Simbolica, che per sommi capi ho toccato, tutto è limpido e vivo: dacchè una lampante evidenza d'ogni parte la illustri, per ogni dove s'insinui, e con tal impeto inondi, che nulla se ne ripara. Certo, il vero in sè è tal chiarezza di luce, è tal profondità luminosa, che al suo paragone ogni evidenza s'annebbia; ma d'altronde alla mente umana non viene il vero se non pei fantasmi, come *color torna per vetro*.¹ Ond'arte d'evidenza sta tutta nel trascogliere que' fantasmi, che men ci tolgono del purissimo vero, che, per così dire, sono più diafani alla luce intellettuale, o che, quasi fronda lieve ne' fulgori del giorno, fanno che l'occhio, pigliando quel che può della chiarezza diffusa, pur vi s'affissi e non tremi. Or da quali fantasmi poteva meglio trasparire ed esser temperato ad un tempo il sommo vero favellato dall'Alighieri, che da que' due della luce e delle tenebre? Io non

¹ Tommaso d'Aquino nella *Scmma filosofica* (II, 60): « L'Intelletto non intende se non pei fantasmi, come dice Aristotile (*De Anima*, III, text. comm. 30) dacchè i fantasmi sono a lui come i sensibili al senso.... » E nel discorso della *Differenza tra 'l verbo divino e l'umano*: « La specie della cosa conosciuta, che è la forma di lei, viene all' intelletto come la parvenza del colore alla pupilla. »

credo necessario di menarvi per molte parole in cosa di tanta perspicuità: solo mi basti accennare che l'immagine della luce fu sempre interposta tra l'intelletto e l'essenza del bene, come per contro l'immagine delle tenebre sempre ricorse spontanea tra l'intelletto e l'essenza del male; sicchè ormai possa dirsi che al bene e al male que' due fantasmi sieno congiunti, quasi ad anima il corpo. Se non che, l'evidenza e la gentilezza dei supremi fantasmi della Simbolica di Dante tornano a vanto, meglio che del Poeta, della tradizione cristiana, che glieli porse. Ma l'alta fantasia non li ricevette come specchio l'immagine, sì come vivace terra il buon seme; e da quelli trasse ordinata generazione di simboli minori, che sensibilmente raffigurassero il processo intimo e riposto tanto del male, quanto del bene. Sottile cosa questa e che sfugge quasi del tutto all'osservazione dell'uomo: chi mai vide le profondità dello spirito, chi ne seppe il quanto e il quale? Pur, se mettiamo l'occhio ai fantasmi del Poeta, in parte e ad umana misura avviseremo il vero. Vuoi tu vedere come si corrompa lo spirito? Ecco, poni l'occhio in quell'abisso tenebroso e osserva lo sfarsi lento della materia, che, travolta per deficienza di luce dalla prima forma e bellezza, si fa ognor più sorda e più cieca e più deforme. Il principio della vita incorruttibile non è nello spirito, ma gli viene dall'alto:

s'ei non l'accoglie, corrompesi; come appunto sanità e fecondità durano nei corpi per amor della luce, onde senz'essa anco i più saldi si disfanno. Vuoi tu vedere la segreta operazione del bene? Guarda in alto, su pel monte felice, e quel nuovo riso di cielo, quell'armonia di moti soavi, quell'ingentilire della materia quasi per arte di luce ti disporranno la mente alla visione del vero. Ecco: a quella guisa che la schietta luce dalle supreme altezze, ove abita, scende e sveglia la briosa varietà dei colori, e qui verdeggia, là s'imbianca, più su disfavilla; Iddio dalle invisibili altezzè, ove si cela, scende e sveglia nell'anima l'*alto di*, riverberi e splendori d'ogni virtù: il verde della speranza, il tremulo scintillare dell'umiltà, il quieto raggio della pace, il candido lume della pietà, il fiammeggiare dell'amor fraterno e più della vigorosa temperanza, che tutto affrena.¹ Oh sii tu benedetta, mirabile fantasia, che generasti così potente bellezza di visione intellettuale! Per te io mi sento levato sopra me stesso a quel sommo vero, che dentro te scintillò ardente e lieto, come *stella in cielo*.² E tu, bellissima luce, che fosti simbolo sovrano a cotanta fantasia, e che sempre mi

¹ Intorno alle varietà dell'angelico lume, tratte a morali intendimenti, vedi i *Sette cerchi del Purgatorio dantesco*; superbo lavoro di Paolo Perez.

² *Parad.*, XXIV, 147. All'imo del monte sacro il Poeta vede *vider tutto l'Oriente del bel pianeta, che ad amar conforta*. Amore e verità sono a lui come luce e ardore di unica stella.

torni d'ogni parte al pensiero, ben mi parli cose alte e soavi. Tu sei dovunque è gentilezza e amore, e per l'ampio dei cieli e ne le valli fiorenti e sull'occhio, che arride; tu, pensata, diventi ricchezza della mente, gloria della parola e dell'arte, ove più alto volino, seguendo il sublime rapimento del cuore. Chè se da te salgo a quell'infinità di luce ineffabile, onde porgi appena un vestigio, e la contemplo nell'amorosa imitazione degli spiriti creati,

Per tanti rivi s'empie d'allegrezza

La mente mia, che di sè fa letizia,

Perchè può sostener che non si spezza. ¹

¹ *Parad.*, XVI, 19.



CONCLUSIONE

La innamorata fanciulla, poichè ad uno ad uno colse i fiori del campo, apre il grembo e si piace di riguardare i raccolti colori. Così facciamo noi su questo affettuoso raccoglimento di bellezze dantesche: riguardiamole tutt'insieme adunate; *chè suole a riguardar giovare altrui*.

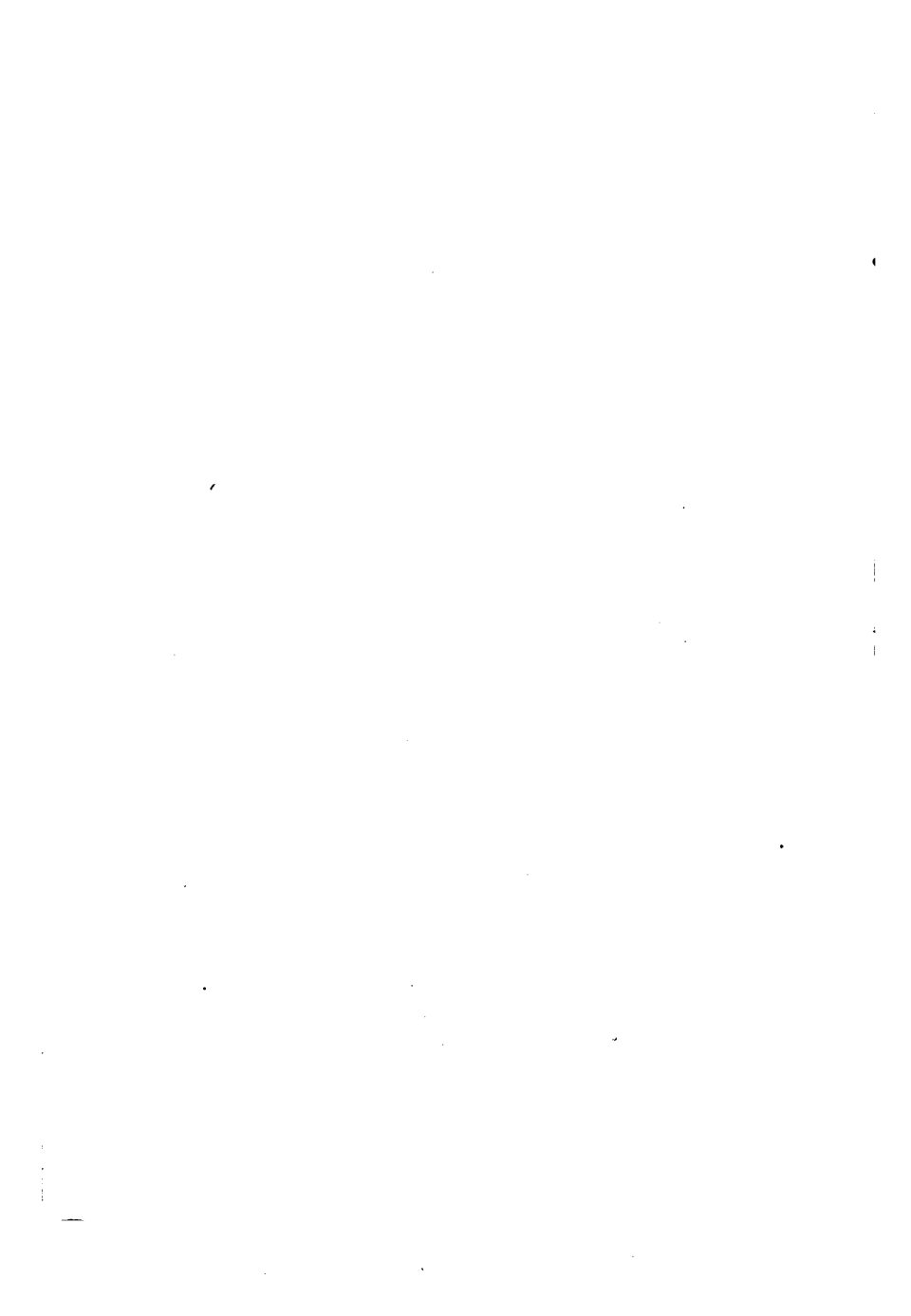
Bellissime ci appaiono le *Metafore*, bellissime le *Similitudini*, stupendi i *Simboli*: però credo che possa e debba allargarsi l'alta lode di Emilio Montégut, ¹ salutando il Nostro non soltanto *re* della *similitudine*, sì anche *re* della *metafora* e del *simbolo*. Ma qual'è, per così dire, la vita occulta, onde muove sì lieta apparenza, il segreto di siffatte bellezze? Pensando la perfetta limpidezza delle *Metafore* dantesche, io ne veggio il segreto nella schietta visione del vero e nella terribile rapidità dell'intelletto del Poeta: giacchè per quella visione egli acquistò come un'arcana familiarità con gli esemplari delle cose, sì

¹ « Il est (*Dante*) le roi de la comparaison. » (*Poètes et artistes de l'Italie*, pag. 213).

che ne avvertisse, quasi direi, il volto e i movimenti e la voce, e per quella rapidità affissò nella fugace parola le più intime e più riposte relazioni delle cose; relazioni, da cui deriva ogni bontà e leggiadria di metafora. Meditando poi sulla maravigliosa varietà e sulla vivezza incomparabile delle *Similitudini*, io ne trovo la ragione principalmente nell'acume del giudizio e nell'abito dell'osservare, onde quasi non isfuggì al Nostro alcuno degli aspetti notevoli delle cose; nello squisito senso dell'arte, pel quale delle cose osservate valse a cogliere la parte più eletta, o meglio spiccata; e nella profonda gentilezza dell'anima, che, quasi cetra ben temprata, rese intera la nota delle più alte e più delicate affezioni. Tornando per ultimo ai *Simboli*, dirò che mi paiono figli di una vigorosa e purissima fantasia, levata sempre e per ispirazione e per abito al di sopra del mondo corporeo, dal segno visibile all'invisibile verità: fantasia, onde m'è lieta figura la *Cecilia* raffaellesca, tutta rapita, occhi ed anima, a non più visti sereni, da cui vien luce e armonia. Brevemente; le principali cagioni dell'evidenza dantesca (studiata da me nelle *Metafore*, nelle *Similitudini* e ne' *Simboli*) sono queste: chiarezza e vigoria di mente, abito potente d'osservazione, senso finissimo dell'arte, spirituale agilità di fantasia. Or come queste rarissime qualità, ciascuna delle quali basterebbe a far

grande un poeta, si trovarono in Dante congiunte insieme per modo, che forse più non fu mai in alcuno; così non è meraviglia se l'evidenza dantesca di gran lunga soverchia quella di ogni altro poeta. E chi, pieno la mente di nostra *maggior musa*, si facesse a considerare l'evidenza di poeti minori, troverebbe un cotal velame a' suoi occhi, come chi dal più alto de' cieli, ove, quasi in specchio, si raccoglie la luce, discendesse verso la terra; chè monti, alberi, torri, anco in giorno sereno, vedrebbe adombrati da vapori.





APPENDICE



TAVOLA DI TUTTE LE SIMILITUDINI

CHE OCCORRONO NELLA DIVINA COMMEDIA

INFERNO.

I.

SIMILITUDINI TRATTE DALLE COSE INANIMATE.

II, 127.

- 1 Quale i fioretti dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che 'l Sol gl'imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo;
Tal mi fec' io di mia virtute stanca....

III, 25.

- Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d'ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle,
Facevano un tumulto, il qual s'aggira
Sempre in quell'aria senza tempo tinta,
2 Come la rena quando il turbo spira.

III, 112.

- 3 Come d'autunno si levan le foglie
L'una appresso dell'altra, infin che il ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;
Similmente il mal seme d'Adamo:
Gittansi di quel lito ad una ad una....

V, 28.

- 4 I' venni in luogo d' ogni luce muto,
Che mugghia, come fa mar per tempesta,
Se da contrarî venti è combattuto.

VII, 22.

- 5 Come fa l' onda là sovra Cariddi,
Che si frange con quella in cui s' intoppa;
Così convien che qui la gente ridi.

VIII, 70.

- Già le sue meschite
Là entro certo ne la valle cerno
6 Vermiglie, come se di foco uscite
Fossero.....

IX, 64.

- E già venia su per le torbid' onde
Un fracasso d' un suon pien di spavento,
Per cui tremavano ambedue le sponde;
7 Non altrimenti fatto che d' un vento
Impetuoso per gli avversi ardori,
Che fier la selva, e senz' alcun rattento
Li rami schianta, abbatte e porta fuori:
Dinanzi polveroso va superbo,
E fa fuggir le fiere e li pastori.

IX, 112.

- 8 Sì come ad Arli, ove 'l Rodano stagna,
9 Sì come a Pola presso del Quarnaro,
Che Italia chiude e suoi termini bagna,
Fanno i sepolcri tutto 'l loco varo;
Così facevan quivi d' ogni parte.....

XII, 4.

- 10 Qual è quella ruina, che nel fianco
Di qua da Trento l' Adice percosse,
O per tremuoto o per sostegno manco;
Che da cima del monte, onde si mosse,
Al piano è sì la roccia discoscorsa,
Ch' alcuna via darebbe a chi su fosse:
Cotal di quel burrato era la scesa.

XIII, 40.

- 11 Come d' un tizzo verde, che arso sia
Dall' un de' capi, che dall' altro geme,
E cigola per vento che va via;
Così di quella scheggia usciva insieme
Parole e sangue.....

XIII, 99.

- 12 Quivi germoglia come gran di spelta.

XIV, 29.

- Piovean di foco dilatate falde,
13 Come di neve in alpe senza vento.

XIV, 38.

- 14 L' arena s' accendea, com' esca
Sotto 'l focile.....

XIV, 79.

- 15 Quale del Bulicame esce il ruscello,
Che parton poi tra lor le peccatrici,
Tal per l' arena giù son giva quello.

XVI, 94.

- 16 Come quel fiume, c' ha proprio cammino
Prima da monte Veso in vèr levante,
Dalla sinistra costa d' Apennino,
Che si chiama Acquacheta suso, avanti
Che si divalli giù nel basso letto,
Ed a Forlì di quel nome è vacante,
Rimbomba là sovra San Benedetto
Dell' alpe, per cadere ad una scesa,
Ove dovria per mille esser ricetto;
Così, giù d' una ripa discosciosa,
Trovammo risonar quell' acqua tinta....

XIX, 28.

- 17 Qual suole il fiammeggiar delle cose unte
Moversi pur su per l' estrema buccia;
Tal era lì da' calcagni alle punte.

XX, 100.

- 18 I tuoi ragionamenti
Mi son sì certi, e prendon sì mia fede,
Che gli altri mi sarien carboni spenti.

XXII, 23.

19 E 'l nascondeva in men che non balena.

XXIV, 50.

Cotal vestigio in terra di sè lascia,

20-21 Qual fumo in aere, od in acqua la schiuma.

XXV, 58.

22 Ellera abbarbicata mai non fue

Ad alber sì, come l'orribil fiera

Per l'altrui membra avviticchiò le sue.

XXV, 63.

Nè l'un, nè l'altro già pareva quel ch'era:

23 Come procede, innanzi dall'ardore,

Per lo papiro suso un color bruno,

Che non è nero ancora, e 'l bianco muore.

XXV, 84.

..... Un serpentello acceso,

24 Livido e nero come gran di pepe.

XXVI, 85.

25 Lo maggior corno della fiamma antica

Cominciò a crollarsi mormorando,

Pur come quella cui vento affatica.

XXX, 64.

26 Li ruscelletti, che da' verdi colli

Del Casentin discendon giuso in Arno,

Facendo i lor canali e freddi e molli,

Sempre mi stanno innanzi e non indarno:

Chè l'immagine lor vie più m'asciuga,

Che il male, ond'io nel volto mi discarno.

XXXI, 106.

27 Non fu tremoto già tanto rubesto,

Che scotesse una torre così forte,

Come Fialte a scotersi fu presto.

XXXII, 23.

..... Un lago, che per gelo

28 Avea di vetro e non d'acqua semiante.

Non fece al corso suo sì grosso velo

29 Di verno la Danoia in Ostericch,

- 30 Nè il Tanai là sotto 'l freddo cielo,
 Com' era quivi.....

II.

SIMILITUDINI TRATTE DAI BRUTI.

II, 45.

- L' anima tua è da viltate offesa;
 La qual molte fiate l' uomo ingombra
 1 Sì, che d' onrata impresa lo rivilve,
 Come falso veder bestia, quand' ombra.

III, 117.

- Gittansi di quel lito ad una ad una
 2 Per cenni, com' augel per suo richiamo.

IV, 95.

- Quel signor dell' altissimo canto,
 3 Che sovra gli altri, com' aquila, vola.

V, 40.

- 4 E come gli stornei ne portan l' ali,
 Nel freddo tempo, a schiera larga e piena;
 Così quel fiato gli spiriti mali.....

V, 46.

- 5 E come i gru van cantando lor lai,
 Facendo in aer di sè lunga riga;
 Così vid' io venir, traendo guai,
 Ombre portate dalla detta briga....

V, 82.

- 6 Quali colombe dal disio chiamate,
 Con l' ali aperte e ferme, al dolce nido
 Volan, per l' aer dal voler portate;
 Cotali uscir della schiera, ov' è Dido....

VI, 19.

- 7 Urlar li fa la pioggia come cani.

VI, 28.

- 8 Qual è quel cane, che abbaiando agugna,
E si racqueta poi che il pasto morde:
Chè solo a divorarlo intende e pugna;
Cotai si fecer quelle facce lorde....

VII, 88.

- Lo giudizio di costei,
9 Che è occulto, come in erba l' angue.

VIII, 49.

- 10 Quanti si tengon or lassù gran regi,
Che qui staranno come porci in brago,
Di sè lasciando orribili dispregi!

IX, 76.

- 11 Come le rane innanzi alla nimica
Biscia per l'acqua si dileguan tutte,
Fin che alla terra ciascuna s'abbica;
Vid'io più di mille anime distrutte
Fuggir così dinanzi ad un, che al passo
Passava Stige con le piante asciutte.

XII, 22.

- 12 Qual è quel toro, che si slaccia in quella
Che ha ricevuto già 'l colpo mortale,
Che gir non sa, ma qua e là saltella;
Vid'io lo Minotauro far cotale....

XIII, 7.

- 13 Non han sì aspri sterpi, nè sì folti
Quelle fiere selvagge, che in odio hanno
Tra Cecina e Corneto i luoghi colti.

XIII, 125.

.... Cagne bramose e correnti,

- 14 Come veltri, che uscisser di catena.

XVI, 1.

..... S'udia il rimbombo
Dell'acqua, che cadea nell'altro giro,

- 15 Simile a quel, che l'arnie fanno, rombo.

XVII, 21.

- 16 E come là tra li Tedeschi lurchi

Lo bevero s'assetta a far sua guerra;
Così la fiera pessima si stava.....

XVII, 26.

- La venenosa forca,
17 Che, a guisa di scorpion, la punta armava.

XVII, 47.

- Di qua, di là soccorrien con le mani,
Quando a' vapori, e quando al caldo suolo.
18 Non altrimenti fan di state i cani,
Or col ceffo, or coi piè, quando son morsi
O da pulci o da mosche o da tafani.

XVII, 74.

- Di fuor trasse
19 La lingua, come bue che il naso lecchi.

XVII, 103.

- La coda rivolse,
20 E quella tesa, come anguilla, mosse.

XVII, 124.

- 21 Come 'l falcon ch'è stato assai sull' ali,
Che, senza veder logoro od uccello,
Fa dire al falconiere: Oimè, tu cali:

Discende lasso, onde si mosse snello,
Per cento ruote, e da lungi si pone
Dal suo maestro, disdegnoso e fello;
Così ne pose al fondo Gerione.

XXI, 43.

- Laggiù 'l buttò; e per lo scoglio duro
22 Si volse, e mai non fu mastino sciolto
Con tanta fretta a seguitar lo furo.

XXI, 67.

- 23 Con quel furore e con quella tempesta,
Ch' escono i cani addosso al poverello,
Che di subito chiede ove s' arresta;

Usciron quei di sotto il ponticello.....

XXII, 19.

- 24 Come i delfini, quando fanno segno
Ai marinar con l' arco della schiena,

Che s'argomentin di campar lor legno;
 Talor così ad alleggiar la pena
 Mostrava alcun de' peccatori il dosso.

XXII, 25.

- 25 E come all' orlo dell' acqua di un fosso
 Stan li ranocchi pur col muso fuori,
 Sì che celano i piedi e l' altro grosso;
 Sì stavan d' ogni parte i peccatori.

XXII, 31.

- I' vidi, ed anche il cor mi s' accapriccia,
 26 Uno aspettar così, com' egli incontra
 Che una rana rimane, e l' altra spiccia.

XXII, 36.

- 27 E trassel su, che mi parve una lontra.

XXII, 55.

.... Ciriatto, a cui di bocca uscía

- 28 D' ogni parte una zanna, come a porco....

XXII, 128.

..... Quegli andò sotto,

E quei drizzò, volando, suso il petto:

- 29 Non altrimenti l' anitra di botto,
 Quando il falcon s' appressa, giù s' attuffa,
 Ed ei ritorna su crucciato e rotto.

XXIII, 17.

- Ei ne verranno dietro più crudeli,
 30 Che cane a quella lepre ch' egli acceffa.

XXIV, 85.

- 31 Più non si vanti Libia con sua rena;
 Chè, se chelidri, iaculi e faree
 Produce, e cencri con anfisibena;
 Nè tante pestilenzie, nè sì ree
 Mostrò giammai.....

XXIV, 104.

La cener si raccolse per sè stessa,
 E in quel medesimo ritornò di butto:

- 32 Così per li gran savi si confessa,
 Che la Fenice muore e poi rinasce,
 Quando al cinquecentesim' anno appressa.

XXV, 19.

- 33 Maremma non cred'io che tante n'abbia,
Quante bisce egli avea su per la groppa.....

XXV, 19.

- 34 Come 'l ramarro sotto la gran fersa
De' di canicular, cangiando siepe,
Folgore par, se la via attraversa;
Così pareva, venendo verso l'epe
Degli altri due, un serpentello acceso....

XXV, 131.

- E gli orecchi ritira per la testa,
35 Come face le corna la lumaccia.

XXVI, 25.

- 36 Quante il villan, ch'al poggio si riposa,
Nel tempo che colui, che il mondo schiara,
La faccia sua a noi tien meno ascosa,
Come la mosca cede alla zanzara,
Vede lucciole giù per la vallèa,
Forse colà dove vendemmia ed ara:
Di tante fiamme tutta risplendea
L'ottava bolgia

XXX, 26.

- Mordendo correvan di quel modo,
37 Che il porco quando dal porcil si schiude.

XXXII, 31.

- 38 E come a gradidar si sta la rana
Col muso fuor dell'acqua, quando sogna
Di spigolar sovente la villana;
Livide insin là, dove appar vergogna,
Eran l'ombre dolenti nella ghiaccia.....

XXXII, 36.

- 39 Mettendo i denti in nota di cicogna.

XXXII, 50.

- 40 Ond'ei, come due becchi,
Cozzaro insieme.....

XXXIII, 77.

- Riprese il teschio misero co' denti,
41 Che furo all'osso, come d'un can, forti.

III.

SIMILITUDINI TRATTE DALL' UMANA NATURA
E DALLE SUE MANIFESTAZIONI.1. Dalle Arti.¹a) *Dall' arte delle armi.*

VIII, 13.

- 1 Corda non pinse mai da sè saetta,
Che si corresse via per l'aere snella,
Com'io vidi una nave piccioletta
Venir.....

XVIII, 10.

- 2 Quale, dove per guardia delle mura,
Più e più fossi cingon li castelli,
La parte, dov'ei son, rende figura;
Tale imagine quivi facean quelli.

XVIII, 14.

- 3 E come a tai fortezze da' lor sogli
Alla ripa di fuor son ponticelli;
Così da imo della roccia scogli
Movien.....

XXII, 1.

- 4 Io vidi già cavalier muover campo,
5-6 E cominciare stormo, e far lor mostra,
7 E talvolta partir per loro scampo:
8 Corridor vidi per la terra vostra,
9 O Aretini; e vidi gir gualdane,
10-11 Ferir torneamenti, e correr giostra,
Quando con trombe e quando con campane,
Con tamburi e con cenni di castella,
E con cose nostrali e con istrane;

¹ Sotto questo capo mi son lasciato andare a più minute distinzioni, perchè venutemi sì spontanee e sì chiare da cessare ogni sospetto di arbitrio, e perchè mi sono sembrate assai giovevoli alla storia dell'animo del Poeta e insieme alla storia dei tempi.

Nè già con sì diversa cennamella
Cavalier vidi mover, nè pedoni....

XXX, 103.

12 Quella sonò, come fosse un tamburo.

b) *Dall' arte marinaresca.*

VII, 13.

1 Quali dal vento le gonfiate vele
Caggiono avvolte, poi che l' alber fiacca;
Tal cadde a terra la fiera crudele.

XVI, 130.

.... Io vidi per quell' aer grosso e scuro
Venir notando una figura in suso,
Maravigliosa ad ogni cor sicuro;

2 Sì come torna colui, che va giuso
Talora a solver ancora, ch' aggrappa
O scoglio od altro, che nel mare è chiuso,
Che 'n su si stende e da piè si rattappa.

XVII, 19.

3 Come talvolta stanno a riva i burchi,
Che parte sono in acqua e parte in terra.

XVII, 100.

4 Come la navicella esce di loco
Indietro indietro, sì quindi si tolse;
E poi ch' al tutto si senti a giuoco....

XXI, 7.

5 Quale nell' Arzanà de' Viniziani

Bolle l' inverno la tenace pece

A rimpalmar li legni lor non sani,

Chi navicar non ponno; e 'n quella vece

Chi fa suo legno nuovo, e chi ristoppa

Le coste a quel che più viaggi fece;

Chi ribatte da proda, e chi da poppa;

Altri fa remi, ed altri volge sarte;

Chi terzeruolo ed artimon rintoppa:

Tal, non per foco, ma per divina arte,

Bollia laggiuso una pegola spessa,
Che inviscava la ripa d'ogni parte.

XXII, 10.

Nè già con sì diversa cennamella
.... Vidi muover.....

6 Nave a segno di terra o di stella.

XXXI, 144.

Nè sì chinato lì fece dimora,
7 E, com'albero in nave, si levò.

c) *Dall' arte architettonica.*

XIX, 13.

Io vidi per le coste e per lo fondo
Piena la pietra livida di fori,
D' un largo tutti; e ciascuno era tondo.

Non mi parean meno ampi nè maggiori,
Che quei, che son nel mio bel San Giovanni,
1 Fatti per luogo de' battezzatori.

XXXI, 40.

2 Come in sulla cerchia tonda
Montereggion di torri si corona;
Così'n la proda, che il pozzo circonda,
Torreggiavan di mezza la persona
Gli orribili giganti.....

XXXI, 58.

La faccia sua mi pareva lunga e grossa,
3 Come la pina di San Pietro a Roma.

XXXI, 136.

4 Qual pare a riguardar la Carisenda
Sotto'l chinato, quando un nuvol vada
Sovr' essa sì, ch' ella in contrario penda;
Tal parve Anteo.....

d) *Dalla meccanica.*

XIV, 105.

1 E Roma guarda sì come suo specchio.

XXIII, 25.

2 S' io fossi d' impiombato vetro,

L'immagine di fuor tua non trarrei
Più tosto a me, che quella d'entro impetro.

XXXIII, 97.

- Le lagrime prime fanno groppo,
3 E, sì come visiere di cristallo,
Riempion sotto 'l ciglio tutto il coppo.

e) *Dall' arte del falegname.*

XXVIII, 22.

- 1 Già veggia, per mezzul perdere o lulla,
Com'io vidi un, così non si pertugia,
Rotto dal mento infin dove si trulla.

XXXII, 47.

- E il gelo strinse
Le lagrime tra essi, e riserrolli:
2 Legno con legno spranga mai non cinae
Forte così.....

f) *Dall' arte della cucina.*

XXIX, 73.

- Sedere a sè poggiati,
1 Come a scaldar si poggia tegghia a tegghia.

XXIX, 82.

- E si traevan giù l' unghie la scabbia,
2 Come coltel di scardova le scaglie,
O d'altro pesce che più larghe l'abbia.

g) *Dalla pastorizia.*

XVII, 68.

- 1 Mostrare un'oca bianca più che burro.

h) *Dall' agricoltura.*

XIX, 47.

- 1 Anima trista, come pal commessa.

i) *Dall' arte dello scrivere.*

XXIV, 100.

- 1 Nè O sì tosto mai, nè I si scrisse,
Com'ei s'accese ed arse.....

1) *Dall' arte del tessere.*

XVII, 14.

Lo dosso e 'l petto ed ambedue le coste
Dipinte avea di nodi e di rotelle.

- 1 Con più color sommesse e sovrapposte
Non fér mai 'n drappo Tartari nè Turchi,
2 Nè fur tai tele per Aragne imposte.

m) *Dall' arte del mugnaio.*

XXIII, 46.

- 1 Non corse mai sì tosto acqua per doccia
A volger ruota di mulin terragno,
Quand' ella più verso le pale approccia;
Come 'l Maestro mio per quel vivagno....

n) *Dall' arte del fabbro.*

IX, 119.

- 1 Eran sì del tutto accesi,
Che ferro più non chiede verun' arte.

XXV, 61.

- 1 Poi s' appiccàr, come di calda cera
Fossero stati.....

2. *Dai costumi.*

XV, 4.

- 1 Quale i Fiamminghi tra Guzzante e Bruggia,
Temendo il fiotto che invèr lor s' avventa,
Fanno lo schermo, perchè 'l mar si fuggia;
2 E quale i Padovan lungo la Brenta,
Per difender lor ville e lor castelli,
Anzi che Chiarentana il caldo senta;
A tale imagine eran fatti quelli.

XV, 18.

- 3 Come suol da sera
 Guardar l'un l'altro sotto nuova luna;

XV, 20.

- 4 E sì vèr noi aguzzavan le ciglia,
 Come vecchio sartor fa nella cruna.

XV, 121.

- 5 E parve di coloro,
 Che corrono a Verona il drappo verde
 Per la campagna; e parve di costoro
 Quegli che vince e non colui che perde.

XVI, 22.

- 6 Qual soleano i campion far nudi ed unti,
 Avvisando lor presa e lor vantaggio,
 Prima che sien tra lor battuti e punti;
 Così, rotando, ciascuna il visaggio
 Drizzava a me.....

XVIII, 60.

- Chè tante lingue non son ora apprese
 7 A dicer *sipa*, tra Savena e 'l Reno.

XIX, 49.

- 8 Io stava come il frate che confessa
 Lo perfido assassin, che, poi ch'è fitto,
 Richiama lui, perchè la morte cessa.

XX, 8.

- Venir, tacendo e lagrimando, al passo,
 9 Che fanno le letàne in questo mondo.

XXI, 52.

- Poi l'addentàr con più di cento raffi

 10 Non altrimenti i cuochi a' lor vassalli
 Fanno attuffare in mezzo la caldaia
 La carne con gli uncin, perchè non galli.

XXIII, 2.

- N'andavam l'un dinanzi e l'altro dopo,
 11 Come i frati minor vanno per via.

XXIII, 61.

- Elli avean cappe con cappucci bassi
 12 Dinanzi agli occhi, fatte della taglia,
 Che per li monaci in Cologna fassi.

XXVIII, 121.

- E il capo tronco tenea per le chiome,
 13 Pesol con mano a guisa di lanterna.

XXIX, 76.

- E non vidi giammai menare stregghia
 14 A ragazzo aspettato dal signorso,
 Nè a colui, che mal volentier vegghia;
 Come ciascun menava spesso il morso
 Dell' unghie sovra sè.....

3. Dalla natura umana.

a) *Dal corpo.*

III, 186.

- 1 E caddi come l' uom, cui sonno piglia.

IV, 2.

- Io mi riscossi
 2 Come persona, che per forza è desta.

V, 126.

- 3 Farò come colui, che piange e dice.

V, 142.

- 4 E caddi, come corpo morto cade.

X, 100.

- 5 Noi vegghiam, come quei c' ha mala luce,
 Le cose, disse, che ne son lontano.

XIII, 111.

- Quando noi fummo d' un rumor sorpresi,
 6 Similmente a colui, che venire
 Sente 'l porco e la caccia alla sua posta,
 Ch' ode le bestie e le frasche stormire.

XV, 44.

- Ma 'l capo chino
 7 Tenea, com' uom che riverente vada.

- XVI, 78.
 8 Guatàr l'un l'altro, come al ver si guata.
 XVI, 88.
 9 Un *amen* non saria potuto dirsi
 Tosto così, com' ei furo spariti.
 XVII, 62.
 10 Un' altra (*borsa*) più che sangue rossa...
 XVII, 85.
 11 Quale colui, ch' è sì presso al ribrezzo
 Della quartana, c' ha già l' unghie smorte,
 E triema tutto, pur guardando il rezzo;
 Tal divenn' io alle parole pòrte.
 XX, 11.
 Apparve esser travolto
 Ciascun dal mento al principio del casso:
 Chè dalle reni era tornato il volto;
 Ed indietro venir gli convenia,
 Perchè il veder dinanzi era lor tolto.
 12 Forse per forza già di parlasi
 Si travolse così alcun del tutto;
 Ma io nol vidi, nè credo che sia.
 XXIV, 25.
 13 E come quei ch' adopera ed istima,
 Che sempre par che innanzi si proveggia;
 Così, levando me su vèr la cima
 D'un ronchione, avvisava un'altra scheggia...
 XXIV, 112.
 14 E quale è quei che cade e non sa como,
 Per forza di demon ch' a terra il tira,
 O d' altra oppilazion che lega l' uomo,
 Quando si leva, che intorno si mira,
 Tutto smarrito dalla grande angoscia,
 Ch' egli ha sofferto, e guardando sospira;
 Tal era il peccator levato poscia.
 XXV, 89.
 Co' piè fermati sbadigliava,
 15 Pur come sonno o febbre l' assalisse.

XXIX, 46.

- 16 Qual dolor fòra, se degli spedali
Di Valdichiana, tra 'l luglio e il settembre,
E di Maremma e di Sardigna i mali
Fossero in una fossa tutti insembre;
Tal era quivi, e tal puzzo n' usciva,
17 Qual suole uscìr dalle marcite membre.

XXX, 55.

- 18 Faceva lui tener le labbra aperte,
Come l'etico fa, che per la sete
L'un verso 'l mento e l'altro in su riverte.

XXX, 92.

- 19 Che fuman come man bagnata il verno.

XXXI, 34.

- 20 Come, quando la nebbia si dissipa,
Lo sguardo a poco a poco raffigura
Ciò che cela il vapor, che l'aere stipa;
Così, forando l'aer grossa e scura,
Più e più appressando in vèr la sponda,
Fuggémi errore, e giugnémi paura.

XXXII, 127.

- 21 E come il pan per fame si manduca,
Così 'l sovràn li denti all' altro pose....

XXXIV, 80.

- 22 Ed aggrappossi al pel com' uom che sale.

XXXIV, 83.

- 23 Ansando com' uom lasso.

b) *Dall' animo.*

I, 7.

- 1 Tanto è amara, che poco è più morte.

I, 22.

- 2 E come quei, che con lena affannata,
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge all' acqua perigliosa, e guata;
Così l' animo mio, ch' ancor fuggiva,
Si volse indietro a rimirar lo passo,
Che non lasciò giammai persona viva.

I, 55.

- 3 E quale è quei, che volentieri acquista,
E giugne il tempo, che perder lo face,
Che'n tutti i suoi pensier piange e s'attrista;
Tal mi fece la bestia senza pace.

II, 37.

- 4 E quale è quei, che disvuol ciò ch'e' volle,
E per nuovi pensier cangia proposta,
Sì che dal cominciar tutto si tolle;
Tal mi fec'io in quella oscura costa.

II, 109.

- 5 Al mondo non fur mai persone ratte
A far lor pro, ed a fuggir lor danno,
Com'io, dopo cotai parole fatte,
Venni quaggiù dal mio beato scanno.....

II, 132.

- 6 Io cominciai, come persona franca.

III, 13.

- 7 Ed egli a me: come persona accorta....

VIII, 22.

- 8 Qual è colui, che grande inganno ascolta,
Che gli sia fatto, e poi se ne rammarca;
Tal si fe' Flegias nell'ira accolta.

IX, 4.

- 9 Attento si fermò, com' uom che ascolta.

IX, 101.

- 10 Ma fe' sembante
D'uomo, cui altra cura stringa e morda,
Che quella di colui, che gli è davante.

XII, 14.

..... Sè stesso morse

- 11 Sì come quei, cui l'ira dentro fiacca.

XIII, 45.

- 12 E stetti come l'uom che teme.

XIX, 58.

- 13 Tal mi fec'io, quai son color che stanno,
Per non intender ciò ch'è lor risposto,
Quasi scornati, e risponder non sanno.

XXI, 25.

- 14 Allor mi volsi come l' uom, cui tarda
Di veder quel che gli convien fuggire,
E cui paura subita sgagliarda;
Chè, per veder, non indugia il partire.

XXI, 92.

- I diavoli si fecer tutti avanti;
Sì ch' io temetti non tenesser patto.
15 E così vid' io già temer li fanti,
Che uscivan patteggiati di Caprona,
Veggendo sè tra nemici cotanti.

XXIII, 10

- 16 E come l' un pensier dell' altro scoppia,
Così nacque di quello un altro poi.

XXIII, 97.

- Lo Duca mio di subito mi prese,
17 Come la madre ch' al romore è desta,
E vede presso a sè le fiamme accese,
Che prende 'l figlio e fugge, e non s' arresta,
Avendo più di lui che di sè cura,
Tanto che solo una camicia vesta.

XXIII, 105.

- E da tua terra insieme presi,
18 Come suol esser tolto un uom solingo,
Per conservar sua pace.....

XXIV, 1.

- 19 In quella parte del giovinetto anno,
Che 'l Sole i crin sotto l' Aquario temprà,
E già le notti a mezzo 'l dì sen vanno:
Quando la brina in su la terra assempra
L' imagine di sua sorella bianca,
Ma poco dura alla sua penna temprà;
Lo villanello, a cui la roba manca,
Si leva e guarda, e vede la campagna
Biancheggiar tutta, ond' ei si batte l' anca;
Ritorna a casa, e qua e là si lagna,
20 Come 'l tapin che non sa che si faccia;

Poi riede e la speranza ringavagna,
 Veggendo il mondo aver cangiata faccia
 In poco d'ora; e prende suo vincastro,
 E fuor le pecorelle a pascere caccia;
 Così mi fece sbigottir lo Mastro,
 Quand'io gli vidi sì turbar la fronte,
 E così tosto al mal giunse lo 'mpiaistro.

XXV, 40.

- Ma e' seguite,
 21 Come suol seguitar per alcun caso,
 Che l' un nomare all'altro convenette....

XXVIII, 111.

- 22 Sen gio come persona trista e matta.

XXX, 136.

- 23 E quale è quei che suo dannaggio sogna,
 Che sognando desidera sognare,
 Sì che quel ch'è, come non fosse, agogna;
 Tal mi fec' io, non potendo parlare,
 Chè disiava scusarmi, e scusava
 Me tuttavia, e nol mi credea fare.

4. Dalla storia, dalle favole,
 dalle tradizioni popolari e dai linguaggi.

XIV, 13.

- Lo spazzo era un'arena arida e spessa,
 1 Non d'altra foggia fatta che colei,
 Che da' piè di Caton fu già soppressa.

XIV, 31.

- 2 Quali Alessandro, in quelle parti calde,
 D'India, vide sovra lo suo stuolo
 Fiamme cadere infino a terra salde;
 Perch'ei provvide a scalpitar lo suolo
 Con le sue schiere, perciocchè 'l vapore
 Me s'estingueva, mentre ch'era solo:
 Tale scendeva l'eternale ardore.

XVII, 106.

- 3 Maggior paura non credo che fosse,
Quando Fetonte abbandonò li freni,
Per che 'l ciel, come pare ancor, si cosse;
4 Nè quando Icaro misero le reni
Sentì spennar per la scaldata cera,
Gridando il padre a lui: Mala via tieni;
Che fu la mia.....

XVIII, 26.

- Dal mezzo in qua ci venian verso 'l volto;
Di là con noi, ma con passi maggiori:
5 Come i Roman, per l'esercito molto,
L'anno del Giubileo, su per lo ponte,
Hanno a passar la gente modo tolto;
Che dall' un lato tutti hanno la fronte
Verso 'l castello, e vanno a Santo Pietro;
Dall' altra sponda vanno verso 'l monte.

XIX, 113.

- E che altro è da voi all' idolatre,
6 Se non ch' egli uno, e voi n' orate cento?

XXIII, 4.

- 7 Vólto era in su la favola d' Isopo
Lo mio pensier, per la presente rissa,
Dov' ei parlò della rana e del topo:
8 Chè più non si pareggia *mo* ed *issa*,
Che l' un coll' altro fa, se ben s' accoppia
Principio e fine con la mente fissa.

XXIII, 64.

- 9 Di fuor dorate son.... (*le cappe degl'ipocriti*)
Ma dentro tutte piombo, e gravi tanto,
Che Federico le mettea di paglia.

XXVI, 34.

- 10 E qual colui, che si vengìo con gli orsi,
Vide il carro d' Elia al dipartire,
Quando i cavalli al cielo erti levòrsi;
Chè nol potea sì con li occhi seguire,
Che vedesse altro che la fiamma sola,
Sì come nuvoletta, in su salire;

Tal si movea ciascuna per la gola
Del fossò.....

XXVI, 52.

- Chi è 'n quel fuoco, che vien si diviso
11 Di sopra, che par surger della pira,
Ov' Eteòcle col fratel fu miso?

XXVII, 7.

- 12 Come 'l bue cicilian, che mugghiò prima
Col pianto di colui (e ciò fu dritto)
Che l' avea temperato con sua lima,
Mugghiava con la voce dell'afflitto,
Si che, con tutto ch' ei fosse di rame,
Pure e' pareva dal dolor trafitto;
Così per non aver via, nè forame,
Dal principio del fuoco, in suo linguaggio
Si convertivan le parole grame.

XXVII, 94.

- 13 Ma come Costantin chiese Silvestro
Dentro Siratti a guarir della lebbre;
Così mi chiese questi per maestro
A guarir della sua superba febbre.

XXVIII, 7.

- 14 Se s' adunasse ancor tutta la gente,
Che già in su la fortunata terra
Di Puglia fu del suo sangue dolente
Per li Troiani, e per la lunga guerra,
Che dell' anella fe' sì alte spoglie,
Come Livio scrive, che non erra;

- 15 Con quella, che sentì di colpi doglie
Per contrastare a Roberto Guiscardo;
E l' altra, il cui ossame ancor s' accoglie

- 16 A Ceperan, là dove fu bugiardo

- 17 Ciascun Pugliese, e là da Tagliacozzo,
Ove senz' arme vinse il vecchio Alardo;

E qual forato suo membro, e qual mozzo
Mostrasse, d' agguagliar sarebbe nulla
Il modo della nona bolgia sozzo.

XXVIII 136.

- 18 Io feoi 'l padre e il figlio in sè rubelli;
 Achitofèl non fe' più d' Absalone
 E di David co' malvagi pungelli.

XXIX, 55.

- Dove la ministra
 Dell' alto Sire, infallibil giustizia,
 Punisce i falsator che qui règistra.
 19 Non credo che a veder maggior tristizia
 Fosse in Egina il popol tutto infermo,
 Quando fu l' aer sì pien di malizia;
 Che gli animali, infino al picciol vermo,
 Cascaron tutti, e poi le genti antiche,
 Secondo che i poeti hanno per fermo,
 Si ristoràr di seme di formiche;
 Ch' era a veder per quella oscura valle
 Languir gli spirti per diverse biche.

XXX, 1.

- 20 Nel tempo che Giunone era crucciata
 Per Semelè contra 'l sangue tebano,
 Come mostrò già una ed altra fiata,
 Atamante divenne tanto insano,
 Che, veggendo la moglie co' duo figli
 Andar carcata da ciascuna mano,
 Gridò: Tendiam le reti, sì ch' io pigli
 La lionessa e i lioncini al varco;
 E poi distese i dispietati artigli,
 Prendendo l' un, ch' avea nome Learco,
 E rotollo e percosselo ad un sasso;
 E quella s' annegò con l' altro incarco

XXX, 13.

- 21 E quando la fortuna volse in basso
 L' altezza de' Troian, che tutto ardiva,
 Sì che insieme col regno il re fu casso;
 Ecuba trista, misera e cattiva,
 Poscia che vide Polissena morta,
 E del suo Polidoro in sulla riva

Del mar si fu la dolorosa accorta,
 Forsennata latrò si come cane;
 Tanto dolor le fe'la mente torta.
 Ma nè di Tebe furie, nè Troiane
 Si vider mai in alcun tanto crude,
 Non punger bestie, non che membra umane,
 Quant' io vidi due ombre smorte e nude....

XXXI, I.

Una medesima lingua pria mi morse,
 Sì che mi tinse l' una e l' altra guancia,
 E poi la medicina mi riporse.
 22 Così od' io, che soleva la lancia
 D' Achille e del suo padre esser cagione
 Prima di trista, e poi di buona mancia.

XXXII, 130.

23 Non altrimenti Tideo si rose
 Le tempie a Menalippo per disdegno,
 Che quei faceva il teschio e l' altre cose.

— — —
 PURGATORIO.

I.

SIMILITUDINI TRATTE DALLE COSE INANIMATE.

III, 28.

1 Ora, se innanzi a me nulla s' adombra,
 Non ti maravigliar più che de' cieli,
 Che l' uno all' altro raggio non ingombra.

III, 47.

2 Quivi trovammo la roccia sì erta,
 Che indarno vi sarien le gambe pronte.
 Tra Lerici e Turbia, la più diserta,
 La più rotta ruina è una scala,
 Verso di quella, agevole ed aperta.

IV, 25.

- 3-4 Vassi in Sanleo, e discendesi in Noli :
5 Montasi su Bisnantova in cacume
Con esso i piè; ma qui convien ch' uom voli.
V, 37.

- 6 Vapori accesi non vid'io sì tosto
7 Di prima notte mai fender sereno,
Nè, Sol calando, nuvole d'agosto,
Che color non tornasser suso in meno.

VII, 73.

- 8-11 Oro ed argento fino e cocco e biacca,
12 Indico legno lucido e sereno,
18 Fresco smeraldo in l'ora che si fiacca,
Dall'erba e dalli fior, dentro a quel seno
Posti, ciascun saria di color vinto,
Come dal suo maggiore è vinto il meno.

VIII, 28.

- 14 Verdi, come fogliette pur mo nate,
Erano in veste.....

X, 8.

- 15 Si moveva d'una e d'altra parte,
Sì come l'onda che fugge e s'appressa.

XIII, 47.

..... Manti

- 16 Al color della pietra non diversi.

XIV, 131.

- 17 Folgore parve, quando l'aer fende.

XIV, 134.

- 18 E fuggì, come tuon che si dilegua,
Se subito la nuvola scoscende.

XIV, 137.

- 19 Con sì gran fracasso,
Che somigliò tuonar, che tosto segua.

XV, 16.

- 20-21 Come quando dall'acqua o dallo specchio
Salta lo raggio all'opposita parte,
Salendo su per lo modo parecchio

A quel che scende, e tanto si diparte
 Dal cader della pietra in egual tratta,
 Sì come mostra esperienza ed arte;
 Così mi parve da luce rifratta
 Ivi dinanzi a me esser percosso.

XV, 68.

- 22 Così corre ad amore,
 Come a lucido corpo raggio viene.

XVI, 1.

- 23-24 Buio d'inferno, e di notte privata
 D'ogni pianeta sotto pover cielo,
 Quant'esser può di nuvol tenebrata,
 Non fece al viso mio sì grosso velo,
 Come quel fummo.....

XVII, 1.

- 25 Ricorditi, lettor, se mai nell'alpe
 Ti colse nebbia.....
 Come, quando i vapori umidi e spesso
 A diradar cominciarsi, la spera
 Del Sol debilmente entra per essi;
 E fia la tua imagine leggiera
 In giugnere a veder, com'io rividi
 Lo Sole in pria.....

XVII, 31.

- Questa imagine rompeo
 26 Sè per sè stessa, a guisa d'una bulla
 Cui manca l'acqua, sotto qual si fèo.

XVII, 52.

- 27 Ma come al Sol, che nostra vista grava,
 E per soverchio sua figura vela,
 Così la mia virtù quivi mancava.

XVIII, 28.

- 28 Poi, come il fuoco muovesi in altura,
 Per la sua forma, ch'è nata a salire
 Là dove più in sua materia dura;
 Così l'animo preso entra in disire.

XVIII, 53.

- Nè si dimostra, ma che per effetto,
29 Come per verdi fronde in pianta vita.

XIX, 10.

- 30 Come 'l Sol conforta
Le fredde membra, che la notte aggrava;
Così lo sguardo mio le facea scorta
La lingua, e poscia tutta la drizzava
In poco d'ora, e lo smarrito volto,
Come amor vuol, così le colorava.

XIX, 103.

- Prova' io come
Pesa il gran manto a chi dal fango il guarda,
31 Che piuma sembran tutte l' altre some.

XX, 127.

- 32 Io senti', come cosa che cada,
Tremar lo monte.....

XXII, 133.

- 33 E come abete in alto si digrada
Di ramo in ramo, così quello in giuso;
Cred' io perchè persona su non vada.

XXIV, 4.

- 34 E l' ombre, che parean cose rimorte.

XXIV, 145.

- 35 E quale, annunziatrice degli albori,
L' aura di maggio movesi ed olezza,
Tutta impregnata dall' erba e dai fiori;
Tal mi sentii un vento dar per mezza
La fronte.....

XXV, 76.

- E perchè meno ammiri la parola,
36 Guarda il calor del Sol, che si fa vino,
Giunto all' umor che dalla vite cola.

XXV, 91.

- 37 E come l' aer, quando è ben piono,
Per l' altrui raggio, che in lui si riflette,
Di diversi color si mostra adorno;

Così l'aer vicin quivi si mette
In quella forma, che in lui suggella,
Virtualmente, l'alma che ristette.

XXV, 97.

- 38 E simigliante poi alla fiammella,
Che segue il fuoco la 'vunque si muta,
Segue allo spiro sua forma novella.

XXVIII, 18.

- Tenevan bordone alle sue rime,
39 Tal qual di ramo in ramo si raccoglie
Per la pineta, in sul lito di Chiassi,
Quand' Eolo Scirocco fuor discioglie.

XXVIII, 121.

- L'acqua, che vedi, non surge di vena,
Che ristori vapor che gel converta,
40 Come fiume ch'acquista o perde lena.

XXIX, 52.

- Di sopra fiammeggiava il bello arnese
41 Più chiaro assai, che luna per sereno
Di mezza notte nel suo mezzo mese.

XXIX, 122.

- L'una tanto rossa,
42 Ch'a pena fôra dentro al fuoco nota.

XXIX, 126.

- 43 La terza pareva neve testè mossa.

XXX, 85.

- 44 Si come neve tra le vive travi
Per lo dosso d'Italia si congela,
Soffiata e stretta dalli venti Schiavi,
45 Poi liquefatta in sè stessa trapela,
Pur che la terra, che perde ombra, spiri,
46 Si che par fuoco fonder la candela;

Così fui senza lagrime e sospiri
Anzi il cantar di quei, che notan sempre
Dietro alle note degli eterni giri:

Ma, poichè intesi nelle dolci tempre
Lor compatire a me, più che se detto

Avesser: Donna, perchè sì lo stempres?

Lo gel, che m' era intorno al cuor ristretto,
Spirito ed acqua féssi.....

XXXI, 70.

- 47 Con men di resistenza sì dibarba
Robusto cerro, o vero a nostral vento,
O vero a quel della terra di Iarba,
Ch' io non levai al suo comando il mento.

XXXI, 121.

- 48 Come in lo specchio il Sol, non altrimenti
La doppia fiera dentro vi raggiava.

XXXII, 52.

- 49 Come le nostre piante, quando casca
Giù la gran luce mischiata con quella,
Che raggia dietro alla celeste Lasca,

Turgide fansi, e poi si rinnovella
Di suo color ciascuna, pria che il Sole
Giunga li suoi corsier sott' altra stella;
Men che di rose, e più che di viole
Colore aprendo, s' innovò la pianta,
Che prima avea le ramora sì sole.

XXXII, 109.

- 50 Non scese mai con sì veloce moto
Fuoco di spessa nube, quando piove
Da quel confine, che più è remoto,
Com' io vidi calar l' uccel di Giove.....

XXXII, 136.

- 51 Quel che rimase, come di gramigna
Vivace terra, della piuma, offerta
Forse con intenzion casta e benigna,
Si ricoperse.....

XXXIII, 89.

- 52 E vegga vostra via dalla divina
Distar cotanto, quanto si discorda
Da terra il ciel, che più alto festina.

XXXIII, 109.

- 53 Un' ombra smorta,

Qual sotto foglie verdi e rami nigri
Sovra suoi freddi rivi l'Alpe porta.

XXXIII 142.

- 54 Io ritornai dalla santissim'onda
Rifatto sì, come piante novelle
Rinnovellate di novella fronda.

II.

SIMILITUDINI TRATTE DAI BRUTI.

II, 18.

- Cotal m'apparve, s'io ancor lo veggia,
Un lume per lo mar venir sì ratto,
1 Che 'l mover suo nessun volar pareggia.

II, 124.

- 2 Come quando, cogliendo biada o loglio,
Li colombi adunati alla pastura,
Queti, senza mostrar l'usato orgoglio,
Se cosa appare ond'elli abbian paura,
Subitamente lasciano star l'esca,
Perchè assaliti son da maggior cura;
Così vid'io quella masnada fresca
Lasciare il canto. e fuggir vèr la costa....

III, 79.

- 3 Come le pecorelle escon del chiuso
Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno
Timidette atterrando l'occhio e il muso;
E ciò che fa la prima, e l'altre fanno,
Addossandosi a lei s'ella s'arresta,
Semplici e quete, e lo 'mperchè non sanno:
Sì vid'io muovere, a venir, la testa
Di quella mandra fortunata....

VI, 65.

- 4 Guardando
A guisa di leon, quando si posa.

X, 128.

- 5 Voi siete quasi entomata in difetto,
Si come verme, in cui formazion falla....

XII, 1.

- 6 Di pari, come buoi che vanno a giogo,
M'andava io con quell'anima carica.....

XIV, 62.

- 7 Poscia gli ancide come antica belva.

XVII, 2.

- 8 Nebbia, per la qual vedessi
Non altrimenti, che per pelle talpe.

XVIII, 55.

Però, là onde vegna lo intelletto
Delle prime notizie, uomo non sape,
E del primo appetibile l'affetto;

- 9 Che sono in voi, sì come studio in ape
Di far lo mèle.....

XIX, 46.

- 10 Con l'ali aperte, che parean di cigno....

XIX, 64.

- 11 Quale il falcon, che prima a' piè si mira,
Indi si volge al grido, e si protende,
Per lo dislo del pasto che là il tira;
Tal mi fec'io.....

XXIV, 64.

- 12 Come gli augei, che vernan lungo il Nilo,
Alcuna volta in aer fanno schiera,
Poi volan più in fretta e vanno in filo;
Così tutta la gente, che lì era,
Volgendo il viso, raffrettò suo passo.....

XXIV, 134.

..... Ond'io mi scossi,

- 13 Come fan bestie spaventate e poltre.

XXV, 10.

- 14 E quale il cicognin, che leva l'ala
Per voglia di volare, e non s'attenta
D'abbandonar lo nido, e giù la cala;

Tal era io, con voglia accesa e spenta
Di domandar.....

XXVI, 31.

Lì veggio d'ogni parte farsi presta
Ciascun'ombra, e baciarsi una con una,
Senza ristar, contente a breve festa:

- 15 Così per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna.

XXVI, 43.

- 16 Poi, come gru, ch'alle montagne Rife
Volasser parte, e parte invèr l'arene,
Queste del gel, quelle del Sole schife;
L'una gente sen va, l'altra sen viene.

XXVI, 84.

- 17 Seguendo, come bestie, l'appetito.

XXVI, 134.

- Disparve per lo foco,
18 Come per l'acqua il pesce andando al fondo.

XXVII, 76.

- 19 Quali si fanno, ruminando, manse
Le capre, state rapide e proterve
Sopra le cime, avanti che sien pranse;
Tacite all'ombra, mentre che il Sol ferve.
Guardate dal pastor, che in sulla verga
Poggiato s'è, e lor poggiato serve....

XXXI, 61.

- 20 Nuovo augelletto due o tre aspetta;
Ma dinanzi dagli occhi de' pennuti
Rete si spiega indarno, o si saetta.

XXXII, 133.

- 21 E, come vespa, che ritragge l'ago,
A sè traendo la coda maligna,
Trasse del fondo.....

XXXII, 145.

- 22 Le prime (*teste del carro*) eran cornute
[come bue.]

III.

SIMILITUDINI TRATTE DALL'UMANA NATURA
E DALLE SUE MANIFESTAZIONI.

1. Dalle Arti.

a) *Dall' arte delle armi.*

III, 68.

- I' dico, dopo i nostri, mille passi,
1 Quanto un buon gittator trarria con mano.
 V, 41.

- Con gli altri a noi dièr volta
2 Come schiera, che corre senza freno.
 XX, 4.

- Si mosse per li
Luoghi spediti pur lungo la roccia,
3 Come si va per muro stretto a' merli.
 XXIV, 94.

- 4 Qual esce alcuna volta di galoppo
Lo cavalier di schiera che cavalchi,
E va per farsi onor del primo intoppo;
Tal si partì da noi.....
 XXXI, 16.

- 5 Come balestro frange, quando scocca
Da troppa tesa, la sua corda e l' arco,
E con men foga l' asta il segno tocca;
Si scoppia' io sott' esso grave carco.....
 XXXII, 19.

- 6 Come sotto gli scudi, per salvarsi,
Volgesi schiera, e sè gira col segno,
Prima che possa tutta in sè mutarsi;
Quella milizia del celeste regno,
Che precedeva, tutta trapassonne.....
 XXXII, 34.

- 7 Forse in tre voli tanto spazio prese
Disfrenata saetta, quanto eràmo
Rimossi.....

XXXII, 148.

8 Sicura, quasi ròcca in alto monte.....

XXXIII, 106.

9 S' affisser, sì come s' affigge

Chi va dinanzi a schiera per iscorta,

Se trova novitate, o sue vestigge.

b) *Dall' arte marinaresca.*

IV, 88.

..... Questa montagna è tale,

Che sempre al cominciar di sotto è grave;

E quanto uom più va su, e men fa male.

Però quand' ella ti parrà soave

Tanto, che 'l suso andar ti sia leggiero,

1 Come a seconda giù l' andar per nave;

Allor sarai al fin d' esto sentiero.....

XVII, 77.

..... Eravamo affissi,

2 Pur come nave, che alla spiaggia arriva.

XXIV, 2.

..... Andavam forte,

3 Sì come nave pinta da buon vento.

XXX, 1.

Quando il settentrion del primo cielo....

..... Faceva li ciascuno accorto

4 Di suo dover, come il più basso face

Qual timon gira per venire a porto.....

XXX, 58.

5 Quasi ammiraglio, che in poppa ed in prora

Viene a veder la gente, che ministra

Per gli altri legni, ed a ben far la inouora,

In sulla sponda del carro sinistra

.....

Vidi la donna, che pria m' apparlo.....

XXXII, 116.

6 Ond' ei (*il carro*) piegò, come nave in fortuna,

Vinta dall' onde, or da poggia, or da orza.

c) *Dalla meccanica.*

VIII, 85.

- Gli occhi miei ghiotti andavan pure al cielo,
Pur là dove le stelle son più tarde,
1 Si come ruota più presso allo stelo.

XV, 73.

- E quanta gente più lassuso (*in cielo*) intende,
Più v'è da bene amare, e più vi s'ama,
2 E, come specchio, l'uno all'altro rende.

XXV, 25.

- 3 E, se pensassi come al vostro guizzo
Guizza dentro allo specchio vostra image,
Ciò che par duro ti parrebbe vizzo.

XXIX, 67.

- L'acqua splendeva dal sinistro fianco,
E rendea a me la mia sinistra costa,
4 S'io riguardava in lei, come specchio anco.

X, 45.

- 1 Come figura in cera si suggella.

XXIV, 137.

- 2 E giammai non si videro in fornace
Vetri o metalli sì lucenti e rossi,
Com'io vidi un che dicea.....

XXXIII, 79.

- 3 Ed io: Sì come cera da suggello,
Che la figura impressa non trasmuta,
Segnato è or da voi lo mio cervello.

d) *Dall' arte architettonica.*

V, 14.

- 1 Sta', come torre, fermo, che non crolla
Giammai la cima per soffiar di venti.

IX, 75.

- 2 Pur come un fesso, che muro diparte.....

X, 130.

- 3 Come, per sostentar solaio o tetto,

Per mensola talvolta una figura
Si vede giugner le ginocchia al petto;
La qual fa del non ver vera rancura
Nascere a chi la vede.....

XII, 100.

- 4 Come a man destra, per salire al monte,
Ove siede la Chiesa, che soggioga
La ben guidata sopra Rubaconte,
Si rompe del montar l'ardita foga
Per le scalee, che si féro ad etade,
Ch'era sicuro il quaderno e la dogà....

e) *Dall' arte della pittura.*

XXXII, 67.

- 1 Come pittor, che con esempio pinga,
Disegnerei com'io m'addormentai.

f) *Dall' oreficeria.*

XXIX, 124.

- 1 L'altr'era, come, se le carni e l'ossa
Fossero state di smeraldo fatte.

g) *Dall' arte della caccia.*

XXIII, 4.

- Gli occhi per la fronda verde
1 Ficcava io così, come far suole
Chi dietro all'uccellin sua vita perde.

h) *Dall' arte del falegname.*

XVIII, 76.

- La luna, quasi a mezza notte tarda,
Facea le stelle a noi parer più rade,
1 Fatta come un secchion, che tutto arda.

i) *Dall' arte del tessere.*

XXXI, 94.

Tratto m'avea nel fiume infino a gola,

- E, tirandosi me dietro, sen giva
 1 Sovr' esso l'acqua, lieve come spola.
 X, 20.

- Piano
 1 Solingo più che strade per deserti.

2. Dalle scienze.

- IV, 41.
 E la costa superba più assai,
 1 Che da mezzo quadrante a centro lista.

3. Dai costumi.

- I, 32.
 Degno di tanta reverenza in vista,
 1 Che più non dee a padre alcun figliuolo.
 II, 70.
 2 E come a messaggier, che porti olivo,
 Tragge la gente per udir novelle,
 E di calcar nessun si mostra schivo;
 Così al viso miò s'affisà quelle
 Anime fortunate.....

- IV, 19.
 3 Maggiore aperta molte volte impruna,
 Con una forcatella di sue spine,
 L'uom de la villa, quando l'uva imbruna,
 Che non era la calla, onde saline
 Lo Duca mio, ed io appresso.....

- IV, 104.
 Si stavano all'ombra dietro al sasso,
 4 Come l'uom per negghienza a star si pone.

- VI, 1.
 5 Quando si parte il giuoco della zara,
 Colui che perde si riman dolente,
 Ripetendo le volte, e tristo impara;
 Con l'altro se ne va tutta la gente:
 Qual va dinanzi, e qual dietro il prende,
 E qual da lato gli si reca a mente.

Ei non s'arresta, e questo e quello intende;
A cui porge la man, più non fa pressa;
E così dalla calca si difende:

Tal era io in quella turba spessa.....

IX, 142.

Tale imagine appunto mi rendea
6 Ciò ch' io udiva, qual prender si suole
Quando a cantar con organi si stea,
Che or sì, or no s' intendon le parole.

XII, 16.

7 Come, perchè di lor memoria sia,
Sovr' a' sepolti le tombe terragne
Portan segnato quel ch'elli eran pria:
Onde lì molte volte si ripiagne
Per la puntura della rimembranza,
Che solo a' pii dà delle calcagne:
Sì vid' io lì, ma di miglior sembianza
Secondo l'artificio, figurato,
Quanto per via di fuor dal monte avanza.

XIII, 70.

..... A tutte un fil di ferro il ciglio fora,
8 E cuce sì, com' a sparvier selvaggio
Sì fa, però che queto non dimora.

XIV, 25.

..... Perchè nascose
Questi il vocabol di quella riviera,
9 Pur com' uom fa delle orribili cose?

XX, 19.

E per ventura udi': Dolce Maria:
Dinanzi a noi chiamar, così nel pianto,
10 Come fa donna che in partorir sia.

XX, 80.

Veggio vender sua figlia, e patteggiarne,
11 Come fanno i corsar dell'altre schiave.

XXI, 109.

12 Io pur sorrisi, come l' uom che ammicca.

XXII, 67.

- 13 Facesti come quei che va di notte,
Che porta il lume dietro, e sè non giova;
Ma dopo sè fa le persone dotte.

XXIII, 16.

- 14 Sì come i peregrin pensosi fanno,
Giugnendo per cammin gente non nota,
Che si volgono ad essa, e non ristanno;
Così dietro a noi, più tosto mota,
Venendo e trapassando, ci ammirava
D'anime turba tacita e devota.

XXIV, 84.

- 15 Ma, come fa chi guarda, e poi fa prezza
Più d'un che d'altro, fe'io a quel da Lucca.

XXIV, 106.

- Vidi gente..... alzar le mani,
E gridar non so che verso le fronde,
16 Quasi bramosi fantolini e vani,
Che pregano, e il pregato non risponde;
Ma, per far esser ben lor voglia acuta,
Tien alto lor disio, e nol nasconde.

XXIV, 143.

- Io mi volsi 'ndietro a' miei dottori,
17 Com' uom che va secondo ch' egli ascolta.

XXV, 37.

- Sangue perfetto, che mai non si beve
Dall' assetate vene, e si rimane,
18 Quasi alimento che di mensa leve....

XXVII, 82.

- 19 E quale il mandrian, che fuori alberga,
Lungo il peculio suo queto pernotta,
Guardando perchè fiera non lo sperga....

XXVIII, 52.

- 20 Come si volge, con le piante strette
A terra ed intra sè, donna che balli,
E piede innanzi piede appena mette;
Volsesi in su' vermigli ed in su' gialli
Fioretti verso me.....

XXIX, 59.

- Si movieno incontro a noi sì tardi,
 21 Che fòran vinte da novelle spose.

XXIX, 73.

- E vidi le fiammelle andare avanti,
 Lasciando dietro a sè l'aer dipinto,
 22 E di tratti pennelli avean semblante.

XXXIII, 76.

- Voglio anche, se non scritto, almen dipinto,
 Che 'l te ne porti dentro a te, per quello
 23 Che si reca il bordon di palma cinto.

4. Dalla natura umana.

a) *Dal corpo.*

II, 35.

- Trattando l'aere con l'eterne penne,
 1 Che non si mutan come mortal pelo.

II, 130.

- Vid' io quella masnada fresca
 Lasciare il canto e fuggir vèr la costa,
 2 Com' uom che va, nè sa dove riesca.

III, 71.

- Stetter fermi e stretti,
 3 Come a guardar, chi va dubbiando, stassi.

V, 20.

- Alquanto del color consperso,
 4 Che fa l'uom di perdon talvolta degno.

VI, 149.

- Vedrai te somigliante a quella inferma,
 Che non può trovar posa in sulle piume,
 5 Ma con dar volta suo dolore scherma.

IX, 41.

- Diventai smorto,
 6 Come fa l'uom che spaventato agghiaccia.

IX, 101.

- Pòrfido mi pareva sì fiammeggiante,
 7 Come sangue che fuor di vena spiccia.

X, 22.

- Dalla sua sponda, ove confina il vano,
Al piè dell'alta ripa, che pur sale,
8 Misurrebbe in tre volte un corpo umano.

XI, 106.

- Ch'è più corto
9 Spazio all'eterno, che un muover di ciglia:
Al cerchio, che più tardi in cielo è torto.

XII, 127.

- 10 Allor fec'io come color, che vanno
Con cosa in capo non da lor saputa,
Se non che i cenni altrui sospicar fanno;
Perchè la mano ad accertar s' aiuta,
E cerca e trova, e quell'ufficio adempie,
Che non si può fornir per la veduta.

XIII, 59.

- E l'un sofferia l'altro con la spalla,
E tutti dalla ripa eran sofferti.
11 Così li ciechi, a cui la roba falla,
Stanno a' perdoni a chieder lor bisogna,
E l'uno il capo sopra l'altro avvalla,
Perchè in altrui pietà tosto si pogna,
Non pur per lo sonar delle parole,
Ma per la vista, che non meno agogna.

XIII, 67.

- 12 E come agli orbi non approda il Sole,
Così all'ombre quivi, ond'io parlo ora,
Luce del ciel di sé largir non vuole.

XIII, 102.

- 13 Lo mento, a guisa d'orbo, in su levava.

XV, 118.

- Mi potea vedere
14 Far sì com'uom che dal sonno si slega.

XV, 122.

- 15 Velando gli occhi, e con le gambe avvolte
A guisa di cui vino o sonno piega.

XVI, 10.

- 16 Sì come cieco va dietro a sua guida

Per non smarrirsi, e per non dar di cozzo
In cosa che il molesti o forse ancida;
M' andava io per l' aere amaro e sozzo.

XVII, 40.

- 17 Come si frange il sonno, ove di butto
Nuova luce percuote il viso chiuso,
Che fratto guizza pria che muoia tutto;
Così l' imaginar mio cadde giuso.

XIX, 40.

- Portava la mia fronte
18 Come colui che l' ha di pensier carica,
Che fa di sè un mezzo arco di ponte.

XX, 128.

- Onde mi prese un gelo,
19 Qual prender suol colui che a morte vada.

XXIV, 70.

- 20 E come l' uom, che di trottare è lasso,
Lascia andar li compagni, e sì passeggia
Fin che si sfoghi l' affollar del casso;
Sì lasciò trapassar la santa greggia
Forese.....

XXV, 4.

- 21 Come fa l' uom che non s' affigge,
Ma vassi alla via sua, checchè gli appaia,
Se di bisogno stimolo il trafigge;
Così entrammo noi per la callaia.

XXVI, 20.

- N' hanno maggior sete,
22 Che d' acqua fredda Indo o Etiopo.

XXVII, 14.

- Perch' io divenni tal, quando lo 'ntesi,
23 Qual è colui, che nella fossa è messo.

XXVIII, 37.

- 24 E là m' apparve, sì com' egli appare
Subitamente cosa, che disvia
Per maraviglia tutt' altro pensare.....

XXVIII, 56.

- Non altrimenti
25 Che vergine, che gli occhi onesti avvalli.
XXXII, 127.
26 E, qual esce di cuor che si rammarca,
Tal voce uscì del cielo.....
XXXII, 139.
..... E funne ricoperta
E l' una e l' altra ruota e il temo, in tanto,
27 Che più tiene un sospir la bocca aperta.

b) *Dall' animo.*

I, 118.

- Noi andavam per lo solingo piano,
1 Com' uom che torna alla smarrita strada,
Che infino ad essa gli par ire invano.

II, 10.

- Noi eravam lunghezzo 'l mare ancora,
2 Come gente che pensa suo cammino,
Che va col cuore e col corpo dimora.

II, 53.

- Rimirando intorno,
3 Come colui, che nuove cose assaggia.

VII, 10.

- Qual è colui che cosa innanzi a sè
4 Subita vede, ond' ei si meraviglia,
Che crede e no, dicendo: Ell' è, non è;
Tal parve quegli.....

VIII, 35.

- L' occhio si smarria,
5 Come virtù ch' a troppo si confonda.

VIII, 62.

- Sordello ed egli indietro si raccolse,
6 Come gente di subito smarrita.

IX, 64.

- A guisa d' uom, che in dubbio si raccerta,
7 E che muta in conforto sua paura,

Poi che la verità gli è scoperta,
Mi cambia' io.....

X, 86.

..... Ed ella: Signor mio,
8 Come persona in cui dolor s' affretta.

XI, 26.

..... Orando, andavan sotto il pondo,
9 Simile a quel che talvolta si sogna.

XIV, 67.

10 Come all' annunzio de' futuri danni
Si turba il viso di colui che ascolta,
Da qual che parte il periglio l' assanni;
Così vid' io l' altr' anima, che volta
Stava ad udir, turbarsi e farsi trista,
Poi ch' ebbe la parola a sé raccolta.

XV, 1.

Quanto tra l' ultimar dell' ora terza
E il principio del dì par della spera,
11 Che sempre, a guisa di fanciullo, scherza;
Tanto pareva già, invèr la sera,
Essere al Sol del suo corso rimasto.....

XVI, 85.

Esce di mano a lui, che la vagheggia
12 Prima che sia, a guisa di fanciulla,
Che iangendo e ridendo pargoleggia,
L' anima semplicetta, che sa nulla.....

XVIII, 87.

18 Stava com' uom, che sonnolento vana.

XXV, 14.

..... Venendo infino all' atto,
14 Che fa colui ch' a dicer s' argomenta.

XXIX, 1.

15 Cantando come donna innamorata.

XXX, 48.

Volsimi alla sinistra col rispetto,
16 Col quale il fantolin corre alla mamma,
Quando ha paura, o quando egli è afflitto.

XXX, 79.

- 17 Così la madre al figlio par superba,
Com' ella parve a me; perchè d' amaro
Sentì 'l sapor della pietade acerba.

XXXI, 64.

- 18 Quale i fanciulli, vergognando muti,
Con gli occhi a terra, stannosi ascoltando,
E sè riconoscendo, e ripentuti;
Tal mi stava io.

XXXIII, 25.

- 19 Come a color, che troppo reverenti
Dinanzi a' suoi maggior parlando sono,
Che non traggon la voce viva a' denti,
Avvenne a me, che senza intero suono
Incominciai.....

XXXIII, 33.

- 20 Sì che non parli più com' uom che sogna.

XXXIII, 119.

- E qui rispose,
21 Come fa chi dà colpa si dislega.

XXXIII, 130.

- 22 Com' anima gentil, che non fa scusa,
Ma fa sua voglia della voglia altrui,
Tosto ch' ell' è per segno fuor dischiusa;
Così, poi che da essa preso fui,
La bella Donna mossesi.....

5. Dalla storia, dalle favole,
dalle tradizioni popolari e dalle credenze.

VI, 139.

Atene e Lacedemona, che fenno
L' antiche leggi e furon sì civili,
Fecero al viver bene un picciol cenno
Verso di te, che fai tanto sottili
Provvedimenti.....

VIII, 97.

Da quella parte, onde non ha riparo

- 2 La picciola valletta, era una biscia,
Forse qual diede ad Eva il cibo amaro.
IX, 33.
- 3 Convenne che il sonno si rompesse.
Non altramente Achille si riscosse,
Gli occhi svegliati rivolgendo in giro,
E non sapendo là dove si fosse,
Quando la madre da Chirone a Schiro
Trafugò lui, dormendo in le sue braccia,
Là onde poi li Greci il dipartiro;
Che mi scoss' io.....

IX, 133.

- E quando fur ne' cardini distorti
Gli spigoli di quella regge sacra,
Che di metallo son sonanti e forti,
Non ruggiò sì, nè si mostrò sì acra
- 4 Tarpeia, come tolto le fu il buono
Metello, perchè poi rimase macra.

XIII, 121.

- I' volsi in su l'ardita faccia,
Gridando a Dio: Omai più non ti temo;
5 Come fe' il merlo per poca bonaccia.

XVIII, 91.

- 6 E quale Ismeno già vide ed Asopo,
Lungo di sè di notte furia e calca,
Pur che i Teban di Bacco avesser uopo;
Tale per quel giron suo passo falca.....

XX, 130.

- 7 Certo non si scotea sì forte Delo,
Pria che Latona in lei facesse il nido,
A partorir li due occhi del cielo.

XX, 136.

Gloria in excelsis, tutti, *Deo*,
Dicean.....

- Noi ci restammo immobili e sospesi,
8 Come i pastor che prima udir quel canto.

XXIII, 22.

Negli occhi era ciascuna oscura e cava,

Pallida nella faccia, e tanto scema,
Che dall' ossa la pelle s' informava.

- 9 Non credo che così a buccia estrema
Erisiton si fosse fatto secco,
Per digiunar, quando più n' ebbe tema.

XXV, 22.

- 10 Se t' ammentassi come Meleagro
Si consumò al consumar d' un tizzo,
Non fòra, disse, questo a te sì agro.

XXVI, 94.

- 11 Quali nella tristizia di Licurgo
Si fèr due figli a riveder la madre,
Tal mi fec' io

XXVII, 37.

- 12 Come al nome di Tisbe aperse il ciglio
Piramo in su la morte, e riguardolla,
Allor che il gelso diventò vermiglio;
Così, la mia durezza fatta solla,
Mi volsi al savio Duca.....

XXVIII, 63.

- Di levar gli occhi suoi mi fece dono.
13 Non credo che splendesse tanto lume
Sotto le ciglia a Venere, trafitta
Dal figlio, fuor di tutto suo costume.

XXVIII, 70.

- Tre passi ci faceva 'l fiume lontani;
14 Ma Ellesponto, là 've passò Serse,
Ancora freno a tutti orgogli umani,
Più odio da Leandro non sofferse,
Per mareggiare intra Sesto ed Abido,
Che quel da me.....

XXIX, 4.

- 15 E come ninfe, che si givan sole
Per le selvatiche ombre, distando
Qual di fuggir, qual di veder lo Sole,
Allor si mosse contra 'l fiume.....

XXIX, 95.

- 16 Le penne piene d'occhi; e gli occhi d'Argo,
Se fosser vivi, sarebber cotali.

XXIX, 107.

Un carro, in su due rote, trionfale,
Che al collo d' un grifon tirato venne.

.....

- 17 Non che Roma di carro così bello
Rallegrasse Affricano, ovvero Augusto;
18 Ma quel del Sol saria pover con ello;
Quel del Sol, che sviando fu combusto,
Per l'orazion della Terra devota,
Quando fu Giove arcanamente giusto.

XXX, 13.

- 19 Quali i beati al novissimo bando
Surgeran presti, ognun di sua caverna,
La rivestita carne alleluando;

Cotali, in su la divina basterna,
Si levàr cento, *ad vocem tanti senis*,
Ministri e messaggier di vita eterna.

XXXII, 64.

- 20 S' io potessi ritrar come assonnàro
Gli occhi spietati, udendo di Siringa;
Gli occhi, a cui più vegghiar costò sì caro....

XXXII, 73.

- 21 Quale a veder dei fioretti del melo,
Che del suo pomo gli angeli fa ghiotti,
E perpetüe nozze fa nel cielo,

Pietro e Giovanni e Iacopo condotti
E vinti ritornàro alla parola,
Dalla qual furon maggior sonni rotti,
E videro scemata loro scuola,

- Così di Moïse come d'Elia,
Ed al maestro suo cangiata stola;
Tal torna' io; e vidi quella Pia
Sovra me starsi, che conducitrice
Fu de' miei passi lungo il fiume pria.

PARADISO.

I.

SIMILITUDINI TRATTE DALLE COSE INANIMATE.

I, 49.

- 1 E sì come secondo raggio suole
 Uscir del primo e risalire in suso,
 Pur come peregrin che tornar vuole;
 Così dell'atto suo, per gli occhi infuso
 Nell' imagine mia, il mio si fece....

I, 79.

- 2 Parvemi tanto allor del cielo acceso
 Dalla fiamma del Sol, che pioggia o fiume
 Lago non fece mai tanto disteso.

I, 92.

- 3 Ma folgore, fuggendo il proprio sito,
 Non corse come tu che ad essor'riedi.

I, 130.

- Da questo corso si diparte
 Talor la creatura, c' ha potere
 Di piegar, così pinta, in altra parte,
 4 (E sì come veder si può cadere
 Fuoco di nube), se l' impeto primo
 A terra è torto da falso piacere.

- Non dei più ammirar, se bene stimo,
 5 Lo tuo salir, se non come d' un rivo,
 Che d' alto monte scende giuso ad imo.

- Meraviglia sarebbe in te, se, privo
 D' impedimento, giù ti fossi assiso,
 6 Com' a terra quieto il fuoco vivo.

II, 21.

- 7 Veloci quasi come il ciel vedete.

II, 32.

- Lucida, spesso, solida e polita,
 8 Quasi adamante che lo Sol ferisse.

II, 35.

- 9 Ne ricepette, com' acqua ricepe
Raggio di luce, permanendo unita.

II, 106.

- 10 Or, come ai colpi degli caldi rai,
Della neve riman nudo il soggetto
E dal colore e dal freddo primai;
Così rimaso te nello intelletto
Voglio informar di luce sì vivace,
Che ti tremolerà nel suo aspetto.

III, 10.

- 11 Quali per vetri trasparenti e tersi,
O ver per acque nitide e tranquille,
Non sì profonde che i fondi sien persi,
Tornan de' nostri visi le postille
12 Debili sì, che perla in bianca fronte
Non vien men tosto alle nostre pupille;
Tali vid' io più facce a parlar pronte.

III, 122.

- Cantando vario,
13 Come per acqua cupa cosa grave.

IV, 77.

- 14 Ma fa come natura face in foco,
Se mille volte violenza il torza.

IV, 130.

- 15 Nasce per quello, a guisa di rampollo,
Appiè del vero il dubbio.....

V, 74.

- 16 Non siate come penna ad ogni vento.

V, 133.

- 17 Sì come il Sol, che si celsa egli stessi
Per troppa luce, quando il caldo ha rose
Le temperanze de' vapori spessi;
Per più letizia sì mi si nascose
Dentro al suo raggio la figura santa.

VII, 8.

- 18 E, quasi velocissima faville,
Mi si velar di subita distanza.

VIII, 16.

- 19 E come in fiamma favilla si vede.

VIII, 22.

- 20 Di fredda nube non disceser venti,
O visibili o no, tanto festini,
Che non paressero impediti e lenti
A chi avesse quei lumi divini
Veduto a noi venir.....

IX, 68.

- 21 Preclara cosa mi si fece in vista,
Qual fin balascio, in che lo Sol percota.

IX, 113.

- 22 Così scintilla,
Come raggio di Sole in acqua mera.

X, 64.

- Io vidi più fulgor vivi e vincenti
Far di noi centro e di sè far corona,
Più dolci in voce che in vista lucenti.
23 Così cinger la figlia di Latona
Vedem tal volta, quanto l' aere è pregno
Sì, che ritenga il fil che fa la zona.

X, 77.

- Si fur girati intorno a noi tre volte,
24 Come stelle vicine ai fermi poli.

X, 89.

- In libertà non fòra,
25 Se non com' acqua, che al mar non si cala.

XII, 10.

- 26 Come si volgon per tenera nube
Du' archi paralleli e concolori,
Quando Giunone a sua ancella iube,
Nascendo di quel d'entro quel di fuori,
27 A guisa del parlar di quella vaga,
28 Che amor consunse, come Sol vapori;
E fanno qui la gente esser presaga,
Per lo patto, che Dio con Noè pose,
Del mondo che giammai più non s' allaga:

Così di quelle sempiterno rose
Volgeansi circa noi le due ghirlande,
E sì l'estrema all'intima rispose.

XII, 98.

..... Si mosse,

29 Quasi torrente ch'alta vena preme.

XIII, 1.

Immagini, chi bene intender cupe
Quel ch'io or vidi (e ritegna l' image,

30 Mentre ch'io dico, come ferma rupe),

31 Quindici stelle, che in diverse plage

Lo cielo avvivan di tanto sereno,

Che soverchia dell'aere ogni compage:

32 Immagini quel carro, a cui lo seno

Basta del nostro cielo e notte e giorno,

Si ch'al volger del temo non vien meno:

33 Immagini la bocca di quel corno,

Che si comincia in punta dello stelo,

A cui la prima ruota va d'intorno,

Aver fatto di sè due segni in cielo,

.....

.....

E l'un nell'altro aver li raggi suoi,

Ed ambedue girarsi per maniera,

Che l'uno andasse al prima e l'altro al poi;

Ed avrà quasi l'ombra della vera

Costellazione e della doppia danza,

Che circolava il punto dov'io era.

XIV, 1.

34 Dal centro al cerchio, e sì dal cerchio al

Muovesi l'acqua in un ritondo vaso, [centro

Secondo ch'è percossa fuori o dentro.

Nella mia mente fe' subito caso

Questo ch'io dico, sì come si tacque

La gloriosa vita di Tommaso....

XIV, 52.

35 Ma sì come carbon, che fiamma rende,

E per vivo candor quella soverchia
 Sì, che la sua parvenza si difende;
 Così questo fulgor, che già ne cerchia,
 Fia vinto in apparenza dalla carne,
 Che tuttodi la terra ricoperchia.

XIV, 67.

Ed ecco intorno, di chiarezza pari,
 Nascere un lustro sopra quel che v' ora,
 86 A guisa d'orizzonte che rischiari.

87 E sì come al salir di prima sera
 Comincian per lo ciel nuove parvenze,
 Sì che la vista pare e non par vera;
 Parvemi li novelle sussistenze
 Cominciare a vedere.....

XIV, 97.

88 Come, distinta da minori e maggi
 Lumi, biancheggia tra i poli del mondo
 Galassia sì, che fa dubbiar ben saggi;
 Sì costellati facean nel profondo
 Marte quei raggi il venerabil segno,
 Che fan giunturo di quadranti in tondo.

XIV, 109.

Di corno in corno, e tra la cima e 'l basso,
 Si movean lumi, scintillando forte
 Nel congiungersi insieme e nel trapasso.

89 Così si veggion qui, diritte e torte,
 Veloci e tarde, rinnovando vista,
 Le minuzie de' corpi, lunghe e corte,
 Muoversi per lo raggio, onde si lista
 Talvolta l'ombra, che por sua difesa
 La gente con ingegno ed arte acquista.

XV, 18.

40 Quale per li seren tranquilli e puri
 Discorre ad ora ad or subito fuoco,
 Movendo gli occhi che stavan sicuri,
 E pare stella che tramuti loco,
 Se non che dalla parte, onde s'acconde,
 Nulla sen perde, ed esso dura poco;

Tale, dal corno, che in destro si stende,
Al piè di quella croce corse un astro...

XVI, 28.

- 41 Come s' avviva, allo spirar de' venti,
Carbone in fiamma; così vidi quella
Luce risplendere a' miei blandimenti.

XVI, 82.

- 42 E come il volger del ciel della Luna
Cuopre ed iscuopre i liti senza posa;
Così fa di Fiorenza la fortuna.

XVII, 122.

- Si fe' prima corrusca,
43 Quale a raggio di Sole specchio d' oro.

XVII, 133.

- 44 Questo tuo grido farà come 'l vento,
Che le più alte cime più percuote;
E ciò non fia d' onor poco argomento.

XVIII, 34.

- Mira ne' corni della croce;
E quel, ch' io numerò, li farà l'atto,
45 Che fa in nube il suo fuoco veloce.

XVIII, 100.

- Poi, come nel percuotor dei ciocchi arsi,
46 Surgono innumerabili faville,
Onde gli stolti sogliono agurarsi,
Risurger parver quindi più di mille
Luci.....

XIX, 4.

- 47 Parea ciascuna rubinetto, in cui
Raggio di Sole ardesse sì acceso,
Che ne' miei occhi rifrangesse lui.

XIX, 19.

- 48 Così un sol calor di molte brage
Si fa sentir, come di molti amori
Usciva solo un suon di quella image.

XX, 1.

- 49 Quando colui, che tutto il mondo alluma,

Dell'emisperio nostro si discende,
 Che 'l giorno d'ogni parte si consuma,
 Lo ciel, che sol di lui prima s'accende,
 Subitamente si rifà parvente
 Per molte luci, in che una risplende.

E quest'atto del ciel mi venne a mente,
 Come il segno del mondo e de'suoi duci
 Nel benedetto rostro fu tacente.

XX, 19.

- 50 Udir mi parve un mormorar di fiume,
 Che scende chiaro giù di pietra in pietra,
 Mostrando l'ubertà del suo cacume.

XXI, 7.

... La bellezza mia, che per le scale
 Dell'eterno palazzo più s'accende,
 Com'hai veduto, quanto più si sale,

- 51 Se non si temperasse, tanto splende,
 Che 'l tuo mortal potere al suo fulgore
 Sarebbe fronda, che tuono scoscende.

XXI, 31.

- 52 Vidi anco per li gradi scender giuso
 Tanti splendor, ch' i' pensai ch' ogni lume,
 Che par nel ciel, quindi fosse diffuso.

XXII, 55.

- 53 Così ha dilatata mia fidanza,
 Come il Sol fa la rosa, quando aperta
 Tanto divien quant' ella ha di possanza.

XXII, 99.

- 54 Poi, come turbo, in su tutto s'accolse.

XXIII, 25.

- 55 Quale ne' plenilunii sereni
 Trivia ride tra le ninfe eterne,
 Che dipingono il ciel per tutti i seni,
 Vid' io, sopra migliaia di lucerne,
 Un Sol, che tutte quante l'accendea,

- 56 Come fa 'l nostro le viste superne.

XXIII, 40.

- 57 Come fuoco di nube si disserra,

Per dilatarsi sì che non vi cape,
 E fuor di sua natura in giù s'atterra;
 Così la mente mia, tra quelle dape
 Fatta più grande, di sè stessa uscìo....

XXIII, 79.

- 58 Come a raggio di Sol, che puro mei
 Per fratta nube, già prato di fiori
 Vider, coperti d'ombra, gli occhi miei;
 Vid'io così più turbe di splendori
 Folgorati di su da raggi ardenti,
 Senza veder principio di fulgori.

XXIV, 10.

- E quelle anime liete
 Si féro spere sopra fissi poli,
 59 Fiammando forte a guisa di comete.

XXIV, 145.

- Quest'è la favilla,
 Che si dilata in fiamma poi vivace,
 60 E, come stella in cielo, in me scintilla.

XXV, 79.

- Dentro al vivo seno
 Di quello incendio tremolava un lampo
 61 Subito e spesso, a guisa di baleno.

XXV, 100.

- Poscia tra esse un lume si schiari,
 62 Sì che, se il Cancro avesse un tal cristallo,
 Il verno avrebbe un mese d'un sol dì.

XXVI, 85.

- 63 Come la fronda, che flette la cima
 Nel transito del vento, e poi si leva
 Per la propria virtù che la sublima;
 Fec'io in tanto, in quanto ella diceva,
 Stupendo; e poi mi rifece sicuro
 Un desio di parlare, ond'io ardeva.

XXVI, 137.

- 64 Chè l'uso de' mortali è come fronda
 In ramo, che sen va, ed altra viene.

XXVII, 13.

- E tal nella sembianza sua divenne,
65 Qual diverrebbe Giove, s'egli e Marte
Fossero augelli, e cambiassersi penne.

XXVII, 28.

- 66 Di quel color, che, per lo Sole avverso,
Nube dipinge da sera e da mane,
Vid' io allora tutto il ciel cosperso.

XXVII, 67.

- 67 Sì come di vapor gelati fiocca
In giuso l' aer nostro, quando il corno
Della capra del ciel col Sol si tocca;
In su vid' io così l'etere adorno
Farsi, e fioccar di vapor trionfanti....

XXVIII, 19.

- 68 E quale stella par quinci più poca,
Parrebbe Luna, locata con esso,
Come stella con stella si collòca.
69 Forse cotanto, quanto pare appresso
Alon cinger la luce che il dipigne,
Quando il vapor, che il porta, più è spesso,
Distante intorno al punto un cerchio d'igne
Si girava sì ratto, ch' avria vinto
70 Quel moto, che più tosto il mondo cigne.

XXVIII, 79.

- 71 Come rimane splendido e sereno
L' emisperio dell' aer, quando soffia
Borea da quella guancia, ond' è più leno;
Per ch' si purga e risolve la roffia,
Che pria turbava, sì che il ciel ne ride
Con le bellezze d' ogni sua paroffia:
Così fec' io, poi che mi provvede
La Donna mia del suo risponder chiaro,
72 E, come stella in cielo, il ver si vide.

XXIX, 1.

- 73 Quando ambodue li figli di Latona,
Coperti del Montone e della Libra,
Fanno dell' orizzonte insieme zona,

Quant'è dal punto che il zenit inlibra,
 Infm che l'uno e l'altro da quel cinto,
 Cambiando l'emisperio, si dilibra;
 Tanto, col volto di riso dipinto,
 Si tacque Beatrice.....

XXIX, 25.

- 74 E come in vetro, in ambra od in cristallo
 Raggio risplende sì, che dal venire
 All'esser tutto non è intervallo;
 Così il triforme effetto dal suo Sire
 Nell'esser suo raggio insieme tutto....

XXX, 1.

Forse semila miglia di lontano
 Ci ferve l'ora sesta, e questo mondo
 China già l'ombra, quasi al letto piano,

Quando il mezzo del cielo, a noi profondo,
 Comincia a farsi tal, che alcuna stella
 Perde il parere infino a questo fondo;

- E come vien la chiarissima ancella
 75 Del Sol più oltre, così il ciel si chiude
 Di vista in vista infino alla più bella;

Non altrimenti il trionfo, che lude
 Sempre dintorno al punto che mi vinse,
 Parendo inchiuso da quel ch'egli inchiuide,

A poco a poco al mio veder si estinse.

XXX, 25.

- 76 Come Sole il viso che più trema,
 Così lo rimembrar del dolce riso
 La mente mia da sè medesima scerna.

XXX, 109.

- 77 E come clivo in acqua di suo imo
 Si specchia, quasi per vedersi adorno,
 Quant'è nel verde e ne' fioretti opimo;
 Sì, soprastando al lume intorno intorno,
 Vidi specchiarsi in più di mille soglie
 Quanto di noi lassù fatto ha ritorno.

XXXI, 1.

- 78 In forma dunque di candida rosa

Mi si mostrava la milizia santa,
Che nel suo sangue Cristo fece sposa.

XXXI, 13.

- 79 Le facce tutte avean di fiamma viva,
E l'ale d'oro, e l'altro tanto bianco,
Che nulla neve a quel termine arriva.

XXXI, 118.

- 80 E come da mattina
La parte oriental dell'orizzonte
Soverchia quella dove il Sol declina;

- 81 Così, quasi di valle andando a monte
Con gli occhi, vidi parte nello estremo
Vincer di lume tutta l'altra fronte.

XXXII, 103.

- Qual è quell'Angel, che con tanto gioco
Guarda negli occhi la nostra Regina,
82 Innamorato sì, che par di foco?

XXXII, 107.

- Colui, ch'abbelliva di Maria,
83 Come del Sol la stella mattutina.

XXXIII, 61.

- Quasi tutta cessa
Mia visione, ed ancor mi distilla
Nel cor lo dolce, che nacque da essa.

- 84 Così la neve al Sol si disigilla....

XXXIII, 115.

- Nella profonda e chiara sussistenza
Dell'alto lume parvemi tre giri
Di tre colori e d'una contenenza;

- 85 E l'un dall'altro, come Iri da Iri,
86 Parea riflesso, e il terzo parea fuoco,
Che quinci e quindi egualmente si spiri.

XXXIII, 127.

- Quella circolazion, che si concetta
87 Pareva in te, come lume riflesso,
Dagli occhi miei alquanto circonspecta....

II.

SIMILITUDINI TRATTE DAI BRUTI.

I, 46.

.... Beatrice in sul sinistro fianco
Vidi rivolta, e riguardar nel Sole:
1 Aquila sì non gli s'affisse unquanco.

IV, 4.

2 Si si starebbe un agno intra due brame
Di fieri lupi, egualmente temendo;
3 Si si starebbe un cane intra due dame.

IV, 127.

4 Posasi in esso (*nel vero*), come fiera in lustra,
Tosto che giunto l'ha: e giugner puollo;
Se no, ciascun dislo sarebbe *frustra*.

V, 82.

5 Non fate come agnel, che lascia il latte
Della sua madre, e semplice e lascivo
Seco medesimo a suo piacer combatte.

V, 100.

6 Come in peschiera, ch'è tranquilla e pura,
Traggono i pesci a ciò che vien di fuori,
Per modo che lo stimin lor pastura;
Sì vid'io ben più di mille splendori
Trarsi vèr noi.....

VIII, 52.

La mia letizia mi ti tien celato,
Che mi raggia dintorno, e mi nasconde,
7 Quasi animal di sua seta fasciato.

XVI, 115.

L'oltracotata schiatta, che s'indraca
Retro a chi fugge, ed a chi mostra il dente,
8 Ovver la borsa, com' agnel si placa....

XVIII, 73.

9 E come augelli surti di riviera,
Quasi congratulando a lor pasture,
Fanno di sè or tonda or lunga schiera;

Si dentro ai lumi sante creature
Volitando cantavano, e faciensi
Or D, or I, or L, in sue figure.

XIX, 34.

- 10 Quale il falcon, che, uscendo del cappello,
Muove la testa e con l'ali s'applaude,
Voglia mostrando e facendosi bello;
Vid'io farsi quel segno (*l'aquila*)...

XIX, 91.

- 11 Qualc sovr'esso il nido si rigira,
Poi che ha pasciuto la cicogna i figli,
E come quei, ch'è pasto, la rimira;
Cotal si fece, e si levai li cigli,
La benedetta imagine.....

XX, 73.

- 12 Qual lodoletta, che in aere si spazia
Prima cantando, e poi tace, contenta
Dell' ultima dolcezza che la sazia;
Tal mi sembrò l' imago della impronta
Dell' eterno piacere.....

XXI, 34.

- 13 E come, per lo natural costume,
Le pole insieme, al cominciar del giorno,
Si muovono a scaldar le fredde piume;
Poi altre vanno via senza ritorno,
Altre rivolgon sè, onde son mosse,
Ed altre roteando fan soggiorno;
Tal modo parve a me che quivi fosse
In quello sfavillar, che insieme venne,
Sì come in certo grado si percosse....

XXIII, 1.

- 14 Come l' augello, intra l' amate fronde,
Posato al nido de' suoi dolci nati
La notte, che le cose ci nasconde,
Che, per veder gli aspetti desiati,
E per trovar lo cibo, onde gli pasca,
In che i gravi labór gli sono grati,

Previene il tempo in su l'aperta frasca,
E con ardente affetto il Sole aspetta,
Fiso guardando, pur che l'alba nasca;
Così la Donna mia si stava eretta
Ed attenta.....

XXV, 19.

- 15 Sì come quando il colombo si pone
 Presso al compagno, e l'uno all'altro pande,
 Girando e mormorando, l'affezione;
 Così vid'io l'un dall'altro grande
 Principe glorioso essere accolto....

XXVI, 97.

- 16 Talvolta un animal coverto broglia
 Sì, che l'affetto convien che si paia
 Per lo seguir che face a lui l'invoglia;
 E similmente l'anima primaia
 Mi facea trasparer per la coverta
 Quant'ella a compiacermi venia gaia.

XXIX, 125.

- 17 Ed altri assai, che son peggio che porci.

XXXI, 1.

In forma dunque di candida rosa
Mi si mostrava la milizia santa,
Che nel suo sangue Cristo fece sposa;
Ma l'altra, che volando vede e canta
La gloria di Colui che la innamora,
E la bontà, che la fece cotanta,

- 18 Sì come schiera d'api, che s'infiora
 Una fiata, ed altra si ritorna
 Là dove suo lavoro s'insapora,
 Nel gran fior discendeva, che s'adorna
 Di tante foglie, e quindi risaliva
 Là dove il suo amor sempre soggiorna.

III.

SIMILITUDINI TRATTE DALL' UMANA NATURA
E DALLE SUE MANIFESTAZIONI.

1. Dalle arti.

a) *Dall' arte musicale.*

VI, 34.

- 1 Diverse voci fanno dolci note:
Così diversi scanni in nostra vita
Rendon dolce armonia tra queste ruote.

VIII, 17.

- 2 E come in voce voce si discerne,
Quand' una è ferma e l' altra va e riede;
Vid' io in essa luce altre lucerne
Muoversi in giro.....

XIV, 118.

- 3-4 E come giga od arpa, in tempra tesa
Di molte corde, fa dolce tintinno
A tal, da cui la nota non è intesa;
Così da' lumi, che lì m' apparinno,
S' accogliea per la croce una melòde,
Che mi rapiva senza intender l' inno.

XVII, 43.

- 5 Da indi, sì come viene ad orecchia
Dolce armonia da organo, mi viene
A vista il tempo, che ti s' apparecchia.

XX, 22.

- 6 E come suono al collo della cetra
7 Prende sua forma, e sì come al pertugio
Della zampogna vento che penetra;
Così, rimosso d' aspettare indugio,
Quel mormorar dell' aquila salissi
Su per lo collo, come fosse bugio.

XX, 142.

- 8 E come a buon cantor buon citarista

Fa seguitar lo guizzo della corda,
In che più di piacer lo canto acquista;
Sì, mentre che parlò, mi si ricorda
Ch'io vidi le due luci benedette.....

.....
Con le parole muover le fiammette.

XXIII, 97.

- 9 Qualunque melodía più dolce suona
Quaggiù, e più a sè l'anima tira,
Parrebbe nube, che squarciata tuona,
Comparata al sonar di quella lira....

XXVIII, 8.

- E vede ch'el s'accorda
10 Con esso, come nota con suo metro.

b) *Dalla Meccanica.*

II, 88.

- 1 L'altrui raggio si rifonde
Così, come color torna per vetro,
Lo qual dietro a sè piombo nasconde.

X, 139.

- 2 Indi, come orologio, che ne chiami
Nell'ora che la sposa di Dio surge
A mattinar lo sposo, perchè l'ami,
Che l'una parte l'altra tira ed urge,
Tin tin sonando con sì dolce nota,
Che il ben disposto spirto d'amor turge;
Così vid'io la gloriosa rota
Muoversi.....

XII, 28.

- Dal cor dell'una delle luci nuove
3 Si mosse voce, che l'ago alla stella
Parer mi fece in volgermi al suo dove.

XX, 79.

- 4 Ed avvegna che io fossi al dubbiar mio
Lì quasi vetro allo color, che il veste....

XXIV, 13.

- 5 E come cerchi in tempra d' oriuli
 Si giran sì, che il primo, a chi pon mente,
 Quietò pare, e l' ultimo che voli;
 Così quelle carole, differente-
 mente danzando, della sua ricchezza
 Mi faceano stimar, veloci e lente.

XXXIII, 143.

- 6 Ma già volgeva il mio disiro e il *velle*,
 Sì come ruota, ch' egualmente è mossa,
 L' Amor, che muove il Sole e l' altre stelle.
-

XI, 15.

- 1 Fermossi, come a candellier candelò.

XV, 22.

- Nè si parti la gemma dal suo nastro,
 Ma per la lista radial trascorse,
 2 Che parve fuoco dietro ad alabastro.

c) *Dall' arte delle armi.*

II, 23.

- 1 E forse in tanto, in quanto un quadrel posa,
 E vola, e dalla noce si dischiava,
 Giunto mi vidi, ove mirabil cosa
 Mi torse il viso a sè.....

V, 91.

- 2 E sì come saetta, che nel segno
 Percuote pria che sia la corda queta;
 Così correremmo nel secondo regno.

VIII, 103.

- Quantunque quest' arco saetta,
 Disposto cade a provveduto fine,
 3 Sì come cocca in suo segno diretta.

XIII, 127.

- Quegli stolti,
 4 Che furon come spade alle scritture....

XVI, 71.

- E molte volte taglia
 5 Più e meglio una che le cinque spade.

XXIX, 22.

- Forma e materia, congiunte e purette,
 Usciro ad atto, che non avea fallo,
 6 Come d'arco tricolore tre saette.

d) *Dall' arte del fabbro.*

I, 58.

- 1 Io nol sofferesi (*il Sole*) molto, nè sì poco,
 Ch'io nol vedessi sfavillar d'intorno,
 Qual ferro, che bollente esce del fuoco.

II, 127.

- Lo moto e la virtù dei santi giri,
 2 Come dal fabbro l'arte del martello,
 Da' beati motor convien che spiri.

XXVIII, 89.

- 3 Non altrimenti ferro disfavilla,
 Che bolle, come i cerchi sfavillaro.

e) *Dall' arte marinaresca.*

XVII, 37.

La contingenza, che fuor del quaderno
 Della vostra materia non si stende,
 Tutta è dipinta nel cospetto eterno.

- Necessità però quindi non prende,
 1 Se non come dal viso, in che si specchia,
 Nave che per corrente giù discende.

XXV, 130.

- A questa voce l'inflammato giro
 Si quietò con esso il dolce mischio,
 Che si facea nel suon del trino spiro;
 2 Sì come, per cessar fatica o rischio,
 Gli remi, pria nell'acqua ripercossi,
 Tutti si posano al suonar d'un fischio.

f) *Dall' arte della pittura.*

XXVII, 91.

- 1 E se natura od arte fe' pasture
Da pigliare occhi per aver la mente,
In carne umana o nelle sue pitture,
Tutte adunate parrebber niente
Vèr lo piacer divin, che mi rifulse,
Quando mi volsi al suo viso ridente.

g) *Dall' arte drammatica.*

XXX, 22.

- 1 Da questo passo vinto mi concedo,
Più che giammai da punto di suo tèma
Suprato fosse comico o tragedo.

h) *Dall' oreficeria.*

XXX, 65.

- Si mettean nei fiori,
1 Quasi rubino, ch'oro circonscrive.

i) *Dall' agricoltura.*

VIII, 139.

- 1 Sempre natura, se fortuna trova
Discorde a sè, come ogni altra semente
Fuor di sua region, fa mala prova.

l) *Dall' arte del sartore.*

XXXII, 140.

- 1 Qui farem punto, come buon sartore
Che, com'egli ha del panno, fa la gonna.

m) *Dall' arte del mugnaio.*

XXI, 81.

- 1 Girando sè, come veloce mola.

2. Dalle scienze.

II, 43.

- Li si vedrà ciò che tenem per fede,
Non dimostrato; ma fia per sè noto,
1 A guisa del ver primo, che l'uom crede.

V, 59.

- Se la cosa dimessa in la sorpresa,
2 Come il quattro nel sei, non è raccolta.

VI, 20.

- Veggio ora chiaro, sì come tu vedi
3 Ch' ogni contradizione è falsa e vera.

XIII, 49.

- Ora apri gli occhi a quel ch' io ti rispondo,
E vedrai il tuo credere e 'l mio dire
4 Nel vero farsi, come centro in tondo.

XV, 55.

- Tu credi che a me tuo pensier mei
5 Da quel ch' è primo, così come raia
Dall' un, se si conosca, il cinque e 'l sei.

XVII, 13.

- 6 O cara pianta mia, che sì t' insusi,
Che, come veggón le terrene menti
Non capere in triangolo d'ae ottusi;
Così vedi le cose contingenti,
Anzi che sieno in sè, mirando il punto,
A cui tutti li tempi son presenti.

XXVII, 115.

- Non è suo moto (*del primo mobile*) per al-
[tro distinto;
Ma gli altri son misurati da questo,
7 Sì come diece da mezzo e da quinto.

XXVIII, 92.

- Che 'l numero loro,
8 Più che il doppiar degli scacchi, s' immilla.

XXIX, 49.

- 9 Nè giugneriesi, numerando, al venti

Si tosto, come degli angeli parte
Turbò 'l soggetto dei vostri elementi.

3. Dal costumi.

III, 91.

- 1 Ma sì com' egli avvien, se un cibo sazia,
E d' un altro rimane ancor la gola,
Che quel si chiede, e di quel si ringrazia;
Così fec' io con atto e con parola....

V, 17.

- 2 E sì, com' uom che suo parlar non spezza,
Continuò così 'l processo santo.

X, 79.

- 3 Donne mi parver, non da ballo sciolte,
Ma che s' arrestin tacite, ascoltando,
Fin che le nuove note hanno ricolte.

XIII, 130.

- 4 Non sien le genti ancor troppo sicure
A giudicar, sì come quei che stima
Le biade in campo pria che sien mature.

XVIII, 44.

- 5 Due ne segul lo mio attento sguardo,
Com' occhio segue suo falcon volando.

XXIII, 94.

- 6 Una facella,
Formata in cerchio a guisa di corona....

XXIV, 46.

- 7 Sì come il baccellier s' arma e non parla,
Fin che il maestro la question propone
Per aiutarla, non per terminarla;
Così m' armava io d' ogni ragione....

XXIV, 148.

- 8 Come il signor, ch' ascolta quel che i piace,
Da indi abbraccia il servo, gratulando
Per la novella, tosto ch' ei si tace;
Così, benedicendomi cantando,

Tre volte cinse me, sì com'io tacqui,
L'apostolico lume.....

XXV, 64.

- 9 Come discente, ch'a dottor seconda
Pronto e libente in quello ch'egli è sperto,
Perchè la sua bontà si disasconda;
Speme, diss'io, è un attender certo
Della gloria futura.....

XXIX, 103.

- 10 Non ha Fiorenza tanti Lapi e Bindi,
Quante si fatte favole per anno
Dal pergamo si gridan quinci e quindi.

XXX, 91.

- 11 Poi, come gente stata sotto larve,
Che pare altro che prima, se si sveste
La sembianza non sua, in che disparve;
Così mi si cambiò in maggior feste
Li fiori e le faville.....

XXXI, 103.

- 12 Qual è colui, che forse di Croazia
Viene a veder la Veronica nostra,
Che per l'antica fama non si sazia;
Ma dice nel pensier, fin che si mostra:
Signor mio GESÙ CRISTO, Dio verace,
Or fu sì fatta la sembianza vostra?
Tale era io mirando la vivace
Carità di colui, che in questo mondo,
Contemplando, gustò di quella pace.

XXXIII, 133.

- 13 Qual è il geometra, che tutto s'affige
Per misurar lo cerchio, e non ritrova,
Pensando, quel principio ond'egli indige;
Tale era io a quella vista nuova.

4. Dalla natura umana.

a) *Dal corpo.*

I, 49.

..... Secondo raggio suole

Uscir del primo e risalire in suso,

1 Pur come peregrin, che tornar vuole.

I, 101.

2 Gli occhi drizzò vèr me con quel sembiante,
Che madre fa sopra figliuol deliro.

II, 143.

3 La virtù mista per lo corpo luce,
Come letizia per pupilla viva.

VII, 13.

4 Ma quella riverenza, che s'indonna
Di tutto me, pur per BE e per ICE,
Mi richinava come l'uom che assonna.

IX, 70.

5 Per letiziar lassù fulgor s'acquista,
Sì come riso qui.....

XII, 25.

6 Insieme, a punto ed a voler, quetarsi,
Pur come gli occhi, ch'al piacer che i muove
Convien insieme chiudere e levarsi....

XIII, 73.

Se fosse appunto la cera dedutta,
E fosse il cielo in sua virtù suprema,
La luce del suggel parrebbe tutta;7 Ma la natura la dà sempre scema,
Similmente operando all'artista,
C'ha l'abito dell'arte e man che trema.

XIII, 112.

8 E questo ti sia sempre piombo a' piedi,
Per farti muover lento, com'uom lasso,
Ed al sì ed al no, che tu non vedi.

XIV, 125.

9 A me venia: *Risurgi e vinci*,
Come a colui, che non intende ed ode.

XVI, 67.

- Sempre la confusion delle persone
Principio fu del mal della cittade,
10 Come del corpo il cibo che s' appone.

XVIII, 22.

- 11 Come si vede qui alcuna volta
L' affetto nella vista, s' ello è tanto,
Che da lui sia tutta l' anima tolta;
Così nel fiammeggiar del fulgor santo,
A cui mi volsi, conobbi la voglia
In lui di ragionarmi ancor alquanto.

XVIII, 64.

- 12 E quale è il trasmutare, in picciol varco
Di tempo, in bianca donna, quando il volto
Suo si discarchi di vergogna il carico;
Tal fu negli occhi miei, quando fui vòlto...

XIX, 58.

- Però nella giustizia sempiterna
La vista, che riceve il vostro mondo,
13 Com' occhio per lo mare, entro s' interna;
Che, benchè dalla proda veggia il fondo,
In pelago nol vede, e nondimeno
Egli è, ma cela lui l' esser profondo.

XX, 146.

- Io vidi le due luci benedette,
14 Pur come batter d' occhi si concorda,
Con le parole muover le fiammette.

XXII, 108.

- Nè mai quaggiù, dove si monta e cala
Naturalmente, fu sì ratto moto,
15 Ch' agguagliar si potesse alla mia ala.

XXII, 109.

- 16 Tu non avresti in tanto tratto e messo
Nel fuoco il dito, in quanto io vidi 'l segno,
Che segue il Tauro, e fui dentro da esso.

XXIII, 61.

E così, figurando il Paradiso,

- Convien saltar lo sacrato poema,
17 Come chi trova suo cammin reciso.
XXIII, 121.
- 18 E come fantolin, che in vèr la mamma
Tende le braccia, poi che il latte prese,
Per l'animo che infin di fuor s'infiamma;
Ciascun di quei candori in su si stese
Con la sua cima.....
XXV, 110.
- E la mia Donna in lor tenea l'aspetto,
19 Pur come sposa, tacita ed immota.
XXV, 118.
- 20 Qual è colui ch'adocchia, e s'argomenta
Di vedere eclissar lo Sole un poco,
Che per veder non vedente diventa;
Tal mi fec'io a quell'ultimo fuoco....
XXVI, 70.
- 21 E come a lume acuto si dissonna
Per lo spirto visivo, che ricorre
Allo splendor che va di gonna in gonna,
E lo svegliato ciò che vede abborre,
Sì nescia è la sua subita vigilia,
Fin che l'estimativa nol soccorre;
Così degli occhi miei ogni quisquilia
Fugò Beatrice col raggio de' suoi...
XXVII, 133.
- 22 E tal, balbuzièndo, ama ed ascolta
La madre sua, che, con loquela intera,
Desira poi di vederla sepolta.
Così si fa la pelle bianca, nera
Nel primo aspetto, della bella figlia
Di quei ch'apporta mane e lascia sera.
XXVIII, 4.
- 23 Come in ispecchio fiamma di doppiero
Vede colui, che se n'alluma dietro,
Prima che l'abbia in vista od in pensiero,
E sè rivolge, per veder se il vetro

Gli dice il vero, e vede ch' el s' accorda
 Con esso, come nota con suo metro;
 Così la mia memoria si ricorda
 Ch' io feci, riguardando ne' begli occhi,
 Onde a pigliarmi fece Amor la corda.

XXX, 46.

- 24 Come subito lampo, che discetti
 Gli spiriti visivi, sì che priva
 Dell'atto l'occhio di più forti obietti;
 Così mi circondò luce viva....

XXX, 82.

- 25 Non è fantin, che sì subito rua
 Col volto verso il latte, se si svegli
 Molto tardato dall' usanza sua,
 Come fec' io.....

XXXI, 73.

- 26 Da quella region, che più su tuona,
 Occhio mortale alcun tanto non dista,
 Qualunque in mare più giù s' abbandona,
 Quanto lì da Beatrice la mia vista.

XXXIII, 106.

- 27 Omai sarà più corta mia favella,
 Pure a quel ch' io ricordo, che d' un fante,
 Che bagni ancor la lingua a la mammella.

b) *Dall' animo.*

II, 133.

- 1 E come l' alma dentro a vostra polve
 Per differenti membra, e conformate
 A diverse potenze, si risolve;
 Così l' intelligenza sua bontate
 Moltiplicata per le stelle spiega,
 Girando sè sovra sua unitate.

III, 35.

- 2 Cominciai,
 Quasi com' uom, cui troppa voglia smaga.

III, 68.

- Da indi mi rispose tanto lieta,
8 Ch' arder pareva d' amor nel primo foco.

IV, 1.

- 4 Intra due cibi, distanti e moventi
D' un modo, prima si morria di fame,
Che liber' uomo l' un recasse ai denti.

IX, 22.

- La luce, che m' era ancor nuova,,
Del suo profondo, ond' ella pria cantava,
5 Seguette, come a cui di ben far giova.

X, 34.

- Del salire
6 Non m' accors' io, se non com' uom s' accorge,
Anzi 'l primo pensier, del suo venire.

X, 55.

- 7 Cuor di mortal non fu mai sì digesto
A divozione ed a rendersi a Dio
Con tutto il suo gradir ootanto presto,
Com' a quelle parole mi fec' io....

XIV, 19.

- 8 Come, da più letizia pinti e tratti,
Alcuna fiata quei, che vanno a ruota,
Levan la voce e rallegrano gli atti;
Così all' orazion pronta e devota
Li santi cerchî mostrâr nuova gioia
Nel torneare e nella mira nota.

XXI, 58.

- Se la gente, che al mondo più traligna,
Non fosse stata a Cesare noverca,
9 Ma, come madre a suo figliuol, benigna...

XVII, 103.

- 10 Io cominciai, come colui che brama,
Dubitando, consiglio da persona,
Che vede e vuol dirittamente ed ama.

XVIII, 58.

- 11 E come, per sentir più dilettaanza

Bene operando, l' uom di giorno in giorno
S' accorge che la sua virtude avanza;

Si m' accors' io che il mio girare intorno
Col cielo insieme avea cresciuto l' arco,
Veggendo quel miracolo più adorno.

XIX, 97.

..... Quali

- 12 Son le mie note a te, che non le intendi,
Tal è il giudizio eterno a voi mortali.

XX, 91.

- 13 Fai come quei, che la cosa per nome
Apprende ben; ma la sua quiditate
Veder non puote, s' altri non la prome.

XXII, 1.

- Oppresso di stupore alla mia guida
14 Mi volsi, come parvol che ricorre
Sempre colà dove più si confida:
15 E quella, come madre che soccorre
Subito al figlio pallido ed anèlo
Con la sua voce, che il suol ben disporre,
Mi disse.....

XXII, 25.

- 16 Io stava come quei che in sè ripreme
La punta del dislo, e non s'attenta
Di domandar, sì del troppo si teme.

XXIII, 14.

- 17 Fecemi quale è quei, che, distando,
Altro vorria, e sperando s' appaga.

XXIII, 49.

- 18 Io era come quei, che si risente
Di visione obliterata, e che s' ingegna
Indarno di ridurlasi alla mente.

XXVII, 31.

- 19 E come donna onesta, che permane
Di sè sicura, e, per l' altrui fallanza,
Pure ascoltando, timida si fane;
Così Beatrice trasmutò sembianza.

XXX, 81.

- Ma or convien che il mio seguir desista
 Più dietro a sua bellezza, poetando,
 20 Come all' ultimo suo ciascuno artista.

XXX, 127.

- 21 Qual è colui, che tace e dicer vuole,
 Mi trasse Beatrice.....

XXX, 139.

- La cieca cupidigia, che v' ammalia,
 22 Simili fatti v' ha al fantolino,
 Che muor di fame e caccia via la balia.

XXXI, 43.

- 23 E quasi peregrin, che si ricrea
 Nel tempio del suo voto, riguardando,
 E spera già ridir com' ello stea;

 Sì, per la viva luce passeggiando,
 Menava io gli occhi.....

XXXI, 62.

- In atto pio,
 24 Quale a tenero padre si conviene.

XXXIII, 58.

- 25 Qual è colui, che sognando vede,
 E dopo il sogno la passione impressa
 Rimane, e l' altro alla mente non riede;
 Cotal son io, chè quasi tutta cessa
 Mia visione, ed ancor mi distilla
 Nel cor lo dolce, che nacque da essa.

5. Dalla storia, dalle credenze, dalle favole
 e dai romanzi.

I, 19.

- E spira tue,
 1 Si come quando Marsia traesti
 Dalla vagina delle membra sue.

I, 67.

- 2 Nel suo aspetto tal dentro mi fei,

Qual si fe' Glauco nel gustar dell'erba,
Che il fe' consorto in mar degli altri Dei.

II, 16.

- 3 Que' gloriosi, che passaro a Colco,
Non s'ammiraron, come voi farete,
Quando Jason vider fatto bifolco.

IV, 82.

- Se fosse stato il lor volere intero,
4 Come tenne Lorenzo in su la grada,
5 E fece Muzio a la sua man severo;
 Così l'avria ripinte per la strada,
Ond' eran tiate, come furo sciolte;
Ma così salda voglia è troppo rada.

IV, 100.

- 6 Molte fiate già, frate, addivenne
Che, per fuggir periglio, contro a grato
Si fe' di quel che far non si convenne;
 Come Almeone, che, di ciò pregato
Dal padre suo, la propria madre spense:
Per non perder pietà si fe' spietato.

V, 64.

- 7 Non prendano i mortali il voto a ciancia:
Siate fedeli, ed a ciò far non bieci,
Come fu Jepte alla sua prima mancia.

IX, 52.

- 8 Piangerà Feltro ancora la diffalta
Dell'empio suo pastor, che sarà sconcia
Sì, che per simil non s'entrò in Malta.

IX, 95.

..... E questo cielo
Di me s'imprenta, com'io fe' di lui:

- 9 Chè più non arse la figlia di Belo,
Noiando ed a Sicheo ed a Creusa,
Di me, infin che si convenne al pelo;
10 Nè quella Rodopëa, che delusa
11 Fu da Demofonte; nè Alcide
Quando Jole nel cuore ebbe richiusa.

XIII, 13.

- Due segni in cielo,
 12 Qual fece la figliuola di Minoi,
 Allora che senti di morte il gelo....

XIV, 34.

- Ed io udi' nella luce più dia
 Del minor cerchio una voce modesta,
 13 Forse qual fu dell' Angelo a Maria,
 Risponder.....

XV, 25.

- Sì pia l'ombra d' Anchise si pòrse,
 14 Se fede merta nostra maggior musa,
 Quando in Elisio del figliuol s' accorse.

XVI, 13.

- Beatrice, ch' era un poco scevra,
 15 Ridendo, parve quella che tossio
 Al primo fallo scritto di Ginevra.

XVII, 1.

- Qual venne a Climenè, per accertarsi
 16 Di ciò ch' aveva incontro a sè udito,
 Quei che ancor fa li padri a' figli scarsi;
 Tale era io.....

XVII, 46.

- Qual si partì Ippolito d' Atene
 17 Per la spietata e perfida noverca,
 Tal di Fiorenza partir ti conviene.

XXI, 4.

- Ed ella non ridea; ma: S' io ridessi,
 18 Mi cominciò, tu ti faresti quale
 Semele fu, quando di cener féssi....

XXVII, 34.

- Beatrice trasmutò sembianza;
 19 E tale eclissi credo che in ciel fue,
 Quando patì la suprema Possanza.

XXXIII, 61.

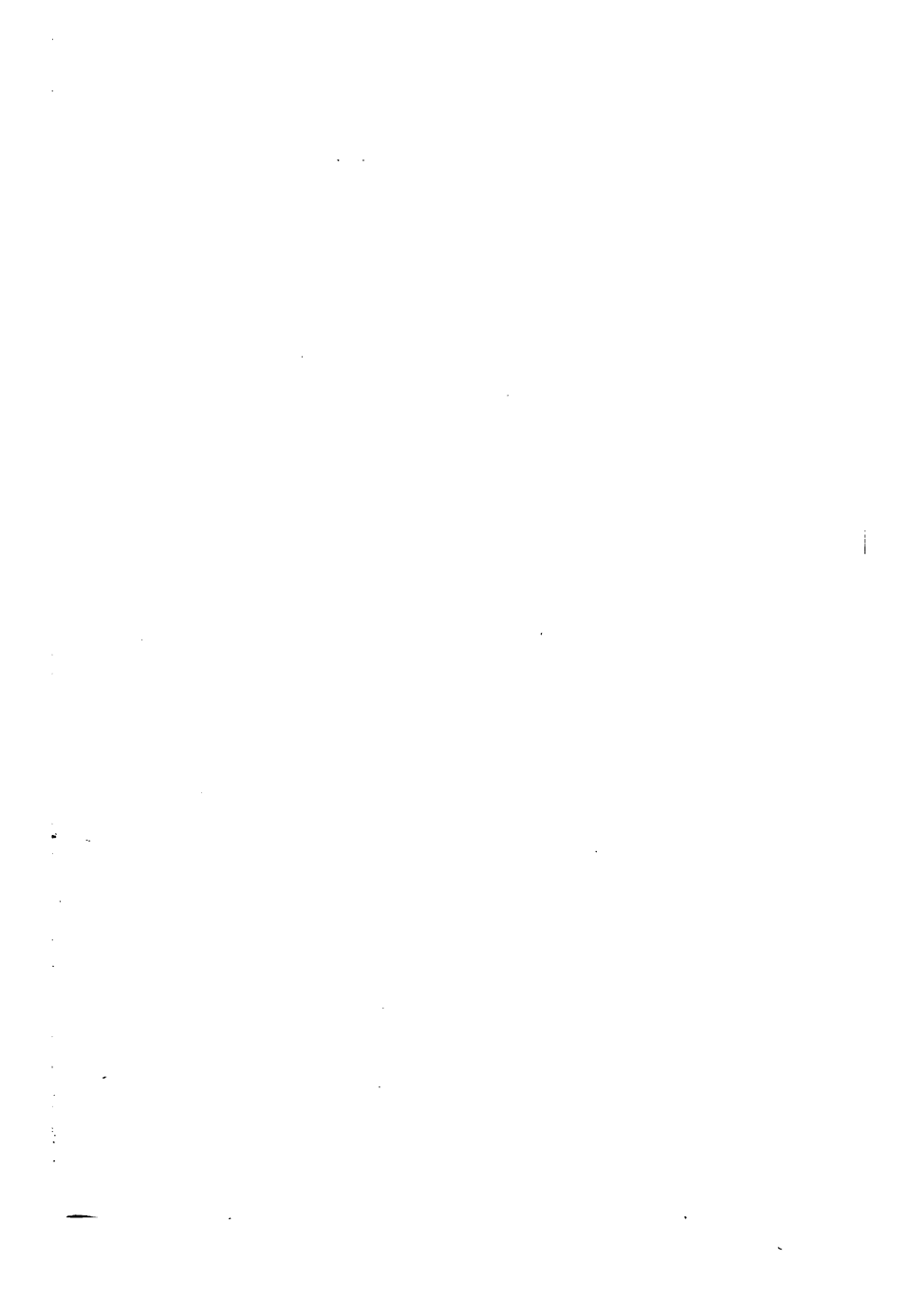
- Quasi tutta cessa
 Mia visione.....

- 20 Così al vento nelle foglie lievi
 Si perde la sentenza di Sibilla.

XXXIII, 94.

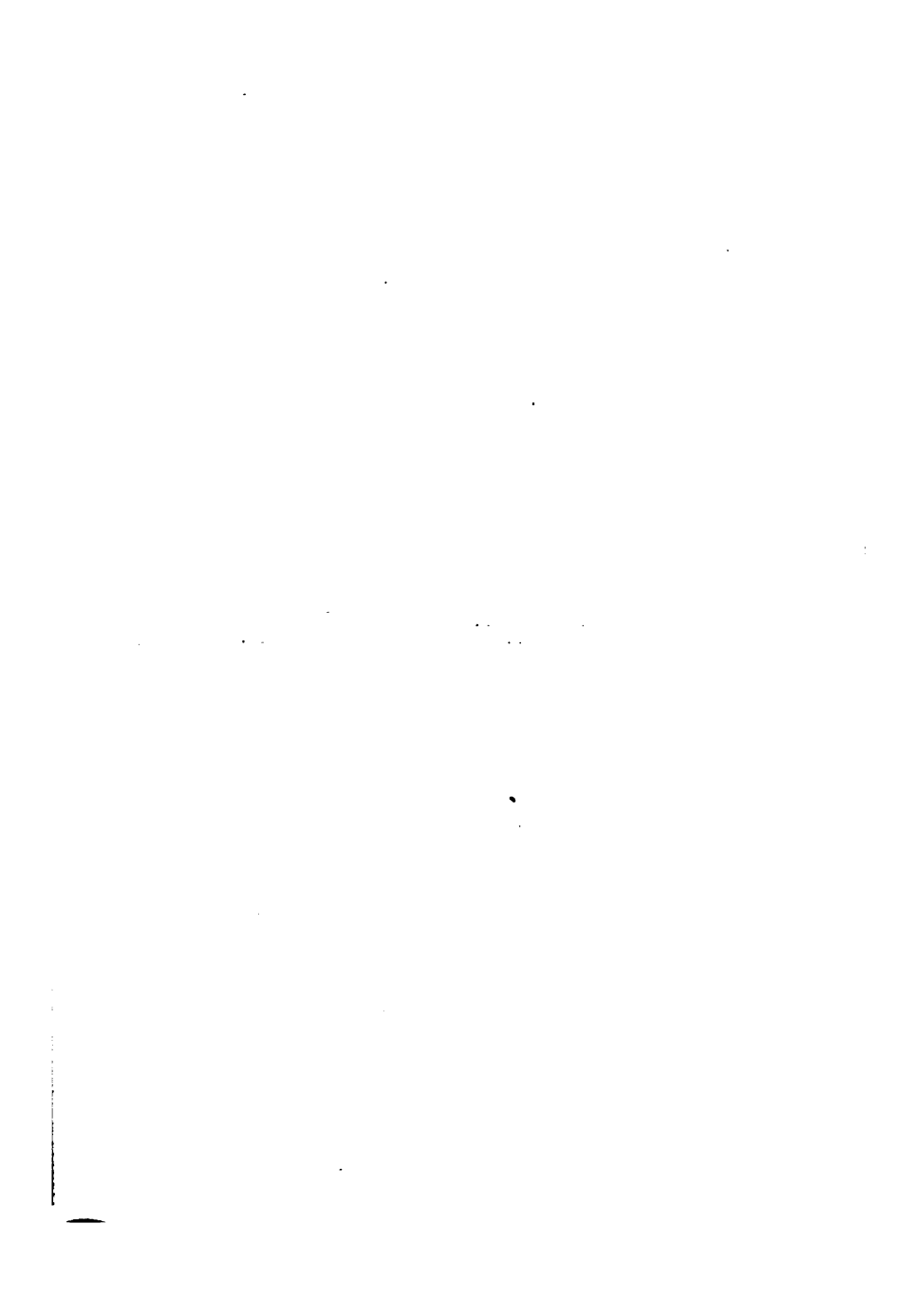
- Un punto solo m'è maggior letargo,
 Che venticinque secoli all'impresa,
21 Che fe' Nettuno ammirar l'ombra d'Argo.





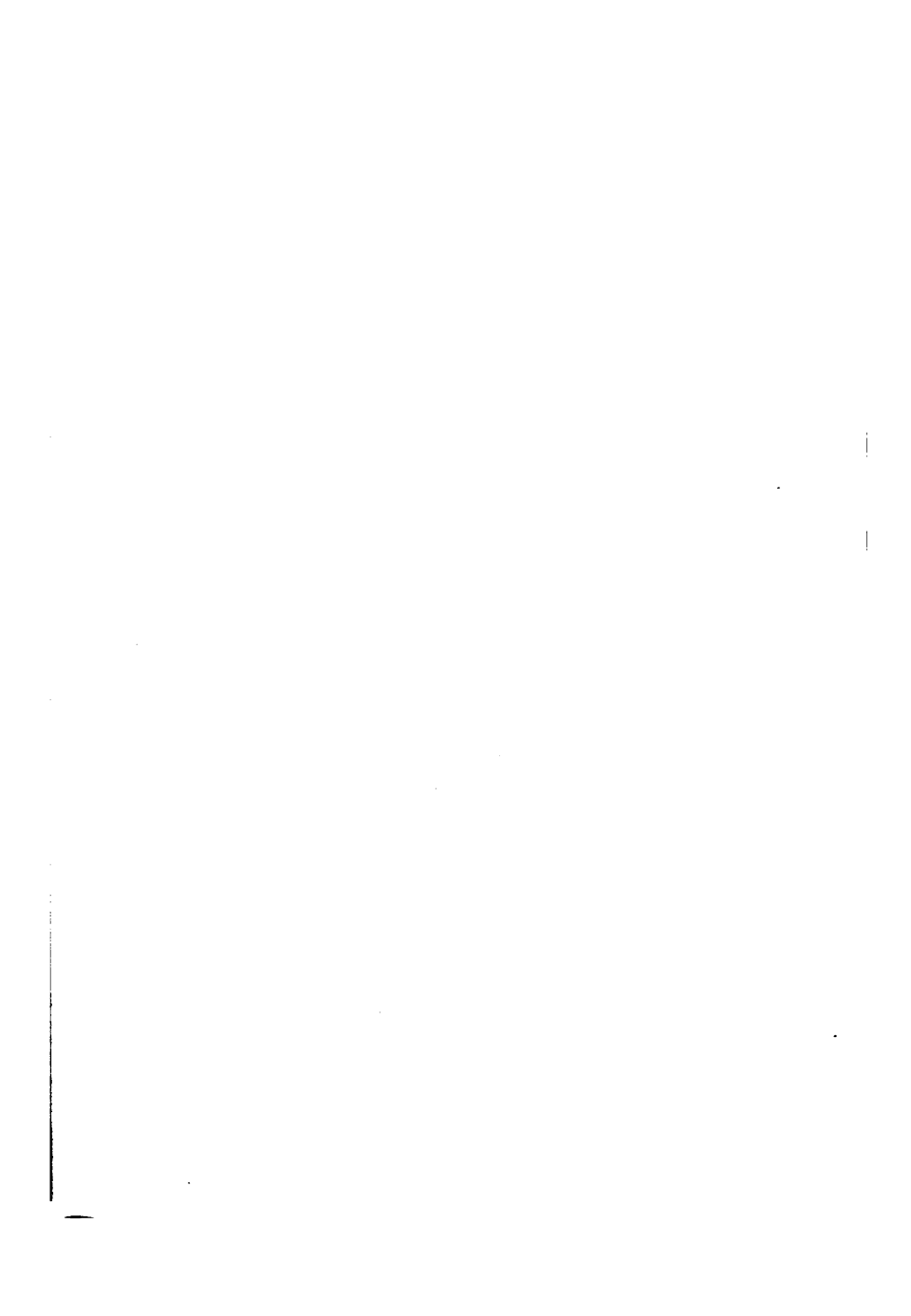
SPECIE DELLE SIMILITUDINI		NUMERO DELLE SIMILITUDINI			
		Inferno	Purgatorio	Paradiso	Intero poema
I. SIMILITUDINI TRATTE DALLE COSE INANIMATE		30.	54.	87.	171.
II. SIMILITUDINI TRATTE DAI BRUTI		41.	22.	18.	81.
III. SIMILITUDINI TRATTE DALL'UMANA NATURA E DALLE SUE MANIFESTAZIONI:					
1. Dalle arti.	a) Dall' arte delle armi .	12.	9.	6.	27.
	b) Dall' arte marinaresca .	7.	6.	2.	15.
	c) Dalla meccanica	3.	4.	6.	13.
	d) Dall' arte musicale . . .	—	—	10.	10.
	e) Dall' architettura . . .	4.	4.	1.	9.
	f) Dall' arte del fabbro . .	1.	—	3.	4.
	g) Dall' arte del falegname .	2.	1.	—	3.
	h) Dall' agricoltura	1.	—	1.	2.
	i) Dalla pittura	—	1.	1.	2.
	l) Dall' oreficeria	—	1.	1.	2.
	m) Dall' arte del tessere . .	2.	1.	—	3.
	n) Dall' arte del mugnaio .	1.	—	1.	2.
	o) Dall' arte della cucina .	2.	—	—	2.
	p) Dall' arte drammatica .	—	—	1.	1.
	q) Dall' arte del sartore . .	—	—	1.	1.
	r) Dall' arte dello scrivere .	1.	—	—	1.
	s) Dall' arte della caccia . .	—	1.	—	1.
	t) Dalla pastorizia	1.	—	—	1.
	Non poste sotto rubrica speciale	1.	4.	2.	7.
		38.	32.	36.	106.
2. Dalle scienze		00.	1.	09.	10.
3. Dai costumi		14.	23.	13.	50.
4. Dall'umana natura	a) dal corpo .	23.	27.	27.	77.
	b) dall' animo .	23.	22.	25.	70.
		46.	49.	52.	147.
5. Dalla mitologia, dalla storia, dalle tradizioni popolari, ec.		23.	21.	21.	65.
		192.	202.	236.	630.

BEATRICE E L' ANIMA DEL POETA.



A VOI GIOVINETTE SOAVI
PRESTO FUGGITE ALLA TERRA
MA VIVE SEMPRE E POTENTI
NELL' ANIMA CHE V' AMÒ.

MDCCCLXXV.



« Il nome,
Che nella mente sempre mi rampolla. »
Purg., XXVII.

« *Beatrice* è per ogni dove nel Poema sacro,
come provvidenza speciale di Dante, come
segno di sua più viva e più alta speranza,
come fiore di sue più dolci memorie e dei
più riposti affetti dell' anima. Tra le mira-
bili viste, che sorgono e s'incalzano nei
mondi creati dalla sua fantasia, *Beatrice*
sola è presente sempre al suo sguardo, o
al suo pensiero. »

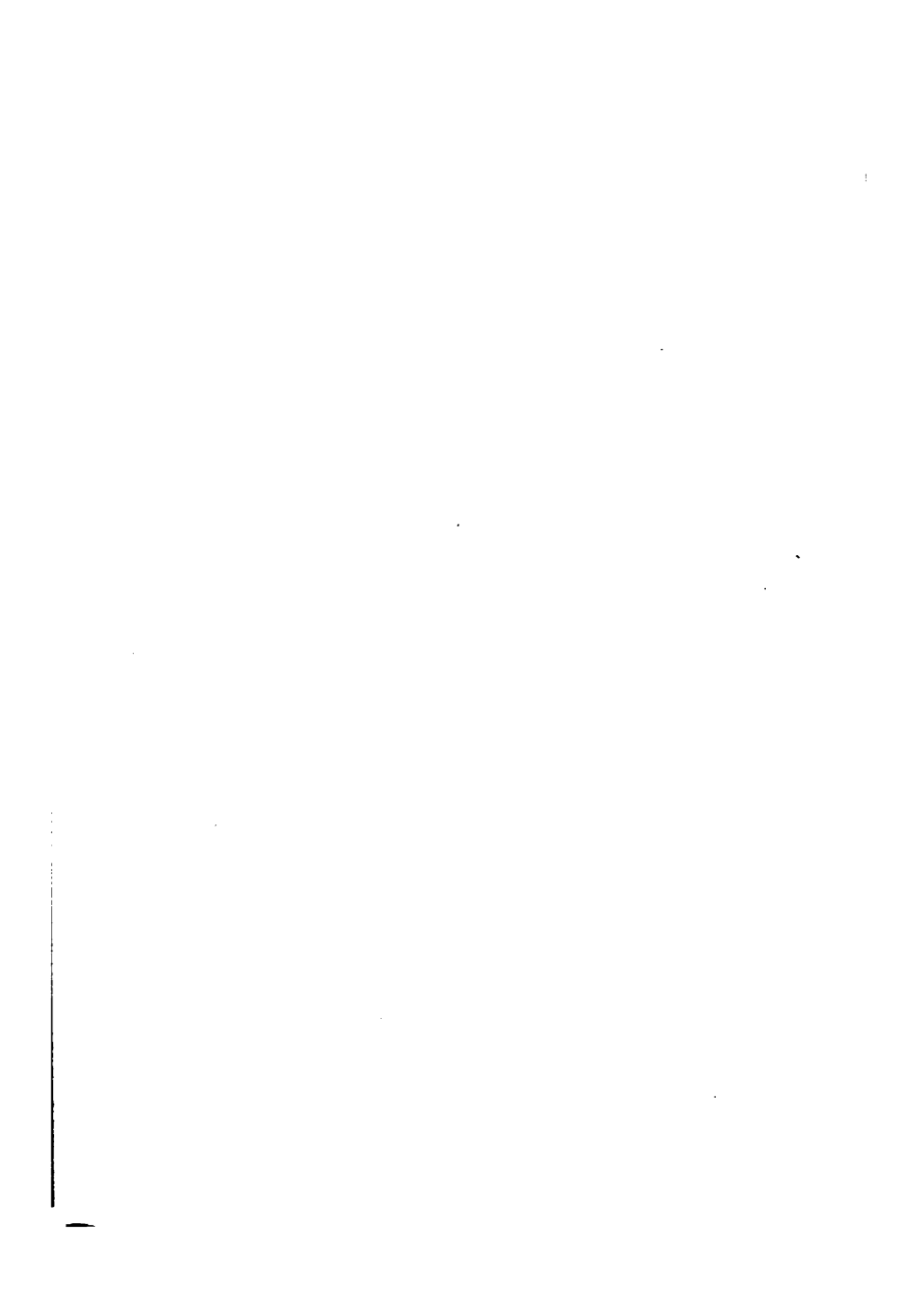
FAURIEL.

« È indubitabile che, veduto una volta cosa
sia nel Poema questa *donna gloriosa*, una
luce vivissima si diffonda sul rimanente. »
GIUSTI.



« Ingegnati, se puoi, d'esser palese. »

Nella Beatrice dantesca tutti cercarono e cercano, o la bellissima figlia di Folco Portinari, o il severo concetto del filosofo; ma io vi cerco la visione intima dell'artista, quella gentile creatura d'intelletto e d'amore, che del mondo dell'Alighieri è vita, specchio e sorriso. In lei sola, seguita nelle varie forme del pensiero e dell'affetto immaginoso, io veggio rinnovellati di purissimo lume i rapimenti, i dolori, le battaglie, le gioie, il sospiro potente dell'anima creatrice. Ella non è, come la Venere di Lucrezio, fugace parvenza, che sveglia improvviso le allegrezze del giorno e dilegua; ma quasi nettare che stilla invisibile, armonia diffusa, perenne, luce schietta e veloce, che d'ogni parte del Poema sacro inonda, ferve e s'avviva. Se non che la Beatrice dell'estro, Donna dei cieli, s'impersona nella Beatrice della terra; ond'io prima toccherò di questa, poi alzerò l'animo all'altra, se per avventura mi sia dato di avvisare e render palese la *seconda bellezza*, che vi si cela.





I. LA BEATRICE DELLA TERRA

« E par che della sua labbia si muova
Uno spirito soave, pien d'amore,
Che va dicendo all'anima: sospira. »
Vita Nuova, XXVI.

Beatrice, anco mentre visse, fu cosa vereconda, alta, soave, tutta di cielo: fu, direbbe lo Schiller, *una venuta da secoli lontani*. Tra lei, angelica forma, e la mente, ove l'immagine sua rendeva splendori, si levarono immaginazioni paurose, fantasie di morte;¹

¹ « . . . M'apparve Amor subitamente,
Cui essenza membrar mi dà orrore.
Allegro mi sembrava Amor, tenendo
Mio core in mano, e nelle braccia avea
Madonna involta in un drappo dormendo
Poi la svegliava, e d'esto core ardendo
Lei paventosa umilmente pascea:
Appresso gir ne lo vedea piangendo. »
Vita Nuova, III.

« . . . E per l'ebrietà del gran tremore
Le pietre par che gridin: Muoia, muoia. »
Vita Nuova, XV.

Ma con più terribile evidenza nella Canzone, « Donna pietosa

nè parve nata d'uomo, sì *pargoletta* celeste
 discesa quaggiù dalle ampiezze della luce.¹
 Il Poeta non ardì mai di ritrarre la sua
 faccia, e forse non l'ebbe affissata mai;
 chè alla mirabile vista un tremore lo pren-
 deva, quasi dinanzi a iddio vivo e presente.²

e di novella etate, » narra:

« Poi mi parve vedere a poco a poco
 Turbar lo Sole ed apparir la stella,
 E pianger egli ed ella:
 Cader augelli volando per l'are,
 E la terra tremare;
 Ed uom m'apparve scolorito e fioco,
 Dicendomi: Che fai? non sai novella?
 Morta è la donna tua, ch'era sì bella. »

Vita Nuova, XXIII.

¹ « E par che sia una cosa venuta
 Di cielo in terra a miracol mostrare. »
Vita Nuova, XXVI.

« Io mi son pargoletta bella e nuova,
 E son venuta per mostrare a vui
 Delle bellezze e loco, donde io fui.
 Io fui del cielo..... »

Canz., ballata II.

² « Questa mirabile Donna apparve a me vestita di colore bian-
 chissimo, in mezzo di due gentili donne, le quali erano di più lunga
 etade. E passando per una via, volse gli occhi verso quella parte,
 ove io era molto pauroso.... » (*Vita Nuova*, III.)

« E quando questa gentilissima Donna salutava, non che Amore
 fosse tal in mezzo, che potesse obumbrare a me la intollerabile beati-
 tudine, ma egli quasi per soverchio di dolcezza divenia tale, che lo
 mio corpo, lo quale era tutto sotto il suo reggimento, molte volte
 si movea *come cosa grave inanimata*. » (*Vita Nuova*, XI.)

« . . . Levai gli occhi, e mirando le donne vidi tra loro la
 gentilissima Beatrice. Allora furono sì distrutti li miei spiriti per la
 forza che Amor prese.... che non mi rimase in vita più che gli
 spiriti del viso, e ancor questi rimasero fuori de' loro strumenti.... »
 (*Vita Nuova*, XIV.)

« Ov' ella passa, ogni uom vèr lei si gira
 E cui saluta fa tremar lo core;
 Sì che, bassando il viso, tutto smuore... »
Vita Nuova, XXI.

Solo negli effetti, come nei colori della terra la ruota del Sole, come nelle fronde e nei fiori virtù segreta di primavera, e' ci palesa la meravigliosa creatura: dolcezza, ond' è inebriato l'occhio e il cuore,¹ umiltà di affetti,² impeto di carità nuovo e potente,³ tranquilla mestizia, amore di solitaria natura,⁴ misteriose visioni. Ove mai si dipinse immagine di donna viva sì pura, sì eterea, sì celestiale? L' innamorato Narratore ti somiglia a quell' angelo, che Giovanni da Vicchio immaginò pensoso d' occulta armonia, tentando la tastiera di un organetto: il suono, meglio che dal tocco della mano sospesa, tu lo argomenti dallo sfavillare

« Tanto gentile e tanto onesta pare
La Donna mia, quand' ella altrui saluta,
Ch' ogni lingua *divien tremando muta*,
E gli occhi non *ardiscon di guardare*. »

Vita Nuova, XXVI.

« Ed è negli atti suoi tanto gentile,
Che nessun la si può recare a mente,
Che non sospiri in dolcezza d' amore. »

Vita Nuova, XXVII.

« Fuggon davanti a lei superbia ed ira.... »

Vita Nuova, XXI.

² « Mi giugnea una fiamma di caritate, la quale mi facea perdonare a chiunque mi avesse offeso; e chi allora m' avesse addimandato di cosa alcuna, la mia risponsione sarebbe stata solamente *Amore*, con viso vestito d' umiltà. » (*Vita Nuova*, XI.)

⁴ Mestizia tranquilla spira da ogni frase e da ogni voce dell' ingenua narrazione, ma più specialmente dove l' Alighieri tocca del suo rifuggirsi nella romita cameretta (*Vita Nuova*, III), del cammino « dei sospiri » (*Vita Nuova*, IX, X), delle giovani donne, che si tornavano dolenti dalla casa della sua « gentilissima » (*Vita Nuova*, XXII), dei peregrini, che forse andavano *pensosi* di cosa « non presente » (*Vita Nuova*, XLI). C' è poi testimonio d' amore alla natura quel fiume bello, corrente e chiaro, lungo il quale rampollò nella sua mente il primo concetto della Canzone: « Donne, che avete intelletto d' amore. » (*Vita Nuova*, XIX).

del volto chino e ridente; com' appunto la bellezza di quella Gentile dalle mirabili operazioni nell' anima del Poeta. E già quest' anima grande riguardava con occhi inebriati alla dolce creatura, già sospirava in soavità d' amore, come per desiderio di una pace lontana, quando la beata operatrice dell' intimo suo trasmutarsi giovanissima e pura si partì dalla terra. Allora i sensi, che sempre poco ne dissero, tacquero affatto di lei; ⁸ e alto parlò nell' intelletto la ricordanza gloriosa, *spiritual bellezza grande*, onde il *sospiro* del Poeta, inalzandosi, dovea farsi inno e preghiera. ⁹

⁸ Il suo dolore l' ebbe tanto rapito fuori della vita sensibile, ch' e' pensava la morte come *cosa gentile*: (V. N. , XXIII):

« E spesse fiate, pensando la morte,
Me ne viene un desio tanto soave,
Che mi tramuta lo color del viso. »

Vita Nuova, XXXII.

« Ond' io chiamo la Morte
Come soave e dolce mio riposo;
E dico: Vieni a me, con tanto amore,
Ch' io sono astioso di chiunque muore. »

Vita Nuova, XXXIV.

Ma la vita dello spirito si fece in lui più profonda e più viva; e il senso della mente segreta s' avvalorò nella visione della mirabile Donna:

« Amor, che *nella mente la sentia*,
S' era svegliato nel distrutto core.... »

Vita Nuova, XXXV.

« Partendo sè dalla nostra veduta,
Divenne *spiritual bellezza grande*,
Che per lo cielo spande
Luce d' amor, che gli angeli saluta.... »

Vita Nuova, XXXIV.

« Oltre la spera, che più larga gira,
Passa il sospiro, ch' esce del mio core:
Intelligenza nuova, che l' Amore,
Piangendo, mette in lui, *pur su lo tira*. »

Vita Nuova, XLII.

II. LA BEATRICE DEI CIELI

« O Donna, in cui la mia speranza vige,
E che soffristi per la mia salute
In Inferno lasciar le tue *vestige*. »
Parad., XXXI.

I.

Verso la luce della memoria soave non si levò pronta l'anima del giovane Poeta; ma, tratta giù da violente passioni e combattuta da falsi piaceri, giacque alcun tempo discorde e tenebrosa. Pur vinse l'amore dell'intelletto, parvero di nuovo le quiete serenità dell'anima, e la ricordanza di Beatrice, quasi stella nell'arco de' cieli, tornò a scintillarvi d'immortali splendori. ¹ In quel lume era la gloria di

¹ Beatrice nel poema:

« Quando di carne a spirto ero salita,
E bellezza e virtù cresciuta m'era,
Fu' io a lui men cara e men gradita;
E volse i passi suoi per via non vera,
Immagini di ben seguendo false,
Che nulla promission rendono intera. »

Purg., XXX, 127.

E anco nella *Vita Nuova*, chi bene attenda, è cenno di un' interna lotta e della vittoriosa ricordanza di Beatrice. « Contra questo avversario della ragione (*un nuovo amore*) si levò un dì, quasi nell'ora di nona, una forte immaginazione in me; chè mi parve vedere questa gloriosa Beatrice.... » (*Vita Nuova*, XL.)

un purissimo volto, e insieme un paradiso di pace e d'amore; quanto la mente serbava di lieto, quanto il cuore di casto. Ma la pupilla inferma, ormai non avvezza a visioni di cielo, ne fu abbacinata, come già quella di Paolo dall'improvviso barbaglio, ed egli dal suo profondo udì, non la terribile voce, che gridò ad Agostino: « Io son pane dei forti; cresci e mi ciberai »; sì la *soave* e *piana* dell'angelica fanciulla: « Amor mi mosse, che mi fa parlare »: onde il verbo della salute e la parola dell'amore furono in lui una cosa; e la sovrana Verità, congiunta alla più cara delle forme create, come bel pensiero a limpida voce, rapì tutto l'uomo, intelletto e cuore, ragione e senso. ¹ Artista felice: chè principio d'arte vera e grande, che prende suo corso dalla natura umana e dalla divina, è appunto il visibile tratto e rinnovellato nei fulgóri dell'invisibile. ² Da quel punto piove

¹ Dal cupo grembo di quell'età usciva lume di grazia verconda; e la fierezza della vita era sempre consolata da' lieti fantasmi dell'arte, che traeva il suo riso dalle più remote profondità della coscienza e del pensiero. Non mai forse fu meglio vero il detto dello Schiller: « Seria è la vita, allegra è l'arte. » Anco le investigazioni più austere tornavano in bellezza gioconda, e mirabili visioni d'estro e di fede rallegravano le menti pensose

Nel vivo amore dell'occulto vero.

Questo vuoi meditare, perchè nella trasformazione di Beatrice ebbe gran parte anco l'indole de' tempi.

² Nell'arte, intesa così, specchiasi l'uomo, che il corpo, veste agile e viva, congiunge allo spirito; e anco, ma più di lontano, il Cristo, in cui l'invisibile Parola mirabilmente si chiuse dentro la parvenza dell'uomo.

nell'alta fantasía il concetto della prima Cantica: bellezza viva dell'eterna Parola anco ne' paurosi aspetti della vita; ¹ voce dell'Onnipotente, che si ripercuote pe' ciechi abissi del male, come qui sulla terra Iddio ci parla nel rombo delle acque commosse e nello schianto della folgore. Senza questo, l'Inferno non sarebbe poesia; chè l'arte, come la vita, riguarda sempre a qualche cosa di sovrano e immutabilmente bello, che le diversità ne aduna e le contradizioni risolve. Però Beatrice accompagna l'anima pellegrina anco nel doloroso regno: ella si cela dietro la selva profonda, quasi luna, che non vedi, e pur il cielo ne biancheggia d'intorno; ² ella, ne' raggi del Sole nascente, sorride al Poeta dall'alto del colle, ³ e scende occulta a ridestare in lui il *buono ardire*, la forza fiorente dello spirito; ⁴

¹ Notevoli que' versi della *Vita Nuova* :

« Ei che dirà nell'Inferno a' malnati :

I' vidi la speranza de' beati. »

Or questa parola di speranza ineffabile non suona già nell'anima di coloro, che vivono in disperanza eterna, ma si nell'anima del Poeta, che, movendo tra genti affannate, pur chiude in sè lontana vista di pace.

² La paura del selvaggio orrore e l'ansietato desiderio d'uscirne si svegliarono nel Poeta *per occulta virtù, che da lei mosse*.

³ *Guardai in alto* (*Inf.*, I, 16). Cf. « Intelligenza nuova, che l'amore, Piangendo, mette in lui, pur *su lo tira*. » Così, raffrontando le parole: « Perchè non sali al diletto monte, Ch'è principio e cagion di tutta gioia? » a quelle: « Come degnasti d'accedere al monte? Non sapei tu che qui è l'uom felice? » si vedrà che veramente nei raggi del Sole nascente era la Donna, che poi si parve come faccia di Sole, *ombrata da temperanza di vapori*.

⁴ « Quale i fioretti, dal notturno gelo

Chinati e chiusi, poi che il Sol gl'imbianca,

Si drizzan tutti aperti in loro stelo;

ella, giù nell' *aere senza stelle*, pòrge all'anima contristata aure e splendori di primavera lontana. E visibili rimembranze, vestigî di lei, donna della luce e della quiete amorosa, sono gli abitatori del luogo *luminoso* ed *alto*,¹ e la immagine trionfale della Fortuna.² Ma non solo nell'anima del Poeta è il vivo raggio di Beatrice; sì per riflesso nelle anime stesse dei perduti, che in seno alla fantasia, che le contempla, pèrdono alquanto dell' infernale ferezza, e s' abbelliscono di rivestita umanità, quasi a quella guisa che ne' chiarori dell'alba anco le acque più torbide si rinnovano di trepido lume. Per le memorie del passato, o per la visione del futuro, ultimo e fioco riverbero della suprema Verità,³ quelle morte genti rivivono di qualche affetto non indegno, di qualche gloria, di qualche dolore, che mette luce nel buio dell'anima loro, e sveglia in noi la pietà.⁴ Così l' Ariminese

Tal mi fec'io di mia virtude stanca,
E tanto buono ardire al cor mi corse,
Ch' i' cominciai come persona franca:
O pietosa colei, che mi soccorse.... »

Inf., II, 127.

¹ *Inf.*, IV, 111-120.

² *Ivi*, VII, 73-96.

³ *Ivi*, X, 100: « Noi veggiam, come quei c' ha mala luce, Le cose, disse, che ne son lontano: Cotanto ancor ne splende il sommo Duce. »

⁴ Per questo i dannati chiamano *lieto, bello, sereno*, il vivere sulla terra, e *dolce l'aere che del Sol s' allegria* (*Inf.*, VI, 51, 88; VII, 58; X, 69, 82; XV, 49, 57; XIX, 102) e s' abbellisce di *stelle* (*Inf.*, XVI, 83): ricordanze, che si svegliano dentro l'anima lagrimosa, come i canti della fuggita giovinezza, o l'eco di una speranza perduta. Invece gli abitatori del monte sacro, ponendo l'animo a bellezze di cielo, non hanno pel mondo nostro alcuna lode o rimpianto.

ne' dolci pensieri e nel *desio*, che la menò al *doloroso passo*; così Farinata nella dispersione degli avversi e più nella magnanima difesa; così Ugolino, il cui *fiero pasto* quasi ci annunzia la *maciulla* satanica, nella dolcezza dei figli e nel dolore, che dentro lo *impietra*.¹ Ma come la conoscenza e l'amore cessi, ed ogni barlume d'intelligenza si spenga nella *nera faccia* di Lucifero, Beatrice non è più, perchè senza conoscenza e amore non v'ha bellezza di vero.² Per modo somigliante nella stupenda sinfonia del *Guglielmo Tell*, mentre sordo mugge il lago, canta il cacciatore dall'alpe e il pastore dai verdi prati e il pescatore dalla sua barca; ma il canto si fa di mano in mano più fioco, sinchè nel cupo rombo della tempesta non isvanisca la voce lieta dell'uomo. Se non che l'anima del Poeta riguarda sempre all'idea sovrana che la governa, alle verginali sembianze della bellissima Verità:³ anzi, fissando lo sguardo nelle più cupe profondità del male, inorridita ne fugge

¹ Mi piace, per amore di raffronto, accennare che sotto la mano di Lionardo da Vinci la testa di Medusa, pur serbando tutta l'orribilità della sua chioma serpentina, acquistò una cotal dignità di dolore, che forse nessuno artista seppe darle prima, nè poi.

² Come l'intelligenza *apprende*, Così nel bene *appreso muove il piede*. (*Parad.*, V.)

³ Ne' turpi colori delle tre facce è richiamo non avvertito all'iride, onde si fascia la Beatrice del terrestre paradiso; e anco nel senso allegorico la infernale trinità d'*impotenza*, *ignoranza* e *odio* ben si contrappone alla trinità gentile di bellissimi affetti, che la suprema Verità ne sveglia: candida fede, saldissima nella divina *Potestà*; verde speranza, veggente e viva nella *Sapienza* infinita,

e ritorna all'alta visione, con quell'impeto, onde la terra fuggì Lucifero e *su ricorse* negli splendori del giorno.¹ Nè solo nella parte intima o d'animo, se sia lecito dire, ma sì ancora nell'esteriore e corporea l'infernal Cantica qua e là rammenta Beatrice; chè la natura sensibile, ripensata dal Poeta, sebbene per lo più manifesti la lontananza dell'anima dal vero, perchè *s'abbuia L'ombra di fuor, come la mente è trista*,² rivela in sè a quando a quando quel sospiro dell'Infinito, che nutre il cuore di lui e lo rende consolato e potente d'estri fecondi. Così il fioccare di neve in *alpe senza vento*³ ci spira solennità di mesta pace: il cadere delle foglie,⁴ là sulla fine d'autunno, quando più ci punge la ricordanza de' nostri cari perduti, ci fa presentire l'ingenerarsi di novelli umori e di fronde, a quella guisa che si rinnovan le genti⁵ e le speranze e

e fiammeggiante carità, che è spiracolo del primo Amore.¹ Ciò per altro non toglie, ma rafferma il più alto contrapposto, per me toccato altrove, tra *l'imperador del doloroso regno* e l'imperatore della celeste città. Cf. di sopra, a pag. 47-48.

¹ *Inf.*, XXXIV, 126.

² *Parad.*, IX, 70. Anco l'austero Girolamo, mentre l'animo suo camminava nell'*immagine della morte*, amava *profonde valli, asprezza di monti, rottura di ripe*. (EPIST. AD EUSTOCHIO.)

³ *Inf.*, XIV, 30.

⁴ *Ivi*, III, 112.

⁵ « Qual delle foglie, Tale è la stirpe degli umani: il vento Brumal le sparge a terra e le ricrea La germogliante selva a primavera. » (Omero, *Iliade*, VI.)

¹ Giovanni di Fécamps, nella VITA CONTEMPLATIVA: « Dio, la cui fede ci desta (regno del Padre. Forza punitrice); le cui speranza ci dirizza (regno del Figlio. Sapienza, che ordina); la cui carità ci congiunge (regno dello Spirito, Amore che bea). » Cf. Paolo, *I a' Cor.*, XIII, 13, e la chiesa del Martini a questo luogo.

i propositi: la spigolatrice de' campi ¹ mette nella ghiaccia tenebrosa come un lampo di sole estivo: le colombe trasvolanti con l'ali *ferme* al nido ² ci chiamano a pensare la dolcezza dell'istinto, che mena tutte le cose a lor quiete; e l'aquila sovrana ³ quasi ci ritrae la fantasia stessa del Poeta, che, varcando l'ombra dell'abisso, tiene l'occhio sempre levato alla sommità del colle raggiante.

II.

« Tu la vedrai di sopra, in sulla vetta
Di questo monte, ridente e felice. »
Purg., VI.

La mirabile Donna, il cui lume quieto e perenne confortò l'anima del Poeta, mentre affannosamente s'affissava nel buio dell'eterno dolore, che non dovrà operare quando a quest'anima ricominci il diletto delle visioni luminose? Come alla dolce stagione,

Per ascosa virtù che il mondo nutre,
l'aria e l'acqua s'avvivano di amorosi splendori, e alle fanciulle gaie, sedute sul margine delle pure correnti, ridono gli occhi e 'l viso;

¹ *Inf.*, XXXII, 31.

² *Ivi.*, V, 82.

³ *Ivi.*, IV, 96.

così per ogni parte della nuova Canzone, le fantasie leggiadre, i lieti voli del pensiero, le gentilezze della parola rampollano da un caro nome perennemente ripensato, ¹ da una virtù divina, che, più e più manifestando sè stessa, più e più mena gioia e rinnovella e trasfigura l'anima innamorata. Il Poeta già contemplò l'onnipotenza del Verbo ne' paurosi aspetti della vita: or ne contempla e ne sente la bellezza infinita ne' rinnovamenti dell'anima, che dal sensibile levasi alla schietta luce dell'Idea. ² Nell'altezza della contemplazione e nel vigore del sentimento l'ispirazione si fa più alta e potente: è l'aquila, che rapisce il Poeta alla sfera del fuoco. ³ *Come a lucido corpo raggio viene*, ⁴ all'intelletto mirabilmente disposto corre il vero; e se altrove, disegnando un angelo, il Nostro pensò della terrena Beatrice, ⁵ qui la celeste gli annunziano angeli belli, ⁶ di mano in mano più eccellenti e divini; e ciascuno volto con amore all'altro e a più alto segno, come le verità e

¹ *Purg.*, XXVII, 42.

² Anco il Poeta osservatore men sente la gravità di *quel d'Adamo*, e il suo pensiero più s'allontana dalla carne; onde le visioni mentali (*Purg.*, IX, XV, XIX), di cui non è vestigio là dove il cuore s'abbuia nell'aspetto dell'*eterno dolore*.

³ *Purg.*, IX, 19.

⁴ *Ivi*, XV, 69.

⁵ *Vita Nuova*, § 35.

⁶ I gentili nunzi ricordano e nelle vesti e nelle ali e nel volto i gai colori della Donna beata. Biancheggia, come il velo di lei, l'angelo della fede; verdeggiano, come il suo manto, gli angeli della speranza; fiammeggiano, come il suo vestimento, gli angeli dell'amore.

le bellezze tutte tra loro e verso quel *semplice Lume*, in cui s' accoglie

Quanto per mente o per occhio si gira:

onde chi apre l' ale, ¹ quasi mettendo il volo; chi manda fragranza, *com' aura di maggio* ai primi *albóri*; ² chi sfavilla d' amoroso lume, ³ quasi astro a lontano Sole. Parimente gli abitatori del monte sacro guardano *in alto* a remoto segno e, meglio che nelle memorie del passato, s' abbelliscono nell' amore della meditata speranza, nel pensiero della futura bellezza: non sono volti, che s' atterrano e scompaiono nell' ombra, ma levati in su e ognor più ridenti della luce, che piove dall' alto; non greggia di servi, che siede piangendo nel cupo della valle, ma popolo di liberi, che sale ardito e lietamente saluta il nuovo Sole, fiammante sul vertice della montagna. Dalla vista interiore i ben nati spiriti traggono virtù

¹ « Le braccia aperse e indi aperse l' ale. »

Purg., XII, 91.

« Con l' ale aperte, che parean di cigno. »

Purg., XIX, 46.

Queste dolci immagini ricordano le *ali snelle* del desio e la *rosa*, che *aperta Tanto divien quant' ella ha di possanza*: il cupido ingegno e l' animo, che riceve amoroso ogni luce di bellezza e di bene.

² *Purg.*, XXIV, 145.

³ « Quale

Par tremolando mattutina stella. »

Purg., XII, 89.

« Vedi l' albór, che per lo fummo raia,

Già biancheggiare. »

Purg., XVI, 142.

Vedi anco *Purg.*, XV, XVII, XIX, XXIV.

di spirituale ascensione; a misura del salire pe' sacri *gironi*, l'amore delle create bellezze s'ingentilisce e sublima, e l'immagine del Bello eterno si fa più dolce e chiara nei casti cuori. Agli spiriti lenti, ¹ tutti presi della musicale dolcezza (e in questa dolcezza intendo ogn'altra di esterna armonia), seguono spiriti pronti, che ascoltano con attento amore le note più delicate e soavi dell'anima rinnovellata. ² Suonano per vero qua e là parole d'ira e di sdegno: ³ ricordasi l'opera dei vivi, spesso fiera e procellosa come il vasto impeto delle acque, che travolsero il cadavere di Buonconte; ⁴ i vani amori, che turbarono la serenità delle più nobili fantasie; ⁵ ma tutto questo sulla cima raggiante è purificato, come gli umori della terra su nelle altezze dell'aria tornano in allegrezza di foglie e di fiori. La vita operativa, la spontaneità dell'ingegno e dell'arte è giovane bella, che per fiorita landa coglie armonie di fragranze, e rende luce di gioventù; ⁶ la preghiera, il consiglio, l'affettuosa meditazione è il sedere allo specchio (*miraglio*) della contenta Rachele; ⁷ l'opera e la contemplazione, la mente e il cuore, l'estro e la meditazione, la vita e l'arte, tutte

¹ *Purg.*, II, 115-123.

² *Ivi.*, V, 52-57; XII, 1-2; XIV, 124; XV, 115-138; XVIII, 115-117; XIX, 140; XXI, 61-66; XXIII, 72-75, 86; XXIV, 91-93.

³ *Purg.*, VI, 176-151; XIV, 29-66.

⁴ *Ivi.*, V, 88-129.

⁵ *Ivi.*, XI, 79-117.

⁶ *Ivi.*, XXVII, 94-108.

⁷ *Ivi.*, loc. cit.

insieme adunate in quella virtù mirabile di perfezione, che è l'amore, s'avvivano in Matelda, che ride e canta ¹ e scerne i fiori. ² Giù nell'imo balzo Casella, per dolcezza d'amoroso canto, allenta in sè e ne' compagni l'arco del volere, ³ e Sordello si sta fieramente raccolto e chiuso a meditare le solenni armonie d'una patria terrena, ⁴ come se altro non gli toccasse l'animo: invece lassù alla cima la *bella Donna*, cantando, sveglia ed affina le più gentili virtù dello spirito, ⁵ e, raccogliendo negli occhi stellanti le armonie e i fulgóri tutti dell'universo, ⁶ ride beata alla visione d'una

¹ *Sette cieli passava il suo bel canto*, dirò col poeta alpigiano; e lo dirò con significato più proprio e definito; chè ne' *Gemini* (ottava sfera) Dante pone la misteriosa origine dell'estro suo (*Paradiso*, XXII, 112); ed egli era uno di quelli, che notano *quando Amore spira*.

² *Purg.*, XXVIII, 40.

³ « Che è ciò, spiriti lenti?

Qual negligenza, quale stare è questo?

Correte al monte a spogliarvi lo scoglio,

Ch'esser non lascia a voi Dio manifesto. »

Purg., II, 120.

Leggesi nel *Novellino*: « Chè a dolcezza di suono si pàdonole virtùdi. »

⁴ « Ella non ci diceva alcuna cosa;

Ma lasciavane gir, solo guardando

A guisa di leon quando si posa. »

Purg., VI, 64.

⁵ *Purg.*, XXVIII, XXIX, XXXIII: « E, come tu se' usa, La tramortita sua virtù ravviva. »

⁶ « Voi siete nuovi, e forse, perch'io rido

(Cominciò ella) in questo luogo, eletto

All'umana natura per suo nido,

Meravigliando tienvi alcun sospetto;

Ma luce rende il salmo *Delectasti*,

Che puote disnebbiar vostro intelletto. »

Purg., XXVIII, 76.

patria, che si distende nell' infinità della luce e dell' amore.

Se non che la meditata bellezza, lo splendore del non visto Sole, a cui pensando, il sospiro delle anime si converte in lieto canto di fede, e gli angeli apron le piume e sfavillano, e Matelda ride, ecco discendere e manifestarsi in Beatrice, la splendida e viva parola dell' Eterno. Gli angeli (esempî o forme di verità e di bellezza) sorgono a festa con la velocità dell' affetto, che i corpi degli eletti raggiungerà allo spirito e rapirà verso il cielo; ¹ chè a bellezza e verità suprema le minori bellezze e verità si raggiungono per veloce e pur dolce rapina di vita e di letizia. La nuvola dei fiori ² simboleggia, riguardata da fantasía più alta e sintetica, le gentili manifestazioni del vero: sorrisi d' amore, bellezze d' ingegno, vigore d' opere leggiadre, arti soavi. Il vero è ancora adombrato da queste manifestazioni, che ne sono arra e figura; e il *candido velo*, il *verde manto*, la *veste di fiamma viva*, ³ sono come parvenze d' iride invisibile, che dal cielo dell' Intelligenza sovrana s' incurva sopra la terra, promettitrici

¹ *Purg.*, XXX, 13-15.

² *Ivi*, XXX, 28.

³ *Ivi*, XXX, 31. Della *veste di fiamma viva* e del *candido velo* noi troviamo vestigio in quel caro libro della *Vita Nuova*; ma non già del *verde manto*. E bene sta; chè la *speranza* delle cose celesti si svegliò potente nell' Alighieri, quando amore, *piangendo*, pose in lui *intelligenza nuova*. Dall' amore la speranza, quasi come dalle gemme porporine dell' albero la verde foglia!

agli uomini di pace salda e vera. Però le ancelle di Beatrice non sono *stelle*, ma *ninfe*; ¹ chè la virtù sulla terra si manifesta nel corpo, ma purissimo, con belle armonie d'atti graziosi e di sorrisi e di voci, mentre nel cielo è luce pura ultrasensibile d'intelletto e d'amore. E anco gli occhi di Beatrice si veggono nei riflessi esteriori, non già nell'intimo lume; ² dacchè le create forme, amoreggiandole intorno sempre più lievi e trasparenti, ³ lasciano tralucere il vero, e pur lo nascondono, *chiuso e parvente del suo proprio riso*. Così della mistica Sposa dei CANTICI: *Gli occhi tuoi, occhi di colomba; ma dentro splendori, che non si veggono*.

Or veniamo al mondo esteriore fantastico. Qui, sul petto sacro del Poeta, la natura, di morta cosa, a poco a poco s'avviva e diventa creatura d'amore: l'aria s'informa dell'angelica virtù, innamorata dell'uomo, e, fatta spirito vocale, parla pietosi conforti, ammonimenti fraterni: ⁴ la terra, al tocco

¹ « Noi sem qui ninfe e nel ciel semo stelle. »

Purg., XXXI, 106.

² « Menremti agli occhi suoi; ma nel giocondo

Lume, che è dentro, aguzzeran li tuoi

Le tre di là, che miran più profondo. »

Purg., XXXI, 109.

³ « Là dove, armonizzando, il ciel t'adombra.

Purg., XXXI, 144.

⁴ *Purg.*, XIII, XIV. L'*Ariete* dello Shakspeare, leggiadra personificazione dell'aria, che ci nutre e ci rende nel vivo suono l'intima parola, corre agilissimo e gaio a recare in atto l'umano pensiero; ma qui gli angeli aerei, non personificazioni, sì veraci creature d'amore, sono sovrani al pensiero; lo correggono e lo ingentiliscono.

di mano invisibile, rende *ombre* ed *atti*; ¹ i più saldi macigni, onde già spicciarono acque, or seguono, quasi pupilla o parola arguta, le mille forme del pensiero; ² e il monte tutto, dal piè alla cima, come se vivida aura d'amore ne ricercasse le viscere, trema esultando della santa allegrezza, che aduna i suoi abitatori nel suono di un altissimo canto trionfale. ³ Veduta, o richiamata per somiglianza, la bellezza dell' universo mirabilmente armonizza con l'intima letizia dello spirito, che si purga *per tornar bello a Colui che lo fece*. L' albero della vita è ringiovanito sulla riva di correnti fecondatrici; onde non più dal tardo autunno, sì dalla primavera nel suo muovere, o nel pieno della sua bellezza, vengono al Poeta le immagini più opportune: piante ch' entrano in succhio, ⁴ fogliette *pur mo nate*, ⁵ amorosi tramonti, ⁶ aure di maggio, ⁷ verzure liete, ⁸ luna in notte serena. ⁹ La natura veduta poi è così leggermente profilata e con sì delicato sentire da recarne a mente i paesi raffaelleschi,

¹ *Purg.* XII, 65.

² « Colui, che mai non vide cosa nuova,
 Produisse esto visibile parlare,
 Novello a noi, perchè qui non si trova. »
Purg., X, 94.

³ *Purg.*, XX, 127-138.

⁴ *Ivi*, XXXII, 52.

⁵ *Ivi*, VIII, 28.

⁶ *Ivi*, VIII, 1.

⁷ *Ivi*, XXIV, 145.

⁸ *Ivi*, XVIII, 54; XXVIII, 1; XXXIII, 144.

⁹ *Ivi*, XXIX, 53.

che ne' sottilissimi fusti, nei chiarori delle fronde, nelle acque trasparenti, sono come limpido specchio d' una Vergine bella, che li contempla e li avviva. Ma l' arte della parola vince qui, come suole, quella nobilissima dei colori; chè Dante i paesi suoi ne dipinge solo per soavità di luce, di fragranze,¹ o di moti,² onde viene l' armonia più gioconda e pura del mondo visibile. E anco la natura ferina partecipa, a così dire, della natura dello spirito: e il leone che, posando, riguarda,³ l'ape che vola a *studio* del mèle,⁴ il falcone che si *protende*,⁵ le formiche nell' atto che s' *ammusano*,⁶ le capre che si stanno *tacite*, ruminando, ai rezzi estivi,⁷ ci favellano di quella pace arcana, di quell' invitto desiderio, a cui rispondeva nell' anima dell' Alighieri il nome di Beatrice. E se laggiù l' aquila, che trasvola per la valle selvaggia, mi rese immagine della fantasia del Poeta, qui m' invita a pensare di questa sincera virtù l' ala del cigno,⁸ che sfiora le acque tranquille, e tutta imbianca di sole.

¹ *Purg.*, VII, 80.

² *Ivi*, XXVIII, 7-21.

³ *Ivi*, VI, 66.

⁴ *Ivi*, XVIII, 58.

⁵ *Ivi*, XIX, 64.

⁶ *Ivi*, XXVI, 34.

⁷ *Ivi*, XXVII, 76.

⁸ *Ivi*, XIX, 46.

III.

« Quella *Pia*, che drizzò le piume
Delle mie ali a così alto volo. »
Parad., XXV.

In questa mia dolce terra vidi cieli e foreste pigliar quasi agilità di vita amorosa ne' colonnati snellissimi e negli archi lievi, come se fatti di luce, e nelle vòlte fuggenti; vidi, per virtù di pennello, l'umana figura assottigliarsi, metter l'ale e brillar tutta degli splendori d'innamorata fantasía; ma nessuna vista d'arte sublime mi levò tanto da terra quanto il Paradiso dantesco, quasi fuga di cieli a mano a mano più ampî e crescenti di rapido moto e di lume; e in quelle ampiezze, avvivate *dell'alito di Dio e de' costumi*, in atto di sempre viva ascensione, una mirabile Donna, *gloria della gente umana e isplendor di viva luce eterna*. Il giocondo lume, che s'accende nelle profondità delle verginali pupille, rapisce e trasforma l'anima del Poeta; il quale, affissato in quel lume, più e più ne prende snellezza di volo, rapidità di affezione, allegrezza di mente serena. Al paragone di queste arcane dolcezze dell'anima sposata con l'eterna Parola, che sono mai le finzioni leggiadre della Psiche ellenica? Le occhiute alucce, se fanno più adorna la persona gentile, non già la reggono al volo, e nella faccia infantilmente

vezzosa appena intravedi la fiamma dell' affettuoso pensiero: è abitatrice della terra, non pellegrina dell'aria; piuttosto muto simulacro, che persona viva. Ma la Beatrice dantesca è potenza ed atto di superbissimo volo, è vita della vita, anima dell'anima. Ella guarda, e il Poeta esulta e si muove com'aria trepida al primo raggio di Sole: ¹ accenna, ed ei vola come strale scoccato da robusto arciere, ² come folgore che *la nuvola scoscende*, ³ come pensiero improvviso; ⁴ ride, fiammeggia del guardo, e il senso muore per la virtù che sovrabbonda nell'aperto intelletto e nel cuore bramoso. ⁵ La cresciuta bellezza di lei è al Poeta specchio vivo e quasi coscienza d'interiore ascensione e di cresciuta bontà: ⁶ onde a ogni nuovo lume, a ogni suono, che lo percuota nel volo meraviglioso, e' riguarda in Beatrice; e in lei vede trasfigurarsi la visione del cuor suo, l'esultare della fantasia, le vivezze dell'ardita parola. Ella non è più raggio lontano nel buio di notte profonda, nè segreta virtù, onde muove riso di primavera; ma lume presente e vivo, che dilegua a poco a poco le create parvenze, come rode il Sole *le temperanze de' vapori spessi*. Ond'è che il corpo lieve della giovine donna

¹ *Parad.*, I, 49.

² *Ivi*, V, 91. Cf. XXII, 100-105.

³ *Ivi*, I, 92.

⁴ *Ivi*, X, 35.

⁵ *Ivi*, III, 129; XIV, 79; XVIII, 19; XXI, 4; XXII, 102.

⁶ *Ivi*, I, 85; XVIII, 58.

del monte tutto si restringe e s' affina nelle più gentili manifestazioni dell' anima: luce d'occhi ridenti e armonia di voce.¹ Se non che la celeste Beatrice vuolsi avvisare nelle meraviglie stesse de' cieli. Come qui sulla terra, quando la chiara stagione trionfi, l'aria s'allegra di sussurri e di voli e di canti, e i giovani cuori ne brillano; così nei cieli immaginati dall'Alighieri all'apparire della mistica Donna la luce de' pianeti si fa più sincera,² e s'avvivano i moti e i sorrisi dei beati Splendori.³ Chè in questi eterno vive il volto di Beatrice; non mestamente ricordata, non sospirata con lungo amore, ma posseduta ne' segreti della mente gloriosa, ove tutto s'abbellisce dell'amato vero, e le ricordanze della terra splendono di lume giocondo,⁴ come

¹ « Sorrise parolette brevi.... Arrisemi un cenno.... Che sorridendo ardea negli occhi santi.... Che dentro agli occhi suoi ardeva un riso.... Vincendo me col lume d'un sorriso.... » Con queste forme, tratte da ciò, che nel mondo visibile v'ha di più puro e più soave, la parola e il caro sguardo, *la più degna del ciel cosa mortale*, ben si ricorda ne' cieli colei, che fu sulla terra *pargoletta bella e nuova*, tutta luce d'innocenza e di grazia.

² « Quivi la Donna mia vid'io sì lieta,
Come nel lume di quel ciel si mise,
Che più lucente se ne fe' il pianeta. »
Parad., V, 94.

Altrove (*Parad.*, XIV, 85-87) parla dell'*affocato riso della stella*.

³ Nel canto X il Poeta chiama gli spiriti *ghirlanda*, che intorno *vagheggia la bella Donna*, che lo avvalorà al cielo; e nel XXIV parla di un'anima splendidissima, che si volge *tre fiate* intorno a Beatrice con canto sì divino, che la fantasia non basta a ridirlo; e *letizia era ferza del paléo*.

⁴ Nella *Visione di Tundalo* è, a proposito de' gloriosi, questa bella parola: « E vedevano tutto l'universo come sotto a un raggio di Sole; imperocchè niuna cosa è scura o tenebrosa alla creatura, che vegga il creatore.... »

nell'occhio del cantore ispirato le viste, anco dolorose o terribili, onde si nutri la sua musa. E per la veste luminosa, onde gli spiriti son fasciati, traluce l'intima letizia della viva Parola; sì ch'essa veste sia da somigliare ai corpi lievi, per cui traspare la virtù lieta degli angeli. Anzi la stupenda varietà della luce è in questi eletti, come in noi varietà di riso, ¹ significazione sensibile di letizia varia, e però del più e del meno di conoscenza e d'amore. Vedi gradazione mirabile, che dal profondo degli spiriti viene alla vista del Poeta: profili di fioca luce, quasi *specchiati sembianti*, che paiono men che *perla in bianca fronte*; ² ombre piene di letizia *nel fulgór chiaro, che di loro uscía*; ³ lumi *correnti* più che forza di velocissimo turbine; ⁴ *fulgóri vivi e vincenti*; ⁵ *splendori costellati*, a guisa di *Galassia tra i poli del mondo*; ⁶ migliaia di luci, che sfavillano e sorgono come *innumerabili faville dai ciocchi arsi*; ⁷ firmamento quasi di spiriti lucenti, che si diffonde pei *gradi di fiammeggiante scalèo*; ⁸ turbe di splendori chiarissimi e vivi, *folgorati di su*

¹ « Per letiziar lassù fulgór s'acquista,
Siccome riso qui..... »

Parad., IX, 70.

² *Parad.*, III, 14.

³ *Ivi*, V, 108.

⁴ *Ivi*, VIII, 22.

⁵ *Ivi*, X, 64.

⁶ *Ivi*, XIV, 97.

⁷ *Ivi*, XVIII, 100.

⁸ *Ivi*, XXI, 31.

*da raggi ardenti.*¹ In tutti questi aspetti luminosi la *chiarezza* seguita l'*ardore*;² e dove la fiamma è più sincera, ivi è anco più gentile rapidità di moto e più profonda unità di canto e di sfavillare, che si riverbera di luce in luce,³ quasi come in dolce famiglia un sorriso d'amore specchiasi di volto in volto. Ma onde muove l'ardore, onde la sincerità del lume, se non dalla pura e fervente visione della Parola? In queste varie bellezze è adunque dipinto il mirabile riso di Beatrice, e il Poeta, ritraendole, afferma già le meraviglie di lei.⁴ Se non che, contemplati gli arcani fulgóri di Beatrice nei fulgóri dell'anima, in quanto raggiunse per propria via la perfezione di sè, il Nostro non s'acquieta; ma varca l'anima stessa, trapassa il *cupido ingegno*, che lo portò con paurosa rapina per l'interminato mare dell'esse-

¹ *Parad.*, XXIII, 83.

² *Ivi*, XIV, 40.

³ « E come specchio l'uno all'altro rende. »

Purg., XV, 75.

« D'altrui lume fregiati e del suo riso. »

Parad., XXXI, 50.

⁴ « Forse la mia parola par tropp'osa,
Posponendo il piacer degli occhi belli,
Ne'quai mirando mio desio ha posa.
Ma chi s'avvede che i vivi suggelli
D'ogni bellezza più fanno più suso,
E ch'io non m'era lì rivolto a quelli;
Escusar puommi di quel, ch'io m'accuso
Per iscusarmi, e vedermi dir vero:
Chè il piacer santo non è qui dischiuso,
Perchè si fa, montando, più sincero. »

Parad., XIV, 130.

re;¹ s'appunta alla più alta visione del trionfo di Cristo, o alla trasfigurazione della società delle anime nell'infinità della pace; e la sua mente n'è allargata, ed egli è fatto potente a sostenere il più intimo riso di Beatrice. Poi, dalle armonie dell'umano rinnovellato sale alle più pure bellezze della natura angelica, che pur si dipingono in Beatrice, perchè nell'occhio di lei arde, quasi lume ripercosso in ispecchio, la *favilla pura*,² onde s'inflammo a velocissima ruota i nove cerchi delle nature più elette; e se già sulla cima del monte l'angelica festa verso la Donna trionfale si dimostrò per nuvola di fiori, qui si palesa nello sfavillare dei cerchi e nel dolcissimo canto.³ Ma come l'angelo e l'uomo congiunti disfavillano in Dio, così l'universo visibile nel pensiero e nell'arte delle menti amorose.⁴ È questa l'ultima vista, l'ultimo e

¹ Dalla costellazione de' Gemini, *lume pregno di gran virtù*, onde riconosce il proprio ingegno, il Poeta riguarda in giù quanto mondo ha ormai sotto i suoi piedi, o la virtù dell'ingegno stesso ne' suoi mirabili effetti; indi si leva agli occhi belli e a più alta salute. (Vedi e medita la fine del canto XXII del *Paradiso*.)

² *Parad.*, XXVIII, 1-18.

³ « E poi che le parole sue ristaro,
Non altrimenti ferro disfavilla,
Che bolle, come i cerchi sfavillaro....
Io sentiva osannar di coro in coro
Al punto fisso, che li tiene all'ubi
..... »

Parad., XXVIII, 88.

⁴ « E vidi lume in forma di riviera,
Fluido di fulgóri, intra duo rive
Dipinte di mirabil primavera. »

Parad., XXX, 61.

più remoto splendore della vagheggiata Parola. Torna l'immagine delle piagge fiorite, ove già vedemmo la giovinetta Lia, l'innamorata Matelda; si torna, non a prenunziare le manifestazioni della bellissima Verità, ma il sublimarsi e il purificarsi di queste manifestazioni nel candore di quel lume stesso, che le generò: torna l'immagine delle terrestri riviere, ma non è suono d'acque commosse, sì fulgore di luce tranquilla; chè i tempi, ripensati nell'eterno, prendono bellezza nuova di pace. Se non che la progressione, il diventare, l'infuturarsi del Paradiso dantesco non è in Beatrice, la cui superba vista accoglie in sè (fuor del tempo) l'ampio e l'altezza del *deiforme regno*; bensì nell'anima del Poeta, in cui trepida ancora il sospiro dell'Infinito, come l'ombra della terra pur s'appunta nei pianeti lucenti.¹ Però le celesti visioni fuggono dall'occhio mortale; e nel canto che svanisce,² nelle faville che si velano di subita distanza,³ nel guizzo delle fiammelle, veloce come batter d'occhi,⁴ nella sinfonia che tace,⁵ nel chiudersi a poco a poco del cielo degli angeli,⁶ tu ripensi le più dolci e fuggevoli viste della terra, e avvisi quell'arte delicata, pensosa,

¹ *Parad.*, IX, 118.

² *Ivi*, III, 122.

³ *Ivi*, VII, 7.

⁴ *Ivi*, XX, 142.

⁵ *Ivi*, XXI, 58.

⁶ *Ivi*, XXX, 1-13.

che lievemente disegna le cose ideate, quasi campi o volti d'amore specchiati in acque serene.¹ Però la bellezza di Beatrice fugge sempre dall'occhio dell'inebriato Poeta, ed ei la segue trepidando, gloriosa dea della sua mente; ma come giunge colà, dove prima gli appariva eccelsa e perfetta, rapida si dilegua e tanto s'allontana da lui, quanto il mare profondo dalla sommità dei cieli.² E bene sta, chè *natura Al sommo pinga noi di collo in collo*. Ma v'ha di più: ogni nuovo riso della sua Donna lo vince di *subito abbagli*; chè vero alto e nuovo, balenato alla mente d'un tratto, noi, fiacche nature, atterrisce.³ Pur l'occhio interno di quel Grande

¹ Per amore di quest' arte, le fonti più schiette e copiose delle comparazioni paradisiache sono la luce e il suono, che Agostino mirabilmente definì *luce dei numeri*. E la luce e il suono, massime nel lor fuggire, meglio di ogni altra cosa svegliano il sospiro dell'anima e il pensiero mesto di una pace lontana, ove il cuore, immutabilmente sereno, vedrà e ascolterà le armonie dell'universo.

² « Da quella region, che più su tuona,
Occhio mortale alcun tanto non dista,
Qualunque in mare più giù s'abbandona,
Quando li da Beatrice la mia vista.... »

Parad., XXXI, 73.

³ La paurosa grandezza del vero, rispetto all'infermità della mente umana, è stupendamente significata in questi versi:

« Ed ella non ridea; Ma, s'io ridessi,
Mi comincio, tu ti faresti quale
Semele fu, quando di cener fessi;
Chè la bellezza mia, che per le scale
Dell'eterno Palazzo più s'accende
(Com'hai veduto), quanto più si sale,
Se non si temperasse, tanto splende,
Che 'l tuo mortal podere al suo fulgore
Sarebbe fronda, che tuono scoscende.

Parad., XXI, 4.

a poco a poco entra pel vivido raggio degli occhi santi, vede abissi nuovi di luce e più vi s'infiamma d'amore. Ma se l'intelletto basti ad affissare le arcane profondità di quegli splendori, come l'immaginare e la parola nostra potranno ritrarne le più ascose bellezze, delicate, soavissime? *L'immaginar nostro a cotai pieghe, Non che il parlare, è troppo color vivo.*¹ E come tutte le allegrezze della natura o dell'arte, ripensate e sublimite dall'estro, non agguagliano quella bellissima Parola, che è luce e armonia, immagine viva e letizia di voce, ma in guisa di gran lunga diversa dall'umano concetto;² così tutte le fantasie dei poeti che furono, insieme accolte in un inno di lode, non agguaglierebbero la dolcezza, che quella Parola sveglia nell'anima del Poeta sovrano.³ Meravigliosa Parola! Sospiro eterno

La semplice fanciulla, giovanilmente vaga di contemplare la *procellosa maestà del Nume*, oh come ben ci raffigura la mente, che anela di vedere addentro nei misteri della vita, nelle arcane profondità dell'essere!

¹ *Parad.*, XXIV, 26.

² « S'io ti fiammeggio nel caldo d'amore
Di là dal modo che in terra si vede,
Sì che degli occhi tuoi vinco il valore,
Non ti maravigliar..... »

Parad., V, 1.

« La bellezza, ch'io vidi, si trasmoda,
Non pur di là da noi, ma certo io credo
Che solo il suo Fattor tutta la goda. »

Parad., XXX, 19.

³ « Se mo sonasser tutte quelle lingue,
Che Polinnia con le suore fero
Del latte lor dolcissimo più pingue,
Per aiutarini, al millesimo del vero
Non si verria, cantando il santo riso.... »

Parad., XXIII, 55.

del tuo Poeta, e' ti scòrse, terribile onnipotenza, metter lume anco nella *valle d' abisso dolorosa*; ti ammirò, ordine di sapienza bella, nelle opere leggiadre della vita e dell' arte; ti seguì perfino, amore bellissimo e potentissimo, nelle arcane trasformazioni dello spirito rinnovellato, nelle più riposte armonie dell' indiato pensiero. All' *alta fantasia qui mancò possa*; ma pur gli lampeggiò raccolta la tua gioconda trinità nel profondo dell' increato Lume:¹ nell' amore che adempie la speranza che inizia; nell' iri di Dio i tre colori di Beatrice.

Magistero dell' arte, anco il *Paradiso* ha il suo mondo esteriore, svegliato dalla memore fantasia; mondo, che prende forma dall' interiore e splende anch' esso di mirabile purità;² dacchè la natura sensibile (*cieli, acque, fronde,*

¹ *Parad.*, XXXIII, 115.

² La natura visibile, che giù nel cieco abisso lampeggiò la terribile onnipotenza e su pel monte sacro si affinò nei chiarori della sapienza amorosa, or qui tutta brilla e s'avviva della fiammante unità di bellissimo amore. Onde la natura visibile delle altre due Cantiche si congiunge, purificandosi, a quella di questa terza più dolce e più profonda Canzone; e qui si disvela più manifesta che altrove l' arte propria del Nostro, che il sensibile universo considerò *rispetto all' anima bramosa dell' Infante*. In altro lavoro, se il volere mi basti, raffronterò quest' arte dantesca con quella dei maggiori poeti di ogni tempo; ma intanto non so tenermi dall' affermare che nessun poeta volse alla natura più largo e più sublime riguardo. Solo forse il Goethe, la cui poderosa fantasia *corse la terra e il cielo, afferrando ogni più alta parola*, s'appressa al Nostro nella sublimità della visione: se non che l' anima sua, impedita e ottenebrata da errori, mal poteva aprirsi a contemplazione chiara e serena: onde spesso gli splendori del giorno ridono nell' occhio di Fausto, ma dentro il cuore di lui sempre più stringesi il buio.

innamorati volti) torni al Poeta nelle sue gentilezze, ov' è più lieve e diafana alla luce del *segno ideale*,¹ alla raggiante Parola, *onde tutte le cose son ripiene*; come, chi da' più superbi gioghi dell' Appennino guardi campi e città, quasi altro non appare che sottili guglie, trepide cime, riverberi e guizzi di luce. Qui, per cagione di gentil somiglianza, primi occorrono i cieli: orizzonte che rischiara,² stelle che s'accendono in vista a mille a mille,³ Galassia biancheggiante di giovani mondi,⁴ stelle cadenti, che fendono i limpidi sereni della notte,⁵ Trivia nei plenilunii, quando converte il cielo quasi in nitido lago,⁶ ridere improvviso delle aperte serenità del giorno per lo spirare dei venti.⁷ Nè la terra è toccata, se non in quanto accoglie della bontà dei cieli: negli echi del monte,⁸ nella rosa che si dilata al Sole,⁹ nella fronda che si drizza in alto *per la propria virtù che la sublima*;¹⁰ nelle acque, ch' entro

¹ « E queste contingenze essere intendo
Le cose generate, che produce
Con seme e senza seme il ciel movendo.
La cera di costoro, e chi la duce,
Non sta d'un modo, e però sotto il segno
Idéale poi più e men traluce. »

Parad., XIII, 64.

² *Parad.*, XIV, 69.

³ *Ivi*, XIV, 70.

⁴ *Ivi*, XIV, 97.

⁵ *Ivi*, XV, 111.

⁶ *Ivi*, XXIII, 25.

⁷ *Ivi*, XXVIII, 79.

⁸ *Ivi*, XII, 14.

⁹ *Ivi*, XXII, 56.

¹⁰ *Ivi*, XXVI, 85.

il grembo verginale, serbando lor dolce unità, ricevono il purissimo spirito della luce; ¹ nell'accendersi de' colori a raggio, che trapeli da *fratta* nube; ² nelle vive faville, che sorgono velocissime e si velano di subita distanza. ³ Così la natura ferina s'accosta viepiù alla natura intellettiva: le api volano, recando in atto il nativo *studio* del mèle; ⁴ i colombi non si stanno quieti alla pastura, si aprono, mormorando, l'affezione; ⁵ il falcone non si protende per desio del pasto, ma si fa bello e s'applaude con l'ale per generosa voglia di volo: ⁶ meglio del cicognino, chè leva l'ala, ci parla d'affetto la cicogna, che si rigira sul nido; ⁷ la lodoletta, che in *aere* si spazia *Cantando, e poi tace, contenta Dell'ultima dolcezza che la sazia*; ⁸ l'augello, che dall'*aperta frasca* guarda *fiso* verso l'aurora: ⁹ più gentile delle formiche, che s'ammusano, occorre il baco da seta, che si fascia di sue lucide fila, ¹⁰ e il pesce che, quasi germoglio da terra, spunta a fior d'acqua; ¹¹ più superba del leone che posa, l'aquila che s'affissa nel

¹ *Parad.*, II, 35: IX, 114.

² *Ivi*, XXIII, 79.

³ *Ivi*, VII, 7.

⁴ *Ivi*, XXI, 7.

⁵ *Ivi*, XXV, 19.

⁶ *Ivi*, XLX, 34.

⁷ *Ivi*, XIX, 91.

⁸ *Ivi*, XX, 73.

⁹ *Ivi*, XXIII, 1.

¹⁰ *Ivi*, VIII, 54.

¹¹ *Ivi*, V, 100.

Sole.¹ Nè soltanto la natura ferina ingentilisce; sì ancora l'umano aspetto, che nell'*Inferno* parve travolto e oscurato, nel *Purgatorio* con l'abbassar dello sguardo e col sospiro significò vereconda speranza,² qui porgesi ad opportuno raffronto nell'armonia delle sue più dolci movenze, come specchio vivo dell'intimo verbo: onde l'occhio, che più scintilla di que' fulgóri, è più volte ritratto, or levato a riguardare un rapido volo,³ or mentre s'interna *per lo mare*,⁴ or lucente di fervida letizia.⁵ Così l'alta fantasia, che in sè riceve il *dolce raggio* di Beatrice, segue, e pur non giunge, gli altissimi voli dell'intelletto; s'interna per mare d'ignota luce, e nel riso della parola rende specchiata quella *ineffabile allegrezza*, quella *vita intera d'amore e di pace*,

Che non gustata non s'intende mai.

¹ Ivi, I, 48.

² Vedi nell'Appendice al discorso *Dell'evidenza dantesca* le comparazioni tratte dall'osservazione del corpo umano nelle due prime Cantiche.

³ « Com'occhio segue suo falcon volando. »

Parad., XVIII, 45.

⁴ « Com'occhio per lo mare, entro s'interna. »

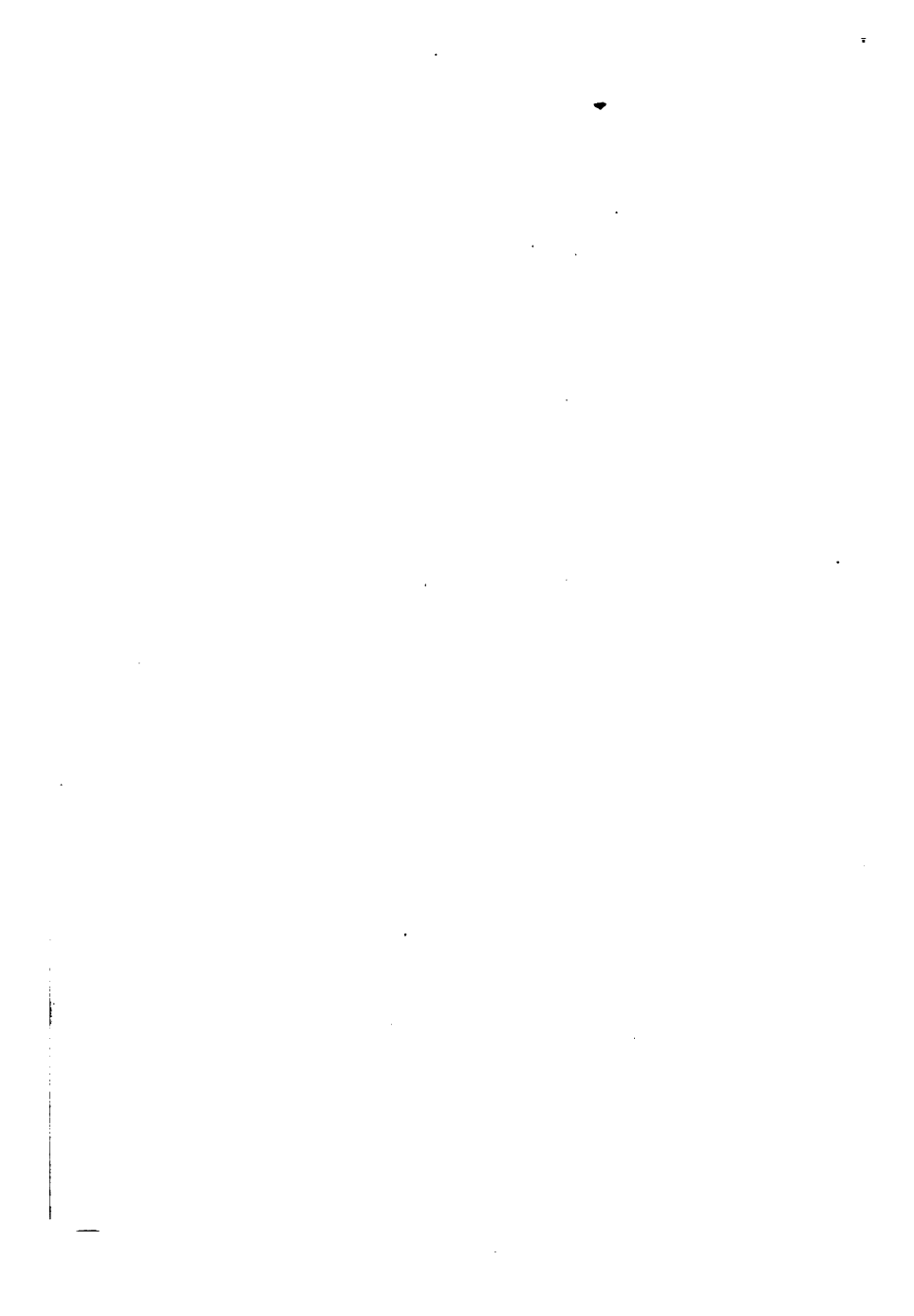
Parad., XIX, 60.

⁵ « Come letizia per pupilla viva. »

Parad., II, 144.

FINE.

INDICE DEL VOLUME.



INDICE DEL VOLUME

A chi leggerà	Pag. III
Parole premesse all'edizione Le Monnier	VII
Dedicatoria del volume	XI
ILDEBRANDO GIUDICATO DA DANTE	5

DISCORSI DETTI NEL R. LICEO MURATORI:

1. Importanza del porre studio nella *Divina Commedia*. 25
2. Del Veltro allegorico. 35
3. Il Satana dantesco 45

LE RAGIONI SUPREME DELLA STORIA SECONDO LA MENTE DI DANTE ALIGHIERI:

Parte prima. — L'UMANA FAMIGLIA NELLA SUA STORIA.

I. L'umana famiglia in tutti i tempi.

1. Unità, che viene alla storia dall'unico reggimento di Dio. 61
2. Gesù Cristo principio di altissima distinzione e di accoglimento nella storia dell'uman genere. 65
3. Come le virtù de' popoli antichi e nuovi si accolgano in Cristo per amore. . . 67
4. Occhiata al cammino dell'umanità dal suo partire al posarsi. 70
5. La perfezione del tempo e la perfezione nell'eterno 75

II. L'umana famiglia innanzi Cristo.

1. Rispondenza dell'Inferno dantesco alla compagnia civile delle genti corrotte . 79

2. Il movimento dell'antica civiltà fu circolare	Pag. 83
3. La ragione abbandonata a sè stessa fu l'unica guida dell'umana famiglia innanzi Cristo	89
4. Corrompimento perenne dell'antica civiltà	91
5. Tutte le idolatrie furono mostruose trasformazioni o perversimenti del monoteismo rivelato	93
6. La corruzione dell'unica lingua fu necessario effetto della prima colpa	96
7. Come dell'antica civiltà fosse un qualche rampollo buono ad innestarsi alla nuova	101
<i>III. L'umana famiglia dopo Cristo.</i>	
1. Rispondenza del Purgatorio dantesco alla compagnia civile delle genti rinnovellate	103
2. Soprannaturalità del Cristianesimo	105
3. Conversione meravigliosa dell'umanità a Dio per virtù del Cristo	107
4. L'amor del bene è principio dell'operare all'umanità rinnovata	108
5. I falsi beni e la verità	110
6. L'umiltà in quanto è virtù civile	112
7. La sapienza del patire è gran parte della sapienza civile dei popoli rinnovati	115
8. Il dubbio considerato come rampollo del vero	120
9. Dal Cristianesimo la civil potestà fu ravvivata di vita nuova	123
10. Alla sanità e dirittura dell'arbitrio sociale seguirà di ragione piena libertà civile	126
11. Matelda, o l'amore	130
12. Luce e armonia, o l'ultima perfezione dell'umana città	132
13. De' tempi, in cui Dante ebbe a vivere	134

Parte seconda. — GLI ANGELI COOPERATORI DEGLI UOMINI.

I. Della cooperazione angelica in genere.

1. Natura dell' opera angelica . . . Pag. 139
2. L' opera angelica contemplata nell' unità della Mente divina 144

II. Della cooperazione angelica in ispecie.

1. L' angelo dell' onnipotenza 147
2. L' angelo permutatore dei beni della terra. 150
3. Meravigliosa virtù degli angeli nel condurre i popoli dall' inferma civiltà pagana alla stabile civiltà di Cristo. 152
4. La luce degli angeli soccorre all' animo de' rinnovati nelle sue ascensioni. . . 155
5. Mediazione ultima degli angeli tra gli uomini e Dio 158

Parte terza. — DIO NELLA VITA DELL' UMANA FAMIGLIA.

I. La trinità di Dio nella sua provvidenza. . . 163

1. Iddio provvidente come potestà 168
2. Iddio provvidente come sapienza. . . . 173
3. Iddio provvidente come amore 181

II. La provvidenza di Dio e l' umana libertà nella storia 187

Appendice. — PENSIERI DANTESCHI INTORNO ALLA SCIENZA DELLE RAGIONI SUPREME DELLA STORIA. 193

1. La rivelazione è fondamento necessario d' ogni scienza morale e massime della filosofia della storia 194
2. Utilità della filosofia della storia . . . 198
3. Legame tra la filosofia della storia e la scienza di Dio 200

Tavola dei principali tra i luoghi del poema di Dante, dichiarati o allegati nel libro delle Ragioni 208

**DELL' EVIDENZA DANTESCA STUDIATA NELLE METAFORE,
NELLE SIMILITUDINI E NE' SIMBOLI:**

<i>I. Delle metafore.</i>	218
<i>II. Delle similitudini:</i>	
1. Similitudini tratte dalle cose inanimate.	231
2. Similitudini tratte dai bruti.	242
3. Similitudini tratte dall'uomo e dalle manifestazioni dell' umana natura.	250
<i>III. Dei simboli.</i>	269
Conclusione.	283
Appendice. — TAVOLA DI TUTTE LE SIMILITUDINI CHE OCCORRONO NELLA DIVINA COMMEDIA:	
INFERNO. I. Similitudini tratte dalle cose inanimate.	289
<i>II. Similitudini tratte dai bruti.</i>	293
<i>III. Similitudini tratte dall' umana natura e dalle sue manifestazioni:</i>	
1. Dalle arti.	298
2. Dai costumi.	302
3. Dalla natura umana:	
a) Dal corpo.	304
b) Dall' animo.	206
4. Dalla storia, dalle favole, dalle tradizioni popolari e dai linguaggi.	309
PURGATORIO. I. Similitudini tratte dalle cose inanimate.	313
<i>II. Similitudini tratte dai bruti.</i>	319
<i>III. Similitudini tratte dall' umana natura e dalle sue manifestazioni:</i>	
1. Dalle arti.	322
2. Dalle scienze.	326
3. Dai costumi.	326
4. Dalla natura umana:	
a) Dal corpo.	329
b) Dall' animo.	332
5. Dalla storia, dalle favole, dalle tradizioni popolari e dalle credenze.	334

PARADISO. I. Similitudini tratte dalle cose in-	
<i>nimate</i>	338
II. Similitudini tratte dai bruti	
	349
III. Similitudini tratte dall' umana natura e	
<i>dalle sue manifestazioni:</i>	
1. Dalle arti.	352
2. Dai costumi.	358
3. Dalla natura umana:	
a) Dal corpo	360
b) Dall' animo	363
4. Dalla storia, dalle credenze, dalle favole	
e dai romanzi	366
<i>Prospetto riassuntivo di tutte le similitudini qui</i>	
<i>registrate</i>	371
BEATRICE E L' ANIMA DEL POETA:	
I. LA BEATRICE DELLA TERRA.	
	381
II. LA BEATRICE DEI CIELI:	
1. <i>Nell' Inferno.</i>	385
2. <i>Nel Purgatorio.</i>	391
3. <i>Nel Paradiso</i>	400



Errori.

Correzioni.

Pag. 50, linea 10 (note)	ande	and
» 69 » 2 (»)	sempee	sempre
» 77 » 18 (testo)	neccessità	necessità
» 139 » 15 (»)	<i>Purg.</i> , XXVIII.	<i>Parad.</i> , XXVIII.
» 182 » 7 (note)	VI, 71; VII, 65; XVII, 111;	VI, 11; VII, 64-75; XV, 64;
» 222 » 1 (»)	2	1
» 234 » 8 (»)	<i>Similitudine</i>	<i>Similitudini</i>
» 238 » 8 (»)	XXXI, 25-26.	XXXI, 73-75.
» 252 » 26 (testo)	<i>prova</i>	<i>prova</i>
» 254 » 10 (»)	manifestazione	manifestazione
» 270-72 (intitolazione)	DELLE SIMILITUDINI	DEI SIMBOLI
» 279, linea 26-27 (testo)	osserva lo lo sfarsi	osserva lo sfarsi
» 311, verso 29	Pugliese,	Pugliese,
» 321. » 19	ferve.	ferve,

Le parole « cosa non avvisata da nessuno », poste a pag. 27, l. 24, debbono restringersi agl' interpreti del Poema; dacchè, tra' ragionatori di dottrina dantesca, prima di me A. F. Ozanam ebbe avvertito il contrapposto, onde lì si parla. Cf. *Dante et la philosophie catholique au XIII siècle*, pag. 116, in nota.

256-9